



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

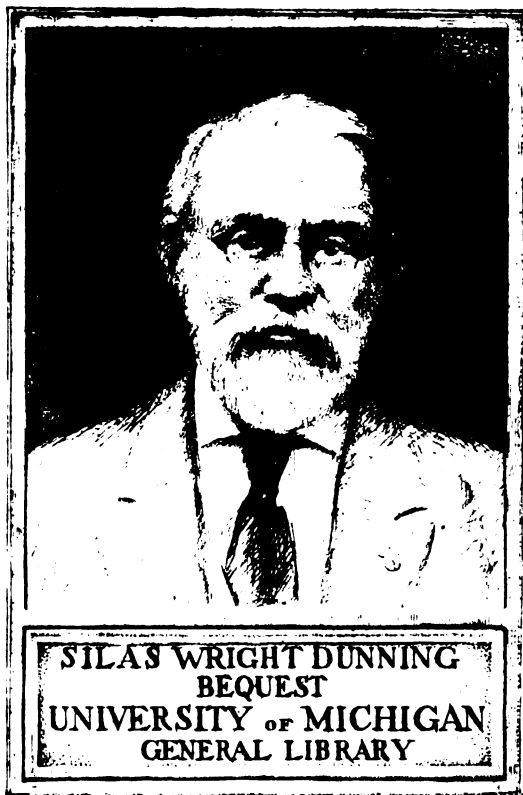
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

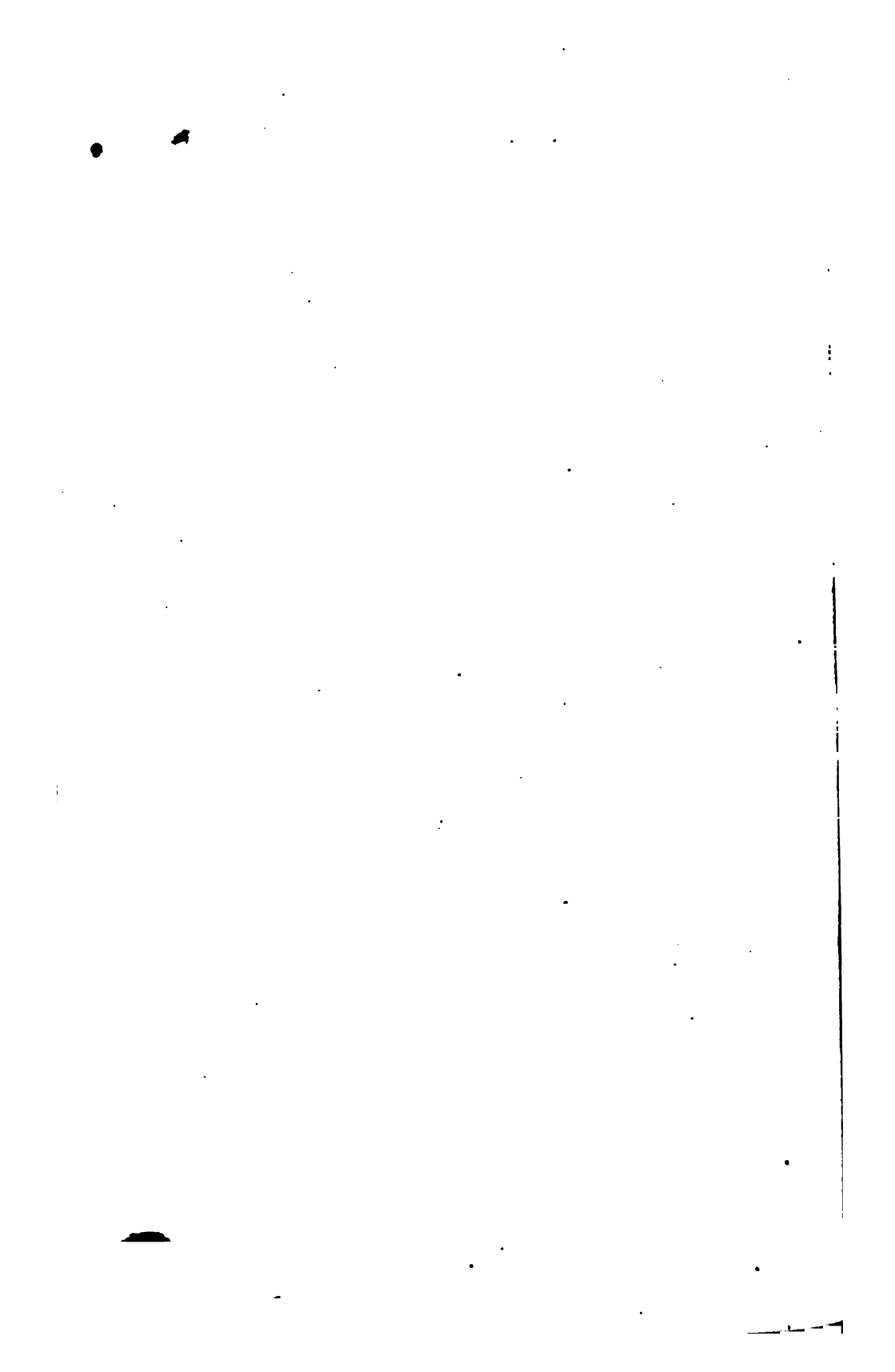


SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

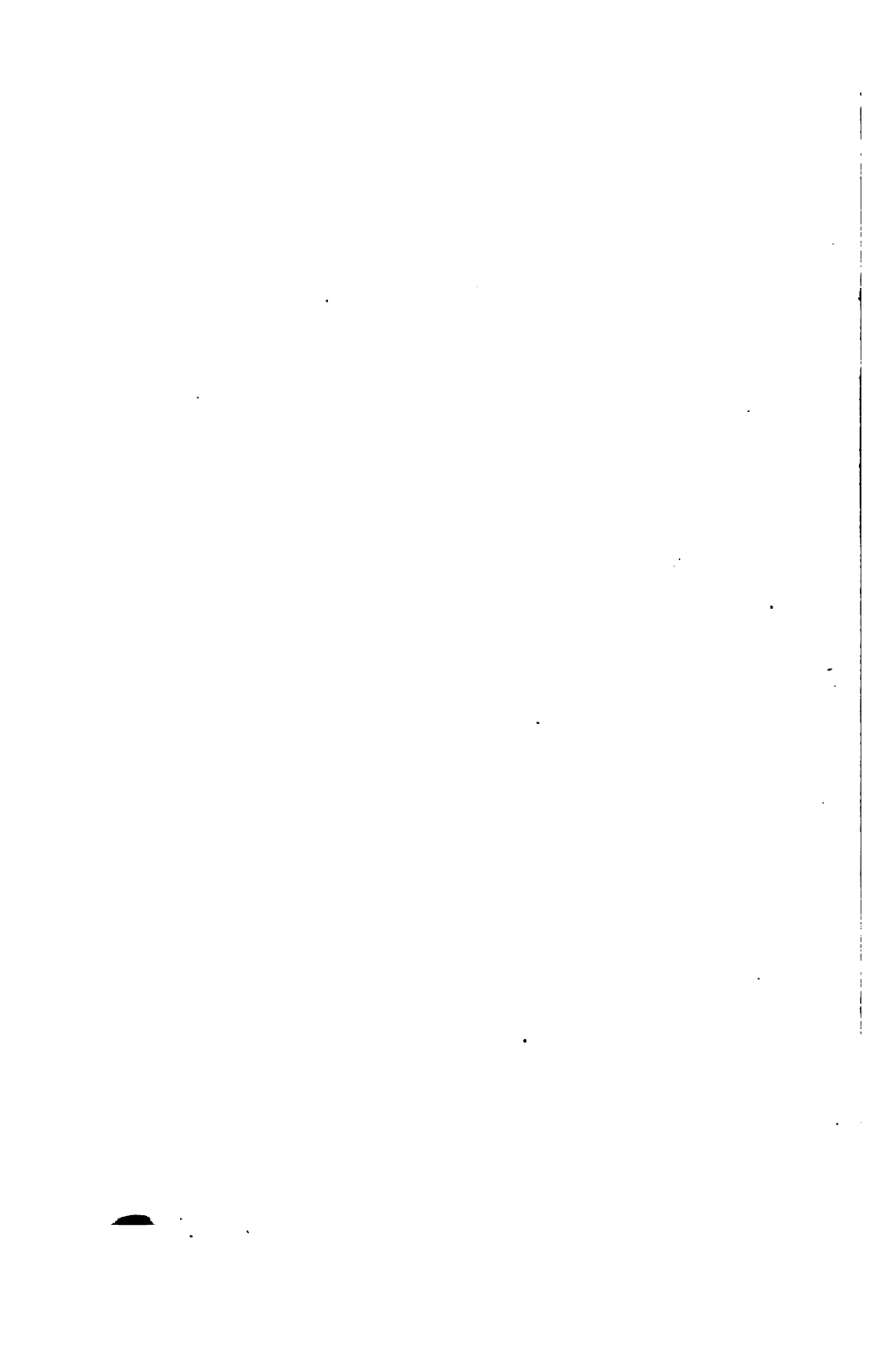


coll. 9/14
4/7/15

7C
011
PS-1
876



BULLETINS
DE LA
SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE PICARDIE

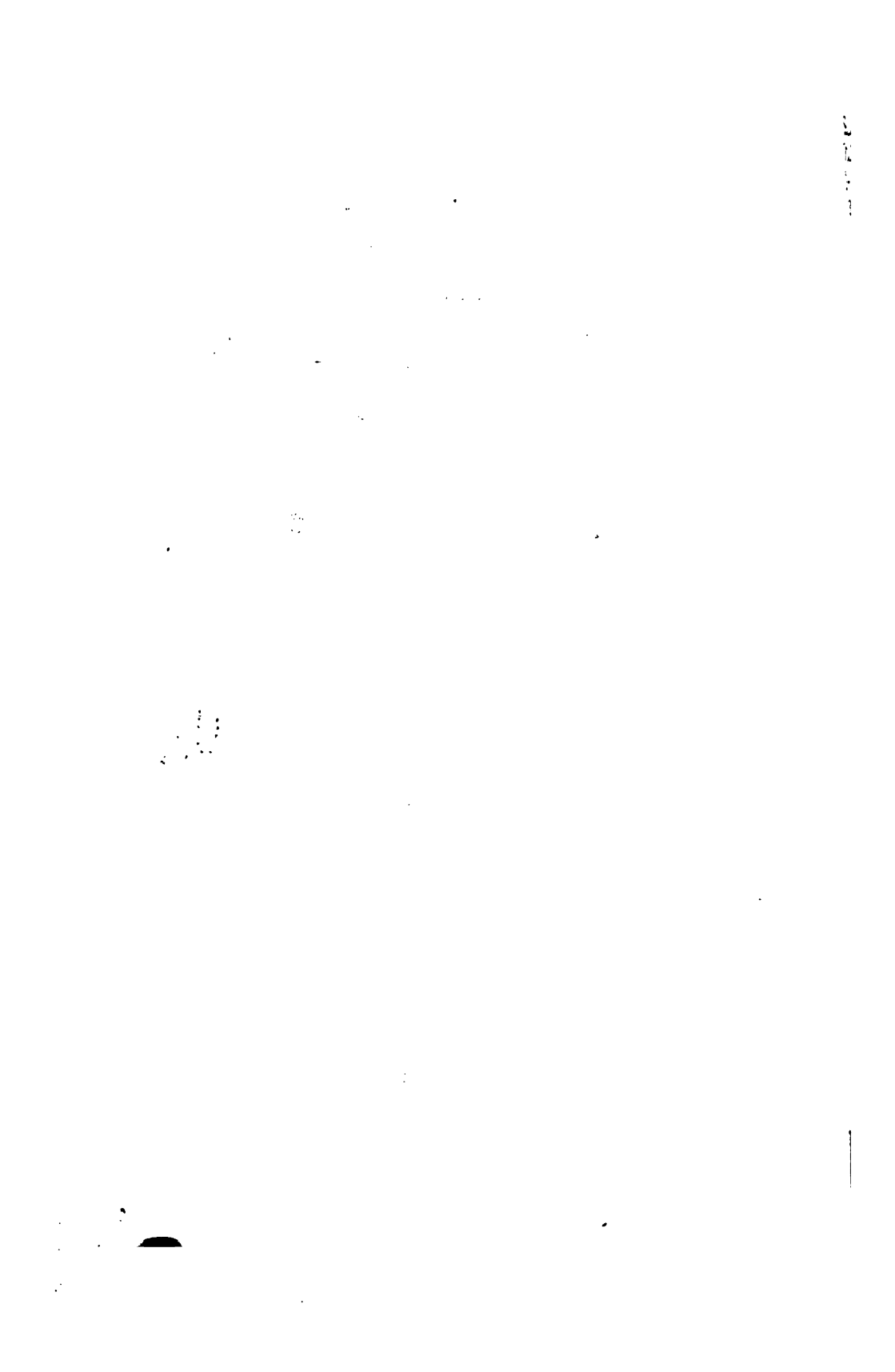


BULLETINS
DE LA
SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
=
DE PICARDIE

1906-1907
Tome XXII. — ~~1904-05-00~~



PARIS
Librairie de ALPHONSE PICARD, 82, Rue Bonaparte
AMIENS
Imprimerie YVERT et TELLIER, 37, Rue des Jacobins, et 52, rue des Trois-Caillois
—
1907



Dunning
Nijhof
3-15-27
13603

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE

ANNÉE 1906. — 1^{er} ET 2^e TRIMESTRES

Séance ordinaire du Mardi 11 Janvier 1906

Présidence de MM. V. BRANDICOURT et BOQUET

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, de Calonne, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, Dubois, de Francqueville, de Guyencourt, Ledieu, l'abbé Leroy, Milvoy, de Puisieux, Roux, Thorel, le chanoine Vitasse et de Witasse.

MM. Bigorgne, Héren, l'abbé Quignon, Schytte, l'abbé Tirard et l'abbé Vatinelle, membres non résidants, assistent à la séance.

Correspondance et Administration

— MM. Bouvier, pharmacien à Poix, et Joseph de Tourtier, remercient de leur admission en qualité de membres non résidants.

— M. C. Boulanger offre son étude sur le *Droit de Marché*, travail qui présente le plus vif intérêt.

— M. le chanoine Muller veut bien aussi donner à la bibliothèque, quelques brochures sur l'Evangélique de Noyon, sur le Cartulaire de Notre-Dame de Senlis, et sur l'Inventaire après décès, d'une Noyonnaise qui vivait au xvi^e siècle et s'appelait Poulet-Feret. Ce dernier opuscule contient un grand nombre d'expressions picardes absolument typiques.

— La Société est heureuse de présenter ses félicitations à l'un des siens, M. l'abbé Requin, nommé membre correspondant de l'Institut de France.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière réunion sont inscrits sous les n^{os} 30,254 à 30,283.

— MM. R. Rendu, notaire à Menton (Alpes-Maritimes) ; l'abbé Bouvier, curé de Bertangles ; M. Garet, avoué à Amiens ; A. Huguet, à Saint-Valery-sur-Somme ; et F. Dehesdin, docteur en Droit à Paris, sont élus membres titulaires non résidents.

— L'ordre du jour prévoit le renouvellement des commissions. — Conformément au règlement, celle des impressions est nommée au scrutin secret, Sont élus : MM. Brandicourt, Durand, Roux, Soyez et de Witasse.

— MM. Boquet, Collombier, Dubois, de Guyencourt, Milvoy, Pinsard et de Witasse, sont désignés comme membres de la commission des recherches.

— La sous-commission chargée d'exécuter les dispositions testamentaires de MM. Debray et Janvier reste composée de MM. de Calonne, M. Cosserat, Dubois et l'abbé Mantel. Enfin, la commission de la bibliothèque comprendra, en 1906, MM. Brandicourt, l'abbé Cardon, de Guyencourt, Pinsard et de Witasse.

— M. Milvoy propose la création d'une sous-commission, dépendant de la commission des impressions, et qui serait spécialement chargée de surveiller les dessins, relevés, plans, etc., destinés à illustrer les publications de la Société. Cette proposition n'est pas acceptée.

Travaux

— Avant de transmettre la présidence à son successeur, M. Brandicourt, président sortant, prononce les paroles suivantes :

MESSIEURS,

Parvenu au terme du mandat que vous avez bien voulu me confier, il me reste un dernier devoir à remplir : celui d'exprimer mes sentiments de gratitude aux membres du bureau dont la bienveillance et l'actif concours ont allégé ma charge au point de n'en plus faire qu'un poste d'honneur d'où toute la peine est exclue.

Plus laborieuse serait l'énumération des travaux de ces deux années et douloureuse celle des deuils qui nous ont frappés ; mais de cette double tâche aussi

nos secrétaires se sont acquittés dans leurs comptes rendus de fin d'année, avec trop d'exactitude et de tact pour qu'il me soit possible de rien ajouter.

Permettez-moi cependant de constater, avec une joie que vous partagerez, l'expansion toujours croissante de la Société qui compte aujourd'hui près de quatre cents membres.

La diffusion de l'instruction, la curiosité du document précis, devenue si vive à notre époque, attirent de plus en plus le public vers l'archéologie, et nous voyons maintenant de tout jeunes gens s'intéresser à nos études et prendre place parmi nous.

Les publications de la Société, par leur valeur et leur caractère artistique, sont bien faites pour rendre accessible à tout esprit cultivé le charme austère de nos travaux. Cette année l'Album archéologique, qui vient de sortir des presses, donnera la reproduction en superbes héliogravures de quelques tableaux des primitifs picards ayant figuré à l'exposition de juillet 1904.

Nous n'avons plus qu'à céder la place aux élus de vos suffrages :

M. Boquet, dont l'expérience et les hautes connaissances artistiques sauront maintenir le renom de la Société à laquelle M. Pierre Dubois consacrera son érudition et les initiatives de son ardeur juvénile. Nous confions à la sagesse et à l'esprit d'ordre de M. Pierre Cosserat le soin de donner le compte rendu de nos séances. Et nos finances ? En quelles mains plus sûres que celles de M. Ledieu pourrions-nous les remettre ?

M. de Guyencourt a prouvé une fois de plus son

dévouement à la Société en assumant la tâche de remplacer M. Poujol de Fréchencourt, dont il partageait déjà fraternellement le labeur.

Et maintenant, Messieurs, au travail, tous réunis dans un même effort pour l'avenir glorieux de la Société des Antiquaires de Picardie.

— Après ces paroles, les membres du bureau destiné à siéger en 1966, occupent les places qui leur sont réservées. Puis M. Boquet, président, inaugure ses nouvelles fonctions par ce discours :

MESSIEURS,

Dans mes rêves les plus ambitieux, je n'aurais jamais osé penser que vos suffrages trop bienveillants m'appelleraient un jour à occuper ce fauteuil qu'ont illustré tant de mes distingués devanciers.

Les présidents, comme les jours, se suivent et ne se ressemblent pas. A cette place ont siégé des érudits, des savants, de vaillants chercheurs et le président sortant, M. Brandicourt, a pu rappeler combien, sous sa direction, l'année dernière a été féconde et bien remplie, grâce à vos nombreux travaux, grâce aussi, ajouterai-je, à son apport personnel dont vous avez gardé le souvenir.

Si nous pouvons aujourd'hui envisager l'avenir sans crainte, c'est que nous sommes pleinement rassurés par la haute compétence et la grande valeur des membres du bureau que vous avez groupés autour du président.

M. Brandicourt nous a montré le dévouement de notre secrétaire perpétuel, M. de Guyencourt. Nous ne saurions rechercher plus de science profonde et de

connaissances variées indispensables dans ces délicates et difficiles fonctions.

Je ne redirai pas les qualités élevées de notre vice-président, M. Pierre Dubois et de M. Pierre Cosserat, secrétaire annuel.

Nos finances sont entre les mains du plus sage, du plus prévoyant des trésoriers, M. Ledieu.

Forte de ces précieux concours et du travail de ses membres actifs, notre Société maintiendra son grand renom et conservera, je l'espère, la première place parmi les sociétés provinciales d'archéologie.

— Ces deux discours sont accueillis par d'unanimes applaudissements.

— M. Amédée Boinet fait parvenir une note sur Antoine de Créquy, évêque d'Amiens, avec un portrait et deux lettres de ce prélat. La première est adressée au Connétable Anne de Montmorency, et la seconde à Madame la Connétable, pour la remercier d'avoir usé de son influence afin de lui faire obtenir le chapeau de cardinal. Le portrait est tiré de la collection Clairembault, conservée à la Bibliothèque nationale. Il est d'une ressemblance parfaite avec le portrait du même Antoine de Créquy qui orne une salle de l'évêché d'Amiens. — On pense qu'un portrait de ce prélat faisait jadis partie des collections du château de Moreuil, et qu'il put servir de modèle aux deux autres, mais ces collections sont actuellement dispersées, et l'on ignore ce qu'est devenue la peinture originale.

— M. Oct. Thorel a relevé sur une horloge, à Crèvecœur-le-Grand (Oise), l'inscription suivante : « *Time horam ne vivas* », dont le sens est quelque peu obscur. Peut-être faut-il traduire cette phrase comme si elle était écrite : « *Time ne vivas horam* ». — Après cette remarque, la séance est levée à neuf heures un quart.

Séance ordinaire du Mardi 13 Février 1906

Présidence de M. BOQUET, Président

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, de Calonne, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, Dubois, Durand, Guerlin, Ledieu, l'abbé Leroy, l'abbé Mantel, Milvoy, de Puisieux, Roux, Thorel, le chanoine Vitasse et de Witasse.

MM. de Boutray, Codevelle, Heren, Matifas, l'abbé Quignon, Schytte, l'abbé Tirard et l'abbé Vatinelle, membres non résidants, assistent à la séance.

Correspondance

— MM. l'abbé Pouillet, curé-doyen de Saint-Remy d'Amiens, Adrien Huguet, Maurice Garet, l'abbé Bouvier, Cabry et Remy Rendu, remercient de leur admission en qualité de membres non résidants.

— M. Schytte veut bien offrir son étude intitulée : « Topographie et Iconographie amiénoises. »

— M. le D^r Leblond, président de la Société académique de l'Oise, fait hommage de ses recherches sur une épitaphe chrétienne mérovingienne de Catheux (Oise), et sur le Mercure barbu de Beauvais.

— Les auteurs, MM. Guerlin et Le Senne, donnent aussi à notre bibliothèque, le premier, une brochure intitulé : « l'Œuvre de la Société Industrielle d'Amiens », et le second, une Monographie de la Chapelle du lycée de Saint-Omer.

— M. l'abbé Chartraire, secrétaire de Mgr l'archevêque de Sens, fait parvenir trois mandements de Mgr Sabatier, ancien évêque d'Amiens, et M. Pierre Dubois offre un manuscrit relatif au Ponthieu et à ses bailliages.

— De vifs remerciements sont adressés à tous les donateurs.

— Les Antiquaires de Picardie adhèrent à un vœu de la Société Française d'Archéologie relatif à la conservation des édifices et objets d'art religieux, dans leur destination primitive.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière réunion sont inscrits sous les n^{os} 30,284 à 30,342.

Travaux

— Conformément au règlement, M. le trésorier expose la situation financière de la Société. Il résulte du rapport de M. Ledieu, que cette situa-

tion est excellente, — malgré les dépenses occasionnées par les multiples et luxueuses publications éditées en 1905, — plus prospère même que jamais.

Cet heureux résultat est dû en grande partie à l'excellente gestion de M. le trésorier à qui la Société adresse ses plus chaleureux remerciements. M. le Président désigne ensuite comme membres de la commission destinée à reviser les comptes de 1905 et à préparer le budget de 1906, MM. de Calonne, Collombier et M. Cosserat.

— L'ordre du jour appelle l'installation de M. l'abbé Leroy, en qualité de membre titulaire résidant, et le récipiendaire prend la parole en ces termes :

MESSIEURS,

Les bienveillants suffrages successivement accordés par vous à l'auteur des deux histoires de Morlancourt et de Grandcourt, ne furent sans doute pas étrangers à la pensée de m'inscrire au nombre des membres résidants de la Société des Antiquaires.

Affirmer que mes vues d'ambition ne se sont jamais élevées jusqu'à cette marque de faveur serait fausse modestie de ma part. J'avais trop deviné le profit à tirer de mes relations avec vous, pour ne désirer pas les rendre plus fréquentes. La distance qui sépare l'humble presbytère de Grandcourt du siège de vos réunions interdisait seule à ma raison de regarder comme possible ce que mon imagination caressait comme un rêve.

Il vous a plu, Messieurs, dérogeant en cela à vos usages, de faire du rêve une réalité. Il vous a plu, dans l'impossibilité de rapprocher les distances de ne désespérer pas de me les voir franchir mensuellement pour prendre à vos travaux une part plus active. Vos prévisions ne seront pas trompées et mon souci sera de ne manquer volontairement aucune de vos réunions. J'avais aussi à vous dire, relativement à ce que je regarde comme un grand honneur, toute ma gratitude et mon sincère remerciement. Trop heureux suis-je de pouvoir m'acquitter en ce moment de ce devoir.

Et maintenant, Messieurs, si j'ai tant soit peu reculé l'échéance de cette dette de reconnaissance, m'en demanderez-vous le pourquoi ?

Je le dirai simplement et franchement.

J'avais à cœur de ne pas mériter au moment de prendre définitivement contact avec vous par mon discours de réception, le reproche que, dans une charge à l'endroit du clergé, un facétieux écrivain (1) met dans la bouche d'un curé de campagne (2). Il le fait s'en prendre à ses paroissiens de se présenter devant Dieu les mains vides.

Donc, pour ne pas être en situation si fâcheuse vis-à-vis de vous, j'ai pris le temps de terminer un modeste travail que je réservais à votre concours historique de 1905. Or m'étant trouvé, par suite de ma nomination comme membre résidant, hors de concours, je fus heureux de changer la destination de ce nouveau travail. Dès octobre dernier, je l'ai

(1) Alphonse Daudet.

(2) Le Curé de Cucugnan.

déposé comme une sorte de « *droit de joyeux avènement* », sur le bureau de notre Société, où, bien qu'il ne soit question ni de roi ni de sujet, on ne saurait méconnaître une royauté de savoir à laquelle je me plais à rendre hommage.

Quant au sujet traité par moi, il est tout d'actualité car il fait suite à l'incomparable ouvrage de notre collègue M. Georges Durand sur la Cathédrale. Le titre en est : « Histoire des Chapelains de la Cathédrale Notre-Dame d'Amiens. »

Pour vous en donner une simple idée, qu'il me soit permis d'en détacher l'un des chapitres ayant trait au *costume des chapelains* et de vous en faire la lecture.

M. l'abbé Leroy continue son discours en faisant connaître quelques pages du travail important qu'il vient de terminer sur le sujet par lui annoncé, travail qui trouvera bientôt sa place dans les Mémoires in-8° de la Société.

— M. le président Boquet répond à cette intéressante communication par les paroles suivantes :

MONSIEUR,

« Il y a pour nous, prêtres, deux choses qui ne peuvent être séparées qu'à leur détriment mutuel : la science et la piété. »

Ces belles paroles de Mgr de Chabons forment le préambule de la lettre circulaire de Mgr l'Evêque d'Amiens, datée du 18 novembre 1902, au clergé de son diocèse au sujet de la monographie des paroisses, et en lui communiquant un plan de travail.

A cette circulaire eut une grande part M. le chanoine Gosselin, vice-président de notre Société en 1904, et auteur de très nombreux ouvrages locaux.

Si on se rappelle le succès de votre travail très remarquable sur le village de Grandcourt, couronné par notre Société en 1901, et que l'on rapproche cette date du 18 novembre 1902, il n'est pas téméraire de croire que votre savante publication a eu quelque influence sur l'esprit de la circulaire épiscopale.

A Grandcourt se trouvait votre presbytère, mais le souvenir de Morlancourt, votre village natal, vous tenait à cœur, et vous lui avez ensuite consacré l'histoire publiée en 1904, également couronnée par les Antiquaires de Picardie.

C'était confirmer le grand succès déjà obtenu : aussi l'autorité diocésaine ne tarde-t-elle pas à être frappée de vos hautes qualités de recherches et de méthode de travail. Elle désire que votre exemple soit suivi, que vous trouviez beaucoup d'imitateurs parmi les membres du clergé.

C'est alors que vous reprenez et refondez vos précédentes « Indications de méthode et de bibliographie » pour en faire une brochure sous ce titre : *« Monographies paroissiales ; guide pour les recherches historiques. »*

Par ordre de l'évêché, cette brochure, tirée à mille exemplaires, a été distribuée à tous les prêtres du diocèse. Elle signale : 1° les dépôts de documents à consulter ; 2° les instruments de travail inventaires, catalogues de bibliothèques, pouillés et cartulaires ; 3° les difficultés de lecture, tenant à l'organisation administrative ancienne, à la terminologie et à la pa-

léographie. Vous conseillez avec raison sur ce point le *Manuel de Paléographie de Prou* : peut-être y aurait-il lieu d'y ajouter la *Diplomatique ou histoire externe des chartes*, de Giry.

On ne saurait trop proclamer l'excellence de ce précieux guide indiqué par vous, ingénieux manuel, résultat de l'expérience acquise dans vos précédents travaux et venant à l'aide des prêtres, futurs monographes de leurs paroisses. Nous souhaitons que beaucoup suivent le sentier que vous avez tracé avec les Jourdain, les Duval, les De Cagny, les Corblet, les Gosselin et tant d'autres.

Les monographies sont des feuilles éparses, dont l'ensemble formera un jour un fond de recherches pour les historiens, et nul n'est mieux placé que le prêtre, pour mener à bien ce travail intéressant. En outre des considérations déjà présentées, ces renseignements qu'ils recueilleront nous feront mieux connaître notre pays et partant nous l'aimerons davantage. Un sage n'a-t-il pas dit : « Il faut toujours aimer passionnément notre pays, même quand il paraît se tromper » ?

Je n'insisterai pas sur votre dernier ouvrage : Histoire des Chapelains de la Cathédrale ; vous avez bien voulu nous en lire un extrait qui nous a permis d'en apprécier la grande valeur.

Je suis heureux, Monsieur l'Abbé, d'avoir l'honneur de vous présenter à nos collègues et de vous inviter à prendre place parmi nous.

— Ces deux discours sont accueillis par les applaudissements de l'assemblée.

— M. de Farcy, fait savoir, par l'intermédiaire de M. Guerlin, qu'en examinant, à la bibliothèque d'Angers, des manuscrits provenant de l'abbaye de St-Aubin, il a trouvé, au commencement d'un livre censif écrit en 1526, les armes du cardinal Hemard, « evesque de Mascons et d'Amyens », burelées d'argent et de sable. L'écusson se détache sur un fond bleu ; il est entouré d'un chapeau de triomphe vert et or, et surmonté d'un chapeau de cardinal. Cet évêque d'Amiens avait été nommé par François I, abbé commendataire de St-Aubin d'Angers.

— M. Girodie signale l'existence, en l'église de St-Louis-en-l'Île, à Paris, d'une chapelle appartenant à la famille de Bailleul, supposée picarde. On y voit deux panneaux peints à la fin du xvi^e siècle, et représentant, dans un joli paysage, le donateur entouré de ses fils, avec sa femme accompagnée de ses filles. Tous sont à genoux. Une inscription en vers, tracée sur les panneaux, semble picarde. A coup sûr, ces peintures ont dû être données par la famille de Bailleul.

— M. Guerlin a eu l'occasion d'examiner, dans l'ancien couvent des Minimes d'Amiens, des peintures très abimées dont la Société s'est déjà occupée et qu'il serait urgent de faire relever. — M. Boquet veut bien se charger de cette affaire, puis la séance est levée à neuf heures un quart.

Séance ordinaire du Mardi 13 Mars 1906

Présidence de M. Boquet, Président

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, de Calonne, l'abbé Cardon, M. Cosserat, P. Cosserat, Dubois, de Francqueville, Ledieu, l'abbé Leroy, de Puisieux, Roux et Thorel.

— MM. l'abbé Quignon et Schytte, membres non résidants, assistent à la séance.

Correspondance

— La Société Française d'Archéologie remercie les Antiquaires de Picardie de leur adhésion à un vœu relatif à la conservation, dans leur destination primitive, des édifices et objets d'art religieux, menacés par la loi concernant la séparation de l'Église et de l'État.

— M. Dehesdin remercie de son admission en qualité de membre non résidant.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière séance sont inscrits sous les n° 30,343 à 30,403.

— M. le comte de Loisne offre un ouvrage sur l'origine des communes et hameaux du Pas-de-Calais, et une seconde brochure sur la colonisation saxonne dans le Boulonnais.

— M. Lavoine adresse aussi à la Société, ses notes sur les cloches de la cathédrale de Boulogne pendant la Révolution.

— MM. le comte Philippe de Beaumont et le lieutenant Rostand sont admis en qualité de membres non résidants.

— Au nom de la commission des finances M. Maurice Cosserat communique un rapport dont toutes les conclusions sont adoptées. Ce rapport constate une fois de plus l'excellent état de nos finances. Un crédit y est prévu pour faire graver, sur les plaques de marbre placées à l'entrée de la salle des séances, les noms des bienfaiteurs de la Société qui n'y sont pas encore portés. Après la lecture de ce rapport, M. le Président adresse à M. Cosserat les remerciements de tous ses collègues.

Travaux

— M. de Francqueville déplore la disparition d'une maison sise à Picquigny, au coin de la place et de la rue de la gare, maison remarquable par ses poutres apparentes, sculptées de sujets grotesques. Il faut aussi regretter la démolition d'un autre immeuble que l'on remarquait rue Saint-Léon à Amiens, et qui se recommandait de même par les sculptures sur bois dont il était orné.

— M. de Francqueville donne ensuite lecture d'un travail important sur les vieux moulins à eau et à vent, si nombreux jadis dans les campagnes picardes. Il décrit la maison du « magnier » qui en était toute proche, et donne un souvenir au garçon, au « cache-manée », sans oublier le mulet,

son inséparable compagnon. Le doyen des moulins picards paraît avoir été celui de Crécy, dernièrement détruit, et où se tenait le roi d'Angleterre pendant la funeste bataille qui se décida dans les environs en 1346. — Cette communication est renvoyée à la commission des impressions.

— M. l'abbé Leroy soumet à un nouvel examen l'inscription de l'horloge de Crèvecœur-le-Grand. Il pense que cette inscription provient du cadran solaire de l'ancienne fauconnerie du château et qu'il faut traduire la phrase : « *Time horam ne vivas* », par : « Crains chaque heure, de peur que tu ne cesses d'y vivre », ou « de peur que tu n'y vives plus. »

— M. Dubois offre une photographie représentant un fragment d'inscription sur bronze et des vases, le tout datant de l'époque gallo-romaine. Ces objets, déjà signalés à la Société, ont été découverts au Pont-de-Metz, près Amiens. (Voir le Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie. t. XXI, p. 615).

— M. Dubois donne ensuite connaissance d'un projet de classement de l'église de Picquigny parmi les monuments historiques. La Société décide de proposer à M. le Maire de Picquigny, déjà en correspondance avec la commission des monuments historiques, de se charger de cette affaire, puis la séance est levée à neuf heures et demie.

LE MINISTRE DE L'INTERIEUR
A M. LE MAIRE DE LA VILLE DE PARIS

Monsieur le Maire, J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport que vous m'avez adressé le 15 courant, relatif à la situation des affaires de la Ville de Paris, et à la situation des finances de la Ville de Paris.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de ma haute et personnelle considération.

LE MINISTRE DE L'INTERIEUR

Le Ministre de l'Interieur a le plaisir de vous adresser le rapport que vous m'avez adressé le 15 courant, relatif à la situation des affaires de la Ville de Paris, et à la situation des finances de la Ville de Paris.

Le Ministre de l'Interieur a le plaisir de vous adresser le rapport que vous m'avez adressé le 15 courant, relatif à la situation des affaires de la Ville de Paris, et à la situation des finances de la Ville de Paris.

Le Ministre de l'Interieur a le plaisir de vous adresser le rapport que vous m'avez adressé le 15 courant, relatif à la situation des affaires de la Ville de Paris, et à la situation des finances de la Ville de Paris.

Le Ministre de l'Interieur a le plaisir de vous adresser le rapport que vous m'avez adressé le 15 courant, relatif à la situation des affaires de la Ville de Paris, et à la situation des finances de la Ville de Paris.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière séance sont inscrits sous les n° 30,404 à 30,467.

— Parmi les publications déposées sur le bureau il convient de remarquer le travail de M. Prarond, sur les lois et les mœurs à Abbeville, de 1184 à 1789. C'est un répertoire avec reproduction d'actes, imprimés en entier ou par fragments, et extraits soit du livre rouge, soit du livre blanc de l'échevinage d'Abbeville. Ce répertoire n'est que l'introduction à une étude que M. Prarond vient d'entreprendre, mais il présente, dès maintenant, un ensemble de renseignements précieux pour la Picardie et spécialement pour Abbeville,

— MM. l'abbé Follet, curé de Coisy, L. Debry, d'Amiens, et Lanes, de Curlu, sont admis en qualité de membres non résidants.

Travaux

— M. l'abbé Leroy communique le texte d'un acte relatif au four banal d'Ablaincourt. Il résulte de ce document qu'Antoine de Rebreuves et sa femme avaient, à Ablaincourt, droit de four banal et que, pour s'en affranchir, les habitants du village et Antoine de Hangard, possesseur d'un manoir au même lieu, consentirent, en 1505, à payer une redevance annuelle consistant en deux sols tournois ou un chapon pour les premiers, et en deux sols tournois pour le second.

— M. Goudallier appelle l'attention sur un auteur picard qui vient d'avoir les honneurs de l'impression dans la collection publiée par la Société des Anciens Textes Français. Helinand, né vers 1160 près de Saint-Just-en-Chaussée (Oise), soit à Pronleroy, soit à Angivillers, eut pour maître Raoul le grammairien, disciple d'Abeilard. Poète estimé, il se retira au monastère de Froidmont, en Beauvaisis, vers 1182 ou 1185. Il y composa les « Vers de la Mort », poème dont la vogue fut considérable ; on lui doit aussi des sermons, divers opuscules et une chronique composée vers 1216, que, d'après M. Léopold Delisle, la critique moderne n'a peut-être pas appréciée à sa juste valeur. Helinand mourut après 1229 et fut considéré comme un saint. On ne lui rendait primitivement aucun culte dans le diocèse de Beauvais, mais depuis 1854 on le fête le 3 février.

— M. Goudallier promène ensuite ses auditeurs, à la suite de M. Riat, dans quelques anciens parcs et jardins de la Picardie. Sans s'arrêter à Athies, ni à Braine, Verberie, Compiègne, Senlis, Attichy, Béthisy, Cuise ou Choisy-au-Bac, qui n'étaient guère que des exploitations rurales, il fait admirer plus particulièrement les beautés des jardins de Folembray, de Crillon, de Liancourt et de Verneuil. Mais Chantilly surpassait tous ces parcs, au point d'exciter l'envie de Louis XIV lui-même. Morfontaine et Ermenonville possédaient aussi des jardins d'une beauté incomparable.

— Après cette communication, la séance est levée à neuf heures un quart.

Séance ordinaire du Mardi 8 Mai 1906

Présidence de M. BOQUET, Président

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, de Calonne, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, Dubois, Durand, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, Milvoy et Thorel.

— MM. Codevelle, Lancel, le comte de Montbas et l'abbé Vatinelle, membres non résidants, assistent à la séance.

Correspondance et Administration

L'assemblée vote une somme de cent francs pour participer à l'érection du monument à Boucher de Perthes, dont la Société d'Emulation d'Abbeville a pris l'initiative.

— M. Labande adresse quelques remarques au sujet de l'étude de M. l'abbé Marsaux sur la peinture du Musée d'Amiens, représentant « le Buisson ardent ». « Je ne crois pas, dit-il, que dans le globe tenu par Dieu le Père, l'artiste ait voulu représenter les trois parties du monde, l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Simone Martini a

peint au portail de Notre-Dame-des-Doms d'Avignon, la Divinité tenant un pareil globe. Ce globe est divisé horizontalement en deux parties. Le bas est la terre, la partie supérieure, le ciel. Le ciel est lui-même divisé verticalement en deux parties ; le firmament du jour avec le soleil, le firmament de la nuit avec la lune et les étoiles..... Je ne serais pas étonné qu'on ait voulu représenter (sur le tableau d'Amiens) les mêmes choses qu'au portail de Notre-Dame-des-Doms. »

— MM. l'abbé Follet, Debry et Lanes remercient de leur admission en qualité de membres non résidants.

— M. l'abbé Gallois, écrit, à propos du « *Credo* » de Saint-Riquier, édité par M. Am. Boinet, dans l'un de nos derniers bulletins, une lettre très documentée au sujet des sculptures qui traduisent les versets « *Sanctam Ecclesiam catholicam, sanctorum communionem* » et « *Remissionem peccatorum* ». Ce ne sont pas seulement des symboles, pense-t-il, mais des scènes réelles et historiques, racontées dans les *Actes des Apôtres* qui y sont représentées. — M. de Guyencourt fait remarquer que les bas-reliefs qui expriment les versets précités du « *Credo* », sont presque semblables par leur disposition à une sculpture placée contre l'un des contreforts de l'église d'Hailles (Somme).

— La Société adresse ses remerciements à M^{lre} Poujol de Fréchencourt et à MM. Coquelle,

Am. Boinet, Ledieu, du Grosriez, le capitaine Carbou et Vauvillé, qui ont offert plusieurs ouvrages. L'étude de ce dernier, consacrée à l'enceinte de Pommiers (Aisne), fixe définitivement sur son emplacement, le *Noviodunum Suessionum* de César, dont le site, jusqu'à ce jour, a été fort discuté et contesté.

— On remarque parmi les ouvrages déposés sur le bureau :

1° *Les Mémoires de l'Académie d'Arras*, où se trouve une histoire des Cent Jours dans le Pas-de-Calais, par M. le comte de Hauteclouque ;

2° *Les Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine*, t. LV, où l'on peut lire une curieuse étude sur la station néolithique de Bois-l'Abbé, à Sexey-aux-Forges, par le comte Beaupré ;

3° *La Tour et Fel*, étude de M. Elie Fleury, éditée par les Rosati Picards. La chanteuse Marie Fel, fut, dit-on, la maîtresse du pastelliste Quentin de la Tour, originaire de St-Quentin ;

4° *Le Bulletin de la Société de Soissons* (année 1901-2). On y trouve divers articles d'un intérêt tout local ;

5° Le t. LIX des *Mémoires de la Société d'Emulation de Cambrai*, qui contient les discours et travaux prononcés et lus à l'occasion du centenaire de la fondation de cette société ;

6° Les *Bulletins de la Société des Antiquaires de France* (année 1905), qui renferment une notice nécrologique sur notre compatriote, M. Ed. Corroyer.

— La Société apprend avec regret la mort de l'un de ses membres correspondants, M. Desmazes.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière séance sont inscrits sous les n^{os} 30,468 à 30,522.

— MM. Bizet, de Bray-les-Mareuil, Savary, 40, rue Lamartine, à Amiens, et Cornaille-Passet, à St-Quentin, sont élus membres non résidants.

— Sollicitée de consentir à prêter quelques planches de la *Picardie Historique et Monumentale*, pour en faire un tirage, destiné à illustrer un ouvrage quelconque, la Société repousse cette demande de la manière la plus formelle, et décide d'ériger en principe, pour l'avenir, la non communication de ses clichés.

— Il est décidé que la première excursion de 1906 aura pour but Abbeville et St-Riquier, et la seconde le château de Versailles.

Travaux

M. le vicomte de Calonne donne lecture d'une notice biographique sur M. Poujol de Fréchencourt qui est immédiatement renvoyée à la commission des impressions et a été publiée dans un précédent bulletin.

— M. de Guyencourt proteste contre l'oubli dans lequel est tombé un dieu topique amiénois de l'époque gallo-romaine, le dieu *Gesacus*, qui n'a été cité par aucun historien d'Amiens, et n'est

signalé qu'au catalogue du Musée de Picardie, tandis que tous les honneurs de la publicité ont été réservés par les auteurs locaux à son collègue *Verjugodumnus*. Gesacus est connu grâce à une inscription sur bronze conservée au Musée de Picardie et extraite en 1800, de la rivière des Tanneurs, en même temps qu'une dédicace à Mercure, ce qui constitue une présomption en faveur de l'identification, peut-être faite par les Romains, de Gesacus et de Mercure.

— M. Milvoy signale une découverte de monnaies anciennes à Lucheux. Cette trouvaille consiste en une centaine de blancs des archiducs Albert et Isabelle et de Philippe IV d'Espagne. Ce petit trésor avait été caché sous le foyer d'une cheminée.

— M. de Francqueville fait adopter un vœu tendant à compléter le plus possible par des acquisitions, la collection d'ouvrages locaux que possède déjà notre bibliothèque, puis la séance est levée à neuf heures un quart.

Séance ordinaire du Mardi 12 Juin 1906

Présidence de M. Pierre DUBOIS, Vice-Président

Sont présents : MM. Brandicourt, l'abbé Cardon, Collombier, Dubois, Guerlin, de Guyencourt, l'abbé Leroy, Milvoy, Thorel, le chanoine Vitasse et de Witasse.

— MM. Bigorgne, Goudallier, Heren, Lancel, et l'abbé Vatinelle, membres non résidants, assistent à la séance.

MM. Boquet, M. Cosserat, P. Cosserat, Durand et Ledieu se font excuser.

Correspondance

La Société d'Emulation d'Abbeville remercie de la souscription qui a été votée, pour participer à l'érection d'un monument à Boucher de Perthes.

— M. Bocquet, d'Eppeville, adresse en communication, le calque d'armoiries qui ornent une vue cavalière à l'aquarelle, du château de Ham, et demande le nom de la famille qui les portait. Ce sont les armes de la maison de Gallard-Béarn.

— MM. Bizet, de Bray-les-Mareuil, Savary, et Cornaille, de St-Quentin, remercient de leur admission en qualité de membres non résidants.

— M. le vicomte de Calonne veut bien offrir le troisième volume de son histoire d'Amiens, intitulé : « Amiens, au XIX^e siècle ». — Il est superflu de faire de cet ouvrage un éloge qui est dans toutes les bouches, mais la Société tient à adresser à M. de Calonne, en même temps que ses remerciements, ses félicitations les plus chaleureuses et les plus sincères.

— M. Bocquet, d'Eppeville, adresse pour la bibliothèque une « notice sur le village de Tugny

et son vieux château ». C'est un volume enrichi de quelques illustrations et rédigé en collaboration avec M. l'abbé Cardon, ancien aumônier du lycée de St-Quentin.

— A remarquer parmi les ouvrages reçus depuis la dernière séance :

1° Le recueil des procès-verbaux de la Société archéologique de Clermont-de-l'Oise. On y trouve des comptes rendus du travail de M. Maurice Cosserat sur les manufactures de Picardie, de celui de M. de Francqueville sur les anciennes habitations rurales et des recherches de M. l'abbé Mantel sur Richard de Fournival. — A noter dans le même recueil le procès-verbal d'auditions mystérieuses entendues pendant la nuit, au xviii^e siècle, dans le village d'Ansacq (Oise). Ces bruits fantastiques, connus sous le nom d'*acousmates*, sont expliqués aujourd'hui par des échos polysyllabiques, mais ils n'en ont pas moins été, au moyen-âge, la source des légendes du chasseur infernal, etc. ;

2° Le catalogue de la vente de la collection Depeaux, remarquable par le grand nombre des belles planches qu'il contient ;

3° Le bulletin de la Société de Sens, t. xxi, n° 2. On y lit divers articles d'archéologie gallo-romaine fort intéressants ; notamment une étude sur les monnaies gauloises et romaines recueillies à Sens ;

4° Le précis analytique des séances de l'Aca-

démie de Rouen qui contient diverses études d'un intérêt presque local pour la Picardie ;

5° Le dernier fascicule édité par la Société de l'Ecole des Chartes (janvier-avril 1906), où sont publiés : 1° une étude sur les Lettres closes de St-Omer, par M. Berger ; 2° les comptes de voyage d'habitants de Montferrand, à Arras, en 1479 ; 3° divers articles bibliographiques ;

6° Les publications du Musée germanique de Nuremberg toujours remplies d'intéressantes gravures ;

7° Le Bulletin Archéologique du Comité des travaux historiques où M. le chanoine Urseau publie une note relative à une gravure sur bois, aux armes d'Amiens, dont M. Durand a déjà entretenu la Société. Cette note apprend que la gravure en question sera déposée à la bibliothèque nationale. On regrettera que M. le chanoine Urseau n'ait pas choisi de préférence le Musée d'Amiens ;

8° Une notice, par M. Alcius Ledieu, sur les baptêmes, mariages et enterrements en Picardie, éditée par les Rosati picards ;

9° Le Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, t. III, n° 3, qui contient nombre d'articles d'un grand intérêt.

— La Société apprend avec regret la mort de plusieurs de ses membres non résidants, MM. Osw. Dimpres, décédé à Abbeville, l'abbé Bouthors, et le comte Ph. de Beaumont, devenu notre collègue seulement depuis quelques mois.

— La mort a aussi frappé M. Thorel-Perrin, qui a comblé notre bibliothèque de ses dons. Il ne se passait guère de séance, sans qu'un manuscrit de M. Thorel-Perrin, sur le canton de Grandvilliers (Oise), ne soit déposé sur notre bureau. Cette collection sera certainement un jour la source où viendront puiser les historiens de la région que M. Thorel-Perrin étudiait avec amour, et la mort de ce modeste chercheur doit être considérée comme une irréparable perte par tous les amis de l'histoire locale.

— M. Pinsard offre un grand nombre de plans de villes françaises et étrangères parmi lesquels on citera seulement ceux de Rouen, Beauvais, Boulogne-sur-Mer, le Havre et Ham, villes voisines d'Amiens. Notre collègue joint à ce don sept grands relevés qui sont particulièrement précieux, car ils représentent : 1° des maisons d'artisans amiénois construites au xvii^e et xviii^e siècles ; 2° une maison en bois sise à Roye ; 3° une autre maison de bois que l'on voyait jadis, rue des Poirées, à Amiens, et qui était connue sous le nom de : « Maison des Ramoneurs » ; 4° une cheminée monumentale du château d'Ablaincourt ; 5° une maison en pans de bois, du début du xvii^e siècle, sise rue du Chapeau-de-Violettes, à Amiens ; 6° la façade d'une maison qui s'élevait jadis place du Marché Lancelles et qui fut achetée pour le Musée ; 7° enfin, un escalier extérieur qui se trouve dans la maison n° 34 de la rue Henri IV.

La Société adresse à M. Pinsard des remerciements tout spéciaux.

— M. Macqueron communique une liste de titres d'ouvrages qu'il voudrait faire reproduire, par divers procédés, dans sa « bibliographie picarde », éditée par la Société. Il offre dans ce but une généreuse subvention. — L'assemblée adopte la proposition de M. Macqueron et après l'avoir remercié, vote un crédit supplémentaire pour mener à bien cette entreprise.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière séance sont inscrits sous les n° 30,523 à 30,567.

— MM. Hector Quignon et Henri Antoine sont élus membres non résidants.

Travaux

— M. Dubois ajoute quelques observations à la note de M. de Guyencourt sur le dieu Gesacus, lue en la séance du mois de mai. Les inscriptions signalées par notre collègue figurent dans un fascicule du « Corpus » qui vient de paraître. Le nom du dieu Gesacus a aussi été relevé sous la forme *Gisacus*, chez les *Eburovices*, (département de l'Eure,) et tout spécialement à Gisay-le-Coudre, qui s'est appelé *Gisaci villa*. — M. Dubois propose l'acquisition de la partie du « Corpus » relative aux inscriptions des *Ambiani*, ce qui est adopté.

— M. Goudallier donne divers renseignements

sur un mathématicien, ingénieur, et physicien du xiii^e siècle, Pierre de Maricourt (de Maharne curia, peut-être Méharicourt ?) originaire de Picardie, qui étudia tout particulièrement les propriétés de l'aimant, sujet sur lequel il fournit le premier des indications précises. Pierre de Maricourt fut l'ami de Roger Bacon.

— M. Pierre Dubois fait le compte rendu verbal d'une excursion de la Société à Abbeville et à St-Riquier, qui eut lieu le 29 mai dernier. — Il est impossible de refaire l'histoire des localités visitées, aussi M. Dubois s'attache-t-il à développer seulement deux points principaux. 1^o Il appelle l'attention sur la fréquence des cordelières, employées comme ornements d'architecture, à St-Vulfran d'Abbeville et dans d'autres monuments contemporains, spécialement dans l'église d'Auxile-Château. Cela atteste l'influence prépondérante du tiers ordre de St-François et la vogue de la dévotion au *Cordon de St-François*, à l'époque où ces monuments furent construits.

2^o Il fait observer, à propos d'un bas-relief d'albâtre, aux armes de la famille de Bacouel, qui se trouve dans l'église de St-Riquier, que ce genre d'objets d'art, dont on a cherché pendant bien longtemps la provenance sans pouvoir la trouver, était fabriqué couramment en Angleterre, dans les environs de Derby. — Courajod croyait ces sculptures originaires des îles Baléares. — M. Dubois termine en adressant les remercie-

ments de la Société à nos collègues Abbevillois, MM. Vayson et Delignières, pour l'aimable accueil qu'ils ont bien voulu faire aux excursionnistes, puis la séance est levée à neuf heures un quart.

PARCS ET JARDINS DE PICARDIE

NOTE PAR M. L. GOUDALLIER

Les profanes se représentent d'ordinaire les archéologues comme des gens plus acharnés à compulsur de poudreux grimoires et à identifier de lamentables ruines que sensibles aux beautés de la nature.

Quitte à les étonner, je vous propose d'excursionner, à la suite de M. Georges Riat, par quelques parcs et jardins de la Picardie (1).

Notre guide ne prétend point nous les montrer tous, mais on lui doit savoir gré de ne décrire que ceux qui passent en quelque sorte pour les modèles et les types des divers genres en faveur au cours des siècles.

*
..

Sainte Radegonde, femme de Clotaire I^{er}, après s'être enfuie d'Athies, fit tracer dans le cloître

(1) *L'Art des Jardins*, par Georges Riat, ancien élève de l'Ecole des Chartes, sous-bibliothécaire au cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale. — Un vol. Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts. L. H. May, édit., Paris. s. d.

qu'elle fonda à Poitiers des jardins où, accompagnée de ses moniales, elle cultivait maintes fleurs destinées à l'ornement des autels et des tables. Il semble dès lors permis de croire que, dans la bourgade du Vermandois, la reine s'était déjà révélée l'amie des parterres et avait consacré ses loisirs à l'entretien des plantes d'agrément.

Les villas royales de Braine, Verberie, Compiègne, Senlis, Attichy, Béthisy, Cuise, Choisy-au-Bac, et Ver (*Palatium vernum*) n'étaient guère que des exploitations rurales ; les vastes étendues boisées qui les avoisinaient étaient moins des parcs que de simples forêts où les rois de la première et de la seconde race, se livraient à leur plaisir favori, la chasse.

Signalant seulement au passage le château de Guiscard, nous gagnons le jardin de Folembay, dit *le Pavillon*, près Coucy. Il se compose de quatre parterres, divisé chacun en quatre compartiments losangés et fleuris, que domine une terrasse étroite qui s'allonge devant la façade du château. Androuet du Cerceau nous en fait les honneurs ; « le parc, dit-il, contient plus d'une grande lieue de tour » et compte à la vérité parmi les plus remarquables choses de cette maison. « Touchant l'occasion de ce bastiment, je croy qu'elle n'a esté autre, que le roy François se trouvant quelquefois à Coussy, commanda de le faire, comme pour lui servir de retraite et changement ; joinct que la situation en est fort belle.

La cour se montre de belle grandeur, contenant quarante toises de long ; en laquelle longueur y a plusieurs aisances. Outre plus, vous y avez une avant-cour fermée, d'où l'on va au parc : et une terrasse du côté du jardin, joignant le logis, qui est d'assez bonne grâce ; d'autant que premier qu'entrer au dit jardin, en sortant du chasteau on trouve la terrasse, et d'icelle on descend au jardin. Il est bien vrai que le bruslement a grandement causé le dégast de ce lieu, auquel mesme on n'a point depuis touché ; comme ainsi soit que la terrasse semble aujourd'hui plutôt une allée de pré qu'autrement, par faulte d'entretien, encores que l'ordre et façon d'icelle ne laisse de décorer le logis. »

Le bourg de Crillon, situé sur le cours du Thérain à quatre lieues en amont de Beauvais, offre un jardin qui, pour ne pas être hors de pair, était loin néanmoins d'être dépourvu d'intérêt.

Une pièce d'eau de forme symétrique s'étendait sur trois cents toises de long et cinquante de large ; « elle avoit été dessinée par Le Nôtre, ainsi que le parc, et étoit destinée à servir de point de vue à un superbe château que le maréchal de Boufflers se proposait de faire bâtir. »

Le plan général de la propriété comprenait du Sud au Nord, la pièce d'eau, des parterres, un jet d'eau, la statue en bronze de Louis XIV dont le roi avait, en 1700, fait présent au maréchal, et deux pavillons d'entrée, d'où partait une spacieuse

avenue longue d'environ quinze cents mètres (1).

« Cette pièce d'eau, négligée, était devenue un marais ; M. de Crillon l'a fait recreuser, et y a fait élever deux chaussées dans toute la longueur ; elles sont, ainsi que les bords, plantées de grands arbres et forment trois longs canaux » dont l'aspect nous a été conservé par une gravure de Laborde.

Parmi les jardins réguliers du xvii^e siècle, ceux de Liancourt méritent aussi une particulière mention ; les nombreux dessins qu'en a laissés Israël Sylvestre montrent que les appréciations flatteuses des contemporains n'avaient rien d'exagéré. On y voyait un « parterre, des cascades où est une fontaine qui faict une nape d'eau ronde avec un demy globe dessus portant environ soixante pouces d'eau ; vingt-deux rangées de cascades de trois napes d'eau chascune avec autant de jetz d'eau dessus qui bordent ledit jardin ; fontaine du milieu dudit jardin où est un rocher couvert d'eau avec douze autres jetz dans le même bassin, le tout portant environ cent quatre-vingts pouces d'eau. »

Il y avait encore des « chandeliers d'eau portant environ seize pouces aux quatre carrez dudit jardin... ; un carré entouré d'allées et d'arbres taillez, au milieu duquel il y a un cabinet de ver-

(1) *Crillon en Beauvaisis*. Etude historique, par M. Edmond Lecomte, membre titulaire non résidant de la Société des Antiquaires de Picardie. — Jeunet, édit., Amiens. 1894. P. 78 et suiv.

ture couvert en tonnelles avec douze arcades au milieu, dans lesquelles il y a un jet d'eau à chacun hors aux quatre entrées..., une étoile de petites allées et des cabinetz avec un pré au milieu et une fontaine..., ormeaux en terrasse avec un pré au dessous entouré d'eau de trois costez suivant la même figure, avec vingt-cinq jets d'eau dedans et des tonnelles de verdure avec des arcades autour, et au milieu dudit pré est une fontaine faicte comme un pavillon d'eau qui a treize pieds de diamètre en bas et environ quatorze pieds de haut, toute couverte de napes d'eau. »

Entre autres curiosités une allée de peupliers, arbres très décoratifs peu recherchés en général des horticulteurs du grand siècle, produisait près de la fontaine de la Perruque le meilleur effet. Le parc de Liancourt dut être tracé par un des plus habiles élèves de Le Nôtre.

Un peu au Sud, s'élève sur les bords de l'Oise le château de Verneuil. Il eut d'abord comme propriétaire Philippe de Boulainvilliers, « homme fort amateur de l'architecture », puis le duc de Nemours. Le jardin en a été décrit et reproduit par du Cerceau.

« Le vallon est accommodé de jardins, canaux, allées couvertes d'aulnes, et toutes circonvallées d'iceux canaux avec un estang entre lesdits jardins et le bourg. Quand est des allées, il y en a deux principales : l'une de bonne longueur ; et l'autre que ledit seigneur de Nemours a fait continuer jusques

au moulin, estant au bout de l'étang ; en sorte qu'elle circuit, du costé du val, la montagne opposite à celle du bastiment. Il y a d'avantage, assavoir, que cette montagne est la garenne ; et l'autre, où est assis le bastiment, c'est le Parc (au milieu duquel est la venue du chasteau par une route droicte) accommodé d'allées fort plaisantes et diverses ; d'autant que, jacoit qu'elles soient à niveau, elles ne laissent d'aller en montant ou descendant, par le moyen qu'aux angles, et au milieu d'aucunes d'icelles se trouvent de petits escaliers ; et sont ces allées ainsi pratiquées pour monter du vieil chasteau au neuf, et du neuf descendre au vieil, et comprises dans le bois dudit parc, et fermées tant par dessus que de costé et d'autre ; tellement que, considérant le tout, me revenoient en mémoire ces labyrinthes anciens. Le parc est de bonne grandeur, lequel n'est toutefois remply de bois, et dans iceluy vallon, enrichi de plusieurs autres belles allées couvertes d'arbres avec un Dedalus, »

D'un tout autre caractère est, aux portes de Senlis, le parc où nous pénétrons ; jardins paysagers et jardins anglais sont alors à la mode ; il y a du romantisme dans l'air.

Les ombrages de Plessis-Chamant abritent un tombeau et un pavillon imitant le monument choragique de Lysistraté, tout comme un peu plus loin Betz est orné de ruines artificielles et d'un temple à l'Amitié.

Pittoresque de contrebande et édicules funèbres ou philosophiques émeuvent délicieusement les âmes sensibles et plaisent aux regards des rêveurs.

Au temps où du Cerceau visita Chantilly, on y remarquait deux jardins d'étendue inégale ; l'un était décoré d'une galerie à arceaux, élevée de quelques marches : tous deux entourés de bois, prés, taillis, cerizaies, « et autres commoditez ». Des canaux étaient tracés en tous sens ; en un coin se trouvait une héronnière. « Le parc est fort grand, à l'entrée duquel, asçavoir du costé du chasteau, est une eaue, qui donne un grand plaisir. »

En 1663, le grand Condé mandait Le Nôtre à Chantilly ; son neveu Desgots, l'architecte Daniel Gittard, La Quintinie et l'ingénieur de Manse l'y accompagnèrent. Reconnaisant des bonnes grâces que lui témoignait le prince, Le Nôtre lui écrivait un jour : « Je continuerai à eslever mes pensées pour l'embellissement de vos parterres, fontaines, cascades, de votre grand jardin de Chantilly... »

De fait dans ce domaine, où d'elle-même la nature par l'abondance des eaux et des forêts non moins que par l'agrément des sites procurait tous les éléments d'une somptueuse résidence, l'habile traceur de parcs se surpassa. Raison et fantaisie se mariaient dans d'harmonieuses proportions ; d'imprévus et délicats arrangements rendaient plus sensible la symétrie des lignes tout en l'interrompant. Une faisanderie et une

ménagerie faisaient partie de cet ensemble magnifique. Les estampes de Gabriel Périelle abondent en parterres, boulingrins, salles et bosquets : le parterre de l'Orangerie, le bassin Narcisse, la grande écluse et le pavillon de Manse, les trois bassins de la faisanderie, les petites cascades de Beauvais, les portiques de l'arquebuse, le salon pour le jardin de Silvie, les portiques de treillages à la tête de l'île du Dragon, le parterre des grenouilles, les cascades au bout du petit bois, la patte d'oie, la fontaine de la tenaille, le pavillon des étuves, les fontaines de la gerbe et du miroir.

Ces travaux n'étaient pas achevés que leur renommée parvint jusqu'à Louis XIV ; le souverain qui était lui aussi occupé de remanier parcs et jardins, ne manqua pas d'aller visiter son cousin. Emmerveillé, il rêva même d'acquérir la propriété, mais Condé fit la sourde oreille. La réception coûta, dit-on, deux millions. Un dessin de Le Pautre permet de se faire une idée de ce qu'était l'hospitalité du prince : « il montre une collation dans une salle de verdure formée par des pans de charmille, coupés net en retrait successif, et aboutissant à un espace rectangulaire qui contient le buffet ; près des étagères de verdure et de fleurs se dressent des orangers en caisses ; la salle est fermée par une banquette circulaire, coupée en son milieu pour livrer passage ; au centre, s'étale une table de verdure festonnée, chargée de paniers de fruits ; des sci-

gneurs et des dames s'apprêtent à y prendre place. « Il y aura pour mille écus de jonquilles, écrit M^{me} de Sévigné lors de la visite de Louis XIV ; jugez de la proportion ! » Les jardins et les pares étaient à proportion (1).

C'est pour Louis-Joseph de Bourbon que furent édifiées, le long du canal, par l'architecte Leroy les fabriques rustiques du jardin anglais. Étable, laiterie, moulin, cabaret avec tonnelle, puits, jardin, cuisine, boulangerie avec pétrin, four et bûcher, rien n'y manquait ; et de ce hameau en miniature la reine Marie-Antoinette prit l'idée de celui de Trianon. Qu'on ne s'y trompe point ; rustique au dehors, la grange au dedans était un magnifique salon que des pilastres corinthiens, des consoles, des glaces, des candélabres et des guirlandes fleuries décoraient richement.

Le 16 août 1775, avait eu lieu l'inauguration du hameau ; bergers et bergères dansèrent au son d'un crin-crin. Lors de la visite de Mesdames, nouvelles fêtes : diner au hameau, souper au pavillon de Vénus, illuminations de l'île d'Amour ; le lendemain, collation à la laiterie et souper dans les chaumières illuminées ; ce n'est qu'à trois heures et demie du matin que la société regagna enfin le château (2).

Comme la Picardie a étendu ses limites au delà

(1) G. Riat. Op. cit.

(2) *Revue de l'Art ancien et moderne*. Chantilly et le duc d'Aumale, par Gustave Mâcon.

même de Chantilly, nous descendrions jusqu'à Morfontaine.

Dans le parc, un jardin anglais fut créé en 1770 par Le Peletier, président au Parlement de Paris. On y voyait les étangs de Vallière et des Islettes. Sur un grand rocher se lisait :

« Sa masse indestructible a fatigué le temps. »

Ce vers était de Delille, que le prince de Ligne appelait *le nouveau dieu des Jardins*, et dont le poème sur *les Jardins* avait valu une abbaye à son auteur.

On y admirait encore « une enceinte d'arbres verts de la plus grande beauté » ; sous leur feuillage sombre s'élevait l'inévitable tombeau, ici en marbre noir, « qui rend la scène plus solitaire et plus triste ». Du petit temple, « l'aspect est noble et rappelle les beaux lointains que Le Poussin employoit souvent dans ses tableaux et qui se terminoient par des fabriques d'une forme à peu près analogue à celle-ci. »

Terminons cette excursion par une rapide visite d'Ermenonville, qui passait aux yeux de Carmonette pour un « jardin unique en France ».

René-Louis de Girardin, mestre de camp de dragons, qui exerça une grande influence sur l'horticulture contemporaine (1), acheta cette

(1) Il publia à Genève, en 1777, un livre dont le titre à lui seul révèle bien les tendances de l'époque en matière de jardins : *De la composition des paysages et des moyens d'embellir la nature autour des habitations*.

vicomté en 1760. Autour d'un château bâti par Henri IV il prétendit créer dans le genre nouveau, un parc qui reçut le nom d'*Ermitage*.

« Ermenonville, écrit Laborde, par une circonstance heureuse et rare, renferme les sites les plus opposés, les situations les plus variées. Là une prairie arrosée par une rivière charmante, ornée de bosquets plantés avec goût ; ici, une forêt épaisse, un lac solitaire ; plus loin, de vastes bruyères, des sables arides, des montagnes boisées et entrecoupées de gorges profondes. Cet ensemble agréable et sauvage à la fois se trouve coupé par un château placé au centre à peu près du parc, et dans l'espace le plus étroit de la vallée. Les eaux, qui sortent toutes du côté du Midi, après avoir coulé dans le vallon et formé un très grand lac, viennent tomber devant les fenêtres du château par une chute très haute ; de là se répandant dans les fossés et tournant autour du bâtiment, elles commencent la rivière qui orne le côté opposé. »

Le symbolique temple de la Philosophie, dédié à Montaigne, est édifié sur un monticule ; ses six colonnes portent les noms de six philosophes et la place de la septième n'est marquée que par un simple socle ; les matériaux épars à l'entour comme prêts à être mis en œuvre et l'inscription : *Quis hoc perficiet ?* annoncent « dans un langage muet, mais éloquent, qu'il reste encore à la philosophie de grands progrès à accomplir pour atteindre à un degré de perfection nouvelle. »

Dans l'île des Peupliers le tombeau de Jean-Jacques Rousseau (1) et dans une partie touffue et sauvage du bois la petite tombe simple et négligée de l'inconnu donnent la note mélancolique alors éminemment appréciée.

La pyramide du philosophe, la tour Gabrielle, « construction gothique mais sans ensemble et sans élégance », le moulin qui peut rivaliser avec les plus « jolies fabriques d'Italie », la brasserie, l'étang du désert complètent la particulière physionomie de cette célèbre résidence. Parmi les rochers arides du désert une sorte de hutte servit autrefois d'abri à Jean-Jacques Rousseau ; c'est sa chaumière. « On n'est point étonné qu'il se soit plu dans ce désert sauvage comme lui et jeté au milieu d'un parc orné et fertile, comme lui au milieu des hommes. »

Dans cette incomparable propriété Marie-Antoinette se promena le 14 juin 1780. Après elle y virent l'empereur Joseph II, Gustave III et Bonaparte, premier consul.



Il semble qu'à l'extrême frontière méridionale de notre province, Chantilly, Morfontaine et Ermenonville méritent d'être appelés le Jardin de la Picardie, aux mêmes titres que la Touraine a été nommée le Jardin de la France.

(1) Cf. *Le Monde moderne*, décembre 1896. Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville, par H. Buffenoir.

OUVRAGES REÇUS

PENDANT LES PREMIER ET DEUXIÈME TRIMESTRES DE 1906

I. Le Ministère.

1^o Annales du Musée Guimet, Bibliothèque d'études, tome XVIII, Le Nepal, par M. Levi, tome XX, Les Livres sacrés du Cambodge, par Ad. Leclère, 1^{re} partie. — 2^o Annales du Musée Guimet, Bibliothèque de vulgarisation, tome XVII; conférences faites au Musée Guimet, par M. E. Guimet. — 3^o Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de France, etc., tome V, n^o 1. — 4^o Bibliothèque d'archéologie africaine; Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord, par P. Eudel. — 5^o Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, 1905, n^{os} 2 et 3. — 6^o Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques, 1905, n^{os} 1 et 2. — 7^o Journal des Savants, 1905, n^o 12; 1906, n^{os} 1, 2, 3, 4, 5. — 8^o Lettres du cardinal Mazarin pendant son ministère, tome IX, août 1658, mars 1661, publiées par le vicomte d'Avenel. — 9^o Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires, tome XIII, n^o 2. — 10^o Revue de l'histoire des religions, tome LII, n^{os} 2 et 3, et tome LIII, n^o 1. — 11^o Revue des études grecques, tome XVIII, n^{os} 5 et 6. — 12^o Revue historique, 31^e année, tome XC, n^{os} 1 et 2, 1906; tome XCI, n^o 1, 1906. — 13^o Rôles gascons, tome III, 1290-1307, publiés par Ch. Bémont.

II. Les Auteurs.

1^o M. Bocquet, Notice sur le village de Tugny et son vieux château. — 2^o M. Am. Boinet, Les Travaux des mois, dans un manuscrit de la bibliothèque royale de Munich. — 3^o M. C. Boulanger, Le Droit de marché, coutume des environs de Péroune, Recherches sur son origine. — 4^o Vicomte de Calonne, Histoire de la Ville d'Amiens; Amiens au xx^e siècle. — 5^o M. Coquelle, Les Clochers romans de l'arrondissement de Dieppe. — 6^o M. du Grosriez, Les Armoiries de la maison du diable à Sion. — 7^o M. Guerlin, L'Œuvre de la Société Industrielle d'Amiens. — 8^o M. A. Huguet, Saint-Valéry en liesse.

Notice historique sur le Hourdel. — 9° M. Lavoine, Les Cloches de la Cathédrale de Boulogne pendant la Révolution. — 10° Dr Leblond, Notes d'épigraphie latine, épitaphe chrétienne du vii^e siècle, Le Mercure barbu de Beauvais. — 11° M. l'Abbé Le Senne, La Chapelle du Lycée de Saint-Omer. — 12° Comte de Loisine, La Colonisation saxonne dans le Boulonnais. Origine des communes et hameaux du Pas-de-Calais. — 13° M. l'Abbé Muller, Analyse du cartulaire, des statuts, etc., de Notre-Dame de Senlis, 1041-1395, Noyon, inventaire Poulet-Feret, 1591, Quelques remarques nouvelles sur l'évangélaire de la Cathédrale de Noyon, etc. — 14° M. Prarond, Les Lois et les Mœurs à Abbeville. — 15° M. Schytte, Topographie et iconographie amiénoises. — 16° M. O. Vauvillé, L'Enceinte de Pommiers (Aisne).

III. Dons divers.

1° Anonyme, Collection Depesux, catalogue. — 2° M. le Capitaine Carbon, Essai sur la vie et les ouvrages du P. Daire, etc., par M. de Cayrol, Histoire du théâtre en Picardie depuis son origine jusqu'à la fin du xvi^e siècle, par G. Lecoq. — 3° M^{lle} Pujol de Fréchencourt, Compte rendu des travaux de la Société des Antiquaires de Picardie pendant l'année 1904, par M. F. Pujol de Fréchencourt.

IV. Sociétés françaises.

1° Académie d'Arras, Mémoires, 2^e série, tome XXXV et tome XXXVI, Congrès des Sociétés savantes tenu à Arras, du 7 au 10 juillet 1904. — 2° Académie de Besançon, Procès-verbaux et Mémoires. 1905. — 3° Académie de Clermont-Ferrand, Bulletin de l'Auvergne, 2^e série, 1905, n^{os} 7, 8, 9 et 10. — 4° Académie de Marseille, Mémoires, 1904-5. — 5° Académie de Rouen, Précis analytique des travaux, année 1904-5. — 6° Académie des inscriptions et belles-lettres, Comptes-rendus des séances, septembre-octobre, novembre-décembre 1905, janvier-février 1906, table de 1857 à 1900. Rapport sur les ouvrages envoyés au concours de 1905. — 7° Académie de Vaucluse, Mémoires, 2^e série, tome V, 1905, 4^e liv. — 8° Académie du Var, Bulletin 73^e année, 1905. — 9° Académie nationale de Caen, Mémoires, 1905. — 10° Académie nationale de Reims, Travaux, tome CXVI et tome CXVII. — 11° Association des

Rosati picards, Conférences : Topographie et iconographie amiénoises, par E. Schytte, Picardilles, La dentelle de Chantilly et la question dentellière, par G.-H. Quignon, La Tour et l'el, par E. Fleury, Contribution au traditionnisme picard, baptêmes, mariages, enterrements, par Alc. Ledieu, Les fontaines et les puits publics de l'ancien Amiens, par J. Thomas. — 12° Commission archéologique de Narbonne, Bulletin, tome IX, 1906, 1^{re} partie. — 13° Commission départementale des Antiquités, etc., de Seine-et-Oise, Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise, 7^e année, 1905, n^{os} 1-4. — 14° Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, Bulletin, tome XIII, n^o 3. — 15° Commission des monuments historiques du Pas-de-Calais, Epigraphie du département, tome IV, n^o 6, Mémoires, tome II, n^{os} 5 et 6, Bulletin, tome III, n^{os} 3 et 4. — 16° Société académique de l'Aube, Mémoires, tome XLII, 1905. — 17° Société académique de l'Oise, Mémoires, tome XIX, 2^e partie. — 18° Société académique, etc., de Poitiers, Bulletin, 1905, 1^{er} et 2^e trimestres. — 19° Société agricole, etc., des Pyrénées Orientales, 47^e volume des publications. — 20° Société archéologique de Béziers, Bulletin, 3^e série, tome VI, n^o 1. — 21° Société archéologique de Clermont-de-l'Oise, Procès-verbaux et communications diverses, année 1905. — 22° Société archéologique, etc., de l'Orléanais, Bulletin, tome XIV, 1905, 2^e et 3^e trimestres. — 23° Société archéologique de Rambouillet, Mémoires, tome XVIII. — 24° Société archéologique de Touraine, Bulletin, tome XV, 1905, 3^e et 4^e trimestres, Mémoires, tome XLIV. — 25° Société archéologique du Finistère, Bulletin, tome XXXII. — 26° Société archéologique, etc., du Limousin, Bulletin, tome LV, n^o 2. — 27° Société archéologique du Midi de la France, Bulletin, nouvelle série, n^{os} 34 et 35. — 28° Société d'agriculture de Boulogne-sur-Mer, Bulletin, 2^e série, tome VII, n^o 2. — 29° Société d'agriculture, etc., de la Sarthe, Bulletin, 11^e série, tome XXXII, 1905-06, n^o 1. — 30° Société d'agriculture, etc., du Var, Bulletin, tome XVI, décembre 1905. — 31° Société d'archéologie d'Ille-et-Villaine, Bulletin et Mémoires, tome XXXIV. — 32° Société d'agriculture, etc., d'Indre-et-Loire, Annales, tome XXXV, n^{os} 1-12. — 33° Société d'archéologie et de statistique de la Drôme, Bulletin, année 1906, 157^e liv. — 34° Société d'archéologie lorraine,

Bulletin, 5^e année, 1905, n^o 12, 6^e année, 1906, n^{os} 1, 2, 3, 4, 5
Mémoires, 1905, tome LV. — 35^e Société d'Avranches et de
Mortain, Revue de l'Avranchin, tome XII, 1905, n^{os} 7 et 8,
tome XIII, 1906, n^o 1. — 36^e Société de la Diana, Bulletin,
juillet-septembre 1905. — 37^e Société de l'école des chartes,
Bibliothèque de l'école des chartes, tome LXVI, n^{os} 5 et 6, 1905,
tome LXVII, n^{os} 1 et 2, 1906. — 38^e Société de l'histoire de
France, Annuaire-Bulletin, 1905, 3^e et 4^e fasc. Rapports et notes
sur l'édition des Mémoires du cardinal de Richelieu, etc.,
2^e fasc. — 39^e Société de l'histoire de Normandie, Bulletin,
octobre 1905. — 40^e Société d'émulation d'Abbeville, Mémoires,
tome XXI, 1^{re} partie, Table générale des publications (1797-1904),
Bulletin, années 1903, 1904, 1905. — 41^e Société d'émulation
de Cambrai, Mémoires, tome LIX. — 42^e Société d'émulation
de Montbéliard, Mémoires, tome XXXII. — 43^e Société d'ému-
lation de Roubaix, Mémoires, 4^e série, tome III, 1904, et
tome IV, 1905. — 44^e Société d'émulation des Côtes-du-Nord,
tome XLIII, 1905, supplément au Bulletin n^o 1. — 45^e Société
d'émulation du Bourbonnais, Bulletin, tome XIII. — 46^e Société
d'histoire, etc., de Saint-Malo, Annales, 1905. — 47^e Société
d'histoire et d'archéologie du Vimeu, Bulletin, 1905, n^o 7,
1906, n^{os} 1 à 5. — 48^e Société, etc., de Nantes, Bulletin, tome V,
1^{er} trim., 1865, tome XLVI, 1905, 2^e semestre. — 49^e Société
départementale, etc., de la Drôme, Bulletin, janvier, 1906. —
50^e Société, etc., de Pau, Bulletin, 2^e série, tome XXXIII. —
51^e Société de Rochechouart, Bulletin, tome XV, n^o 1, 1906. —
52^e Société, etc., de Sens, Bulletin, tome XXI, n^o 2, 1905.
— 53^e Société, etc., de Soissons, Bulletin, tome XI. — 54^e So-
ciété de Saint-Jean, Notes d'art et d'archéologie, 17^e année,
1905, n^o 10, 18^e année, 1906, n^{os} 1 à 5. — 55^e Société, etc.,
des Alpes-Maritimes, Annales, tome XIX. — 56^e Société des
Antiquaires de la Morinie, Bulletin, 1905, n^{os} 1 et 2. — 57^e So-
ciété des Antiquaires de l'Ouest, Bulletin, tome X, 1905,
n^{os} 3 et 4. — 58^e Société des archives historiques de Saintonge
et d'Annis, Revue de Saintonge, etc., tome XXVI, n^{os} 1 à 3,
1906. — 59^e Société des études du Lot, Bulletin, tome XXX,
1905. — 60^e Société des lettres, etc., de la Corrèze, Bulletin,
1905, 4^e liv. — 61^e Société des sciences, etc., de la Creuse,
Mémoires, 2^e série, tome X, 1^{re} partie. — 62^e Société des sciences

de l'Yonne, Bulletin, tome LVIII, 1904. — 63° Société de statistique de l'Isère, Bulletin, 4° série, tome VIII. — 64° Société, etc., du Cher, Mémoires, 4° série, tome XX, 1905. — 65° Société, etc., du département de Constantine, Recueil des notices et mémoires, tome XXXIX, 1905. — 66° Société, etc., du département de la Manche, Notices, mémoires et documents, tome XXIII. — 67° Société, etc., du Maine, Revue du Maine, tome LVII, 1905, 1^{er} et 2^e semestres. — 68° Société dunoise, Bulletin, janvier et avril 1906. — 69° Société éduenne, Mémoires, nouvelle série, tome XXXIII. — 70° Société florimontane d'Annecy, Revue savoisienne, 46^e année, 1905, n° 4, 47^e année, 1906, n° 1. — 71° Société historique du Périgord, Bulletin, tome XXXII, n° 6, tome XXXIII, n° 1 et 2. — 72° Société historique, etc., de Langres, Bulletin, tome V, mars 1906. — 73° Société historique, etc., du Gâtinais, Annales, 1906, n° 1. — 74° Société Industrielle d'Amiens, Bulletin, tome XLIII, n° 4 à 6, 1905. — 75° Société Linnéenne du Nord de la France, Bulletin, n° 366 à 368. — 76° Société nationale d'agriculture, etc., d'Angers, Mémoires, 5° série, tome VIII, 1905. — 77° Société nationale des Antiquaires de France, Mettensia, n° 4, Bulletin, 1905. — 78° Société philomatique vosgienne, Bulletin, 31^e année. — 79° Société polymathique du Morbihan, Bulletin, 1904, n° 1 et 2. — 80° Société régionale des Architectes du Nord, etc., l'Architecture et la construction dans le Nord, etc., 1905, n° 2, 1906, n° 1 à 3. — 81° Société scientifique, etc., de la Corrèze, Bulletin, 1905, 3^e et 4^e liv., 1906, 1^{re} liv. — 82° Société savoisienne d'histoire, etc., Mémoires et documents, 2^e série, tome VIII, 2^e fasc.

V. Sociétés étrangères.

1° Académie des sciences de Munich, Comptes-rendus des séances, année 1905, n° 5. Mémoires, 2° série, tome XXIII, 1905, Sitzungsberichte, 1905, n° 4. — 2° Musée germanique de Nuremberg, Anzeiger, 1905, n° 1 à 4. — 3° Société, etc., de la Basse-Saxe, Zeitschrift, 1905, n° 4, 1906, n° 1. — 4° Société d'histoire de Thuringe, Bulletin, tome XVI nouvelle série, n° 1 et 2, 1905. — 5° Société d'histoire, etc., du grand duché de Nassau, Annales, tome XXXV, 1905. — 6° Société des Antiquaires de Bonn, Jahrbucher, n° 113. — 7° Société des sciences de Göttingue,

Mittheilungen, 1905, 2^e liv., Nachrichten, 1905, 4^e liv., 1906, 1^{re} liv. — 8^e Académie de Metz, Mémoires, années 1819, 1820, 1852-53, 1874-75, 1886-87, 1902-3, 1903-4. — 9^e Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace. Répertoire des matières traitées dans le Bulletin du tome I de la première série, au tome XIX de la seconde inclusivement. — 10^e Société historique de Styrie, Steirische Zeitschrift, 3^e année, 1905, n^{os} 1-4. Beitrage, nouvelle série, 2^e année, 1905. — 11^e Académie royale d'archéologie de Belgique, Annales, 5^e série, tome VII, n^o 4 ; Bulletin, tome V, 1905. — 12^e Académie royale de Belgique, Mémoires couronnés, tome XLVII, Mémoires, tome LIV, 2^e fasc. Table générale des Mémoires (1772-1897). Bulletin des lettres, sciences morales, etc., 1905, n^{os} 6 à 12. Mémoires in-4^o, tome XLIX. — 13^e Cercle archéologique de Mons. Annales, tome XXXIV. — 14^e Cercle archéologique d'Enghien, Annales, tome VI, n^o 3. — 15^e Cercle archéologique du pays de Waas, Annales, tome XXIV, n^o 1. — 16^e Cercle historique. etc., de Courtrai, Bulletin, 3^e année, 1905-6, n^o 1. — 17^e Société archéologique de Namur, Annales, tome XXV, n^o 2. — 18^e Société d'archéologie de Bruxelles, Annales, tome XIX, n^{os} 3 et 4. — 19^e Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège, Bulletin, tome XIII. Leodium, 2^e année, 1903. — 20^e Société d'histoire, etc., de Gand, Bulletin, tome XIII, n^o 8, tome XIV, n^{os} 1 à 5. Inventaire archéologique de Gand, n^{os} 39 et 40. — 21^e Société des Bollandistes, Analecta bollandiana, tome XXV, n^o 1. — 22^e Société historique et archéologique de Tournai, Annales, nouvelle série, tome IX. — 23^e Société royale de numismatique, Revue belge de numismatique, 1906, n^o 1. — 24^e Société de Leeuwarden, Verslag, n^o 76. — 25^e Société de Leide, Handeligen, etc., année 1904-5, Levensberichten, 1904 5. — 26^e Société d'Utrecht, Verslag, 7 juin 1905. Aanteekeningen, 6 juin 1905, — 27^e Institut royal lombard, Mémoires, tome XXI, n^o 5. Comptes-rendus, tome XXXVIII, fasc. 4 à 16. — 28^e Institut du grand duché de Luxembourg, Publications de la section historique, tome L. — 29^e Société impériale d'archéologie de Russie, Mémoires, tomes I, III, V, VI, XV, n^{os} 2, 3, et 4, XVI, n^o 1. — 30^e Académie de Stockholm, Antiquarisk tidskrift for Sverige. Kung Bjorns Hog. etc. — 31^e Université d'Upsal, Akademisk afhand-

ling, Ramses III, Tempels i Medinet-Habu, par G. Karlberg
En stenaldersboplats, etc., par K. Kjellmark. — 32° Société des
Antiquaires de Zurich, Mémoires, tome LXX, 1906, n° 1. —
33° Société d'histoire et d'archéologie de Genève, Mémoires
et documents, 2^e série, tome IX et tome X. Mémoires et docu-
ments, in-4°, tome III. — 34° Musée de Boston, 3^e Rapport,
1905. — 35° Smithsonian Institution, 23^e Rapport annuel du
bureau d'ethnologie américaine, 1901-2, Haida texts and myths.
Skidegate dialect by J. R. Swanton. Annual report, 1904, 1^{er} se-
mestre. Mexican and central american antiquities. Rapport
annuel, 30 juin 1904. — 36° Museo nacional de Mexico, Anales,
2^a epoca, tome II, nos 10 à 12, 1905 ; tome III, nos 1 à 4, 1906.

VI. Périodiques.

1° Annales de l'Est et du Nord, tome II, nos 1 et 2, 1906. —
2° Archives de la France monastique, Revue Mabillon, tome I
1906, n° 4 ; tome II, n° 1. — 3° Bulletin historique du diocèse
de Lyon, novembre-décembre 1905, janvier-février, mars-avril
1906. — 4° Etudes par des pères de la Compagnie de Jésus,
tome CV, 20 décembre 1905 ; tome CVI, 5 et 20 janvier, 5
février 1906. — 5° Le Dimanche, semaine religieuse du diocèse
d'Amiens, 1905, 30 décembre ; 1906, 7, 14, 21, 28 janvier ; 4, 11,
18, 25 février ; 4, 11, 18, 25 mars ; 1, 8, 15, 22, 29 avril ; 6, 13
20, 27 mai ; 3 et 10 juin. — 6° Revue de l'Art chrétien, 5^e série,
tome II, 1906, nos 1-2. — 7° Revue des questions historiques,
40^e année, nos 157, 158. — 8° Revue héraldique, 4^e série, no-
vembre-décembre 1905 ; janvier-février, mars et avril 1906. —
9° Revue numismatique, 4^e série, tome IX, n° 4, 1905, tome X,
n° 1, 1906.

VII. Acquisition.

1° Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, par
MM. Daremberg et Saglio, fasc. 38.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE PICARDIE

ANNÉE 1906. — 3^e ET 4^e TRIMESTRES

Séance ordinaire du Mardi 10 Juillet 1906

Présidence de M. BOQUET, Président

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, Collombier, Maurice Cosserat, Pierre Cosserat, Dubois, de Francqueville, de Guyencourt, Josse, Ledieu, l'abbé Leroy, l'abbé Mantel, de Puisieux, Roux et Thorel, membres titulaires résidants, ainsi que MM. Bigorgne, Codevelle, Héren, Schytte et l'abbé Tirard, membres non résidants.

M. le chanoine Vitasse se fait excuser.

Correspondance et Administration

— MM. H. Antoine, architecte, et l'abbé Follet, curé de Coisy, remercient de leur admission en qualité de membres non résidants.

— La Société d'Émulation d'Abbeville adresse aussi ses remerciements à l'occasion de la souscription votée par les Antiquaires de Picardie, pour participer à l'érection d'un monument à Boucher de Perthes.

— La famille fait part de la mort de M. Ed. Piette, qui n'était pas des nôtres, mais qui, bien des fois, nous offrit des études du plus haut intérêt sur les temps préhistoriques. — Les Antiquaires de Picardie adressent à la famille de M. Piette leurs plus sympathiques condoléances.

— M. le Proviseur du Lycée annonce que l'élève Emile Van den Herreweghe a mérité, cette année, le prix du Cange.

— M. de Calonne fait savoir qu'il a représenté les Antiquaires de Picardie aux obsèques de M. Picard père, libraire de la Société à Paris.

— Depuis la dernière séance les ouvrages suivants ont été offerts :

1° *Préface pour une généalogie de la maison de Lannoy*, communication de M. le comte du Chastel de la Howarderie-Neuvireuil, extraite du Bulletin de la Société des Études de la Province de Cambrai. L'auteur de cette brochure admet que les Lannoy-Laboissière peuvent appartenir à la famille des Lannoy de Belgique, mais il pense que les Lannoy-Dameraucourt sont issus de la maison d'Auxi;

2° *La première chanson*, joli volume de poésies par M. Jehan Thorel, fils de notre si distingué et

sympathique collègue. — Les Antiquaires, tout en applaudissant au mérite littéraire de cette œuvre, regretteront que les jeunes auteurs ne s'attachent pas davantage à chanter le sol natal, ses vieilles légendes, ses us et coutumes, en un mot tout ce qui relève du folklore local, de façon à produire des œuvres vraiment documentaires qui pourraient être précieuses dans l'avenir ;

3° Un grand nombre d'anciens *Mandements* des Evêques d'Amiens, don de M. l'Abbé Cardon, qui a bien voulu ainsi enrichir notre collection déjà importante de documents similaires ;

4° Trois brochures du regretté M. Ed. Piette, adressées par sa famille, et traitant d'archéologie préhistorique ;

5° Les *Rapports* présentés au Conseil général pendant la première session de 1906, offerts par M. le Préfet de la Somme.

— La Société adresse ses remerciements à tous les donateurs.

— Le Secrétaire perpétuel signale parmi les ouvrages déposés sur le bureau :

1° Les Notes d'art de la Société de Saint-Jean (juin 1906). On y trouve l'analyse des travaux de MM. Boinet, le chanoine Marsaux et le comte de Loisne publiés dans nos derniers bulletins ;

2° Le Bulletin de la Société historique du Vimeu (année 1906, n° 6), qui se recommande par le résumé d'une conférence de M. Pierre Dubois, intitulée « Saint-Valery par l'image ».

— Les Ouvrages reçus depuis la dernière séance sont inscrits sous les n° 30568 à 30617.

— M. de Guyencourt annonce que trois manuscrits ont été présentés pour le concours d'histoire de 1906. L'un est intitulé « la Picardie depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement des Valois » et porte pour devise le mot « Fidelissima ».

— Le second est la monographie de « la terre et seigneurie du Chaussoy-lès-Poix », dont la devise est la phrase suivante : « l'Histoire de la civilisation est celle de la paroisse; en écrivant l'une on écrit l'autre ». — Enfin le troisième manuscrit est une notice sur « Mautort et ses annexes Yonval et Vaux », avec les mots « Quid verum et decens curo ac rogo », pour devise.

MM. de Calonne, Ledieu et Thorel sont désignés pour juger ces œuvres.

— MM. Oscar Duceux, Albert Payen et Henri Wamain sont élus en qualité de membres titulaires non résidants, puis la séance est levée à 8 h. 3/4.

EXCURSION A VERSAILLES

17 Juillet 1906.

Compte-rendu par M. l'Abbé TIRARD.

Une excursion à Versailles, voilà qui était pour tenter les Antiquaires de Picardie. Versailles, en effet, n'est-ce pas toute la seconde partie du xvii^e siècle, et le xviii^e tout entier, sans compter une partie notable du xix^e ?

Aussi bien, à l'heure marquée, formions-nous un groupe fort respectable dans le grand hall de la gare d'Amiens. Sans tarder, M. Pierre Dubois fait l'appel.

Alors répondent successivement à leur nom : M. Balédent, M. l'abbé Blandin, M. De Caudaveine, M. Louis Choquet, M. Collombier, M. de Francqueville, M. l'abbé Limichin, M. Milvoy, M. Rousseau de Forceville, M. l'abbé Rambour, M. Schytte, M. de Tourtier, M. l'abbé Tirard, et M. l'abbé Vatinelle.

M. Pierre Dubois est seul à représenter le bureau. Il excuse ses collègues et nous fournit de mémoire l'alibi d'un chacun. Il nous avertit ensuite que M. Brière, attaché à la conservation du Palais, ne se trouvera pas là pour nous faire les honneurs du château. Peut-être serons-nous livrés à nos propres forces. Cette perspective ne décourageant personne, M. Pierre Dubois prend en main les rênes du gouvernement, mais c'est pour nous octroyer aussitôt la charte de liberté ; en effet, nous recevons des billets individuels à tarif réduit.

Munis de ces billets, nous montons dans le train un peu à l'aventure.

Le parcours d'Amiens à Paris était certes bien connu de nous tous. Cependant il parut à plusieurs aussi intéressant que s'ils l'avaient effectué pour la première fois. On signalait, à droite et à gauche de la ligne, toutes les choses dignes de remarque ; et c'était pour les novices comme un voyage de découverte.

C'est ainsi que M. Pierre Dubois nous signale le petit manoir de Saint-Remy-en-l'eau, qui se trouve là tout près de la ligne sur la gauche. L'édifice est, paraît-il, à cheval sur le xv^e et le xvi^e siècle. Plus loin, à droite, il nous montre la ferme de St-Lazare

qui date du ^{xiii}^e siècle. A Laigneville, nous remarquons un beau clocher roman, comme il y en a tant dans la région ; mais celui de Nogent-les-Vierges est plus curieux à cause de ses trois étages. Dans les arbres, à droite, nous apercevons, ou plutôt nous devinons, un château dans lequel il y a des reliques de Sarcus.

Mais nous avons déjà dépassé Creil.

Voici à mi-côte l'Eglise de Montataire et le château qui l'avoisine. L'Eglise est, pour une certaine partie, du ^{xiii}^e siècle ; mais, pour le reste, elle est du ^{xvi}^e. Quant au château, il rappelle celui de La Faloise : entre des tours anciennes, on a bâti un corps de logis moderne. En passant l'Oise, nous jetons un coup d'œil en aval, et nous apercevons, se profilant sur la hauteur, l'Eglise de Saint-Leu d'Esserent. Bœdeker ne fait que la mentionner, et cependant elle doit être placée avant Noyon, aussitôt après la Cathédrale de Beauvais.

Mais les Antiquaires ne se contentent pas de récapituler tout ce qu'on peut voir du chemin de fer. Ils rappellent encore tout ce qu'on pourrait visiter en rayonnant à quelques kilomètres seulement. C'est, par exemple, le rétable de l'Eglise d'Airion ; c'est le château de Liancourt avec la vasque provenant de Gaillon. C'est toute la région d'Angicourt et Rieux, et en particulier Cinqueux dont le chœur possède des peintures du ^{xiii}^e siècle.

A partir de Chantilly, le train avance très rapidement. Bientôt nous saluons les tours de Saint-Denis, et, quelques minutes après, nous sommes à Paris.

Nous trouvons encore quelques Antiquaires à la gare du Nord. Ce sont : M. C. Bocquet, d'Eppeville, M. Limichin, M. Brière et M. Ponthieu. Ces deux

derniers, en venant de Noyon se joindre à nous, nous rappellent ainsi que nous avons là-bas de réelles sympathies. Pour être au complet, il ne nous manque plus désormais que M. le M^{re} de Pothuau ; mais celui-ci nous rejoindra à la gare des Invalides.

Nous traversons Paris au trot accéléré, car nous avons juste le temps de gagner notre train électrique. C'est, en effet, par ce moyen que nous irons à Versailles. Il eût été sans doute préférable d'y accéder par la grand' route et les avenues ; mais les carrosses du roi n'ont pas été mis à notre disposition.

Aussitôt débarqués, nous allons sur la place d'armes saluer l'ombre du grand roi, et puis nous nous dirigeons vers le lieu de notre déjeuner. Cependant M. Pierre Dubois se rend à la Conservation du Palais. D'après ce qu'on lui dit, M. Pératé est à Angers et M. de Nolhac est malade ; mais on nous donnera un secrétaire de la section administrative, et nous pourrons voir avec lui les petits appartements de Marie-Antoinette et ceux de M^{me} du Barry.

Le déjeuner est plutôt silencieux : on cause discrètement entre voisins, et c'est une sorte de recueillement sous l'admirable lustre qui couvre la table.

A 1 heure nous franchissons la grille du château, et nous gravissons le pavé raboteux et très ensoleillé de la cour des Ministres. Les grandes statues de pierre nous regardent défilér du haut de leur piédestal.

Nous montons directement vers la statue équestre de Louis XIV. A cet endroit s'ouvrait autrefois la grille semi-circulaire, qui donnait accès dans la cour royale. Rien n'arrête plus maintenant les regards, de sorte que nous pouvons apercevoir, au

fond de la cour de marbre, ce qui fut le pavillon de chasse de Louis XIII. Mansard, en effet, n'obtint jamais de Louis XIV la permission de jeter à bas le château primitif, et il dut se contenter de le rhabiller à la mode de son temps.

Mais de la cour des Princes sort l'aimable secrétaire qui doit diriger notre visite. Nous faisons quelques pas à sa rencontre, et puis nous nous mettons à le suivre.

Nous ne parcourrons pas, bien entendu, les nombreux hectares superficiels, que présente, dans son ensemble, le palais de Versailles. Nous verrons surtout ce que tout le monde ne visite pas.

Nous nous dirigeons d'abord du côté de l'escalier de marbre, mais c'est afin de parcourir, au rez de chaussée, les salles du XVIII^e siècle. Il y a dans ces salles une belle collection de portraits de l'époque. Nous allons vite, mais nous avons soin de noter au passage ce qui a quelque rapport avec notre ville d'Amiens. Ainsi nous arrêtons-nous devant le Louis XV de Rigaud, parce qu'il a servi de modèle au portrait d'Amiens ; ainsi saluons-nous tout particulièrement le portrait de notre poète Gresset par le peintre Tocqué.

Nous parvenons de la sorte à l'appartement du Dauphin. Les salles qui le constituent furent d'abord occupées par le grand Dauphin, puis par le régent. Enfin elles furent aménagées, en 1747, pour le Dauphin, fils de Louis XV.

Nous voyons premièrement la bibliothèque, et ensuite la chambre à coucher. Nous remarquons, dans cette dernière, la belle cheminée de J. Caffieri, et nous regardons quelques instants le portrait de

Louis XV, exécuté par les Gobelins d'après L. M. Van Loo.

Passant ensuite dans la Galerie basse, située au-dessous de la Galerie des Glaces, nous trouvons les deux meubles célèbres, qui sont le bureau de Louis XVI et l'armoire à bijoux de Marie-Antoinette. Le second fut brisé pendant la Révolution et réparé dans la suite. Nous remarquons les petits sujets en céramique qui le décorent. Au même endroit, le portrait de « Marie-Antoinette et ses enfants », par M^{me} Vigée-Lebrun, retient quelque temps nos regards.

Nous revenons au pied de l'Escalier de la Reine. Tandis que nous en montons les marches, le long des balustres de Dominique Cucci, nous gardons tous le silence. Notre guide ne nous dit rien de l'escalier, sans doute parce qu'il aurait trop à en dire.

Nous prenons à gauche et nous traversons sans nous y arrêter la Salle des Gardes du Roi et l'Antichambre du Roi. Dans le salon de l'Œil-de-Bœuf, nous donnons juste un regard à la Frise des enfants. Dépêchons-nous, car nous sommes admis dans la chambre du Grand Roi.

Dans cette chambre, qui a elle-même une histoire assez compliquée, les souvenirs historiques nous assaillent en grand nombre. C'est là qu'avaient lieu « le lever » et « le coucher du Roi ». C'est là que Louis XIV dînait au « petit couvert ». C'est là qu'il donnait ses grandes audiences. C'est là enfin qu'il mourut. Louis XV y coucha quelque temps. Louis XVI, accompagné de Marie-Antoinette, dut se montrer au balcon devant la foule des émeutiers parisiens.

Il n'est pas besoin d'être grand connaisseur pour reconnaître que tout est d'un goût parfait. La déco-

ration est ancienne, mais l'ameublement a été recomposé tout entier sous Louis-Philippe.

La grande figure du roi-soleil est là qui revêt dans un médaillon de cire. Le roi a 68 ans, aussi voit-on de nombreux fils d'argent dans sa perruque.

En passant dans la pièce suivante, nous nous acheminons déjà, peut-on dire, vers le temps de Louis XV. En effet cette pièce fut aménagée dans son état actuel en 1755. C'est là que Louis XV tenait son conseil des ministres, et nous pouvons encore voir son bureau et son encrier.

Voici maintenant la chambre à coucher de Louis XV. C'est ici qu'il est mort en 1774. C'est ici également que la famille royale se réunit le matin du 6 octobre 1789.

Au fond de cette chambre s'ouvre une porte, donnant dans un petit cabinet particulier. La décoration du cabinet est délicieuse. Nous en remarquons surtout la cheminée. Par un balcon, ce cabinet domine la cour des cerfs.

Nous revenons vers la cour de marbre, et nous voyons le cabinet de la Pendule ou encore du Méridien.

C'est là qu'on se réunissait pour dresser les plans de chasse. Par derrière se trouvent l'antichambre des chiens et la salle à manger de Louis XV. On nous signale spécialement, de ce côté, l'escalier Damien qui aboutit par en bas dans une petite cour intérieure. Le même escalier menait par en haut chez M^{me} du Barry. Mais n'oublions pas de mentionner, dans une des salles parcourues, la présence du vilbrequin donné au Musée des Souverains par Boucher de Perthes.

Nous passons maintenant aux appartements qui

furent surtout occupés par Louis XVI. Dans son Cabinet de travail et derrière une porte bien dissimulée, notre guide nous fait voir un petit coin, où la légende place le confessionnal du Père Lachaise. Il y avait là, en réalité, tout autre chose qu'un confessionnal.

Nous voici à la Bibliothèque. Les livres sont à leur place, dirait-on ; mais ce ne sont que des trompe-l'œil : les ouvrages eux-mêmes sont à la Bibliothèque du Musée, comme ceux de M^{me} de Maintenon et de M^{me} du Barry.

Par les grands appartements nous gagnons la Galerie des Glaces. Nous allons vite, car cette partie du Palais est toujours ouverte au public. Cependant nous remarquons quelques tapisseries exécutées sur les cartons de Lebrun. Plusieurs d'entre elles sont d'une très grande richesse. Et puis nous nous laissons dire que la décoration n'a pas été complètement terminée. Certains tableaux auraient dû faire place à des marbres précieux, et plusieurs choses, au contraire, ne sont là qu'à titre d'essai : par exemple, le médaillon de Louis XIV en plâtre. Arrivés dans la Galerie des Glaces, quelques-uns d'entre nous tâchent de discerner au plafond le passage du Rhin. La plupart se contentent de se remettre en mémoire le splendide ensemble que présente la galerie. Mais tout le monde laisse là les contemplations et d'ensemble et de détail, pour regarder par les fenêtres les lointaines perspectives que nous ouvrent le tapis vert et le Grand Canal.

Nous quittons bientôt la Galerie des Glaces, pour entrer dans les petits appartements de Marie-Antoinette. Plus que la jolie décoration vert d'eau, ce qui nous frappe ici, c'est surtout le caractère d'intimité

qui se dégage de toutes choses. Marie-Antoinette a dû goûter ici des heures délicieuses. On nous montre, dans la Bibliothèque, le coffre où se trouvait la layette offerte par la Ville de Paris pour la naissance du premier Dauphin ; mais auparavant on nous a fait voir le passage que la Reine a suivi, pour aller à l'Œil-de-Bœuf, le matin du 6 octobre.

Des cabinets de Marie-Antoinette, nous nous rendons chez M^{me} de Maintenon. Mais les salles ont été toutes remaniées sous Louis-Philippe, de sorte que le souvenir de M^{me} de Maintenon s'en est envolé. On sait pourtant où était sa chambre à coucher. C'est dans le cabinet voisin, que les demoiselles de Saint-Cyr jouèrent Esther devant le Roi.

Nous allons jeter un coup d'œil dans la Galerie des Batailles, construite sur l'emplacement des appartements des princes. Après cela, retournant dans l'autre aile du château, nous montons à l'appartement de M^{me} du Barry.

L'escalier, qui nous y mène, n'est pas précisément splendide. Il est fermé par en bas d'une barrière qui était close quand le roi était en haut.

Notre première remarque, arrivés au palier supérieur, c'est qu'il fait bien chaud sous les combles. La restauration des chambres n'étant pas encore commencée, nous retrouvons tout dans l'état ancien. Nous aimons mieux qu'il en soit ainsi, quoiqu'il ne reste rien en fait d'ameublement.

La chambre, qui se présente d'abord, est une chambre à alcôve. Elle a pu être belle, mais comme elle n'est pas au même niveau que les autres pièces, elle a quelque chose des mansardes des domestiques au grenier. La chambre qui vient ensuite est pavée.

Laquelle des deux fut la chambre à coucher de M^{me} du Barry, on ne nous le dit pas.

Enfin nous voyons une salle de bain, dont la décoration en or n'a pas bougé. Dans les couloirs très peu larges, on trouve des placards très peu profonds. Les avis sont partagés sur leur destination, mais la plupart croient que c'était tout simplement la bibliothèque.

Nous redescendons pour aller à la Chapelle. Nous passons par la salle qui servit de chapelle, avant que la vraie n'existât. Nous y admirons un superbe plafond de Lebrun.

Nous voici à la tribune de la Chapelle, à la place du Roi, à celle de la Reine. Nous considérons ce magnifique ensemble de marbres, de cuivres et de peintures. M. Pierre Dubois trouve que, malgré tout ce qu'on peut dire, le monument est à sa manière vraiment religieux. Et de fait, notre impression ratifie la sienne.

Mais il nous est donné d'entrer dans la Chapelle même. Nous regardons de près certains motifs de décoration, comme les autels latéraux avec leurs beaux bas-reliefs de bronze.

Près de la sacristie, on nous indique un vitrail derrière lequel M^{me} du Barry assistait à la Messe. En sortant, nous examinons attentivement la serrure aux deux anges porteurs de couronne.

La visite du Palais est pour nous terminée. Nous remercions notre guide, et nous nous en allons à travers le Parterre d'eau.

Comme nous avons soif de fraîcheur, nous descendons aux bains d'Apollon. Le bosquet avec ses lignes capricieuses a beau jurer avec le reste des jardins, il ne nous déplaît pas, car nous nous y trouvons bien abrités du soleil.

Par les bassins de Cérès et de Flore, par celui d'Encelade, nous allons voir le char d'Apollon, dit vulgairement « le char embourbé ». Ensuite par l'allée d'Apollon nous gagnons l'avenue du Petit Trianon.

Au Petit Trianon nous serons tout à fait chez les gens du xviii^e siècle.

Nous commençons notre visite par le jardin anglo-chinois. Nous passons devant le Temple d'Amour aux si jolies proportions et nous parvenons au hampeau. Sans doute les diverses constructions, qui composent ce dernier, peuvent sembler mesquines et ridicules, si on les regarde de tout près et une à une ; mais elles ne laissent pas de paraître charmantes dans leur ensemble, si l'on prend un peu de recul, par exemple si l'on se place de l'autre côté du lac.

Nous revenons par le pavillon de musique, après avoir fait tout le tour du jardin. Par les hautes fenêtres du pavillon, nous regardons sa décoration picturale intérieure : encore qu'un peu effacée, celle-ci nous paraît très jolie.

Avant même que d'entrer au château, nous remarquons sur les dépendances, qui enserrent la cour à gauche et à droite, un motif d'ornement, inventé sans doute par Gabriel et reproduit à Amiens pour la fontaine St-Jacques. Dans le vestibule, nous attendons notre tour et puis nous nous empressons autour du guide officiel. On va rapidement, mais rien n'empêche les visiteurs de reprendre la queue et de recommencer. Et on le ferait bien volontiers, car les intérieurs sont vraiment charmants. L'ameublement est complet et tout est soigneusement rangé. Marie-Antoinette peut revenir, la maison est prête : elle la

retrouvera à peu près telle qu'elle l'a laissée le 5 octobre 1789.

A la sortie du Petit Trianon, notre caravane se disperse. Elle a déjà, d'ailleurs, semé plusieurs de ses membres et dans les jardins de Le Nôtre et dans le jardin anglo-chinois. Maintenant quelques-uns s'en retournent directement à Versailles. D'autres veulent aller voir, ou plutôt revoir le Musée des Voitures et le Grand Trianon. Enfin un petit groupe d'amateurs de jardins préfèrent repasser par le parc, afin de revoir la Colonnade, le Parterre d'eau et la façade du Château sur les jardins. Ces derniers remarquent particulièrement les vases sculptés, qui se trouvent en montant du bassin de Latone, et les bronzes du bord de l'eau, dont l'un a servi de sujet à Ziem pour son premier plan du tableau d'Amiens.

Par des chemins divers, on retourne donc à la gare. Tout le monde y parvient, non pas en même temps, mais assez à temps pour reprendre le train. On est un peu fatigué, mais content quand même. A Paris, c'est la dislocation définitive : les uns tâchent d'attraper le premier train pour Amiens, les autres attendent philosophiquement le train de 9 heures en allant dîner.

Constatons, en terminant, que nous avons presque tous rapporté de Versailles, non pas seulement d'agréables souvenirs et de jolies cartes postales, mais encore et surtout le désir, la résolution d'y retourner le plus tôt possible. Notre Société n'aura donc pas besoin d'attendre 20 ou 30 ans, pour renouveler la belle excursion du 16 juillet dernier.

Séance ordinaire du 16 Octobre 1906

Présidence de M. BOQUET, Président

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, l'abbé Cardon, Collombier, Maurice Cosserat, Pierre Cosserat, Dubois, Durand, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, l'abbé Mantel, Milvoy. Roux et Thorel, membres titulaires résidants, et MM. de Boutray, Gaudefroy, Héren, Schytte, l'abbé Tirard et l'abbé Vatinelle, membres non résidants.

Correspondance

— M. Vinchon informe la Société de la mort de M. Pouillien, de Cusset(Allier). — Le secrétaire perpétuel a aussi le regret d'annoncer le décès, survenu au cours des vacances, de nos collègues MM. le D^r Ed. Bernard, Em. Riquier, architecte, et le président Caumartin.

— MM. Wamain, Payen et Duceux remercient de leur admission en qualité de membres non résidants.

— M. le Maire de la ville d'Amiens remercie la Société des gravures, d'après diverses peintures de primitifs picards, qui, sur sa demande, ont été attribuées au Musée.

— M. Deschamps, littérateur à Cassel (Nord), désire savoir si la coutume de faire passer les enfants à travers un arbre évidé avant de les conduire au baptême, existe encore en quelque

lieu de Picardie. Il ajoute que, près de la colonie picarde de Friedrichsdorf (Taunus), il existe un chêne ayant une ouverture ronde, par laquelle les premiers réfugiés avaient la singulière habitude de faire passer trois fois les enfants, avant de les porter à Hombourg pour les faire baptiser. — M. Dubois signale, dans le même ordre d'idées, l'arbre dit *des mariages* à Luchaux.

— La Société adresse ses remerciements à MM. Pierre Dubois, le capitaine Carbon, de Calonne, Thorel, l'abbé Bouvier et Thieullen qui ont offert pour notre bibliothèque divers ouvrages dont les titres seront reproduits ci-dessous.

— Parmi les ouvrages déposés sur le bureau il faut remarquer spécialement :

1° L'Architecture et la Construction dans le Nord, n° 4, 1906. On y lit une curieuse notice sur de vieilles enseignes flamandes ;

2° La Revue numismatique, 4^e série, t X, n° 2, où se trouve une étude de M. Vauvillé sur les monnaies gauloises des Suessions à la légende *Criciru*. Ce Criciru, quel'on a cru être un chef bellovaque, était bien certainement un chef suession ;

3° La brochure intitulée « l'Amiénois Delambre et la mesure du mètre », par M. Virgile Brandicourt, éditée par les Rosati picards ;

4° Le tome LII^e des Mémoires de l'Académie d'Amiens, riche en travaux d'un intérêt tout local ;

tels l'étude de M. Delignières sur la part de la ville d'Abbeville à l'exposition des primitifs français ; les recherches sur les cabotins et les marionnettes de M. Ed. David ; les discours de MM. Milvoy et l'abbé Blandin, nos collègues, et la charmante nouvelle de M. Percheval intitulée « Ville close » ;

5° Le n° 7, année 1906, du Bulletin de la Société du Vimeu ;

6° Le numéro spécimen d'une Revue locale « Notre Picardie » ;

7° Le Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, etc., année 1906, n° 1 ; on y trouve des renseignements sur les fouilles de la cathédrale de Thérouanne, sur celles de Criel (Seine-Inférieure) et sur des verreries de la fabrique frontinienne trouvées à Beauvais ;

8° Quelques articles d'archéologie préhistorique par MM. Commont et Delambre dans les derniers numéros du Bulletin de la Société Linnéenne du Nord de la France ;

9° Les Bulletins et Mémoires de la Société des Antiquaires de France, année 1904-05, où se font remarquer une étude de M. Amédée Boinet sur le Livre d'heures de Marguerite de Valois et autres travaux très intéressants ;

10° Le Bulletin de la Société d'Émulation d'Abbeville (1-2, 1906) remarquable par des articles de MM. Macqueron, Rodière, des Forts et autres ;

11° Le Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques. Il contient un

rapport de M. Baguenault de Puchesse sur une communication de M. Alc. Ledieu, au sujet de lettres adressées à l'échevinage d'Abbeville pour l'inciter à rester fermement attaché à la Ligue;

12° Le Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, juin 1906. Il publie un rapport de M. de Morgan sur ses dernières fouilles en Perse;

13° Le troisième numéro de « Notre Picardie », avec une notice sur Saint-Valery, par M. P. Dubois et un article sur les « Saint-Germain coucou ». Le quatrième numéro de la même publication contient une biographie de feu Gédéon Baril, caricaturiste amiénois;

14° La Revue de l'Art chrétien, 1906, n° 4, qui renferme un intéressant article sur la déviation de l'axe des églises;

15° Le journal du Musée de Mayence, orné de nombreuses gravures;

16° Noyon. Étude lue aux Rosati picards, par M. Rostand. Six planches illustrent cet opuscule;

17° L'Essai de toponymie publié par la Société d'histoire de la Suisse romande;

18° Les Procès-verbaux et Bulletins de la Société historique de Compiègne.

— En vertu d'une délibération de la Société, le fascicule du « Corpus inscriptionum latinarum » relatif à la Gaule-Belgique est entré dans notre bibliothèque.

Il débute par la reproduction d'un certain

nombre d'inscriptions reconnues fausses. Une seule d'entre elles concerne les *Ambiani*. Elle a été relevée sur une statuette de bronze, soi-disant trouvée à Amiens et représentant une jeune fille portant une tablette de la main gauche.

Une notice sur les *Ambiani* précède la série des inscriptions qui leur appartiennent. Elle contient quelques renseignements peu connus; les formes plus ou moins altérées de leur nom, transmises par les manuscrits; la liste des auteurs antiques qui les ont cités et les inscriptions relatives à des *Ambiani* trouvées hors de leur territoire. — Il en est de même pour ce qui concerne leur capitale Samarobriva. — Suit une liste des historiens qui ont été consultés par les auteurs du fascicule.

Enfin commence la série d'une quarantaine d'inscriptions qui forment le fonds propre des *Ambiani* et, parmi lesquelles, à peu près la moitié est antérieure au Christianisme. L'interprétation de plusieurs de ces inscriptions est nouvelle.

La première est celle du dieu Verjugodumnus; la seconde celle du dieu Gesacus et la troisième serait relative à une déesse, la déesse Samarobriva, ce qui porterait à trois le nombre des divinités topiques amiénoises actuellement connues. L'inscription où se lirait, selon les savants Allemands, le nom de notre ville divinisée, n'est autre que celle de T. Messius, gravée sur un autel votif en pierre, donné par M. Collombier au Musée de Picardie, mais qui était encore chez

notre collègue au moment de la rédaction du « Corpus ».

Les auteurs, MM. Hirschfeld et Zangemeister, ne traduisent pas l'inscription

T. MESSIUS

SAMAROBRIVA

par « Titus Messius, de la ville de Samarobriva », mais par : « Titus Messius à la déesse Samarobriva ». On connaît des villes ainsi divinisées; par exemple les déesses Vienna et Vasio (sans parler de Roma) et un dieu Nemausus. Mais pour justifier le dire de MM. Hirschfeld et Zangemeister, il faut admettre avec eux qu'un ϵ venait après l'a final de Samarobriva.

L'inscription du Pont-de-Metz a aussi été publiée dans le « Corpus ». La reproduction de cette inscription, éditée dans notre Bulletin d'après un dessin sûrement fautif, mais fait pourtant d'après l'original, paraît plus exacte que celle du « Corpus ». Ajoutons que, les inscriptions chrétiennes mises à part, on a trouvé des textes épigraphiques en notre région seulement à Amiens et dans sa banlieue. — Une inscription recueillie à Saint-Valery-sur-Somme, était sûrement importée et d'origine britannique.

— Le Secrétaire perpétuel signale la reconstitution, dans le jardin du Musée, de la façade d'une maison en pans de bois sculptés, sise autrefois place du Marché Lanselles. — On regrettera peut-être que l'on n'ait pas restitué les parties man-

quantes d'après le dessin publié dans l'album archéologique de la Société.

— Un prospectus ayant été distribué pour annoncer le tirage-à-part d'une étude publiée dans nos Mémoires, il est décidé que ce fait, qui s'est produit à l'insu de la Société, *ne pourra être invoqué dans l'avenir comme un précédent.* — A cette occasion il est rappelé aux membres de la Société *qu'ils doivent offrir ou mettre en librairie leurs tirages-à-part, seulement après l'apparition des publications dont ils sont extraits.*

— Les ouvrages reçus depuis la dernière réunion sont inscrits sous les numéros 30618 à 30747.

— La date de la séance publique annuelle est fixée au mercredi 19 décembre. Elle aura lieu à 8 h. 1/4 du soir dans la grande salle de la Société industrielle.

Travaux

— M. l'abbé Tirard donne lecture du compte-rendu, imprimé ci-dessus, de l'excursion faite par la Société à Versailles, le 17 juillet dernier, puis la séance est levée à 9 heures.

Séance ordinaire du 13 Novembre 1906

Présidence de M. BOQUET, Président

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, l'abbé Cardon, Collombier, Pierre Cosserat, Guerlin, de Guyencourt, l'abbé Leroy, Roux, Thorel

et de Witasse, membres titulaires résidants, ainsi que MM. de Boutray, Gaudefroy, Heren et Schytte, membres non résidants.

MM. Maurice Cosserat, Durand et Ledieu se font excuser.

Correspondance et Administration

— M. Hector Quignon sollicite un échange de publications avec la Société des études scientifiques et historiques de l'Oise. Les Antiquaires de Picardie décident d'adresser à cette jeune Société, son bulletin et ses mémoires in-8°.

— MM. le D^r Leblond, Schytte, le Comte de Civile, Delignières et les héritiers de M. Ed. Piette offrent divers ouvrages dont on lira les titres ci-après. La Société vote des remerciements aux généreux donateurs.

— Le Secrétaire perpétuel appelle l'attention de ses collègues sur plusieurs ouvrages déposés sur le bureau et particulièrement sur celui qui porte pour titre « l'Architecture religieuse et civile de Picardie, etc. » par M. G. Durand, édité par les Rosati picards.

— M. de Guyencourt annonce que, dans sa séance du 26 octobre 1906, la commission de la Picardie historique et monumentale a désigné M. L. Ledieu pour y remplacer M. Poujol de Fréchencourt.

M. Ledieu a bien voulu accepter cette charge.

— Sont élus membres titulaires non résidants,

MM Pierre Pillot, négociant à Amiens, Paul Le Noir de Feuillères de Merocourt, propriétaire à Longpré-lès-Amiens, Jean Hardion, architecte en chef des monuments historiques à Tours, l'abbé Deneux, curé de Villers-Campsart et M^{le} Poullien, propriétaire à Cusset (Allier).

— Il est décidé que la Société publiera dans le plus bref délai possible un « Inventaire d'une série inédite de monnaies des évêques des innocents, etc. » dont M. Demailly est l'auteur.

— Le programme de la séance publique annuelle est fixé comme suit, quant aux lectures qui y seront faites :

1° Les Fresques de l'ancien couvent des Minimes d'Amiens, par M. J. Boquet, président ;

2° Compte-rendu des travaux de l'année, par M. de Guyencourt, secrétaire perpétuel ;

3° Proclamation des Lauréats du concours de 1906 ;

4° Les Heures de Simon Vostre à l'usage d'Amiens, par M. E. Schytte.

Des projections accompagneront plusieurs de ces études.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière séance sont inscrits sous les numéros 30.748 à 30.790.

Travaux

M. Thorel communique un rapport de M. de Calonne sur les trois ouvrages présentés au con-

cours d'histoire de 1906. Conformément aux conclusions présentées, la Société décide d'accorder une mention très honorable, avec médaille d'argent de 300 francs, à l'auteur de l'ouvrage portant pour devise le mot « *Fidelissima* », et une mention honorable, avec médaille d'argent de 100 francs, *ex-æquo*, à chacune des monographies dont les devises sont : « *L'Histoire de la civilisation est celle de la paroisse ; en écrivant l'une on écrit l'autre* », et « *Quid verum et decens curo ac rogo.* »

Après l'ouverture des enveloppes correspondant à ces épigraphes, M. le Président proclame les noms des Lauréats :

1° M. Edouard Bizet, négociant à Bray-lès-Mareuil, auteur de « *L'Histoire de Picardie depuis ses origines, jusqu'à l'avènement des Valois* » ;

2° M. l'abbé Olive, curé de Thieulloy-la-Ville, auteur d'une monographie de « *La Terre et Seigneurie du Chaussoy-les-Poix* » ;

3° M. l'abbé Rançon, curé de Mautort, auteur de l'histoire de « *Mautort et ses annexes, Yonval et Vaux.* »

— M. le Secrétaire perpétuel donne ensuite lecture du rapport sur les travaux de l'année, destiné à la réunion publique, puis la séance est levée à 9 heures 1/2.

Séance ordinaire du 11 Décembre 1906

Présidence de M. BOQUET, Président

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, l'abbé Cardon, Collombier, Maurice Cosserat, Pierre Cosserat, Dubois, Durand, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, l'abbé Leroy, Milvoy, de Puisieux, Roux, Thorel et de Witasse, membres titulaires résidants, et MM. de Boutray et Héren, membres non résidants.

Correspondance

— M. Boquet fait savoir qu'il décline toute nouvelle candidature à la présidence pour l'année 1907.

— Mademoiselle Pouillien et MM. Pillot, Lenoir de Merocourt, Hardion, Vast et l'abbé Deneux remercient de leur admission en qualité de membres non résidants

- MM. Bizet et l'abbé Olive remercient des prix qui leur ont été attribués au concours de 1906.

— La Société décide l'échange de son Bulletin et de ses Mémoires in-8° contre les publications de la Société d'histoire et d'archéologie lorraine à Metz.

— M. le Préfet de la Somme mande que le Conseil général a accordé à la Société la subvention habituelle de 500 francs.

— M. Durand a bien voulu offrir la plus inté-

ressante étude qu'il soit possible de lire sur *les Lannoy de Folleville et l'Art Italien dans le nord de la France* — Il suffit de signaler cette œuvre nouvelle de notre éminent collègue, pour que tous ceux qui s'intéressent aux origines de l'art dans notre pays s'empressent de prendre connaissance de ces pages, pleines d'aperçus d'un haut intérêt, sur la famille de Lannoy ainsi que sur les divers artistes italiens avec lesquels elle fut en relation et qui contribuèrent puissamment à l'introduction de l'art de la Renaissance dans notre région.

— Il faut encore remarquer parmi les ouvrages déposés sur le bureau :

1° Le Recueil des publications de la Société Havraise d'études diverses, 1904, 3° trimestre. Excursion en Picardie et notamment à Amiens;

2° Le Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze, contenant le fac-simile d'une lettre de Lamarck;

3° Le Bulletin de la Société des Études historiques et scientifiques de l'Oise. On trouve dans ce recueil d'intéressantes notices d'un intérêt tout local;

4° Le Bulletin de la Société du Vimeu, n° 8-9 de 1906;

5° Les Annales de la Société de Tournai, où l'on remarque des recherches sur le métier des fondeurs de laiton et des batteurs de cuivre ou caudreliers, par M. Soil de Moriamé;

6° Les Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles qui contiennent une histoire de la maison rurale en Belgique;

7° Le Bulletin de la Société de Clermont-de-l'Oise;

8° Le Catalogue, magnifiquement illustré, de la collection de M. Mercier, de Niort;

9° L'Inventaire sommaire de la collection Bucquet-aux-Cousteaux, comprenant 95 volumes de documents manuscrits et imprimés, rassemblés, au XVIII^e siècle, sur Beauvais et le Beauvaisis, rédigé par le D^r Victor Leblond et offert par la Société académique de l'Oise. — Le titre seul de cet ouvrage indique l'intérêt qu'il présente;

10° Les Mémoires de la Société d'émulation du Doubs où est imprimée une étude sur Granvelle, chancelier de Charles-Quint, qui fut aussi évêque d'Arras;

11° Notre Picardie, numéro du 1^{er} décembre 1906, avec un article aussi intéressant qu'instructif de M. P. Dubois;

12° Les Mémoires de la Société Dunkerquoise. On y lit des Etudes remarquables sur l'amiral Jean de Vienne; sur le génie de la France septentrionale et sur la sculpture française au XIII^e siècle.

-- La Société adresse ses remerciements aux héritiers de M. Poujol de Fréchencourt qui ont bien voulu offrir diverses brochures et une importante collection de lettres de faire-part réunie par leur père regretté.

— La Société Dunkerquoise a désigné le Président des Antiquaires de Picardie comme membre du Comité d'honneur du Congrès qu'elle organise pour 1907.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière séance sont inscrits sous les numéros 30791 à 30840.

Administration

— Sur la proposition du Secrétaire perpétuel il est décidé que les ouvrages, possédés en double par la Société, seront offerts à la bibliothèque communale d'Amiens et à celle des Archives de la Somme.

— M. l'abbé Cauët, Supérieur du Petit-Séminaire de Saint-Riquier, est élu membre non résident.

— L'ordre du jour prévoit le renouvellement du bureau pour l'année 1907.

Sont nommés au scrutin secret :

• MM. Pierre DUBOIS, Président.

AM. DE FRANQUEVILLE, Vice-Président.

Pierre COSSERAT, Secrétaire annuel.

MM. DE GUYENCOURT, Secrétaire perpétuel et LEDIEU, Trésorier, non soumis à la réélection, compléteront, en 1907, le bureau de la Société.

Travaux

M. Boquet donne connaissance de la lecture qu'il doit faire en séance publique sur *les Fresques de l'ancien couvent des Minimes d'Amiens*, puis

M. Guerlin communique le travail de M. Schytte, sur *les Heures de Simon Vostre à l'usage d'Amiens*. Cette étude est aussi adoptée pour la Réunion publique.

La séance est ensuite levée à 9 h. 3/4.

Séance publique du 19 Décembre 1906

Présidence de M. Pierre Dubois, Vice-Président

La séance est ouverte à 8 h. 1/2, dans la grande salle de la Société industrielle, devant un auditoire sympathique très nombreux, qui veut bien témoigner ainsi l'intérêt qu'il porte aux travaux des Antiquaires de Picardie.

M. le Préfet de la Somme, empêché, s'est fait représenter par M. Douchy, conseiller de Préfecture.

Sont présents : MM. Brandicourt, de Calonne, l'abbé Cardon, Collombier, Maurice Cosserat, Pierre Cosserat, Dubois, Durand, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, Roux, le chanoine Vitasse et de Witasse membres titulaires résidants.

Dans l'assistance, embellie par la présence d'un grand nombre de dames, on remarque beaucoup de nos collègues non résidants et des notabilités amiénoises en si grande affluence que l'on doit renoncer à les citer.

Des deuils récents empêchent M. le Président

Boquet et M. E. Schytte de lire eux-mêmes leurs études sur « les Fresques de l'ancien couvent des Minimes d'Amiens », et sur « les Heures de Simon Vostre à l'usage d'Amiens ». M. Pierre Dubois, Vice-Président, veut bien suppléer le premier, et M. Guerlin, le second.

Entre ces deux intéressantes lectures, accompagnées de projections fort bien réussies, M. de Guyencourt, secrétaire perpétuel, après avoir rendu compte des travaux de l'année, proclame les noms des lauréats du prix Le Prince au concours de 1906, à savoir : MM. Bizet, l'abbé Olive et l'abbé Rançon. Ceux-ci viennent recevoir, aux applaudissements de la foule, les médailles qu'ils ont méritées, des mains du délégué de M. le Préfet de la Somme et de celles de M. Pierre Dubois. — A 9 h. 3/4, l'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Assemblée générale du 20 Décembre 1906

Présidence de M. DE CALONNE, doyen d'âge

L'assemblée générale se réunit à 2 h. dans la salle ordinaire des séances, au Musée de Picardie.

Sont présents : MM. de Calonne, l'abbé Cardon, Collombier, Pierre Cosserat, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, Milvoy, le chanoine Vitasse et de Witasse membres titulaires

résidants, ainsi que MM. de Boutray, l'abbé Bouvier, des Forts, Garet, Lefrançois et P. Mollet membres non résidants.

Correspondance

— MM. Boquet, Brandicourt, Maurice Cosserat, Dubois, Duhamel-Decéjean, l'abbé Leroy, Soyez et Thorel se font excuser, de même que MM. Girodie, le chanoine Porée, le général marquis d'Heilly, Vallée député, Dehesdin, G. Antoine et Clémence, membres non résidants.

— M. le Premier Président, M. le Procureur-général et M. le Député, maire de la ville d'Amiens, expriment leurs regrets de n'avoir pu assister à la séance publique.

— M. l'abbé Cauët remercie de son admission en qualité de membre non résidant.

— M. le Conservateur de la bibliothèque communale d'Amiens accuse réception d'un certain nombre d'ouvrages offerts par la Société à cet établissement.

— M. Lavoine adresse une note relative à la revendication de la chasse de Saint Wulphy par les habitants de Rue, en 1791.

— M. Bocquet, d'Eppeville, offre la reproduction lithographiée d'une aquarelle représentant le château de Ham. — Le dessin original doit être, comme M. Bocquet le reconnaît lui-même, plutôt du xvii^e siècle que du xvi^e, malgré la légende gravée sur la lithographie.

— Parmi les ouvrages déposés sur le bureau, il faut spécialement remarquer les suivants :

1° *Pus ed bruit que d'mau*, saynète en patois picard par Seurvât, éditée par les Rosati picards.

— Cet ouvrage se recommande par le naturel du langage et par sa franche gaieté ;

2° Le 39° fascicule du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* dont l'intérêt est bien connu ;

3° Les *Bulletins de la Société Linnéenne du Nord de la France* où l'on trouve une étude sur les silex taillés de Saint-Acheul et de Montières par M. Commont ;

4° Les *Mémoires de l'Académie d'Arras* ;

5° Le *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, T. 47, n° 1, 1906. — On y lit le résultat des recherches du P. de la Croix sur l'église de Saint-Philibert-de-Grandlieu. Un album accompagne ce fascicule.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière séance sont inscrits sous les numéros 30.841 à 30.857.

Administration

— L'ordre du jour prévoit la discussion du programme des concours pour les années 1907 et 1908. — Après délibération, celui des années 1906-1907 est maintenu, sans changement, pour les deux années suivantes.

— M. Milvoy pense que la Société doit inter-

venir auprès des pouvoirs publics pour empêcher la vente et la dispersion des objets précieux au point de vue de l'art ou de l'histoire, mis sous sequestre en vertu d'une loi récente. — M. de Francqueville voudrait qu'ils soient classés comme monuments historiques. — La Société prie ceux de ses membres qui font partie de la Commission administrative du Musée de Picardie, de vouloir bien se concerter avec elle, de manière à organiser, si possible, dans ce but, une action commune.

Travaux

— M. de Guyencourt donne lecture d'une très intéressante étude de M. Goudallier intitulée « Gothiques et Japonais », dans laquelle l'auteur compare l'art du XIII^e siècle à celui de l'Extrême-Orient, surtout en ce qui concerne la représentation des animaux.

Ce manuscrit est renvoyé à la commission des impressions, puis la séance est levée à 3 heures.



LA FUITE EN EGYPTE

Fresque de l'ancien couvent des Minimes d'Amiens.



LES FRESQUES

DE L'ANCIEN COUVENT DES MINIMES D'AMIENS

Lecture faite en séance publique, le 19 Décembre 1906

Par M. J. BOQUET, président

Il existait, à Amiens, avant la Révolution, une communauté de Minimes. Etablie primitivement sur l'emplacement de l'hôtel de Monchaux qui lui avait été concédé par Jean d'Auxy, elle acheta, le 19 février 1490, l'hôtel d'Epagny, situé entre le canal des Paniers, le canal des Clairons et la rue des Archers. Le couvent, désaffecté en 1793, a été approprié à diverses installations industrielles et ces remaniements ont fait disparaître, en grande partie, les aménagements dûs aux religieux. Il en subsiste pourtant assez de vestiges, pour avoir motivé, à diverses reprises, des visites de la Société des Antiquaires.

Le propriétaire actuel, M. Hubault, a conservé une partie des anciennes constructions, entre autres un certain nombre d'arcades du cloître et un bâtiment qui renferme encore, au 1^{er} étage, quelques chambres ou cellules. Dans deux de ces pièces, on distingue des restes de peintures murales, inspirées de passages de l'Apocalypse. Elles ont été l'objet d'un fort intéressant rapport de M. Roux.

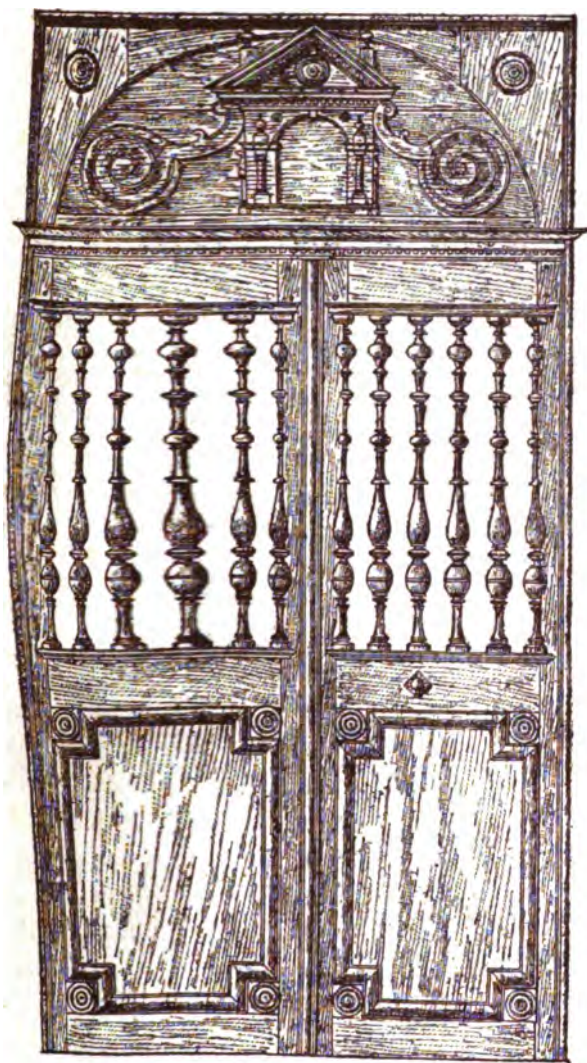
Les documents réunis par M. Pinsard sur les Minimes, et les notes dont il les a enrichis, constituent d'autre part, une source inépuisable de renseignements précieux.

Au milieu de ces chambres ou cellules, existe une petite chapelle, peut-être un oratoire à l'usage du Prieur.

La porte, à deux vantaux, d'un style remarquable, est ornée, à sa partie supérieure, de balustres élégants. A l'intérieur de cette pièce, des panneaux revêtus de peintures représentaient des scènes de la vie de Jésus-Christ. Ces fresques étaient en mauvais état. Quatre d'entre elles surtout avaient souffert de la trépidation due à des centaines de métiers mécaniques à tisser le velours, qui battent dans un atelier voisin, en communiquant au sol un ébranlement continu.

L'enduit des murs s'est désagrégé sous l'action de ces secousses. Il devenait urgent de remédier aux détériorations qui tendaient à s'aggraver.

La restauration des peintures fut confiée à un artiste qui ne tarda pas à s'affirmer aussi peu intelligent que peu consciencieux. Sans se rendre compte que l'intérêt de l'œuvre était lié à l'époque de l'exécution et au faire particulier du créateur qu'aucun pastiche ne saurait reproduire complètement, il fit détruire le champ de la fresque pour y substituer un enduit frais, après avoir fait préalablement une copie des sujets qu'il se proposait de reporter de sa propre main, sur la surface



PORTE D'UN ORATOIRE
Ancien couvent des Minimes d'Amiens



neuve préparée pour la recevoir. Il ne put même pas mener à son terme ce méfait artistique. Il dût quitter Amiens, laissant quatre panneaux à l'état de préparation initiale et deux panneaux heureusement indemnes de son ingérence.

C'est de ces deux panneaux que je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Le premier d'entre eux, dont il faut presque conjecturer le sujet, représente la Sainte-Famille. La Vierge lave le linge au bord d'une source. L'eau glisse à travers les grandes herbes. Autour de la Vierge, l'Enfant Jésus et Saint-Joseph. Les détériorations subies ne permettent guère d'apprécier les détails de la peinture ; la conception générale offre un aspect de simplicité intime non dépourvue de charme.

En face, un autre panneau, mieux conservé, « La fuite en Egypte ». C'est un sujet qui a souvent sollicité le pinceau des peintres et même le ciseau du sculpteur. L'interprétation réalisée par l'auteur de notre panneau présente un caractère tout particulier et n'emprunte rien à la tradition artistique ; se conformant au texte de saint Mathieu, il élimine l'âne qui accompagne d'ordinaire le groupe des saints Pèlerins. Il dispose, à gauche du tableau, sous de grands arbres et parmi des buissons, des cadavres d'enfants ; à droite, une pyramide. C'est naïvement rappeler la cause du départ et le but.

Il est intéressant de constater ici, dans le tra-

vail d'un peintre du xvii^e siècle, une sorte de pressentiment des moyens dont l'école anglaise, des Rossetti, des Millais, des Hunt, etc., poursuivait naguère de si curieuses réalisations.

Des détails, accessoires, mais suggestifs, y servent à développer et préciser l'expression du drame exposé par le groupe principal. Il faut parfois une recherche attentive pour découvrir les intentions subtiles indiquées par l'artiste, jusque dans les arrière-plans de son œuvre.

Dans notre panneau, les saints Pèlerins ont, tous deux, le bâton de voyageur, à la main.

Ils sont en marche vers l'Egypte, symbolisée par la pyramide. Saint Joseph porte sur ses épaules un berceau où repose le nouveau-né. Il s'engage le premier dans le sentier qu'ils ont à suivre, et se retourne vers la Vierge comme pour lui demander si l'enfant n'a besoin de rien, n'est incommodé par rien. Elle soulève d'un geste attendri le voile du berceau qu'elle va replacer avec soin, afin d'abriter le frêle voyageur du vent et du soleil.

Le mouvement des saints Epoux est charmant, plein de naturel et d'heureuse simplicité. L'artiste, à coup sûr un homme sensible et bon, a su transfuser dans son œuvre son émotion intime et la communiquer ainsi à l'observateur. Le travail est correct, harmonieux et consciencieux, sans minutie, sans détails inutiles à l'effet voulu. Ce sont là les conditions primordiales de l'*œuvre d'art* et

nous pouvons, sans restriction, reconnaître à la peinture ce caractère.

L'exode de la Sainte Famille en Egypte a été le sujet de nombreuses versions artistiques. On sait que Rembrandt l'a repris dix fois. Un coup d'œil jeté sur les dispositions adoptées par quelques-uns des protagonistes de ce thème si suggestif peut servir à mieux mettre en relief ce qu'il y a de personnel dans l'invention de notre artiste.

La Cathédrale d'Amiens possède plusieurs répliques sculpturales de la Fuite en Egypte, notamment l'une du ^{xiii}^e siècle dans un des quatre feuilles du portail de droite ou portail de la Mère-Dieu ; l'autre au sommet du dossier de la stalle maîtresse du chœur (côté gauche). La Vierge, assise sur un âne, porte l'Enfant Jésus enveloppé dans les plis de sa robe. Saint Joseph, la tête couverte d'un capuchon, son bâton de voyage à la main, marche en avant. La composition est excellente, le travail un peu sommaire, en raison de la hauteur à laquelle ce groupe est placé. En résumé, l'œuvre est d'un haut prix.

Dans la Cathédrale de Chartres, on admire une Fuite en Egypte, bas relief de pierre dû au ciseau de l'habile sculpteur Pierre Marchand.

La Vierge, toujours assise sur l'âne, tient l'enfant Jésus dans ses bras. L'attitude de saint Joseph est la même qu'aux stalles d'Amiens. Le sculpteur a cru devoir introduire dans son œuvre trois anges, assez lourdement drapés dans de riches

vêtements de style Renaissance. Les messagers célestes portent des provisions pour la traversée du désert. Ce groupe accessoire n'est pas d'une invention heureuse. La sculpture étroitement bornée par les exigences de la matière employée ne peut guère évoquer avec succès les êtres immatériels figurant ainsi dans un ensemble.

Ces trois anges ont le même relief solide que les arbres, les terrains. La peinture seule peut à la rigueur indiquer, par la fluidité de la touche et les transparences de la couleur, les délicatesses de l'irréel.

On peut trouver une confirmation de ces vues dans la belle toile que François Flameng intitule : *Le repos en Egypte*. A l'ombre d'un bosquet, près du Nil, la Vierge est debout, appuyée contre un arbre ; elle regarde Joseph berçant entre ses bras le divin Enfant.

L'humble compagnon de l'exode, l'âne, broute au bord des eaux, où se reflètent les murailles crénelées d'une kasbah ; deux groupes d'anges, en longues draperies blanches tout imprégnées de lumière, chantent, pour la Mère et pour l'Enfant-Dieu, les hymnes célestes. On distingue sans hésitation, les personnages historiques des êtres de légende et l'ensemble gagne à cette juxtaposition un charme d'élégance supérieure.

L'école d'Albert Durer s'était attaqué aussi à ce sujet, mais dans un style qui fait ressortir la différence de son esthétique. Il ne faut pas deman-

der à son Enfant Jésus cette beauté de jeune Dieu que lui ont attribuée les peintres de la Renaissance, ni à la Vierge ces traits qui distinguaient « la plus belle des filles d'Israël. »

La Vierge est assise sur un âne qui, hirsute et ne rappelant en rien le type de ses congénères d'Orient, prend sous la touche vigoureuse de l'artiste, une importance qui tend à en faire le principal personnage du tableau. L'enfant débile et chétif repose dans le giron de sa mère dont l'expression mélancolique semble faire pressentir trente ans d'avance la *Mater dolorosa* du Calvaire. Joseph, masqué en partie par l'âne, chemine à son côté, la tête couverte d'un capuchon à grands plis, le bâton à crosse sur l'épaule. Le paysage représente un bois et dans la perspective lointaine un rocher.

Ce sujet, illustré par tant d'efforts artistiques, a inspiré plus heureusement un de nos peintres contemporains, M. Luc-Olivier Merson.

C'est la nuit, la nuit lumineuse et tiède de l'Egypte. Rien ne trouble la vaste solitude des immensités désertes. Un sphinx colossal domine la scène. Des sables amoncelés par les siècles, par les simouns, ont permis à la fugitive de gravir la base du géant et de se blottir, frêle et fine, entre ses pattes énormes. Le front haut et comme illuminé d'un dernier rayon de soleil, le sphinx semble défier les ténèbres et le désert, et protéger contre les périls de leur mystère les voyageurs

réfugiés sous sa sauvegarde. L'enfant, enveloppé dans une onde de lumière émanée de lui-même, repose dans le giron de sa mère.

Saint Joseph dort roulé dans son manteau sur le sol stérile où, près de lui, l'âne cherche quelque maigre provende.

Tout à côté un foyer qui s'éteint laisse monter vers les étoiles une mince colonne de fumée.

C'est la paix profonde des solitudes désertes, le calme infini, le silence de toutes choses.

On ne peut regarder cette toile superbe sans éprouver la répercussion des émotions qui ont inspiré le peintre et qu'il a su traduire si magistralement.

Certes notre artiste amiénois ne saurait prétendre à une assimilation avec d'aussi hauts compétiteurs, mais son aimable inspiration semble avoir puisé aux mêmes sources que la délicieuse description de Berlioz dans son *Enfance du Christ*.

« Les pèlerins étant venus en un lieu de belle
« apparence où se trouvaient arbres touffus et de
« l'eau en abondance, Saint Joseph dit : « arrê-
« tez-vous près de cette claire fontaine. Après si
« longue peine, ici reposons-nous ». L'enfant Jésus
« dormait. Pour lors, sainte Marie arrêtant l'âne,
« répondit : « Voyez ce beau tapis d'herbe douce
« et fleurie ; le Seigneur pour mon fils au désert
« l'étendit », puis s'étant assis sous l'ombrage de
« trois palmiers, l'âne paissant, l'enfant dormant,

« les trois voyageurs sacrés quelques temps som-
« meillèrent, bercés par des songes heureux, et
« les anges du ciel, à genoux autour d'eux, le
« divin Enfant adorèrent ».

L'imagination de notre artiste des Minimes a dû se complaire dans des rêveries de cet ordre où se révèle le génie si profondément humain de notre pays. Son âme délicate et tendre s'est ouverte à ces émotions et fidèle à ces sympathies, il les a exprimées en des mouvements d'un charme qui trouve le chemin du cœur parce qu'il en émane.

Tout est tendresse, simplicité et bonté dans son œuvre. Un rayon mystérieux se propage de sa composition à celui qui l'étudie et les réunit un instant dans une même intimité d'impression.

Cette influence secrète est le privilège distinctif de l'Art.

Nous avons essayé de vous intéresser à ce souvenir, avec la pensée que c'est encore un fleuron presque ignoré de la couronne artistique de notre vieille Cité.

COMPTE RENDU

DES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1905-1906.

Lecture faite en séance publique, le 19 Décembre 1906

Par M. DE GUYENCOURT, Secrétaire Perpetuel.

Mesdames, Messieurs,

Au moment où, pour la première fois, j'ai l'honneur de prendre la parole en qualité de secrétaire perpétuel, permettez-moi de reporter affectueusement ma pensée vers celui qui sut, au cours de seize réunions publiques, vous présenter sur des sujets souvent bien arides des rapports toujours attrayants.

Personne n'a oublié la forme séduisante dont M. Pujol de Fréchencourt savait parer ses comptes rendus ; personne surtout, parmi ceux qui l'ont connu, n'oubliera l'aménité de son caractère et le charme de ses relations. Succéder à cet homme de science, de talent et de cœur est une lourde tâche, qui me donnera droit, je l'espère, à votre indulgence illimitée.

Les devoirs de ma charge me font une triste obligation de vous énumérer nos deuils, et la liste en est longue. Parmi eux, la mort d'une femme aimable et d'une vaste intelligence, épouse de notre vénéré collègue, M. Charles Pinsard,

nous fut particulièrement douloureuse. Tous les amis de notre histoire locale se rappellent en effet que, pendant longtemps, un prix, offert par Madame Pinsard, figura au programme de nos concours : il était destiné à récompenser une biographie des femmes illustres dont s'honore notre Province.

Les Antiquaires de Picardie n'ont pas oublié cette généreuse initiative, et croient s'acquitter d'une dette de reconnaissance en déposant respectueusement sur la tombe de Madame Pinsard les humbles fleurs du souvenir.

Le décès de M. Thorel-Périn nous a causé de non moins légitimes regrets. Ce modeste et laborieux chercheur laisse une œuvre manuscrite considérable, déposée dans notre bibliothèque, et entièrement consacrée au canton de Grandvilliers (Oise), qu'il affectionnait tout particulièrement. Cette collection précieuse sera certainement consultée avec fruit dans l'avenir par les historiens de la région que M. Thorel-Périn a tant aimée.

La mort nous a encore ravi, parmi nos collègues non résidants, M. Henri Devillers, le chanoine Martinval, curé de Boulogne-la-Grasse (Oise), auteur de nombreuses monographies, M. Oswald Dimpre, l'abbé Bouthors qui publia une histoire abrégée de la ville de Saint-Riquier, le comte Philippe de Beaumont, devenu l'un de nôtres seulement depuis quelques mois, M. Alfred Pouillien, le docteur Edouard Bernard, le prési-

dent Caumartin, chevalier de la Légion d'honneur, et M. Emile Riquier, architecte.

Au nom de la Société des Antiquaires de Picardie, qu'il me soit permis d'adresser à ces chers disparus un douloureux et suprême adieu.

Pour combler les vides que le trépas a faits dans nos rangs, nous avons accueilli en qualité de membres non résidants : MM. Adrien Huguet et Wamin, de Saint-Valery-sur-Somme ; MM. Maurice Garet, avoué, Léon Debry, Georges Savary, Henri Antoine, architecte, et Albert Payen, d'Amiens ; M. Fernand Dehesdin, docteur en droit à Paris ; M. l'abbé Bouvier, curé de Bertangles ; M. Remy Rendu, notaire à Menton ; M. le lieutenant Rostand ; M. l'abbé Follet, curé de Coisy, M. Georges Lanes, de Curlu ; M. Bizet, négociant à Bray-les-Mareuil ; M. Cornaille-Passet, de Saint-Quentin ; M. Hector Quignon, professeur au Lycée de Beauvais et lauréat de nos concours ; M. Duceux, négociant à Abbeville ; M. Pillot ; M. Le Noir de Méraucourt ; Mademoiselle Pouillien ; M. Hardion, architecte en chef des monuments historiques, à Tours ; M. Vast ; M. l'abbé Deneux, curé de Villers-Campsart et M. l'abbé Cauët, supérieur du petit séminaire de Saint-Riquier.

Puissent ces nouveaux élus participer largement à nos travaux, ... mais il est temps de faire connaître ceux de l'année prête à finir.

Dès la première séance dont je dois rendre compte, M. le chanoine Muller nous entretient

d'ornements relevés sur un fragment de vase samien, où il croit distinguer des symboles chrétiens. — Certes, cela n'est pas impossible, et l'époque où les poteries samiennes jouirent de leur plus grande vogue, concorde précisément avec celle où le Christianisme naissant commençait à affirmer sa vitalité. Pourtant, il ne faut pas oublier, en ce qui concerne particulièrement la Croix, qu'elle fut, même aux âges préhistoriques, un motif ornemental toujours prêt à éclore sous les doigts des décorateurs. Les galets coloriés du Mas-d'Azil, où elle apparaît fréquemment, en fournissent la preuve irrécusable.

Mon intention n'est pas de m'astreindre dans ce compte rendu à un ordre chronologique rigoureux. Sans quoi, avant même de résumer la communication de M. le chanoine Muller, j'aurais parlé du dieu Gesacus. J'ai préféré le placer au second rang, car c'est moi-même, en toute humilité, qui me suis fait un plaisir de le présenter à la Société des Antiquaires, et l'on a toujours mauvaise grâce à mettre ses protégés trop en avant.

Gesacus était donc l'un des dieux topiques des Ambiani, adoré sans doute dans notre pays longtemps avant l'invasion romaine. Il nous est connu par un ex-voto de bronze, extrait en 1800 de la rivière des Tanneurs et conservé au Musée de Picardie. En même temps et au même endroit que cette inscription votive, on en découvrait une

autre dédiée à Mercure, — ce qui autorise à penser que les Romains avaient identifié notre dieu gaulois avec le messager de l'Olympe.

Mais pourquoi, parmi nos historiens locaux, aucun n'a-t-il cité le nom de Gesacus, tandis que tous les honneurs de la publicité furent réservés à Verjugodumnus, l'un de ses collègues du Panthéon amiénois ? — Il y a là une injustice contre laquelle j'ai tenu à protester, tout en rappelant deux divinités de ces âges lointains

Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée.

Monsieur Dubois a bien voulu compléter cette communication en déclarant que l'ex-voto à Gesacus est consigné dans la partie du « Corpus inscriptionum latinarum » consacrée aux textes épigraphiques de la Gaule-Belgique et dernièrement éditée en Allemagne. Sous le nom de *Gisacus*, ajoute notre collègue, ce dieu était particulièrement honoré dans la région d'Evreux et surtout à Gisay-le-Coudre (Eure), jadis appelé *Gisaci villa*.

Je viens de citer le dernier fascicule du « Corpus ». Je reste dans mon sujet en déclarant qu'il est infiniment intéressant, qu'il fournit des aperçus précieux et nouveaux sur la manière d'interpréter plusieurs inscriptions gallo-romaines du Musée de Picardie, et surtout qu'il nous met sur la trace d'une troisième divinité amiénoise, la déesse Samarobriva, notre ville même divinisée.

Il y a quelque dix ans, on découvrait à Amiens un autel votif, offert depuis à notre musée par M. Collombier. Ce petit monument, très important pour l'histoire locale, puis qu'il donne en toutes lettres le nom antique de la ville, porte l'inscription suivante :

T. MESSIVS
SAMAROBRVA^I

L'un des plus savants épigraphistes français crut alors pouvoir traduire ce texte par les mots : « Titus Messius, [de la ville de] Samarobriva », simple carte de visite du dédicant à l'anonyme dieu dont il avait éprouvé les bienfaits. Des inscriptions similaires justifient cette interprétation, mais les savants d'outre-Rhin sont d'un avis différent.

Selon ces derniers, notre texte signifie : « Titus Messius [à la déesse] Samarobriva. »

Ils pensent que le nom de Samarobrive doit être au datif, ce dont il est difficile de s'assurer, vu la mauvaise conservation de l'autel, et font observer que les villes de Vienne et de Vaison ont leurs déesses Vienna et Vasio, que Nîmes a son dieu Nemausus.

Quoi qu'il en soit, saluons en Samarobriva la « Tutela » de notre cité, ou plutôt saluons la triade Gesacus, Verjugodumnus, Samarobriva !

Une autre fois, au retour d'une excursion faite par la Société à Abbeville et à Saint-Riquier,

M. Pierre Dubois appela notre attention sur la fréquence des cordelières, employées comme ornements d'architecture, dans plusieurs églises de notre région, et spécialement dans celle d'Auxille-Château. Ces cordelières attestent, selon la remarque de M. Brandicourt, la vogue de la dévotion au « cordon de St-François » et l'influence prépondérante de l'ordre des Franciscains, à l'époque où ces monuments furent construits.

M. Pierre Dubois a aussi rencontré dans l'église de Saint-Riquier un petit bas-relief en albâtre, datant du xv^e siècle et portant les armes de la famille de Bacouel. De pareilles sculptures, — d'un art un peu industriel, — ne sont pas très rares dans les édifices religieux, les musées, et même les collections particulières ; mais quel était leur lieu d'origine ? — On l'a longtemps cherché sans pouvoir le découvrir. Enfin, il fut trouvé en Angleterre, dans le comté de Derby. Qu'on s'étonne, après cela, du mérite artistique assez mince de ces albâtres !

Les Antiquaires firent encore, en 1906, une excursion à Versailles et M. l'abbé Tirard a bien voulu en rédiger le compte rendu. Mais, pour nous, l'imposante cité du Roi-Soleil possède un grave, un incurable défaut : elle n'est point picarde. Donc, rentrons au plus vite en notre vieille Province.

Ses antiques maisons aux pans de bois sculptés sont pour tout le monde, mais spécialement pour

M. de Francqueville, pleines d'un irrésistible attrait, aussi déplore-t-il leur destruction, surtout celle d'un immeuble de Picquigny qu'avaient rendu populaire les sculptures quelque peu risquées de sa façade. — Pourtant, cette année, l'étude des anciens moulins a surtout sollicité l'attention de notre collègue.

Eh ! ne sont-ils pas dignes d'intérêt, soit qu'on les rencontre nonchalamment couchés au bord de nos rivières, soit qu'ils gesticulent à l'horizon de nos vastes plaines, ou se groupent en bataillons serrés, comme dans les environs d'Arras,... il y a quarante ans ?

Il faut pourtant reconnaître, en ces extravagants moulins, les descendants des innombrables variétés de meules romaines qui encombrant nos musées, même des antiques blocs de pierre où l'homme primitif, ami du pain complet, écrasait son grain à l'aide d'un galet de silex.

Les moulins à vent, — aujourd'hui presque détrônés par les usines à vapeur, — semblent avoir été donnés par l'Orient à l'Europe vers l'époque des Croisades. Ils servaient non seulement « à faire de blé farine », mais encore à la préparation de la guède, du tan et de différentes huiles. La pierre, la brique, le bois entraient dans leur construction, mais tous ceux des environs immédiats d'Amiens étaient en charpente, généralement recouverte d'« essangles ».

Des souvenirs historiques s'attachaient à plu-

sieurs d'entre eux ; tel celui de Crécy, — le doyen des moulins picards, — poste d'où Edouard III d'Angleterre observa la terrible bataille du 20 Août 1346.

L'étude du meunier, de son garçon, le « cache-manée », de blanc vêtu toujours et escorté d'un inévitable mulot, suit nécessairement celle du moulin. Mais, hélas ! tout ce monde, — dont j'excepte bien entendu le mulot, qui jouissait de l'estime universelle, — avait une assez mauvaise réputation sous le rapport de la probité. — Je me hâte pourtant d'ajouter, avec M. de Francqueville, que les accusations portées contre eux étaient évidemment de « méchantes diries. »

Logiquement, le moulin devrait toujours être à proximité du four. Voici donc trouvée l'occasion de signaler les recherches de M. l'abbé Leroy sur celui d'Ablaincourt dont il a pu examiner un titre daté de 1505. — L'origine de ce four banal se perdait dans la nuit des âges, et tous les habitants du village en étaient tributaires. Mais au début du xvi^e siècle, ceux-ci, de même que Anthoine de Hangard, écuyer, qui possédait un fief dépendant de la seigneurie d'Ablaincourt, conclurent, avec la dame du lieu, veuve d'Anthoine de Rebreuves, un accord aux termes duquel il fut convenu que ni les premiers, ni le second, ne seraient plus tenus, eux et leurs hoirs, de recourir à ce four banal, moyennant une rente perpétuelle, payable à la dite dame de Rebreuves et après elle

à ses ayants droit. — Cet acte ne présente évidemment pas un intérêt de premier ordre, mais c'est, penserez-vous, près d'un four, qu'on a le plus de chance de recueillir des miettes d'histoire locale.

Ne quittons pas encore la campagne ; accompagnons plutôt M. Goudallier dans une promenade à travers les parcs et jardins de Picardie, où M. Riat l'a préalablement guidé. — A la vérité, nous pouvons traverser rapidement ceux des châteaux de Folembray, de Guiscard, de Crillon, de Liancourt, de Verneuil, du Plessis-Chamant et de Betz, mais il convient de séjourner longtemps dans les jardins de Chantilly, chefs-d'œuvre de Le Nôtre, qui rendirent envieux Louis XIV lui-même. C'est avec peine que l'on abandonne ces lieux enchanteurs pour continuer l'excursion, en passant par Morfontaine, avant d'atteindre Ermenonville, terme de notre charmant voyage.

Fait à remarquer : aucun des parcs cités par M. Goudallier n'appartient à la partie de la Picardie qui correspond actuellement au département de la Somme. C'est que, dans notre pays jamais il n'exista de jardins particulièrement célèbres.

« Non omnes arbusta juvant » : M. Goudallier le sait ; aussi va-t-il nous présenter maintenant un poète d'abord, puis un savant.

Le premier, Hélinand, naquit vers 1160, près de Saint-Just-en-Chaussée, soit à Pronleroy, soit à

Angivillers ; il fut l'élève de Raoul le Grammairien, disciple d'Abailard. Après quelques années d'une vie frivole, il résolut, vers 1182 ou 1185, de se retirer au monastère de Froidmont en Beauvaisis, où il prit l'habit religieux.

C'est là qu'il composa « les vers de la mort », poème qui eut un immense succès malgré les imperfections de sa forme et la banalité de son sujet, défauts largement compensés du reste par une langue énergique et par un rythme original. Cette œuvre exerça une influence considérable sur la littérature picarde du moyen âge.

Au pieux moine de Froidmont on doit encore des sermons, divers opuscules et une chronique écrite vers 1216, que la critique moderne, selon M. Léopold Delisle, n'a peut-être pas appréciée à sa juste valeur.

Hélinand mourut après 1229 ; il est actuellement honoré comme un Saint dans plusieurs paroisses du diocèse de Beauvais.

Le savant picard qu'il me fut permis de vous annoncer tout à l'heure, grâce à M. Goudallier, s'appelait Pierre de Maricourt, — peut-être de Méharicourt, (de Maharnæ curia). — Il était surnommé « le Pèlerin », parce qu'il avait accompli le voyage de Palestine, et vivait au XIII^e siècle, sans que l'on puisse préciser davantage les étapes de sa vie : il était l'ami de Roger Bacon.

Une étude publiée dans le « Cosmos » lui attribue le plus ancien traité, digne de ce nom, qui

ait été rédigé sur la pierre aimantée, et nous le montre exerçant sa profession d'ingénieur au siège de Lucera, dans le sud de l'Italie, en 1269.

De cette époque semblent dater ses premières recherches en vue de la construction d'une sphère astronomique rotative, mue par l'attraction magnétique. Ses efforts furent récompensés par plusieurs découvertes importantes. Pierre voulut en faire part à Siger de Foucaucourt, l'un de ses amis, picard comme lui, mais bien moins versé dans les sciences physiques. Il fut donc obligé d'entrer, pour ce profane, dans de copieuses explications, et de composer, à son usage, un mémoire qui est parvenu jusqu'à nous. Grâce à ce document, on constate que Pierre de Maricourt observa, le premier, plusieurs des propriétés les plus remarquables de l'aimant : il fut donc un véritable précurseur.

Cité par quelques auteurs, plagié par d'autres, notre compatriote eut surtout la gloire d'être loué par Roger Bacon, qui le représente comme un savant universel, doué d'un esprit plus pratique que théorique, qualité très rare au XIII^e siècle, mais où l'on se plaît à reconnaître les véritables tendances du génie picard.

Il est presque impossible, dans un rapport tel que celui-ci, de ménager avec art de fines transitions littéraires : on me permettra donc de les négliger, pour passer brusquement à un autre sujet.

L'histoire de nos évêques est trop intimement liée à celle de la Picardie pour que la moindre chose relative à ces vénérables prélats ne soit accueillie avec une faveur marquée. Aussi, avec quel intérêt n'a-t-on pas examiné la reproduction photographique d'un portrait d'Antoine de Créquy, — l'un des cardinaux dont s'honore l'église d'Amiens, — d'après un dessin à l'encre de Chine rencontré à la bibliothèque nationale par M. Amédée Boinet, le digne petit-fils de notre vaillant doyen, M. Charles Pinsard.

Il est vraisemblable que ce portrait, presque identique à celui possédé par l'évêché d'Amiens, est, comme ce dernier, la copie d'une peinture originale conservée jadis dans les collections du château de Moreuil, mais dont on ignore actuellement la destinée.

Ce n'est pas tout encore et voici qu'Antoine de Créquy se présente lui-même à nous. M. Boinet communique en effet plusieurs de ses lettres, adressées en 1562 et 1566 au connétable Anne de Montmorency et à Madame la Connétable, pour les remercier de lui avoir fait obtenir, grâce à leur haute influence, d'abord l'évêché d'Amiens, puis le chapeau de cardinal. — Il s'y montre à la fois sincèrement reconnaissant envers ses bienfaiteurs, adversaire décidé de la Réforme, et tout dévoué aux intérêts des habitants d'Amiens. — Mais continuons l'analyse des études consacrées au clergé picard.

Des irrévérencieux prétendent que les dames ont la manie de se soumettre servilement aux moindres caprices de la mode. — Ils devraient savoir d'abord que les dames n'ont point de manies, qu'elles laissent cela à leurs époux, et conservent seulement, pour leur usage, des habitudes charmantes, des traditions de famille, des principes, des méthodes, des idées, des coutumes, des systèmes, des motifs et quelquefois même des raisons, le tout frappé au coin du meilleur goût. Ils devraient savoir aussi, qu'en matière de mode on connaît bon nombre d'hommes qui sont femmes, et M. l'abbé Leroy, dans un fragment détaché d'un ouvrage plus considérable, lu à l'occasion de son installation, en donne comme exemples, ... les Chapelains de la Cathédrale d'Amiens.

Ces dignes ecclésiastiques possédaient, de par la grâce du Chapitre, « l'honneur du poil et des draps », c'est-à-dire, le droit de porter certaines fourrures et des étoffes semblables à celles des vêtements canoniaux. Il est bien entendu que plusieurs minimes détails différenciaient le costume des chanoines de celui des chapelains, mais il est impossible d'énumérer les changements que la tenue des uns et des autres subit au cours des âges. De même, la forme de leurs coiffures fut d'une instabilité déconcertante.

Pour officier, les chapelains portaient la chape traînante, que, dans toute autre circonstance, ils enroulaient sur le bras gauche de façon à

étaler la somptuosité d'admirables doublures

Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.....

Qu'on juge de ce que cela doit être quand il s'agit de tissus luxueux.

Les vieux chanoines, esprits moroses, réprouvaient toutes ces innovations.

Ils condamnaient, comme l'habitude « de porter perruque ou de prendre du tabac », l'usage de l'*aumusson*, — sorte de casque en étoffe, tenu rigide par des baleines, — qui eut un regain de faveur parmi les chapelains, au xviii^e siècle.

Pour bien se représenter le costume de ces derniers, il faut savoir encore que leur camail était bordé de fourrure rousse, d'où leur surnom de « bords-roux. »

Ceux qui remplissaient les fonctions de chantres dépouillaient ce vêtement lors de l'aspersion de l'eau bénite, pour laisser resplendir la blancheur de surplis irréprochables, dignes d'entonner en chœur : « et super nivem dealbabor ! »

Ajouterai-je que les chapelains outrepassaient souvent, dans leur tenue, les droits concédés par le Chapitre : on s'imagine sans peine le nombre des procès résultant de ces graves infractions, — mais passons à un autre sujet.

Horace disait : « Brevis esse laboro, obscurus fio. » — Pourquoi l'auteur de l'inscription qui décore une horloge, à Crèvecœur-le-Grand (Oise), — inscription relevée par Monsieur Octave

Thorel, — a-t-il négligé de méditer ces sages paroles ? — Evidemment pour ne pas priver les Antiquaires d'une intéressante discussion grammaticale.

Lorsqu'il écrivait : « Time horam ne vivas », a-t-il voulu dire : « Crains de ne plus vivre une heure », comme le pensent quelques-uns, ou bien, selon l'avis de M. l'abbé Le Roy : « Crains l'heure où tu ne vivras plus » ? Ces deux traductions peuvent se défendre et ne diffèrent que par des nuances, car, de part et d'autre, l'idée fondamentale est presque la même. Ici encore le bon Horace aurait donc ajouté : « Adhuc sub iudice lis est ».

Bagatelles que tout cela, pensera-t-on. Assurément ; mais bagatelles difficiles et qui peut-être auraient dérouté Aramis lui-même.

C'est en effet dans le vieux château de Crèvecœur, dont un débris porte notre inscription, qu'Alexandre Dumas a placé une scène de son toujours populaire roman : « Les trois Mousquetaires » (1).

Bien des amis de notre Société, qui résident loin d'Amiens, se font un plaisir de nous signaler toutes les choses relatives à notre Province, qu'ils découvrent au cours de leurs recherches. — C'est ainsi que M. Girodie nous a révélé l'existence, en l'église de Saint-Louis-en-l'Île, à Paris, d'une chapelle fondée par une famille de Bailleul, qu'il

(1) Chapitre XXVI, La thèse d'Aramis.

suppose originaire de Picardie. — Peut-être est-ce celle de notre compatriote, Jean de Bailleul, roi d'Ecosse. — Cette chapelle est décorée de peintures sur bois, de la fin du xvi^e siècle, représentant, dans un joli paysage, un donateur et sa femme, entourés, le premier de ses fils et la seconde de ses filles. Il paraît certain que ces panneaux, ornés d'une inscription métrique en dialecte picard, ont été donnés à l'église de Saint-Louis-en-l'Île par quelque membre de la famille de Bailleul — C'est ainsi encore que M. de Farcy, ayant trouvé à la bibliothèque d'Angers des manuscrits aux armes du cardinal Hémard, évêque d'Amiens et abbé commandataire de Saint-Aubin d'Angers, s'est empressé de nous les faire connaître.

C'est ainsi enfin que M. Descamps, de Cassel, nous signale la coutume bizarre qu'avaient les habitants du village de Friederichsdorf, colonie de protestants picards fixés en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes, de faire passer trois fois leurs enfants à travers une ouverture ronde pratiquée dans un chêne séculaire, avant de les conduire à Hombourg pour y recevoir le baptême.

Notre bulletin même a ses explorateurs.

L'un d'eux, M. Labande, y a découvert un rapprochement à faire entre le globe tenu par le Père-Eternel, dans une peinture du Musée d'Amiens, décrite par M. le chanoine Marsaux, et un autre globe

dont Simone Martini a chargé la main de Dieu-le-Père, au portail de Notre-Dame-des-Doms d'Avignon. Ici comme là-bas, ce globe est divisé en trois portions par un diamètre sur lequel tombe une perpendiculaire. Dans les compartiments ainsi obtenus, M. le chanoine Marsaux croit voir les trois parties du monde connues des Anciens.

Mais, *a priori* et sans avoir examiné le tableau de notre Musée, — comme il se fait un devoir de le déclarer lui-même, — tel n'est pas l'avis de M. Labande, qui, s'appuyant sur les données fournies par la fresque avignonnaise, voit, dans la partie inférieure du globe, la représentation de la terre et, dans celles du dessus, le ciel divisé en firmament du jour, caractérisé par le soleil, et firmament de la nuit, précisé par la lune et les étoiles. — Permettez-moi d'ajouter, qu'après examen de notre peinture, la théorie de M. Labande ne paraît pas pouvoir lui être appliquée, — car on n'y remarque ni soleil, ni lune, ni étoiles, — mais elle reste absolument exacte en ce qui concerne l'œuvre de Simone Martini.

De son côté, M. l'abbé Gallois, après avoir médité l'étude publiée dans notre bulletin par M. Amédée Boinet, sur le « Credo » sculpté de Saint-Riquier, reconnaît dans les bas-reliefs qui traduisent les versets : « Sanctam Ecclesiam catholicam, Sanctorum communionem » etc., non pas des sujets symboliques, mais bien des scènes historiques, racontées dans les actes des Apôtres ; mais il est plus que temps de terminer ce rapport.

Mesdames, Messieurs,

Par ce compte rendu vous avez pu juger combien nos séances mensuelles sont utilement et agréablement remplies. Pourtant je n'ai fait qu'effleurer une très minime partie de nos études. Il me faudrait plus que doubler la longueur de ce rapport, déjà trop étendu, pour vous initier aux travaux de nos commissions. — Celle, spécialement chargée des impressions de la Société, est des plus actives et vous connaissez le nombre et la beauté des publications qu'elle dirige. Cela ne lui suffit pas. Elle vient encore d'entreprendre, grâce à la générosité de notre collègue défunt, M. Henri Debray, l'édition des manuscrits de Dom Grenier. L'achèvement du tome premier de cette importante collection n'est plus qu'une question de temps, et l'année où nous allons entrer ne s'écoulera sans doute pas sans l'avoir vu paraître.

Le second volume de la bibliographie du département de la Somme, par M. Henri Macqueron, sera aussi très prochainement publié avec une riche parure de planches remarquables, dues en partie à la libéralité de l'auteur.

Plusieurs de nos collègues ont, en plus, élaboré des œuvres magistrales, parmi lesquelles je retiendrai seulement le troisième volume de l'Histoire d'Amiens par M. le vicomte de Calonne.

Vous me dispenserez d'insister sur le mérite de cet ouvrage hors de pair, dont l'éloge est dans toutes les bouches.

Puisque j'ai commencé en vous faisant part de nos tristesses, c'est, je pense, sur l'énoncé de ces événements heureux, qu'il convient de clore ce compte rendu, non toutefois sans avoir remercié avec effusion un patient auditoire, dont l'inépuisable bienveillance a été mise trop longtemps à l'épreuve.



LES HEURES DE SIMON VOSTRE

à L'USAGE D'AMIENS

Notice par M. E. SCHYTTE

Les heures ou manuels de prières dont nous usons aujourd'hui, ne peuvent nous donner une idée de ceux dont se servaient nos ancêtres aux xv^e et xvi^e siècles ; la matière en était plus rare . Souvent imprimées sur velin, les nombreuses gravures qui les ornaient, autant pour continuer la tradition des manuscrits que pour l'instruction oculaire de nos pères, reflètent tout naturellement l'époque qui les produisit. On croyait simplement, et cette vitalité de la foi enfanta des merveilles.

Rien de charmant comme cette multitude de petites figures, encadrant un texte composé de beaux caractères gothiques ; des lettrines enluminées lui donnent la vie, on le dirait imprimé d'hier, tant le velin a conservé la fraîcheur et le brillant des encres.

Les grandes villes eurent les premières des livres d'Heures à leur usage spécial ; Amiens fut du nombre.

Sous la curieuse marque adoptée par Philippe Pigouchet, représentant un homme et une femme sauvages, dans un portique tout fleuri, tenant suspendue à la branche d'un pin une targe sur

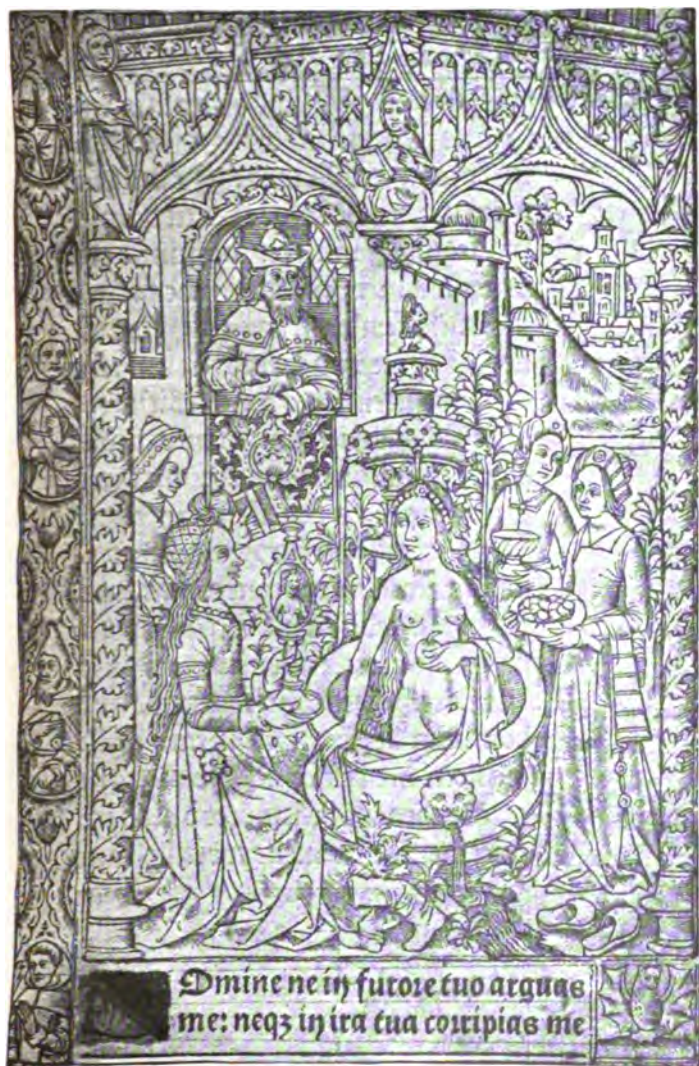


Fig. 5. — DAVID ET BETHSABÉE.



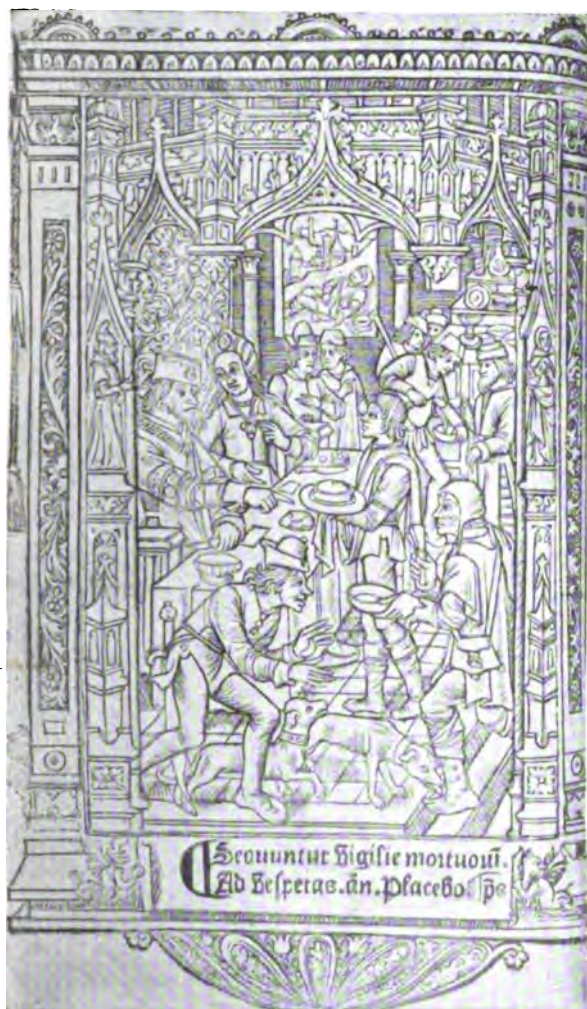


Fig. 6. — LAZARE CHEZ LE MAUVAIS RICHE.



laquelle sont inscrites ses initiales en caractères gothiques, Simon Vostre publia vers 1500 un livre d'Heures à l'usage d'Amiens (1) ; puis, vers la même date, et sortant des mêmes presses, un second portant sa marque personnelle : un écu, orné de son chiffre, suspendu à un arbre et retenu par deux léopards. Le nom de Simon Vostre se lit sur un phylactère. (2)

Moins heureuse qu'Abbeville, qui posséda sa première imprimerie en 1486, (Jean Dupré et Pierre Gérard s'installaient alors dans l'ancien refuge de l'Abbaye du Gard, et publiaient « la Cité de Dieu », de Saint Augustin), notre ville était encore tributaire de Paris ; c'est en 1507 seulement que Nicolas Le Caron « demourant en la rue des Lombards » imprime les « Coutumes générales du Bailliage d'Amiens. » (3)

(1) Bibliothèque de M. Victor Jourdain. « Ces présentes heures a lusaige de Amies : tout au lōg sans reqre ont este faictes pour Simō Vostre, libraire : demourant a Paris a la rue neuve nostre dame, a l'ēseigne saint Jehan levāgeliste. » Cette édition doit comprendre 140 ff., et 21 grandes planches, y compris l'homme anatomique.

(2) Bibliothèque de M. Maurice Cosserat. « Ces présentes heures a lusaige de Amies au long sans require ». Même observation que pour l'édition précédente, concernant le nombre de ff. et les grandes figures.

(3) Bibliothèque de M. de Beauvillé, qui en possède deux exemplaires ; l'un donne l'adresse de Le Caron « en la rue des Lombards », et l'autre « en la rue de la Draperie près le marchié à lymage Saint Claude, ou au portail de la grande église nostre dame ». (Communication de M. H. Michel, bibliothécaire de la ville d'Amiens).

Simon Vostre s'imposait, par sa réputation déjà bien établie, pour la publication du livre d'Heures à l'usage d'Amiens. Il avait déjà à son actif un certain nombre d'éditions d'Heures à l'usage de Rome, Lyon, Paris, Rouen, qui avaient été couronnées de succès.

Il importe de connaître quelques détails sur cet artiste et son collaborateur.

Pigouchet, ancien ouvrier des Caillaut et Martineau, s'établit à son compte en 1488, rue de la Harpe, devant l'église saint Côme et saint Damien, dans des locaux à lui loués par le collège de Dainville.

Le premier livre que l'on connaisse de lui est daté du 16 Septembre 1488. Ce sont des « Heures à l'usage de Rome » qu'il imprima pour le compte du libraire Simon Vostre, qui demeurait « en la rue Neufve Nostre-Dame, devant la grant Eglise. »

De 1488 à 1520, ce dernier publia, avec la collaboration de l'imprimeur Pigouchet pour un grand nombre d'entre elles, (Pigouchet mourut vers 1502), cent-trois éditions de livres d'Heures, dans lesquels d'élégantes bordures, gravées sur cuivre ou sur bois, reproduisaient les ornements des miniaturistes, ou rappelaient, dans une série de petits tableaux, les différentes scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament ; elles étaient accompagnées, aux diverses parties de l'office, de compositions réalistes d'une incontestable valeur. Les nombreuses figures y sont adroitement grou-

pées, le dessin plein de naturel, avec des expressions charmantes de bonhomie et de piété.

Ces dessins ne servaient souvent que de canevas au miniaturiste, et c'est ce qui explique la sobriété de la gravure ; mais telles sont la précision du trait et l'habile distribution des hachures, que l'effet est déjà suffisamment obtenu sans que l'enlumineur intervienne.

Ces « Hystoires », comme on appelait alors ces sortes de gravures, dont l'éditeur variait constamment l'arrangement, ou auxquelles il ajoutait de temps à autre de nouveaux sujets, comprenaient des séries telles que la vie de Jésus-Christ et de la Vierge, les histoires de Suzanne et de l'Enfant prodigue, celle de Job, les quinze signes de la fin du monde, les vertus théologiques et cardinales personnifiées, les sept Péchés Capitaux, les douze Sybilles, et surtout la danse des morts qu'on représenta le plus fréquemment.

Les sujets sévères étaient égayés de place en place par quelques grotesques, des scènes de chasse, toute une sarabande de petits personnages montant aux marges dans les bordures, nichés dans des feuilles d'acanthé, hommes contournés, animaux fantastiques et saints pieusement en prière. Tout le moyen-âge revit dans ces œuvres charmantes et gaies, à la tournure si française, au bon sens si pénétrant.

Ces petites figures étaient sur fond noir, éclairci par des pointillés de distance en distance, autre-

ment dit « fond criblé », faisant mieux ressortir l'harmonie des traits du dessin.

Il ne paraît pas possible qu'elles aient été gravées sur bois, mais bien plutôt en relief, sur cuivre ou sur quelque autre métal, résistant mieux à des tirages fréquemment répétés, qui auraient bientôt mis hors d'usage des gravures sur bois.

Quant aux matières des Heures, après l'almanach ou table des fêtes mobiles, nous trouvons le calendrier, les Evangiles de la Passion, les heures proprement dites de la Vierge Marie, de la Croix et du Saint-Esprit, les sept psaumes de la Pénitence, les vigiles des morts et des prières diverses à saint Michel, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Evangéliste, etc.

Enfin, quelques courtes prières latines s'appliquant à certaines parties du saint sacrifice, car la messe, pour des motifs qu'il serait trop long d'énumérer ici, n'existe pas dans les livres d'Heures.

Rien de particulier à la liturgie amiénoise dans les livres imprimés à l'usage de notre ville.

Ces incunables sont devenus très rares, peu de bibliothèques peuvent s'enorgueillir d'en posséder. (1)

A peine quelques exemplaires connus des « Heures à l'usage d'Amiens, » incomplets, et

(1) Il n'en existe pas à la Bibliothèque Nationale ; celles de l'Arsenal et de Sainte-Geneviève en possèdent chacune un exemplaire.

dont la valeur, malgré cette dépréciation, conserve un cours élevé.

Un exemplaire sur velin, provenant de la bibliothèque d'Ambroise Firmin Didot, incomplet de dix feuillets, mais avec les grandes planches miniaturées, est coté six cents francs dans une grande librairie parisienne (1); un autre, également incomplet, mais les planches en noir, signalé par le savant bibliographe du département de la Somme, était au prix de cinq cents francs à la librairie Claudin. (2)

(1) Lucien Gougy, Catalogue N° 189. Mars 1905.

Le Calendrier de cette édition va de 1501 à 1520. (Voir Brunet, Heures, N° 56; catalogue raisonné de Didot, N° 777; catalogue de la vente Didot, 1879, N° 89). C'est vraisemblablement la première édition des Heures à l'usage d'Amiens. L'exemplaire est vendu; nous ignorons où il se trouve actuellement.

(2) M. Macqueron, Bibliographie du dép. de la Somme, N° 1891. C'est vraisemblablement celui dont se servit M. Claudin pour son « histoire de l'Imprimerie en France au quinzième et au seizième siècles. » (Bibliothèque Communale).

Ce magnifique ouvrage, dont quatre volumes seuls ont paru, et qui restera inachevé par suite du décès de son auteur, est sorti des presses de notre Imprimerie Nationale; il nous donne l'histoire de l'imprimerie à Paris et à Lyon et offre aux bibliophiles les spécimens les plus curieux et les moins connus de l'art typographique essentiellement français. (Tome II, atelier de Philippe Pigouchet, avec une description des Heures d'Amiens et des reproductions de la presque totalité des planches de l'exemplaire qui nous occupe. C'est une des principales sources de ce travail).

Nous devons également mentionner ici : « Les Heures gothiques et la littérature pieuse aux xv^e et xvi^e siècles » de M. Félix Soleil (Rouen 1882). L'auteur y décrit, avec une érudition con-

Enfin, nous avons eu la bonne fortune de pouvoir consulter pour ce travail, deux exemplaires appartenant à des bibliothèques particulières.

Le calendrier des Heures de Simon Vostre à l'usage d'Amiens commence à l'année 1502 pour se terminer à 1520 ; ce qui ne veut pas dire, toutefois, qu'ils aient tous deux paru la même année, un délai pouvant se produire entre la première date portée sur le calendrier et celle de la publication. On peut seulement dire qu'ils virent le jour vers 1500. (1)

Peu nous importe d'accorder la priorité à l'un ou à l'autre de ces deux livres d'Heures ; le texte en est, à très peu de chose près, et page pour page, exactement semblable ; sur vingt-et-une grandes planches, neuf se retrouvent dans l'un et l'autre volume ; pour les autres, elles portent le signe d'une école bien différente.

sommée, les plus beaux livres d'Heures de cette époque, joignant à ces descriptions des spécimens de la littérature pieuse de la fin du moyen-âge, complétant ainsi l'explication des gravures. Son étude des « Heures à l'usage de Rome » (1498) nous a été d'un concours trop précieux, pour ne point lui décerner ici un juste tribut de reconnaissance.

(1) Voir dans le « Catalogue d'un joli choix de livres rares et précieux » Paris, T. Belin 1906 (page 54) la désignation d'une édition de ces mêmes heures, avec almanach de 1508 à 1528.

De cette façon, il y aurait eu quatre éditions des « Heures à l'usage d'Amiens » : La première, almanach de 1501 à 1520 ; la seconde, 1502 à 1520, toutes deux avec la marque de Pigouchet ; la troisième, almanach de 1502 à 1520 ; la quatrième de 1508 à 1528, avec la marque de Simon Vostre.

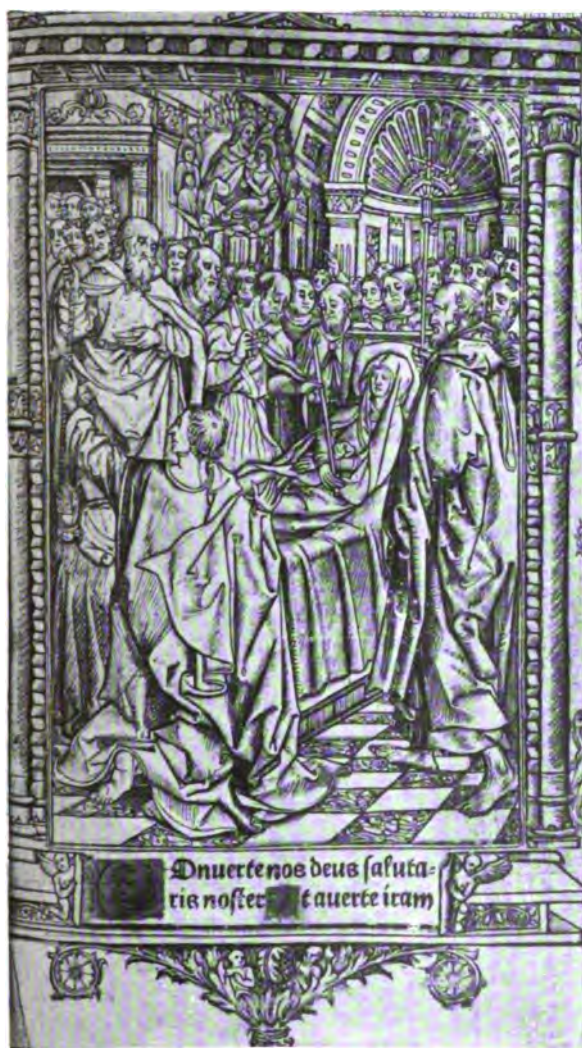


Fig. 1. — MORT DE LA VIERGE.



L'un (1) reproduit les œuvres de graveurs renommés de l'école allemande de la fin du xv^e siècle : le baiser de Judas, par exemple, le portement de Croix, ou encore la mort de la Vierge, (figure 1, réduite d'un tiers) sont des copies des plus belles œuvres de Martin Schongauer, dit le beau Martin, ou encore, par abréviation, Martin Schœn. Ce maître de Colmar fit preuve d'un instinct clavoyant du beau ; il a sur ses contemporains une éclatante supériorité. La mort de la Vierge a une grâce d'expression remarquable, et de pareilles œuvres méritent de garder leur place parmi celles qui honorent le plus l'art même de la gravure.

On s'est demandé, sans avoir résolu la question, si ces figures étaient la copie d'un dessinateur français, ou s'il se faisait déjà un trafic de clichés entre la France et l'Allemagne.

Les bordures de ce volume, à part celles que nous retrouvons employées dans l'autre, sont d'un caractère plus froid et moins gracieux ; les motifs de la Renaissance y sont combinés avec les formes anciennes ; les ornements et arabesques, les grotesques, ne donnent point l'impression aimable que nous retrouvons dans le second livre d' « Heures. »

Celui-là (2) reflète bien l'art français dans toute sa beauté.

(1) Cf. page 609, note 2. — Il existe un exemplaire de cette édition à la bibliothèque Sainte Geneviève (Œ. 366).

(2) Cf. page 609, note 1. — Il existe un exemplaire de cette édition à la bibliothèque de l'Arsenal (Th. 2957).

Les dessinateurs et graveurs qui coopérèrent à l'achèvement de ce chef-d'œuvre sont inconnus ; mais pour être restés anonymes, en sont-ils moins dignes d'admiration ?

A l'époque où parut ce livre d'Heures, nous sommes en pleine période d'éclosion artistique ; l'art français de l'illustration du livre est dans tout son épanouissement, et le burin du graveur a définitivement remplacé le pinceau de l'artiste, devenu l'auxiliaire de la typographie. Les formes gagnent en correction ce qu'elles perdent de leur caractère archaïque, les têtes des personnages sont moins grosses, les contours moins raides.

Sans doute, les planches du livre d'Heures à l'usage d'Amiens ne sont point inédites ; Simon Vostre les a déjà fait employer par Pigouchet dans son livre d'Heures à l'usage de Rome qui parut le 22 Août 1498.

Faut-il attribuer la publication de ces livres d'Heures à la pieuse fondation de Pierre Versé, évêque d'Amiens de 1482 à 1501, qui établissait dans son église cathédrale la récitation quotidienne du petit office de la Sainte Vierge, après l'office capitulaire, excepté pendant l'Avant et le Carême, et aux jours de fête à neuf leçons ? (1)

(1) Nous savons qu'on appelle ainsi les dimanches, les grandes fêtes du temps et des saints, où l'office de matines comporte trois nocturnes au lieu d'un seul récité aux fêtes, qui sont les jours ordinaires de la semaine, vigiles et fêtes simples, et, par exception, les fêtes et les octaves de Pâques et de la Pentecôte.



Fig. 2. — PLANCHE ANATOMIQUE.



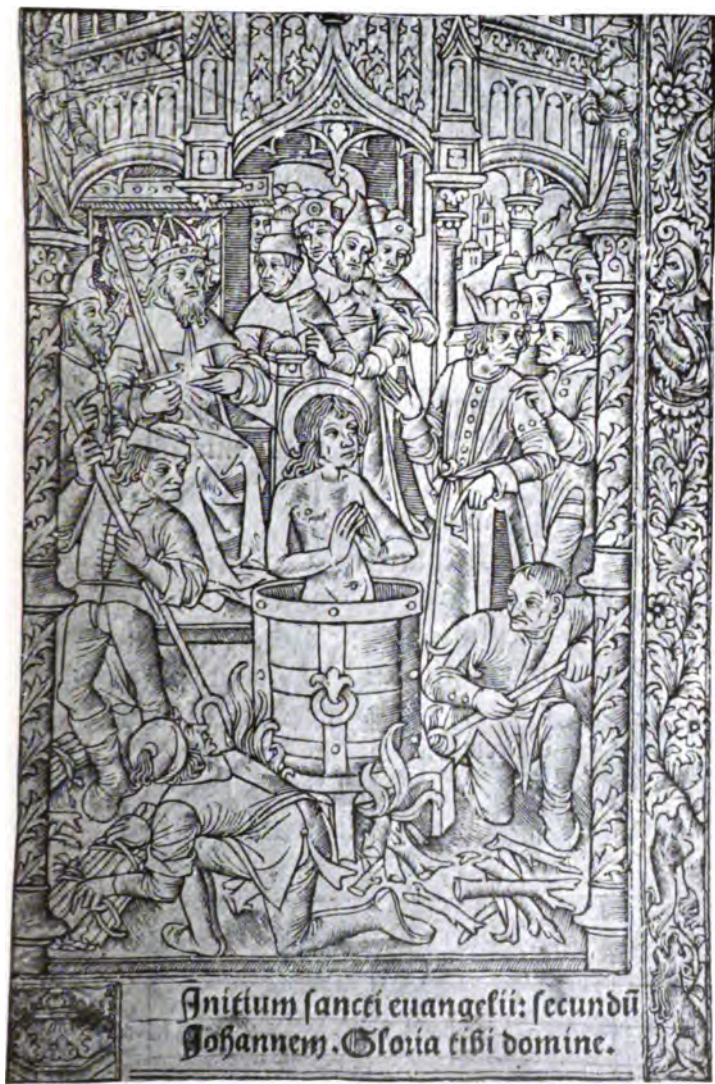


Fig. 3 — MARTYRE DE S' JEAN.



N'y voyons nous pas aussi l'influence de la Confrérie du Puy-Notre-Dame, prenant sa large part au développement des arts qui s'est manifesté principalement dans la seconde moitié du xv^e siècle et au début de la Renaissance ?

Quoi qu'il en soit, nous approchons de l'année 1508 ; les stalles de notre Cathédrale vont être mises en œuvre. Il est un fait certain, et nous nous appuyons pour cette affirmation sur l'incontestable autorité de l'historien définitif de la Cathédrale, c'est que les Antoine Avernier, Jean Trupin et autres entailleurs d'images qui sculptèrent la merveille artistique de notre cité, s'inspirèrent d'ouvrages, parmi lesquels il faut certainement ranger les Heures de Simon Vostre, aussi bien que les chroniques de Nuremberg.

Il nous a paru digne d'intérêt d'étudier les rapports qui peuvent exister entre la gravure et la sculpture à ce début du xvi^e siècle, qui voit l'aurore de cette influence italienne, que nous sommes convenus d'appeler « Renaissance », supplanter un art en pleine sève, encore doué d'une force vitale assez généreuse, pour assurer l'exécution des œuvres qui nous occupent aujourd'hui.

Il n'est point de sujet plus instructif pour l'étude des costumes et ameublements, mœurs et usages de cette époque.

Chaque nocturne ayant trois leçons et un nombre de psaumes variable, l'office est augmenté d'autant ; c'est pourquoi le petit office n'était point récité ces jours là.

Sans nous soucier désormais des détails bibliographiques, disons seulement que vingt-et-une grandes planches, en dehors du frontispice, sont comprises dans les Heures d'Amiens.

Nous décrirons les plus intéressantes, suivant la place qu'elles occupent en face des offices ; l'ordre suivi n'a rien de chronologique.

La figure dite anatomique (fig. 2), placée au recto du second feuillet, représente un squelette debout, les bras pendants, les jambes écartées. Le soleil, la lune et cinq autres planètes, sous forme d'astérisques, l'entourent, tandis que des inscriptions, fondées sur des opinions astrologiques, admises par les médecins du moyen-âge, donnent l'explication de la planche :

Sol regarde l'estomach,
Saturne le poumon,
Jupiter le foye,
Mars regarde le foie,
Vénus le rongnon,
Mercure le rongnon,
Luna le chef.

Entre les jambes du squelette, un personnage costumé en fou est accroupi. C'est l'emblème du cerveau, soumis aux influences de la lune.

Les quatre tempéraments figurent aux angles, ce sont : le colérique, le sanguin, le flegmatique et le mélancolique.

Suivent des préceptes fantaisistes indiquant les époques de saignées.

Le Martyre de Saint-Jean, (fig. 3) en tête de son évangile relatif à la divinité du Verbe, nous montre ce saint, complètement dépouillé de ses vêtements, plongé jusqu'à mi-corps dans une chaudière d'huile bouillante placée sur un foyer que des valets attisent continuellement.

Le saint, les yeux levés au ciel et les mains jointes, paraît fort peu préoccupé de sa situation. L'assistance, qui contemple avec étonnement ce supplice, semble avoir quelque peine à s'expliquer l'impassibilité du patient dont les traits demeurent empreints d'une sérénité surnaturelle.

Saint Jean-Porte-Latine était le patron des imprimeurs qui célébraient sa fête le six mai ; une confrérie de saint Jean l'Évangéliste, fondée en l'église Saint-André-des-Arts, existait depuis longtemps avant l'invention de l'imprimerie. Les libraires, hystorieurs et enlumineurs, parcheminiers et relieurs de livres, en faisaient partie sous le titre de « suppôts de l'Université. »

« Les imprimeurs, nous dit M. Pouy dans son ouvrage sur l'imprimerie et la librairie à Amiens, apôtres de la transmission de la pensée par des moyens autrement puissants que ceux des écrivains ou scribes, leurs devanciers, sont entrés dans la confrérie de saint Jean dès l'origine de l'imprimerie. »

Ce patronage nous vaut d'avoir cette belle planche en tête des « Heures. »

Le baiser de Judas et l'arrestation de Jésus qui

font suite, nous transportent au jardin des oliviers ; dans une scène très mouvementée git terrassé, au premier plan, le serviteur du Grand Prêtre à qui l'apôtre Pierre vient de trancher l'oreille droite. Sur l'ordre de son maître, Pierre remet l'épée au fourreau.

« Il sortira un rejeton de la tige de Jessé et
« une fleur naîtra de sa racine. L'esprit du Sei-
« gneur reposera sur lui, l'esprit de sagesse et
« d'intelligence, l'esprit de conseil et de force,
« l'esprit de science et de piété... En ce temps là
« le rejeton de Jessé sera exposé devant tous les
« peuples comme un étendard ; les nations vien-
« dront lui offrir leurs prières, et son sépulcre
« sera glorieux. »

Combinée avec la généalogie du Sauveur, cette prophétie d'Isaïe est un des thèmes les plus féconds de l'art chrétien au cours du moyen âge ; on connaît la représentation de l'arbre de Jessé au second cordon de la voussure du grand portail de la Cathédrale ; gêné par la disposition de l'arc en ogive, l'artiste qui le sculpta éluda la difficulté en représentant Jessé au bas de chaque cordon.

Une verrière de l'église Saint-Etienne de Beauvais, de la première moitié du xvi^e siècle, justement célèbre par sa beauté, reproduit le même sujet ; l'artiste, Engrand Leprince, maître verrier, donna aux rois de Juda des figures de personnages contemporains ; on reconnaît Louis XII et François I^{er} ; lui-même s'y figura, la couronne pen-

dante sur le dos et le sceptre incliné, montrant ainsi que, bien que placé au nombre des rois, il n'en avait point les privilèges.

Faut-il rappeler que Saint-Pierre de Roye possède aussi son arbre généalogique, malheureusement très endommagé ; Jessé y est représenté debout, ce qui est une rareté. (1)

Les exemples abondent ; Simon Vostre ne pouvait manquer de nous en donner cette belle reproduction.

La planche suivante, l'Annonciation, nous montre la Vierge, agenouillée sur son prie-Dieu, lisant dévotement ses « Heures, » lorsque l'ange Gabriel se présente à elle. Au second plan, Dieu le père, en costume de pape, le front ceint de la tiare, bénit la Vierge de la main droite, et tient dans sa gauche le globe surmonté de la croix. Dans un rayon émané de son sein, on voit le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, se dirigeant vers l'oreille gauche de la Vierge.

Nous retrouvons ce sujet traité à peu près de même façon dans les stalles de la Cathédrale.

Remarquons toutefois que le riche mobilier du xvi^e siècle, interprété par l'imagier des stalles, est ici différemment traité. Le lit de bois sculpté n'est, dans la gravure des « Heures » qu'un chalit, ou simple cadre de bois masqué par des couvertures qui retombent sans être bordées ; le ciel est

(1) Cf. Abbé J. Corblet, *Etude Iconographique sur l'Arbre de Jessé*, Paris, 1860.

suspendu au plafond, et un dorsal en étoffe descend le long du mur derrière le chevet ; tandis que dans l'annonciation des stalles, le dais qui surmonte le lit est porté par quatre colonnes : « Ce qui était, nous dit M. Durand dans son étude sur l'ameublement civil au xvi^e siècle, le dernier cri de la mode à cette époque. »

A l'office de sexte, deux planches se font vis à vis : l'adoration des mages et l'arrivée des bergers et des bergères. Rangés en cercle devant la Sainte Famille, ils lui offrent les modestes présents qu'ils ont apportés. L'imagination du dessinateur s'est ici émancipée d'une manière originale sur un point de détail ; il nous cite, en effet, les noms de ces visiteurs obscurs, Alison et Mahault pour les femmes, Aloris, Ysanber, Gobin le Gay et le beau Roger pour les hommes.

La présentation de Jésus se trouve devant l'office de none. Quarante jours s'étant écoulés depuis la naissance de l'enfant, Marie alla au Temple pour présenter son fils, obéissant ainsi au précepte du Lévitique qui ordonnait, après ce délai, et en souvenir des premiers nés d'Israël épargnés par l'ange exterminateur, de consacrer son fils aîné au Seigneur.

L'artiste qui a composé cette scène en a scrupuleusement rendu tous les détails ; Marie donne pour le sacrifice deux tourterelles, l'offrande des pauvres. La suivante, qui les porte dans son panier, tient un cierge de la main droite, tandis que Siméon reconnaît le Sauveur attendu.

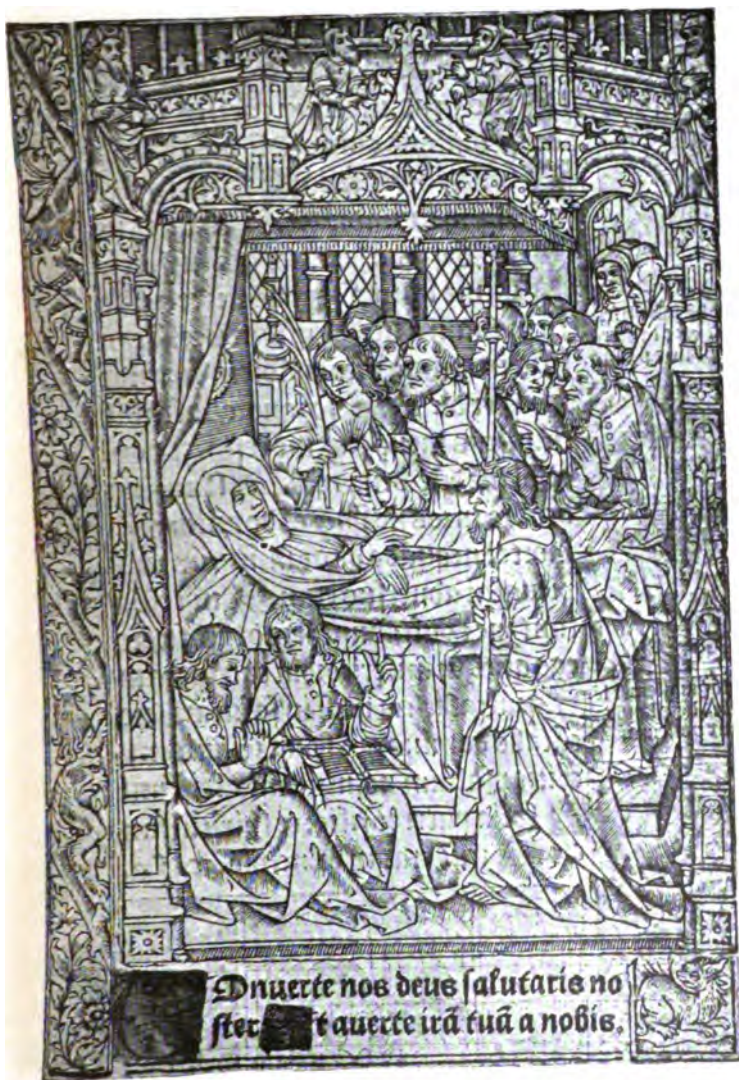


Fig. 4. — MORT DE LA VIERGE.



La belle planche de la Mort de la Vierge (fig. 4) orne l'office de Complies ; l'analogie entre la composition de cette scène, et celle représentée dans nos stalles, est frappante. (1)

La Vierge est étendue sur sa couche, les mains croisées, dans l'attitude du plus profond recueillement. Devant le lit sont assis deux apôtres, dont le premier, tenant un livre ouvert sur ses genoux, semble expliquer au second ce qui, dans la Sainte Ecriture, peut avoir trait à Marie. De l'autre côté, Saint Jean assiste la Vierge à ce moment suprême. Un autel est dressé derrière lui. Près de Saint Jean, un apôtre, le goupillon dans la main droite et un livre ouvert dans la gauche, récite les prières des agonisants. Le reste du collège apostolique, à l'exception de Thomas, complète l'assistance réunie à cet instant solennel.

Les Psaumes de la Pénitence se trouvent après les trois offices de la Vierge Marie, de la Croix et du Saint-Esprit.

Ils sont précédés de deux gravures, interverties au point de vue chronologique. La première, en effet, nous montre la bataille dans laquelle succombe l'époux de Bethsabée, Urie, placé au premier rang par ordre du roi David.

(1) Partie supérieure de la jouée contre le petit orgue de chœur.

Cf. Jourdain et Duval, les stalles de la Cathédrale d'Amiens, p. 231 du tirage à part (Duval et Herment, 1843).

Désarçonné, il est tué d'un coup de lance en pleine poitrine par un guerrier ennemi. La mêlée, du reste, est épouvantable, et la bataille extrêmement meurtrière.

La seconde gravure nous donne un sujet moins sévère : la scène de David et Bethsabée, (fig. 5) que le dessinateur s'est plu à embellir de toutes les grâces qu'a pu lui fournir son imagination. Elle est plongée jusqu'à mi-corps dans la vasque d'une fontaine, tandis que ses servantes s'empressent autour d'elle. L'une tient un miroir qui réfléchit son charmant visage, une autre lui apporte un peigne, une troisième des fruits, tandis que la dernière lui offre une coupe artistement travaillée.

Là, percent d'une façon piquante la recherche du costume et la gentillesse des physionomies toutes françaises de cette planche.

Au fond du jardin, le roi David, à sa fenêtre, se complait à observer avec attention ce spectacle qui le conduira au plus déplorable épisode de sa vie.

La voix du prophète Nathan arrêta le roi David dans sa chute, sa conscience s'ouvrit au repentir. Prosterné dans la solitude de son palais, accablé de remords, il traduisit sa douleur en des accents d'une poésie sublime. On sait sa pénitence et les sanglots de ses nuits sans sommeil, on sait qu'il laissa son nom au recueil immortel de ces hymnes sacrés, manuel séculaire de l'humanité qui souffre

et qui prie, et que l'Eglise conserve dans sa liturgie comme un de ses plus précieux joyaux.

Les Vigiles des Morts constituent un long office débutant par deux grandes gravures dont la première représente le Jugement dernier, la seconde, Lazare chez le mauvais riche. (fig. 6, réduite d'un tiers)

Cette planche est une page intéressante de la vie de famille au moyen âge.

Le mauvais riche est assis avec sa femme devant une table somptueusement garnie ; de nombreux serviteurs s'empressent autour d'eux, tandis que Lazare, les pieds couverts d'ulcères, les cliquettes à la main, entre dans la salle du festin ; les domestiques servent les plats et versent à boire sous la direction du maître d'hôtel qui se tient au fond, à côté du dressoir, et dirige le service.

Il n'y a sur la table que des couteaux, l'usage des fourchettes n'existant pas encore.

Lazare demande seulement les miettes qui tombent de la table, mais le riche ordonne à un valet de chasser cet intrus, tandis qu'un chien, confondant par sa tendresse la dureté de son maître, lèche les horribles plaies de l'infortuné.

Nous empruntons à Louis Veuillot l'épilogue de cette scène, il la traduit de Saint Luc en un style non moins concis que l'original :

« Le pauvre meurt, les anges le portent dans
« le sein d'Abraham ; le riche meurt à son tour et

« l'enfer est son tombeau. Du milieu des flammes
« il crie vers Abraham : Père, ayez pitié de moi,
« et envoyez Lazare afin qu'il trempe dans
« l'eau le bout de son doigt pour me rafraichir la
« langue ! Abraham répond à ce damné : Entre
« Lazare et toi, la justice a mis un abîme que ni
« toi ni lui ne pouvez franchir. »

La mise au tombeau clôt la série des grandes planches ; placée en tête de l'oraison en l'honneur du Saint-Sépulcre, elle reproduit cette scène d'une façon remarquable. Une expression de profonde douleur est répandue sur les visages des assistants ; le fond du tableau, très finement traité, nous offre une perspective assez étendue des principaux édifices de Jérusalem, notablement différente, cependant, de celle que nous avons déjà vue sur la planche représentant la scène du Calvaire.

Toutes les pages, sans exception, sont entourées de bordures pittoresques d'une grande variété. Les sujets religieux voisinent avec les profanes, quelquefois même, la fantaisie du dessinateur s'est oubliée jusqu'à la grivoiserie. Nous n'insisterons point sur ces sujets scabreux ; on trouvera dans l'« Histoire de la caricature au Moyen-Age », de Champfleury, les raisons de ce que notre temps peut appeler des écarts ; ce n'en étaient pas pour les gens du moyen-âge finissant, et nous n'avons pas à excuser ce qui ne choquait absolument pas les contemporains.

L'un des motifs répétés deux ou trois fois se retrouve sculpté en pierre dans l'escalier de l'hôtel de ville de Noyon, construit dans la première moitié du xvi^e siècle.

Des scènes champêtres, des chasses, des jeux afférents à chaque saison, tels que le colin-mailard, la main chaude, le cheval fondu, le jeu de la choule, les boules de neige, etc., le défilé d'une noce et autres petits sujets traités avec un sentiment artistique plein d'entrain, de naturel et d'esprit, qui en font comme autant de petits tableaux de mœurs de l'époque, jettent leurs notes gaies parmi les sujets sévères qui leur font vis-à-vis.

Des damoiseaux, juchés sur un pommier, cueillent des fruits qu'une demoiselle reçoit dans son tablier, tandis que sa compagne moissonne des fleurs.

Deux jouvenceaux, séparés de leurs amis par une faible barrière, se livrent à un jeu difficile à identifier ; serait-ce celui de « je m'assis » cité par Rabelais dans l'interminable liste des divertissements de son héros Gargantua.

En marge des mois, on distingue les principaux saints rencontrés dans leur cours, les différents travaux de chaque saison, de charmantes scènes d'intérieur, les sept sacrements, celui du mariage voisinant ironiquement avec la pénitence.

Au mois de Février, par exemple, un homme se chauffe au coin de l'âtre, où l'on voit la flamme

monter, tandis qu'un autre apporte un fagot, — une jolie vierge entourée d'anges, le martyr de sainte Apolline, le renard prêchant aux poules, motif que nous retrouvons dans les stalles de la Cathédrale, et une collation familiale, tels sont les sujets représentés dans les bordures. Ces exemples nous donnent un aperçu de la variété des illustrations.

Voici encore des « Histoires » en nombreux tableaux, comme celles des miséricordes de nos stalles, histoires de Joseph, de Job, de la chaste Suzanne, de l'enfant prodigue, de la vie de la Sainte Vierge, celle du Sauveur, avec parfois des scènes d'un réalisme qui n'est pas toujours en rapport avec la noblesse des épisodes sacrés.

Un exemple entre autres : un petit cartouche représente Judas pendu, revêtu d'une longue robe. On aperçoit son abdomen ouvert, laissant échapper ses intestins par une large plaie béante, tandis qu'un grand diable velu s'enfuit à toutes jambes, emportant en enfer l'âme du traître, sous la forme d'un petit enfant. Tout en courant, il se retourne pour considérer d'un air goguenard le corps du malheureux pendu.

Avec les vigiles des trépassés se déroule la célèbre danse des morts. Le dessinateur dispose adroitement ses couples dans un petit espace. Il drape la mort d'un bout de linge, lui donnant pour instruments le pic et la pelle, plutôt que la faux qui tiendrait trop de place.

Grimaçante comme un singe en présence de partenaires de tous sexes, de tous âges, de toutes conditions, merveilleusement signalés par leurs costumes, elle semble, par un vif dialogue et une mimique piquante, vouloir les persuader.

Quelques patients, avec une gravité souvent comique, cherchent à temporiser. Le sergent a beau tirer l'épée du fourreau, l'usurier s'arrêter pour une aumône tardive, le médecin examiner avec une attention affectée le contenu d'une fiole, tous sont entraînés vers la danse finale. La mort donne à l'avocat l'argument décisif, tandis qu'un amoureux cherche vainement à l'apitoyer sur son bonheur qui s'enfuit.

Seuls, de pauvres moines acceptent philosophiquement leur destinée.

La mort ne se laisse même pas intimider par les dames, malgré leurs efforts pour prolonger la conversation.

Le but moral de ces figures, malgré l'aspect grotesque qu'elles affectent quelquefois, frappe au premier coup d'œil ; elles rappellent aux hommes la fragilité de la vie, l'incertitude de l'heure fatale et l'inflexibilité de la mort qui ne respecte rien.

Faut-il rappeler que le cloître des Machabées, à Amiens, possédait sa danse des morts ? Nos Pères étaient familiers de cette idée qui ne les effrayait pas.

Dans les villes du Moyen-Age, où les décès

multipliés emplissaient de cadavres, les terrains toujours exigus qu'on réservait autour des églises, on ne put éviter l'habitude de faire place aux nouveaux venus en déterrants les plus anciens, dont les ossements seuls demeuraient. On mettait ces reliques à l'abri dans des ossuaires, pareils à ceux qu'on appelait reliquaires en Bretagne, qui donnèrent aux cimetières de ce temps-là un aspect que nous ne connaissons plus.

On voit dans Rabelais les gueux de Saint-Innocent se chauffer les mollets des ossements des morts, et l'ivrogne Jeannicot Desperriers déclarer qu'il avait bien vu au cimetière Saint-Innocent que les trépassés ont la langue bien sèche. (1)

Sur le mur de la trésorerie de l'abbaye de Saint-Riquier, se trouve peint « le dit des trois morts et des trois vifs », ce qui est une forme antérieure de la danse macabre qui nous occupe. (2)

Trois jeunes seigneurs à cheval, richement vêtus, portant le costume du xvi^e siècle et partant pour la chasse, semblent rencontrer à l'improviste, dans un carrefour indiqué par une croix fleurdelisée, trois fantômes, trois squelettes, dont l'un porte une flèche ailée, destinée à les frapper, le second une pique pour creuser leur fosse, et le troisième une bêche pour la combler. Le

(1) Voir au musée du Louvre le squelette du charnier des Innocents, sculpture anonyme d'une funèbre élégance.

(2) Cf. Louis Dimier, *les Danses Macabres et l'idée de la Mort dans l'Art chrétien* (Paris, 1902).

trouble et l'effroi se peignent sur leurs traits, leurs chevaux se cabrent, le faucon perché sur la main de l'un d'eux s'est envolé. Leurs sentiments religieux se réveillent et ils font acte de contrition tour à tour.

On pourrait appliquer aux gravures des Heures de Simon Vostre ce que M. Durand nous dit de l'imagerie des stalles :

« Dans tous les sujets, bibliques ou non, tous
« les accessoires, tous les costumes, tous les
« types de personnages, toutes leurs habitudes,
« tous leurs gestes, sont du temps où les stalles
« ont été exécutées.

« Il en résulte une sorte de travestissement,
« une bonhomie, qui ne détonne pourtant pas avec
« le texte sacré.

« Copiant ce qu'ils voyaient autour d'eux, nos
« artistes nous fournissent donc une mine iné-
« puisable de renseignements sur les mœurs, les
« costumes et les types de leur temps. » (1)

Les séries des Heures sont à peu près identiques à celles des stalles, et il semble que ces « histoires », notamment celles de Joseph et la vie de la Sainte-Vierge, aient particulièrement inspiré nos entailleurs d'images.

L'existence patriarcale de nos pères revit en ces scènes familières que nous avons eu le plaisir de faire passer sous les yeux, dans le but de

(1) Cf. Georges Durand, *Monographie de l'Eglise Notre-Dame, Cathédrale d'Amiens*, tome II, p. 166.

prouver l'influence de filiation des gravures des Heures de Simon Vostre sur les œuvres charmantes de poésie que sont les stalles de notre Cathédrale. Ces productions d'art, inspirées par la foi et le tempérament artistique de nos aïeux, ont entre elles une parenté indéniable que nous serions heureux d'avoir pu démontrer.

OUVRAGES REÇUS

PENDANT LES TROISIÈME ET QUATRIÈME TRIMESTRES DE 1906

I. Le Ministère.

1° Annales du musée Guimet, Bibliothèque d'études, XII, Bod-youl ou Tibet, par de Milloué ; — Annales du musée Guimet, Conférences, XVIII et XIX. — 2° Bulletin archéologique du comité des travaux historiques, 1906, 1. — 3° Bulletin historique et philologique du comité des travaux historiques, 3, 4, 1905. — 4° Discours prononcés au Congrès des Sociétés savantes (21 avril 1906), par MM. Brette et Poincaré. — 5° Journal des Savants, juin-novembre 1906. — 6° Nouvelles Archives des Missions Scientifiques et Littéraires, XIII, 3; — 7° Revue de l'Histoire des Religions, LIII, 2-3; LIV, 1. — 8° Revue des études grecques, XIX, 1-2, 1905. — 9° Revue historique, XCI, 2, 1906 ; XCII, 1-2, 1906.

II. La Préfecture de la Somme.

1° Conseil général, 1^{re} session ordinaire de 1906, Rapports, etc. — 2° Travaux du Conseil d'hygiène départemental, 1905.

III. Les Auteurs.

1° M. l'abbé Bouvier, Histoire de l'église et de l'ancien archidiocèse de Sens, tome I ; Des origines à l'an 1122. — 2° M. de Calonne, M. Poujol de Fréchencourt, Notice biographique. — 3° Comte du Chastel de la Howarderie, Préface pour une généalogie de la maison de Lannoy. — 4° M. Delignières, Notice sur M. Morel d'Arleux, etc. — 5° M. Pierre Dubois, Un monument disparu du canton de Grandvilliers ; Le château de Sarcus ; Saint-Valery, par l'image, etc. — 6° M. G. Durand, Les Lannoy, Polleville et l'Art italien dans le nord de la France. — 7° D^r Leblond, Marque de verriers sur un barillet gallo-romain, trouvé à Beauvais. — 8° M. Thieullen, Les préjugés et les faits en industrie préhistorique. — 9° M. Jehan Thorel, La première chanson. — 10° M. Oct. Thorel, Compte rendu des travaux de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1904-1905.

IV. Donations.

1° Don de M. Carbon, Catalogue annoté de la bibliothèque de M. Boudon. — 2° Don de M. le V^e de Civiile, Dissertation sur l'établissement des manufactures d'étoffes dans les

villages du royaume de France et spécialement dans les villages de la province de Picardie. — 3° Don de M. H. Haro, Collection de M. Mercier, de Niort. Catalogue. — 4° Don des héritiers de M. Piette, Edouard Piette, 1827-1906 ; Le chevêtre et la semi-domestication des animaux aux temps pleistocènes, par Ed. Piette ; Déplacement des glaces polaires, etc., par Ed. Piette ; Fibules pleistocènes, par Ed. Piette ; Gravures du Mas-d'Azil et statuette de Menthon, par M. Ed. Piette ; Classification des sédiments formés dans les cavernes pendant l'âge du renne, par Ed. Piette ; Les écritures de l'âge glyptique, par Ed. Piette. — 5° Don de M. Schytte, La Chartrreuse de St-Honoré de Thuison, près Abbeville, par l'abbé F.-A. Lefebvre.

V. Acquisitions.

1° Corpus inscriptionum latinarum, etc., Inscriptiones trium Galliarum et Germaniarum, Pars I, fasciculus II, Inscriptiones Belgicæ, par MM. Hirschfeld et Zangmeister. — 2° Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, fasc. 39. — 3° Dictionnaires des arts, métiers et professions, etc., par A. Franklin. — 4° Répertoire des sources historiques du moyen-âge, par l'abbé Ulysse Chevalier, tomes I et II.

VI. Sociétés Françaises.

1° Association des Rosati picards, d'architecture religieuse et civile en Picardie, par M. G. Durand. — 2° L'Amiénois Delambre et la mesure du mètre, par M. V. Brandicourt. — 3° Noyon, par M. A. Rostand. — 4° Pus ed bruit que d'mau, saynète picarde, par Seurvât. — 5° Académie d'Amiens, Mémoires LII, 1905. — 6° Académie d'Arras, Mémoires, 2° S., XXXVII. — 7° Académie de Clermont-Ferrand, Bulletin de l'Auvergne, 1906, n° 1-8. — 8° Académie de Dijon, Mémoires, 4° S., X, 1905-1906. — 9° Académie Delphinale, Bulletin, 4° S., XIX, 1905. — 10° Académie de Macon, Annales, 3° S., IX. — 11° Académie des inscriptions et belles-lettres, Comptes rendus, mars-septembre 1906. — 12° Académie de Stanislas, Mémoires, 6° S., III. — 13° Académie de Vaucluse, Mémoires, 2° S., VI, 1-3. — 14° Commission archéologique de Narbonne, Bulletin, IX, 2, 1906. — 15° Faculté des lettres d'Aix, Annales, tome II, 1-2, 1906. — 16° Société académique de Brest, Bulletin XXX, 2° S., 1904-1905. — 17° Société académique de l'Oise, Inventaire sommaire de la collection Bucquet-Auxcousteaux, etc., par le D^r V. Leblond. — 18° Société académique de Poitiers, Bulletin, juillet-décembre, 1905, jan-

vier-mars, 1906. — 19° Société archéologique de Bordeaux, Comptes rendus, XVIII, 1-2. — 20° Société archéologique de la Charente, Bulletin et Mémoires, 1904-1905, 7° série, V. — 21° Société académique de Nantes, Annales, 8° série, tome VI. — 22° Société archéologique de Nantes, Bulletin XLVII, 1, 1906 ; Album. — 23° Société archéologique de Provence, Bulletin, 1906, 6. — 24° Société archéologique de Rambouillet, Mémoires, XIX. — 25° Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, Bulletin et Mémoires, XXXV. — 26° Société archéologique et historique de l'Orléanais, Bulletin, XIV, 1905, n° 4, 1906, n° 1 ; Mémoires, XXX. — 27° Société Belfontaine d'Emulation, Bulletin, 25, 1906. — 28° Société d'Agriculture de Boulogne-sur-Mer, Bulletin, 2° S., VII, 3-5. — 29° Société d'Agriculture, etc., de la Haute-Saône, Bulletin, 4° S., 5. — 30° Société d'Agriculture, etc., de Lyon, Annales 1905. — 31° Société d'Archéologie et de statistique de la Drôme, Bulletin juillet-octobre 1906. — 32° Société d'Archéologie Lorraine, Bulletin mensuel, VI, 6-11, 1906. — 33° Société de la Diana, Bulletin, XIV, 8 ; XV, 1. — 34° Société de l'Ecole des Chartres, Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 1906, 3, 4. — 35° Société de l'histoire de France, Annuaire-Bulletin, 1905, 4, 1906, 1, 2 ; Chronique et annales de Gilles le Muisit, par H. Lemaître ; Chronique de Jean le Bel, II ; Mémoires du conseil de 1661, par de Boislisle, II ; Mémoires du comte de Souvigny, par de Contenson, I. — 36° Société de l'histoire de Paris, Mémoires, XXXII, 1905 ; Bulletin, XXXII, 1905. — 37° Société d'Emulation d'Abbeville, Bulletin, 1-2, 1906. — 38° Société d'Emulation de la Seine-Inférieure, Bulletin, 1905. — 39° Société d'Emulation des Vosges, Annales, 82° année, 1906. — 40° Société d'Emulation du Doubs, Mémoires, 7° S., IX, 1905. — 41° Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône, Mémoires, 2° S., I, n° 2. — 42° Société de S'-Jean, Notes d'art, etc., 18° année, n° 6-9. — 43° Société des Amis des Sciences de Rochechouart, Bulletin, XV, 2. — 44° Société des Antiquaires de France, Bulletin et Mémoires, 7° S., V, 1904-1905. — 45° Société des Antiquaires de la Morinie, Bulletin, XI, 1-2, 1906. — 46° Société des Antiquaires de l'Ouest, Bulletin, 2° S., X, 1-2, 1906. — 47° Société des Antiquaires du Centre, Mémoires, XXIX, 1905. — 48° Société des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis, Revue de Saintonge, XXVI, 4-6, 1906. — 49° Société des études historiques et scientifiques de l'Oise, Bulletin, I, 1-3, 1905. — 50° Société dunoise, Bulletin, juillet-octobre, 1906. — 51° Société dunkerquoise, Mémoires, 1905, XLII ; 1906, XLIII. — 52° Société d'Avranches et de Mortain, Revue de l'Avranchin, XIII,

1-2, 1906. — 53° Société de Clermont de l'Oise, Bulletin, 1, 1906. — 54° Société de l'Aveyron, Mémoires, IX, 1859-1867 ; X, 1868-1873 ; XVI n° 1 ; Procès-verbaux, n° 1, 4, 7, 9. — 55° Société libre de l'Eure, Recueil des travaux, 6° S., III, 1905. — 56° Société archéologique de l'Orléanais, Bulletin, XIV, 2, 1906. — 57° Société de l'Yonne, Bulletin, LIX, 1905. — 58° Société de Montbéliard, Mémoires, XXXIII. — 59° Société de Pontoise, Mémoires, XXVII, 1. — 60° Société de Tarn-et-Garonne, Bulletin, XXVIII, 1-4, 1905. — 61° Société de Touraine, Bulletin, XV, 5 et 6, 1906. — 62° Société du Gâtinais, Annales, 1906, 2-3. — 63° Société du Limousin, Bulletin, LVI, 1. — 64° Société du Vimeu, Bulletin 1906, n° 6-11. — 65° Société Florimontane d'Annecy, Revue Savoisienne, XLVII, 1906, 2, 3. — 66° Société Havraise d'études diverses, Recueil des publications, 1904, 2-3 ; 1905, 1. — 67° Société historique de Compiègne, Bulletin XI, Procès-verbaux, XII, XIII et XIV. — 68° Société historique et archéologique de Langres, Bulletin V, septembre 1906. — 69° Société historique et archéologique du Maine, Revue du Maine, LIX, 1, 1906. — 70° Société historique et archéologique du Périgord, Bulletin, XXXII, 3-5, 1906. — 71° Société industrielle d'Amiens, Bulletin, XLIV, 1, 2, 1906. — 72° Société linnéenne du Nord de la France, Bulletin, XVIII, mai-août 1906. — 73° Société régionale des Architectes du Nord, L'Architecture et la construction dans le Nord, XVI, 4-12, 1906. — 74° Société Savoisienne de Chambéry, Mémoires et documents, XLIV, 1-2. — 75° Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, Bulletin XXVIII, 2-7.

VII. Sociétés étrangères.

1° Académie royale de Munich, Sitzungsberichte, 1906, 2 ; Abhandlungen, XXIV, 1 ; Festrede, 14 mars 1906. — 2° Musée de Mayence, Mainzer Zeitschrift, I, 1906, supplément. — 3° Société de Darmstadt, Archiv, nouvelle série, IV, 2 ; Beitrag, II, 4 et III, 1 ; Quartal blatter, III, 17-20, IV, 1-2. — 4° Société de Gœttingue, Nachrichten, Geschäftliche Mittheilungen, 1906, 1 ; Nachrichten Philol., Hist. Klasse 1906, 1, 2. — 5° Société d'histoire de la Thuringe, Zeitschrift, XVI, 2 ; XVII, 1. — 6° Société historique de la Basse-Saxe, Zeitschrift, 1906, n° 2. — 7° Académie impériale de Vienne, Almanach, années 1904 et 1905 ; Denkschriften, LI et LII ; Archiv, XCIII, 2, et XCIV, 1 ; Sitzungsberichte, CXLIX et CL ; Fontes rerum austriacarum, LVIII. — 8° Académie d'Archéologie de Belgique, Annales, LVIII, 1, 2 ; 1906 ; Bulletin,

1906, 1, 2. — 9° Académie royale de Belgique, Bulletin, classe des lettres, etc., 1906, 1-4 ; Biographie nationale, XVIII, 2 ; Mémoires in-8°, nouvelle série, I, 4 ; Annuaire, 72^e année, 1906. — 10° Cercle historique et archéologique de Courtrai, Bulletin, III, 2-4 ; IV, 1. — 11° Cercle archéologique du pays de Waas, Annales, XVII, 3, 1898 ; XXV, 2, 1906. — 12° Institut archéologique Liégeois, Bulletin, XXXV, 1 et 2. — 13° Société d'archéologie de Bruxelles, Annales, XX, 1-11, 1906 ; Annuaire, XVII, 1906. — 14° Société archéologique de Charleroi, Documents et rapports, XXVIII. — 15° Société belge de Numismatique, Revue belge de numismatique, 1903, n° 2-4, LXII. — 16° Société des Bollandistes, Analecta, XXV, 2, 3. — 17° Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, Mémoires et publications, tome LVII. — 18° Société archéologique de Tournai, Annales, nouvelle S., X, 1-2. — 19° Société du Limbourg, Bulletins XXII et XXIII. — 20° Société historique de Gand, Bulletin, 14^e année, n° 5. — 21° Académie d'Amsterdam, Verhandelingen, VI, 2-4 ; VII, 1-2 ; Licinius Tonsor ; Jaarboek, 1905 ; Verslagen en Mededeelingen, VII. — 22° Société de Leeuwarden, 77^e rapport ; de Vrije fries, tome XX, n° 2 et 3. — 23° Société de Leyde, Levensberichten 1905-1906 ; Handelingen, 1905-1906. — 24° Instituto Lombardo, Rendiconti, 2^e S., XXXVIII, 17-20 ; XXXIX, 1-16. — 25° Académie de Christiania, Skrifter, 1905. — 26° Académie de St-Petersbourg, Bulletin, XVII, n° 5 ; XVIII, XIX, XX et XXI. — 27° Société archéologique de St-Petersbourg, Bulletin II, 1-2 ; VII, 1 ; XVI, 2-4 ; Materialia, I, 1905. — 28° Institution Smithsonianne, Antiquities of the Jemez plateau, par E. Hewett. — 29° Musée de Mexico, Anales, 2^e epoca, III, 5-10.

VIII. — Périodiques.

1° Annales de l'Est et du Nord, II, 3, 4. — 2° Bulletin historique du diocèse de Lyon, 7^e année, 4-6, 1906. — 3° La Revue héraldique, XXII, 5, 6 ; XXIII, 1-4. — 4° Le Dimanche, 1906, 17 et 24 juin, 1, 8, 15, 22 et 29 juillet ; 5, 12, 19 et 26 août ; 2, 9, 16, 23, 30 septembre ; 7, 14, 21, 28 octobre ; 4, 11, 18, 25 novembre ; 2, 9, 16 décembre. — 5° Notre Picardie, I, 1-6, 1906. — 6° Revue de l'Art chrétien, 5^e S., tome II, n° 3-5, 1906. — 7° Revue des Questions historiques, 1906, 159^e liv. — 8° Revue épigraphique, V, avril 1905, juin-septembre 1906. — 9° Revue Mabillon, II, 2, 1906. — 10° Revue numismatique, 4^e S., X, 2, 3, 1906.

TABLE DES MATIÈRES

A

- Ablaincourt, 513.
Acousmates, 521.
Actes de mariages relevés à Coisy, 27.
Acy (M. Cadot d'), sa mort, 232, 251.
Adhésion à un vœu pour la conservation des édifices et
objets d'art religieux, 502.
Ambiani. — Etymologie de leur nom, 286.
Antoine (M. H.), élu membre non résidant, 524.
— Remercie, 545.
Ardoise portant une inscription, 85.
Arme en silex trouvée à Longpré-lès-Amiens, 320.
Armes d'Amiens, 137, 285, 522.
Atelier néolithique de Belloy-sur-Somme, 80.

B

- Balédent (M.), élu membre de la Société, 131.
— Remercie, 134.
Bardoux (M. l'abbé), remercie de son admission comme
membre non résidant, 1.
Bas-relief d'albâtre, 525.
Bas-relief de l'église d'Hailles, 516.
Beaumont (M. le C^e de), élu membre de la Société, 510.
— Remercie, 512.
— Sa mort, 522.
Beaurain (M.), — Note sur la tombe de F. de Créquy, 279, 322.
Belloy-sur-Somme. — Atelier néolithique, 80.
Bernard (M. le D^r E.), élu membre de la Société, 4.
— Remercie, 10.
— Sa mort, 560.
Bernay-en-Ponthieu. — Le Relais de Poste, 147.
Berseaucourt (M. de), élu membre de la Société, 418.
— Remercie, 423.
Billoré (M. l'abbé), élu membre de la Société, 418.
— Remercie, 423.

- Bizet (M.)**, élu membre non résidant, 518.
— Remercie, 520.
— Lauréat en 1906, 569.
— Remercie, 570.
- Blandin (M. l'abbé)**, élu membre de la Société, 290.
— Remercie, 299.
- Blériot (M.)**, élu membre de la Société, 131.
— Remercie, 134.
- Bonnault d'Houët (B^{re} de)**, Genlis ou Jenlis, 36.
- Bocquet (M.)**, élu membre de la Société, 131.
- Boinet (M. A.)**, élu membre non résidant, 236.
— Remercie, 242.
— Panneaux de bois sculpté provenant de l'Abbaye de St-Riquier, 133, 327.
— Note sur Antoine de Créquy, 500.
- Boquet (M. J.)**, de la commission des recherches, 4, 237, 496.
— De la commission des finances, 12.
— Vice-président, 79, 136.
— Président, 426.
— Remercie, 429.
— Discours en prenant la présidence, 499.
— Discours en installant M. l'abbé Leroy, 505.
— Les Fresques de l'ancien couvent des Minimes d'Amiens, 579.
- Boucher (M. l'abbé)**. — Discours en prenant la présidence, 7.
— Sa mort, 9.
— Ses funérailles, 13.
- Boudon (M. G.)**, de la commission de la bibliothèque, 4, 237.
— Donation de Henri III à l'Hôtel-Dieu d'Amiens, 8.
— Ses funérailles, 302.
- Boulanger (M. J.)**, élu membre de la Société, 4.
— Remercie, 10.
- Boulanger (M. Norbert)**. — Propose de fixer par des inscriptions les souvenirs du vieil Amiens, 291.
— De la commission des inscriptions locales, 301.
- Bouthors (M. l'abbé)**, sa mort, 522.
- Boutray (M. le B^{re} R. de)**. — Excursion à Coucy, 292.
- Bouvier (M. l'abbé)**, élu membre de la Société, 496.
— Remercie, 501.
- Brandicourt (M.)**, de la commission des impressions, 496.
— De la commission de la bibliothèque, 4, 237, 497.
— Discours aux obsèques de M. l'abbé Boucher, 14.
— Le témoignage historique des plantes, 54.

- Elu Président, 79.
- Signale un atelier néolithique à Belloy-sur-Somme, 80.
- Président pour 1905, 136.
- La faune et la flore de la Cathédrale d'Amiens, 170.
- Discours en inaugurant l'année 1905, 237.
- Propose de proroger la date des études de la Société, 240.
- Discours aux funérailles de M. Leleu, 248.
- Discours en offrant un objet d'art à M. Poujol de Fréchencourt, 258.
- Discours en installant M. l'abbé Mantel, 275.
- Discours aux funérailles de M. Boudon, 303.
- Discours aux obsèques de M. Poujol de Fréchencourt, 420.
- Clochers de Picardie, 430.
- Discours en quittant la présidence, 497.
- Brimeu (Famille de), 86.
- Buisson-Ardent (Le). — Peintre du Musée d'Amiens, 302, 336, 515.
- Bulot (M. l'abbé), élu membre de la Société, 4.
 - Remercie, 10.

C

- Cabry (M.), élu membre de la Société, 320.
 - Remercie, 413.
- Cailliot (M.), Elu membre de la Société, 89.
 - Remercie, 122.
- Caix-en-Santerre. — Achat de la trouvaille qui y fut faite, 70, 80.
- Calippe (M. l'abbé), élu membre de la Société, 285.
 - Remercie, 287.
- Calonne (M. de), de la commission du legs Janvier, 4, 237, 497.
 - De la commission des finances, 12, 25.
 - De la commission des inscriptions locales, 301.
 - De la commission du concours de 1906, 548.
 - Amiens au XIX^e siècle, 145.
 - Notice biographique sur M. Poujol de Fréchencourt, 480.
 - Rapport sur le concours de 1906, 568.

Cardon (M. l'abbé), de la commission de la bibliothèque,
4, 237, 497.

— La Protection apostolique et le cens pontifical
en Picardie au moyen-âge, 93.

Cartulaire de St-Corneille de Compiègne, * 123.

Cauët (M. l'abbé), membre non résidant, 573.

— Remercie, 576.

Caumartin (M.), sa mort, 560.

Cayeux-sur-Mer. — Etymologie, 285.

Chapelle de la famille de Bailleul à St-Louis-en-l'Île,
Paris, 508.

Choquet (M.), élu membre de la Société, 320.

— Remercie, 413.

Clochers de Picardie, 430.

Collombier (M.), de la commission des recherches, 4, 237, 496.

— De la commission des finances, 12.

Colombier (M.), maire de Péronne, élu membre de la So-
ciété, 4.

— Remercie, 281.

Comelle. — La lanterne des morts, 21, 82.

Conservation du théâtre d'Amiens, 414, 415.

Cordellères, ornements d'architecture, 525.

Cornaille-Passet (M.), élu membre non résidant, 518.

— Remercie, 520.

Corpus inscriptionum latinarum, 563.

Cosserat (M. M.), de la commission du legs Janvier, 4, 237,
497.

— Rapport sur les finances, 260, 510.

Cosserat (M. Pierre), élu membre résidant, 290.

— Remercie, 299.

— Secrétaire annuel, 426, 573.

Courtrai. — Echange de publication avec le cercle archéol.
de cette ville, 68.

Coutumes des Protestants picards réfugiés en Allemagne,
560.

Crépin (M. l'abbé), élu membre de la Société, 320.

— Remercie, 413.

Créquy (Antoine de), 500.

Créquy (François de). — Sa tombe, 279, 322.

Crevecœur-le-Grand. — Inscription, 501.

Cricirus. — Chef suession, 561.

Cuisset (M. l'abbé), élu membre non résidant, 258.

D

Danzel d'Aumont (M.). — Sa mort, 424.

- Debry (M.), élu membre non résidant, 513.
— Remercie, 516.
- De Caudaveine (M.), élu membre de la Société, 290.
— Remercie, 299.
- Découverte de mohnaies, 519.
- Dehesdin (M.), élu membre de la Société, 496.
— Remercie, 509.
- Delisle (M.), élu membre de la Société, 290.
— Remercie, 299.
- Demailly (M.), élu membre de la Société, 425.
— Remercie, 429.
- Demangeon (M.), — Analyse de son ouvrage sur la Picardie, 291.
- Deneux (M. l'abbé), membre non résidant, 568.
— Remercie, 570.
- Deschamps (M.), — Coutume des réfugiés picards en Allemagne, 560.
- Destruction d'anciennes maisons, 510.
- Devillers (M.), sa mort, 429.
- Dieppe (M.), élu membre de la Société, 131.
- Dimppe (M. Osw.), sa mort, 522.
- Discours de M. Durand en quittant la présidence, 5.
— de M. l'abbé Boucher en prenant la présidence, 7.
— de M. Brandicourt aux obsèques de M. l'abbé Boucher, 14.
— de M. Brandicourt en inaugurant l'année 1905, 237.
— de M. Brandicourt aux funérailles de M. Leleu, 248.
— de M. Brandicourt en offrant un objet d'art à M. Poujol de Fréchencourt, 250.
— d'installation de M. l'abbé Mantel, 261.
— de M. Brandicourt en réponse à M. l'abbé Mantel, 275.
— de M. Brandicourt aux funérailles de M. Boudon, 303.
— de M. Brandicourt aux obsèques de M. Poujol de Fréchencourt, 420.
— de M. Brandicourt en quittant la présidence, 497.
— de M. Boquet en prenant la présidence, 499.
— d'installation de M. l'abbé M. Leroy, 502.
— de M. Boquet à M. l'abbé Leroy, 505.
- Donation de Henri III à l'Hôtel-Dieu d'Amiens, 8.
- Dons au Musée de Picardie, 425.
- Douai (M.), élu membre de la Société, 285.
- Douilly. — Inscription relative à la fondation de l'église, 85.

- Douville-Maillefeu (C^{te} de), élu membre de la Société, 418.
— Remercie, 423.
- Dubois (M. Alain), élu membre de la Société, 4.
— Remercie, 10.
- Dubois (M. Pierre), de la commission du legs Janvier, 4, 237.
— De la commission des recherches, 4, 237, 406.
— De la commission des inscriptions locales, 301.
— Rapport sur l'exposition des primitifs français, 71.
— Propose d'y photographier les œuvres picardes, 85.
— Note sur un congrès à Arras, 90.
— La Picardie et l'exposition des primitifs français, 195.
— Etude sur des peintures d'origine picarde, 241.
— Reçoit les palmes académiques, 290.
— Note sur les pierres-figures, 321.
— Vice-président, 426.
— Classement de l'église de Picquigny, 511, 512.
— Note sur le dieu Gesacus, 525.
— Excursion à Abbeville et à St-Riquier, 525.
— Président, 573.
- Duceux (M.), élu membre non résidant, 548.
— Remercie, 560.
- Durand (M.), Discours en quittant la présidence, 5.
— De la commission des impressions, 4, 236, 496.
— De la commission des inscriptions locales, 301.
— Obtient un prix de l'Institut, 88.
— Gravure sur bois représentant les armes d'Amiens, 137, 285.
— Membre correspondant de l'Institut, 232.
— Les Lannoy de Folleville, etc., 571.
- Duvette (M. Abel), élu membre de la Société, 290.

E

- Echange de publications avec la Société de St-Malo, 10.
— — avec le Cercle arch. de Courtrai, 68.
— — avec la Société d'hist. du Vimeu, 288.
— — avec la Revue Mabillon, 301.
— — avec les Rosati picards, 424.

Epigraphie des Ambiani, 563.
Etrennes ou visites du jour de l'an, 8.
Etymologie du nom de Cayeux-sur-Mer, 285.
— **du nom des Ambiani**, 286.
Excursion du 29 Mars 1905 à Coucy, 292.
Excursion du 17 Juillet 1906 à Versailles, 548.
Exposition des primitifs français, 195.

F

Farcy (M. de), note sur des Manuscrits aux armes du Cardinal Hémart, 508.
Faune et Flore de la Cathédrale d'Amiens, 170
Flinois (M.), élu membre non résidant, 301.
— **Remercie**, 319.
Follet (M. l'abbé), élu membre non résidant, 513.
— **Remercie**, 516.
Fonts baptismaux anciens, 128.
Fouilles à Amiens, 128.
Four banal d'Ablaincourt, 513.
Fournival (Richard de), étude par M. l'abbé Mantel, 261.
France (M. de), élu membre non résidant, 246
— **Remercie**, 521.
Francqueville (Mgr), sa mort, 429.
Francqueville (M. de), signale une vente de bois sculptés à Pernois, 10.
— **Propose des réunions périodiques de la Commission des recherches**, 70.
— **Epée et lance trouvées à Tirencourt**, 75-90.
— **Chargé d'acquérir des faïences de Vron**, 80-85.
— **Plaque émaillée aux armes de Halluin**, 75.
— **Moulins anciens**, 510.
— **Signale la destruction d'anciennes maisons**, 510.
— **Vice-Président**, 573.
Fresques de l'ancien couvent des Minimes d'Amiens, 579.
Froideval (M.), élu membre non résidant, 246
— **Remercie**, 251.
Froissy (M. de), élu membre non résidant, 246.
— **Remercie**, 251.
Funérailles de M. l'abbé Boucher, 13.
— **de M. Boudon**, 302.
— **de M. Leleu**, 247.
— **de M. Poujol de Fréchencourt**, 419.

Q

Gallois (M. l'abbé). — Note sur des sculptures de St-Riquier, 516.

Garet (M.), élu membre de la Société, 496.

— Remercie, 501.

Gellé (M.), député, élu membre de la Société, 418.

— Remercie, 423.

Genlis ou **Jenlis**, par M. de Bonnault d'Houët, 36.

Gesacus, divinité gauloise, 518, 525.

Girodie (M.). — Note sur la chapelle de Bailleul à St-Louis-en-l'Île, à Paris, 508.

Gosselin (M.), élu membre de la Société, 285.

— Remercie, 287.

Gothiques et Japonais, 578.

Goudallier (M.). — Les étrennes et les visites du jour de l'an, 8.

— Le magnétisme appliqué à l'archéologie, 27.

— Note sur Quentin de la Tour, 27, 127.

— Les premières cartes géographiques de Sanson, d'Abbeville, 127.

— Le poème de Robert le Diable, 127.

— Note sur Sainte-Beuve, 127.

— Note sur une relique du chef de St Jean-Baptiste, à Lignières-en-Berry, 127.

— Note sur des peintures de Simon Marmion, 146.

— Note sur Godefroy Hermant, 247.

— Etymologie du nom de Cayeux-sur-Mer, 285.

— Lettres de rémission en faveur d'un homme d'armes, 286.

— L'Hypocauste de Beauvais, 418.

— Note sur Helimand, 514.

— Parcs et jardins de Picardie, 514, 526.

— Note sur Pierre de Maricourt, 524.

— Gothiques et Japonais, 578.

Grand-Saint-Bernard. — Inscription d'un Amiénois, 89.

Gravure sur bois aux armes d'Amiens, 137, 285, 522.

Guerlin. — La famille de Brimeu à Anvers, 86.

Guyencourt (M. de), de la commission des impressions, 4, 236.

— de la commission des recherches, 4, 237, 496.

— de la commission du legs Janvier, 497.

— de la commission de la bibliothèque, 497.

— Offre une peinture du Frère Luc, 4.

- Note sur une verrerie gallo-romaine, 56.
- Note sur une peinture ancienne, 79.
- Inscription sur ardoise trouvée à Douilly, 85.
- Note sur une stèle trouvée à Amiens, 89.
- Note sur des fouilles à Amiens, 286.
- Etymologie du nom des Ambiani, 286.
- Elu secrétaire perpétuel, 426.
- Bas-relief de l'église d'Hailles, 516.
- Le dieu Gesacus, 518.
- Compte rendu des travaux de l'année 1905-6, 588.

H

- Hacquart (M.), élu membre non résidant, 85.
- Remercie, 87.
- Hailles. — Bas-relief de l'église, 516.
- Ham. — Vue du Château, 520.
- Hardion (M.), Membre non résidant, 568.
- Remercie, 570.
- Helinand, 514.
- Heren (M.). — Actes de mariages relevés à Coisy, 27.
- Eglise de Molliens-au-Bois, 74.
 - Silex trouvés à Molliens-au-Bois, 86.
 - Ménage d'viux, 90.
 - Etude sur les pierres-figures, 302.
- Hermant (Gaufrey). — Note biographique, 247.
- Hespel (M. d'), élu membre non résidant, 301.
- Remercie, 319.
- Heures (les) de Simon Vostre, 608.
- Huguet (M.). — Lauréat du concours de 1906, 418.
- élu membre de la Société, 496.
 - Remercie, 501.
- Hypocauste de Beauvais, 418.

I

- Ingelburge, 20.
- Inscription de Crevecœur-le-Grand, 501, 511.
- de l'église de Douilly, 85.
 - d'un Amiénois au Grand-Saint-Bernard, 89.
 - du Pont-de-Metz, 565.

J

- Journée (M.). — Lauréat de la Société, 133.
- Remercie, 134.

K

Kermaingant (M. de), élu membre de la Société, 12.

L

Labande (M.). — Le Buisson ardent d'Amiens, 515.

— La Faloise (Seigneurie de), 98.

Lanes (M.), élu membre non résident, 513.

— Remercie, 516.

Lannoy (Antoine de). — Son médaillon en marbre, 418.

Lannoy (famille de). — Note, 546.

Lannoy (les) de Folleville, etc., 571.

Lanterne des morts de Comelle, 21, 82.

Lasorne (M. l'abbé), élu membre de la Société, 418.

— Remercie, 423.

Latour (Quentin de la), 27.

Lecomte (M. F.), élu membre de la Société, 418.

— Remercie, 423.

Ledieu (M. L.), de la commission des concours, 126, 548.

— Rapport sur les finances, 12, 246, 502.

— De la Commission de la Picardie historique
et monumentale, 567.

Lefebvre-Pontalis (M.), élu membre de la Société, 418.

— Remercie, 423.

Leleu (M.). — Ses funérailles, 247.

Leroy (M. l'abbé), Doyen de Molliens-Vidame, sa mort, 18.

Leroy (M. l'abbé Maurice), élu membre résidant, 245.

— Remercie, 251.

— Monographies paroissiales, 279.

— Rapporteur du concours d'histoire, 417.

— Discours d'installation, 502.

— Inscription de Crévecœur-le-Grand, 511.

— Four banal d'Ablaincourt, 513.

Le Senne (M. l'abbé), élu membre de la Société, 320.

— Remercie, 413.

Loisne (M. le Cte de), élu membre de la Société, 25.

— Remercie, 68.

— Superstitions, etc., à Montreuil-s.-Mer, etc., 361.

Longpré-les-Amiens, 320.

Louvegny (Jehan de), 240.

Luc (Le Frère). — Peintre dont il est l'auteur, 4.

Luçay (M. le Cte de). — Sa mort, 414.

Lucieux. — Découverte de monnaies, 519.

M

- Macqueron (M.). — Note sur l'inscription d'un Amiénois au Grand-Saint-Bernard, 89.
- Magnétisme appliqué à l'Archéologie, 27.
- Maillet (M. le D'), élu membre de la Société, 25.
- Remercie, 68.
- Maison de la Fouine à Amiens, 105.
- Mantel (M. l'abbé), de la commission du legs Janvier, 237, 497.
- Discours d'installation, 261.
- Analyse de l'ouvrage de M. Demangeon sur la Picardie, 291.
- Manuscrits aux armes du cardinal Hémart, 508.
- Marchand (M. l'abbé), sa mort, 88.
- Maricourt (Pierre de), 524.
- Marsaux (M. l'abbé). — Le Buisson ardent du Musée d'Amiens, 302, 336.
- Martinval (M. l'abbé), sa mort, 512.
- Médaille d'Antoine de Lannoy, 418.
- Mély (M.), titulaire du prix du Cange, 414.
- Merocourt (M. P. le Noir de Feuillères de), membre non résidant, 568.
- Remercie, 570.
- Milvoy (M.), de la commission des recherches, 4, 237, 496.
- Découvertes de monnaies à Luceux, 519.
- Préservation du mobilier des églises, 577.
- Molliens-au-Bois. — Ancienne église, 74.
- Silex taillés, 86.
- Monographies paroissiales, 279.
- Montreuil-sur-Mer, 361.
- Monument à Boucher de Perthes, 515.
- Moulins anciens, 510.

N

- Notice biographique sur M. Poujol de Fréchencourt, 480.
- Noviodunum Suessionum, 517.

O

- Ochancourt. — Peinture provenant de ce village, 80.
- Olive (M. l'abbé), lauréat de la Société, 133, 569.
- Remercie, 134, 570.
- Ouvrages reçus, 58, 113, 226, 307, 408, 489, 508, 633.

P

Paillart (M.), élu membre non résidant, 236.

— Remercie, 242.

Panneaux de bois sculpté provenant de l'abbaye de Saint-Riquier, 327.

Parcs et jardins de Picardie, 514, 526.

Pathologie des rois de France, 19.

Payen (M.), élu membre non résidant, 548.

— Remercie, 560.

Peinture du Musée d'Amiens. — Le Buisson ardent, 302.

Peinture du Nord de la France. — La Ste-Famille, 252.

Peinture provenant d'Ochancourt, 241.

Pernois. — Vente de poutres sculptées y existant, 10, 75.

Picard (M.), sa mort, 129.

Picquigny. — Classement de l'église, 511-512.

Pierres-figures, 302, 321.

Piette (M.), sa mort, 546.

Pillot (M.), élu membre non résidant, 568.

Pinsard (M), de la commission des recherches, 4, 237, 496.

— De la commission de la bibliothèque, 4, 237, 497.

— De la commission des inscriptions locales, 301.

— Note sur une arme en silex trouvée à Longpré-lès-Amiens, 320.

Plaque émaillée aux armes d'Halluin, 75.

Pont-de-Metz, 565.

Pouillet (M. l'abbé), élu membre de la Société, 418.

— Remercie, 501.

Pouillien (Mlle Elise), membre non résidant, 568.

— Remercie, 570.

Pouillien (M.), sa mort, 560.

Poujol de Fréchencourt (M.), de la commission de la bibliothèque, 4, 237.

— De la commission des concours, 126.

— La seigneurie de la Faloise, etc., 98.

— La maison de la Fouine, 105.

— Rapport sur les travaux de l'année 1903-04, 148.

— Note sur les familles de Morlancourt et Judas du Souich, 246.

— Note sur un procès relatif à la construction du théâtre d'Amiens, 246.

— La Société lui offre un objet d'art, 258.

— Il remercie la Société, 280.

— Ses obsèques, 419.

— Notice biographique par M. de Calonne, 480.

Préservation du mobilier des églises, 577.
Prêt des clichés interdit, 518.
Primitifs français, 71.
Programme des concours, 145.
Prorogation de la date où doivent s'arrêter les études de la
Société, 240, 246.
Protection apostolique et cens pontifical en Picardie au
Moyen-Âge, 93.
Publications de la Société, 566.

Q

Quignon (M. H.), élu membre non résidant, 524.
Quignon (M. l'abbé). — Les confréries de la paroisse St-
Pierre d'Amiens, 286, 291, 321.

R

Rambures (M. le M^{re} de), élu membre de la Société, 132.
— Remercie, 134.
Rançon (M. l'abbé), élu membre de la Société, 89.
— Remercie, 122.
— Lauréat au concours de 1906, 569.
Rapport sur les travaux de l'année 1903-04, 148.
— — — 1904-05, 459.
— — — 1905-06, 588.
— l'exposition des primitifs français, 71.
Règlement pour les publications de la Société, 566.
Relique de St Jean-Baptiste à Lignières, en Berry, 127.
Rendu (M. A.), sa mort, 251.
Rendu (M. R.), élu membre de la Société, 496.
— Remercie, 501.
Requin (M. l'abbé), élu membre correspondant de l'Institut,
496.
Richouffitz (M. le C^{re} de), élu membre de la Société, 320.
— Remercie, 413.
Riquier (M. E.), sa mort, 560.
Riquier (M. Julien), élu membre de la Société, 12.
— Remercie, 68.
Rodière (M.). — Note sur le relais de poste de Bernay, 147.
Roserot (M.), élu membre de la Société, 70.
— Remercie, 76.
Rostand (M. le lieu'), élu membre de la Société, 510.
— Remercie, 512.

Routier (M.), élu membre non résidant, 258.
Roux (M.), de la commission des impressions, 4, 236, 496.
Rumaisnil. — Incendie d'un cadre conservé dans l'église, 285.
Ruskin. — Projet d'une statue à lui ériger à Amiens, 26.

8

Sainte-Famille. — Peinture du Nord de la France, 252.
Saint-Hilaire (M. Blondin de), sa mort, 76.
Saint-Malo (Société de). — Echange de publications, 10.
Savary (M.), élu membre non résidant, 518.
— Remercie, 520.
Schytte (M.). — Les Heures de Simon Vostre à l'usage
d'Amiens, 608.
Sculptures provenant de St-Riquier, 516.
Séance publique de 1904, 138.
— — de 1905, 426.
— — de 1906, 574.
Silex de Molliens-au-Bois, 86.
Soyez (M.), de la commission des impressions, 4, 236, 496.
Stèle trouvée à Amiens, 89.
Superstitions, croyances et usages particuliers d'autrefois à
Montreuil-sur-Mer, 36.

T

Témoignage historique des plantes, 54.
Théâtre d'Amiens ; sa conservation, 414, 415.
Thierry (M. l'abbé), sa mort, 414.
Thiery (M.), élu membre non résidant,
— Remercie, 423.
Thorel (M. Oct.). — Recherches sur le mot « chic », 8, 28.
— Propose la création d'un musée lapidaire près
de la Cathédrale, 26.
— De la commission des concours de 1904, 126.
— Présente un rapport sur le concours de 1904.
— Secrétaire annuel, 136.
— Notes sur Jehan de Louvegny, 240.
— Rapport sur les travaux de l'année 1904-05, 459.
— Inscription à Crèvecœur-le-Grand, 501.
— De la commission du concours de 1906, 548.
Thorel-Perrin (M.), sa mort, 523.
Tirancourt. — Découverte faite en ce village, 75.
Tirard (M. l'abbé), élu membre de la Société, 418.
— Excursion à Versailles, 548.

Tourtier (M. J. de), élu membre de la Société, 418.
— Remercie, 495.

V

Van den Herreweghe. — Titulaire du prix du Cange, 546.
Vast (M.), élu membre non résidant, 570.
— Remercie, 570.
Verrerie gallo-romaine, 56.
Vézier (M.), Elu membre non résidant, 246.
— Remercie, 251.
Vitasse (M. le chanoine). — Signale d'anciens fonts baptis-
maux, 86.

W

Wamain (M.), élu membre non résidant, 548.
— Remercie, 560.
Wignier (M.), élu membre non résidant, 85.
Witasse (M. de), de la commission de la bibliothèque, 4,
237, 490.
— De la commission des impressions, 4, 236, 496.
— De la commission des recherches, 4, 237, 496.

Y

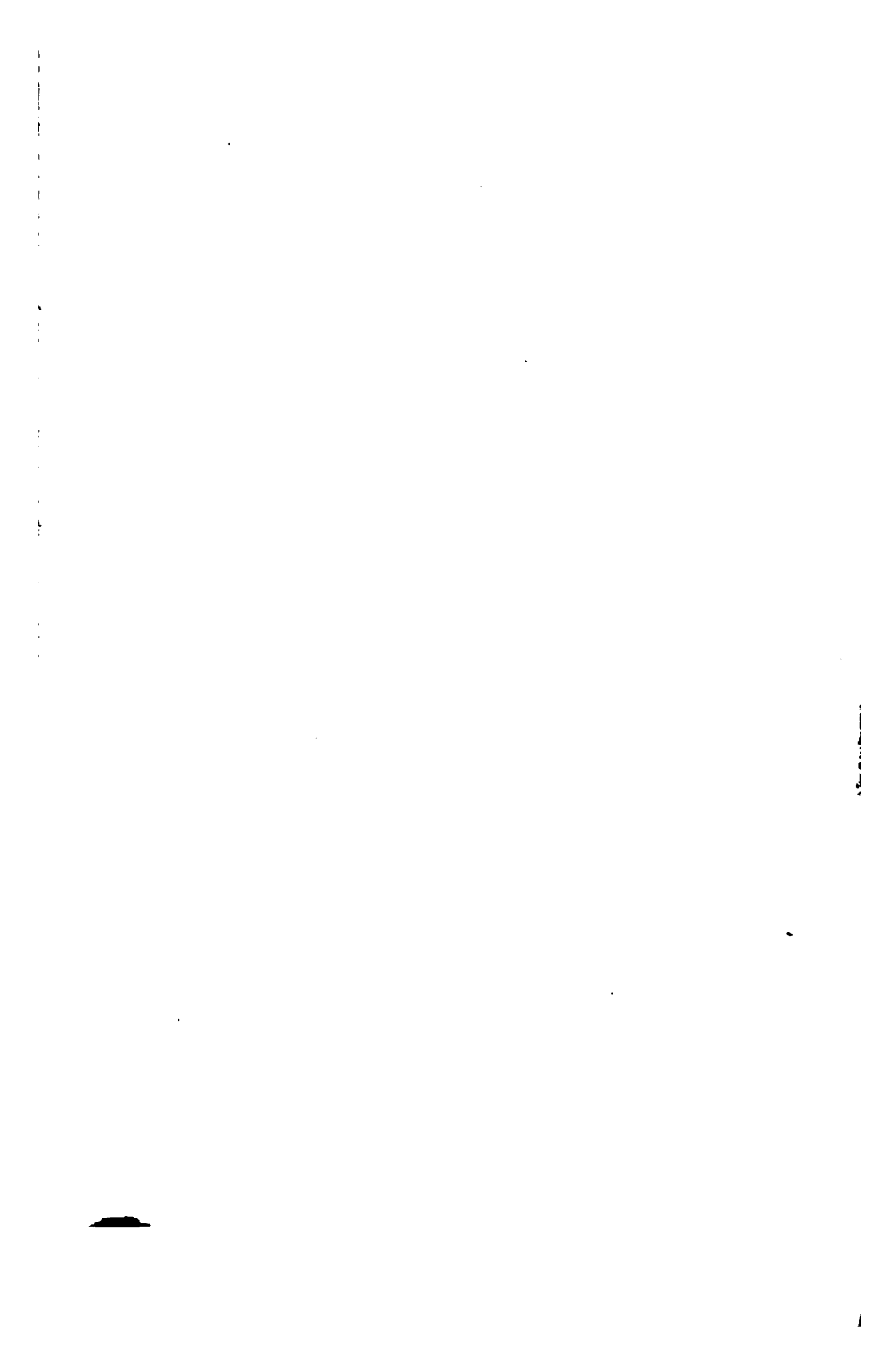
Yore (Saint), 242.

TABLE

DES PLANS, PLANCHES ET GRAVURES

Verrerie gallo-romaine, 56.	
Epée de Tirancourt, 91.	
Lance de Tirancourt, 92.	
Arum, 187.	
Plantin, 188.	
Nenuphar, 189.	
Trèfle, 189.	
Anémone hépatique, 190.	
Renoncule, 190.	
Chapiteau du triforium de la Cathédrale d'Amiens, 191.	
Chélidoine, 192.	
Chêne, 192.	
Panneaux de bois sculpté provenant de l'abbaye de St-Riquier (quatre planches), 327, 334.	
Le Buisson ardent, (peinture du Musée d'Amiens), 336.	
Clochers de Nesle-l'Hôpital, de Gouy-l'Hôpital, d'Humbercourt et de Monchy-Lagache, 436.	
La Fuite en Egypte, (fresque de l'ancien couvent des Minimes d'Amiens), 579.	
Porte d'un oratoire de l'ancien couvent des Minimes d'Amiens, 580.	
Heures de S. Vostre, 1° Mort de la Vierge, 615.	
—	— 2° Planche anatomique, 618.
—	— 3° Martyre de S' Jean, 619.
—	— 4° Mort de la Vierge, 623.
—	— 5° David et Bethsabée, 624. <i>601</i>
—	— 6° Lazare chez le mauvais riche, 625. <i>601</i>

titue et alle ont
dans le monde.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE PICARDIE

ANNÉE 1907. — 1^{er} TRIMESTRE.

Séance ordinaire du Mardi 8 Janvier 1907

Présidence de MM. BOQUET et DUBOIS

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, de Calonne, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, l'abbé Leroy, Milvoy, de Puisieux, Roux, Thorel et de Vitasse.

MM. J. Boulanger, de Boutray, Garet, Heren, l'abbé Tirard et l'abbé Vatinelle, membres non résidants assistent à la séance.

MM. Durand et le chanoine Vitasse se font excuser.

Correspondance et Administration

— M. le Préfet de la Somme remercie du don de quelques volumes offerts par les Antiquaires

de Picardie aux Archives départementales de la Somme.

— La Société apprend avec regret la mort de deux de ses membres non résidants : M. R. Delassus, architecte et M. l'abbé Normand, curé de Sainte-Segrée, qui était des nôtres depuis 55 ans.

— M. Carbon donne un palmarès de la distribution des prix du Lycée d'Amiens, en 1863.

— Parmi les ouvrages déposés sur le bureau, il convient de remarquer spécialement le fascicule de la revue héraldique du 25 novembre 1906, où se trouve une généalogie de la famille Romanet, d'Amiens.

— La Société est avisée que la plupart des tableaux du Puy-Notre-Dame, jadis conservés à l'évêché d'Amiens, viennent d'entrer au Musée de Picardie.

— M. Ernest Schytte présenté en la dernière séance comme membre titulaire résidant est élu en cette qualité, au scrutin secret et à l'unanimité.

— M. Durand, conseiller à la cour d'appel d'Amiens, est élu membre non résidant.

— Les diverses commissions qui doivent fonctionner en 1907 sont renouvelées comme il suit :

1^o Commission des impressions élue au scrutin secret : MM. Brandicourt, G. Durand, Roux, Soyez et de Witasse, plus le président, le secrétaire perpétuel et le trésorier, membres de droit ;

2^o Commission des recherches : MM. Boquet,

Collombier, de Guyencourt, Milvoy, Pinsard et Thorel, plus le président, membre de droit ;

3° *Sous-Commission, dite du legs Janvier* : MM. de Calonne, M. Cossérat et l'abbé Mantel, plus le président, membre de droit ;

4° *Commission de la Bibliothèque* : MM. Brandicourt, l'abbé Cardon, Pinsard et de Witasse, plus le président et le secrétaire perpétuel, membres de droit.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière réunion sont inscrits depuis le n° 30858 jusqu'au n° 30884.

Travaux.

Avant de transmettre la présidence à son successeur, M. Boquet, président sortant, prononce les paroles suivantes :

Messieurs,

Pendant l'année 1906, j'aurai eu l'honneur, peu mérité par moi, d'occuper ce fauteuil et j'emporte le meilleur souvenir de votre extrême bienveillance et de votre grande indulgence. Je vous en exprime mes bien vifs remerciements ainsi qu'aux membres du bureau dont le concours précieux m'a aidé si puissamment. — Que ces derniers surtout veuillent bien recevoir l'assurance de ma gratitude.

J'ai appris à m'attacher davantage à la Société des Antiquaires et je suis heureux de la laisser

entre des mains habiles. Nous avons la ferme assurance qu'elle continuera, active et féconde, la brillante carrière qui lui a déjà valu tant de renom.

Monsieur le Président, depuis quelques années, bien que vous soyez le plus jeune d'entre nous, j'ai eu l'occasion, dans une autre société, de vous voir à l'œuvre, de suivre les bons effets de votre influence, de vos grandes qualités de travail, de votre science profonde et aussi de votre amour pour les choses du passé, que vous déplorez de voir disparaître par le peu de souci des administrations et des particuliers.

Lorsque vous avez été appelé à la présidence, j'ai applaudi à ce choix avec bonheur.

Vous aurez la collaboration des meilleurs membres de l'ancien bureau auxquels viendra se joindre M. Amédée de Francqueville dont les apports remarquables ont enrichi nos bulletins.

Avec de tels éléments nous n'avons qu'à reprendre nos travaux pleins de confiance en l'avenir.

— Les membres du bureau, nouvellement élus, ayant, sur l'invitation de M. le président sortant, occupé les sièges qui leur sont réservés, M. P. Dubois inaugure sa présidence par ce discours :

MESSIEURS,

A la dernière séance, lorsque vous veniez de m'appeler à la direction de nos travaux pour l'année

qui s'ouvre, je n'ai pu m'empêcher de joindre à la première expression de ma gratitude une allusion à la grande imprudence que votre sympathie vous avait fait commettre. Brusquement s'étaient présentés en foule à ma mémoire les noms de ceux qui se sont succédés en une fonction que très tôt, trop tôt, vos suffrages me confiaient.

Depuis un mois, ce sentiment immédiat de mon indignité s'est changé en une certitude dont je vous dois d'abord le nouvel aveu.

Il était une manière simple de prendre conscience de la responsabilité inhérente à l'office que j'acceptais et de recevoir, en même temps, une salutaire et durable leçon de modestie : c'était de feuilleter la collection de nos travaux édités, ou seulement de lire les pages consacrées à la Société dans la *Bibliographie des Sociétés savantes*. J'y apprenais quels gages de travail et de science avaient fournis, avant leur élection, les successifs occupants de ce fauteuil et je mesurais mieux ma propre indigence.

Le goût — fût-il ardent — des objets de nos études, la bonne volonté — dût-elle être forte et constante — de s'employer sans réserve au service de la Société, sont de peu de poids : pour la direction des débats scientifiques, pour la conduite des initiatives méthodiques qui sont les nôtres, quelque acquis clairement prouvé, l'expérience personnelle de l'érudition ne peuvent manquer d'avoir une toute autre valeur.

Pour reconquérir quelque confiance en l'avenir, je viens, Monsieur le Président, d'écouter avec joie, l'expression que vous donniez à nos opinions unanimes lorsque vous faisiez l'éloge des membres

renouvelés du Bureau : de Monsieur le Secrétaire perpétuel qui consacre une activité quotidienne, une compétence hors de pair à la marche des divers « services » formant l'action de la Société ; de Monsieur le Secrétaire annuel qui semble bien avoir emprunté, en moins d'un an, à Monsieur le Secrétaire perpétuel la plus forte tradition de dévouement à l'œuvre commune ; de Monsieur le Trésorier, administrateur minutieux de notre véritable petite fortune et cependant accueillant aux propositions de la Commission des impressions que les statuts eux-mêmes, plus encore le souci de notre renom pourraient inviter aux pires dilapidations.

C'est un lourd mérite pour une Société que la réputation, dans tout le monde érudit, de grande et luxueuse éditrice. Mais ce monde érudit ne rend pas que ce jugement sur les Antiquaires de Picardie : il en porte au moins un autre, pour nous plus précieux encore.

En plusieurs occasions déjà, il m'a été donné d'entendre des maîtres du haut enseignement de l'Archéologie et de l'Histoire de l'art souligner les contributions au progrès des sciences historiques, de leur méthode même, dues à des Antiquaires de Picardie et consignées pour la première fois dans les *Mémoires* et le *Bulletin*. C'est un fait singulièrement honorable pour notre Compagnie : permettez-moi de le développer un peu, en citant des noms et des titres que vous avez prévus déjà. Ce seront tous noms de disparus ; j'omettrai à regret de citer des Antiquaires d'aujourd'hui dont les travaux ont mérité une place définitive dans la bibliographie française de l'Histoire — je me retiens d'ajouter, *municipale* — et de l'Archéo-

logie — vous me soufflez vous mêmes, de l'Archéologie des Cathédrales.

Il y a plus d'un demi-siècle, c'est Woillez qui crée vraiment l'Archéologie de la période romane et jette les premières clartés dans le chaos pittoresque qu'est l'iconographie des ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles. C'est le Dr Rigollot, qui donne dans le Tome X de nos *Mémoires*, au moment même où l'abbé Cochet vient de publier ses travaux de début, les *Recherches sur les peuples teutoniques*. Comme Woillez, Rigollot montre une singulière prescience de la place exacte et considérable des arts industriels francs dans le développement général des techniques et du répertoire ornemental. Les premiers, ils affirment les rapports de filiation entre les pièces d'orfèvrerie romane des trésors d'églises et les fibules, les plaques que livrent les sépultures du ^v^e au ^{viii}^e siècles ; les premiers, ils établissent que les monstres des tympan, des chapiteaux des églises du temps de Louis VII sont les descendants directs des griffons ou des rapaces si ingénieusement appliqués sur les bijoux des guerriers de Clovis et de Charlemagne. Lorsque Courajod reprendra, à l'Ecole du Louvre, une théorie heureuse et aujourd'hui acquise, il se gardera d'oublier que c'est dans l'essai du Dr Rigollot qu'il en a trouvé le principe.

C'est l'abbé Corblet, qui, à Amiens même, organise et dote d'un périodique spécial la jeune science de l'Iconographie chrétienne et trouve le temps encore de produire un des premiers glossaires d'un patois de France et une considérable hagiographie provinciale, presque partout définitive.

De cette iconographie chrétienne, les abbés Jour-

dain et Duval venaient de faire, à la Cathédrale, les premières applications perspicaces. Au temps où dans toute la France des esprits trop ingénieux déduisaient d'un symbolisme outrancier les plus étranges conséquences, Corblet, Jourdain et Duval, en vrais Picards avisés, lisaient nos portails avec un bon sens prudent, auquel M. Emile Male rendait, en ces dernières années, un particulier hommage.

C'est Bouthors, que j'aurais dû peut-être citer tout le premier, qui dans les préfaces et les notes de ses *Coutumes du Bailliage d'Amiens*, dans son *Droit rural*, fonde des parties entières de l'Histoire du droit et des institutions, tout en livrant aux spécialistes un ample *Corpus* coutumier qui n'a pas encore en France d'analogue.

Breuil avait, comme Bouthors, une très sûre connaissance de la langue et de la littérature historique allemandes — ce qui était alors une sorte de précieuse originalité, ce qui est devenu pour nous une nécessité générale. Il vulgarise dans nos publications, il applique à quelques-uns de nos usages picards les procédés critiques des frères Grimm, les véritables créateurs du Folklore, et certaine monographie du *Culte de saint Jean-Baptiste et des usages profanes qui s'y rattachent* est, de notre temps encore, un des rares travaux hautement scientifiques dont ait été l'objet un ensemble défini de survivances.

C'est Garnier enfin, l'exemple vénérable, entier, de l'Antiquaire, d'une ampleur de connaissances, d'une puissance de travail vraiment prodigieuses. Son énergie seule l'avait mis en possession de toutes les sciences auxiliaires de l'Histoire, le transformant, suivant les occasions et avec un succès égal, en paléo-

graphe, en numismate, en bibliographe très averti.

Si les travaux de Woillez, de Rigollot, de Corblet, de Bouthors, de Breuil, de Garnier, d'autres que j'ai été contraint d'omettre, ont été et demeureront utiles, si l'Association qui les a publiés en a conquis quelque renom, si nous pouvons éprouver quelque fierté lorsque nos yeux se reportent, aux murs de cette salle, sur des portraits qui sont certes plus des reliques que des œuvres d'art, c'est que toutes ces recherches furent constamment pliées aux lois d'une bonne méthode scientifique. Elles sont critiques, comparatives, aussi minutieuses dans la documentation que bien ordonnées en développements assez larges pour aboutir à des conclusions d'une portée générale. Ce sont là des modèles, plus nets, plus nombreux peut-être dans notre Société qu'en aucune autre de même but et d'égale ancienneté. Et nous sommes obligés par la noblesse d'érudition de ces devanciers, dont on peut, sans exagération, rapprocher les noms de ceux des Picards Ducange et Dom Grenier.

Mais la besogne est plus pénible pour nous qu'elle ne le fut pour ces initiateurs. Dans le domaine de la science, ils ont été des défricheurs, ils ont tracé de grandes avenues. Il nous est nécessaire d'être des cultivateurs attentifs, penchés sur la moindre parcelle de ce champ ; et depuis eux, ce champ s'est agrandi. Aux grands personnages, aux gros faits, seuls sujets que considéraient les fondateurs de l'Histoire locale, notre temps, lorsqu'il s'inquiète du passé, ajoute, substitue presque, les paysans, les ouvriers, la masse, Monsieur Tout le monde, les diverses formes de l'activité économique, sociale, la vie familière avec toutes ses menues modalités.

Les créateurs de l'Archéologie pensaient avoir accompli tout leur labeur s'ils s'étaient assez attachés aux monuments d'importance, églises et châteaux. Nous avons le devoir moderne de rechercher, de classer de moindres vestiges matériels, car il n'en est pas de négligeable. Je suis particulièrement heureux que vous ayiez, Messieurs, désigné comme Vice-Président, que vous m'ayiez donné comme collaborateur direct Monsieur Amédée de Francqueville qui entrait résolument dans cette voie nouvelle, féconde, en recensant, en décrivant et en reproduisant d'un crayon très sûr, nos moulins, nos quelques vieilles petites fermes, dont les charpentes sont restées debout comme par miracle.

D'autre part, nous succombons — le mot n'est pas trop fort — sous le poids de la bibliographie du moindre sujet, cependant que la critique actuelle nous impose — et c'est sa première exigence — de lui prouver que nous restons au courant, souvent compliqué, de la plus spéciale question.

C'est un fait évident, plusieurs fois signalé à nouveau en ces derniers mois, que les Sociétés provinciales sont mal outillées pour se maintenir au niveau toujours montant de la science. C'est un autre fait aussi clair, que beaucoup de leurs membres sont insuffisamment préparés à l'usage des sciences auxiliaires, de la paléographie pour ne citer que la plus généralement utile. Enfin, un troisième reproche peut être adressé aux Sociétés — avant d'autres que nous négligerons — : elles se montrent, entre voisines mêmes, peu informées de leurs efforts symétriques, de leurs études parallèles, parfois exactement semblables.

Les relations sont rares et jamais régulières entre

l'enseignement supérieur et ces laboratoires disséminés de sciences historiques que pourraient être nos Sociétés. Les deux Congrès généraux des Sociétés savantes et des Sociétés des Beaux-Arts des Départements, les Assises annuelles de la Société française d'Archéologie sont des organisations de ressort trop étendu, d'activité trop temporaire et trop rare, pour constituer des correctifs sérieux à cette situation. Et des initiatives se sont produites, rudimentaires encore, des revues se sont fondées, des groupements ont été proposés, pour briser les cloisons qui isolent les collectivités d'érudits, pour leur transmettre les desiderata de la science générale et avec ces directions, la connaissance des disciplines les meilleures, des instruments de recherches, manuels ou répertoires les plus recommandables.

Les Sociétés, pour rester dignes de leur passé, pour donner tout ce que la science est en droit d'attendre d'elles, pour fournir, par leurs recherches *méthodiques* de détail, faites sur place, les seules bases solides de l'Histoire nationale, ne peuvent rester à l'écart de ce mouvement qui naît. Mais c'est là, n'est-ce pas, un ensemble trop vaste de projets pour qu'il m'ait été permis de faire plus que de l'effleurer. Aussi bien, cette année même, le Congrès régional des Sociétés du Nord de la France et de la Belgique, à Dunkerque, nous procurera une occasion circonstanciée d'agiter ces questions urgentes d'organisation et de méthode.

Monsieur le Président,

L'historien, comme tout autre savant, s'adresse à un public restreint auquel il parle le plus souvent

une langue spéciale, conventionnelle. C'est lentement, indirectement, qu'il lui arrive de faire parvenir à un plus grand nombre les résultats de ses travaux et ce résultat dernier qui est un amour plus conscient d'un petit coin de Patrie. Les œuvres, au contraire, de celui qui, comme vous, sait parler la belle langue des formes et des couleurs, sont aussitôt populaires. Tel simple croquis pris dans le Vieil Amiens, ce Vieil Amiens dont vous avez si bien dit une fois, dans une autre enceinte, le charme propre, — tel groupe d'*Herbillonnes*, tel intérieur de paysanne de l'Amiénois révèlent la province et ses attraits mieux et plus vite que de consciencieuses descriptions ou d'impeccables monographies.

Parce que votre talent professe depuis vingt ans le culte qui nous unit ici, celui de la Picardie, nous étions joyeux de vous avoir placé à notre tête. Laissez-moi exprimer une nouvelle fois le regret que nous donne votre ferme décision de ne pas garder cette présidence jusqu'au terme qu'autorisaient nos statuts.

Ce discours est accueilli par de chaleureux applaudissements.

— M. Brandicourt communique ensuite ses recherches sur : « Les Minimesses d'Abbeville et Catherine de Vis », et pendant quelques instants fait vivre ses collègues dans l'intimité d'une communauté religieuse de la fin du xvi^e siècle et du début du suivant, puis la séance est levée à 9 h. 1/4.

Séance ordinaire du 13 Février 1907

Présidence de M. P. DUBOIS, Président

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, de Calonne, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, Dubois, Durand, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, Roux, Schytte, Thorel et le chanoine Vitasse.

MM. Beaurain et de Boutray, membres non résidents, assistent à la séance.

MM. les abbés Leroy et Vatinelle se font excuser.

Correspondance

— M. E. Schytte remercie la Société de l'avoir admis comme membre titulaire résident.

— M. le conseiller Durand, adresse aussi ses remerciements au sujet de son élection comme membre non résident.

— La famille fait part de la mort de M. le chanoine Marsaux, notre collègue, auteur de travaux très appréciés. La Société apprend avec non moins de regrets le décès de deux autres de ses membres, M. le comte de Galametz, d'Abbeville, et M. Debauge, d'Amiens.

— La Société est heureuse d'enregistrer la distinction dont vient d'être gratifié l'un de ses membres, M. L. Hodent, nommé officier d'académie.

— M. Siffait de Moncourt annonce qu'il veut bien se charger de composer et de dessiner un frontispice pour « la Picardie historique et monumentale. »

— La Société historique du Vimeu sollicite l'intervention des Antiquaires de Picardie pour empêcher la vente des anciennes boiseries de la vieille église de Cayeux-sur-Mer et obtenir leur conservation, soit dans la nouvelle église, soit dans la mairie du lieu.

— M. Soyez offre une élégante brochure intitulée: « Le Puy-Notre-Dame, ancienne confrérie amiénoise. » On retrouve dans cet ouvrage, toutes les qualités qui font le charme des œuvres de notre érudit collègue. Cette étude, grâce aux nombreuses références indiquées par M. Soyez, est aussi un précieux répertoire de tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur la confrérie du Puy-Notre-Dame.

— La bibliothèque de Berne adresse un beau volume, intitulé « Lausanne à travers les âges », enrichi de nombreuses et belles gravures.

— Le ministère de l'Instruction publique offre le 3^e fascicule des Cathédrales de France par MM. de Beaudot et Perrault-Dabot.

— M. le Dr V. Leblond fait parvenir son étude intitulée « le Pays des Bellovaques, essai de géographie historique et numismatique », puis une brochure écrite en collaboration avec M. Acher, sur « Le balnéaire gallo-romain de Beauvais. »

— M. Th. Denis a bien voulu offrir un certain nombre de ses œuvres. Parmi elles, il faut remarquer tout spécialement ses « Petits tableaux rustiques en patois d'un coin de la Flandre française », poésies pleines de charme, de talent et de cœur.

— M. Maugis offre aussi deux études intitulées : « Recherches sur les transformations du régime politique et social de la ville d'Amiens, des origines de la commune à la fin du xvi^e siècle » et « Essai sur le recrutement et les attributions des principaux offices du siège du bailliage d'Amiens de 1300 à 1600, etc. »

— Parmi les ouvrages déposés sur le bureau, il convient de remarquer :

1° Les Frères Lenain, peintres laonnais (1588-1677), par M. Ch. Florisoone, publication éditée par les Rosati picards ;

2° La Revue numismatique (4^e S, X, 1906, n° 4) contenant un travail du D^r Leblond intitulé : « Monnaies gauloises recueillies dans l'Arrondissement de Clermont ; »

3° La Revue de l'histoire de Versailles toujours fort intéressante ;

4° Les Mémoires de la Société du département de la Marne, contenant la description d'une sépulture à char, découverte à Châlons-sur-Marne ;

5° Le Bulletin de la Société d'Emulation d'Abbeville ;

6° Le Bulletin archéologique du comité des travaux historiques. — Il renferme plusieurs études relatives à l'archéologie du Nord de la France ;

7° Le numéro du 1^{er} février 1907 de la revue « Notre Picardie, » avec un article sur le beffroi d'Amiens par M. P. Dubois ;

8° La dernière livraison de 1906 de la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, avec une notice de M. Viard sur un combattant de Crécy, Henri Le Moine de Bâle, que l'auteur suppose être un membre de la famille bâloise des Münch ;

9° Edouard Cassagnaux, étude sur un romancier romantique amiénois, par M. Alain Dubois, publiée par les Rosati picards ;

10° Le Bulletin n° 3 de 1906 de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, qui contient un joli portrait de Mlle George, née à Amiens, selon quelques auteurs.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière réunion sont inscrits sous les n° 30885 à 30952.

— MM. le D^r Dessirier, R. Caumartin et Brunel sont admis en qualité de membres non résidants.

— La Société confère à M. l'abbé Requin, le titre de membre honoraire.

— Conformément au règlement, M. le Trésorier présente un rapport sur les finances de la Société pendant l'année 1906. Cet exposé dénote une fois de plus une situation prospère. Après avoir remercié M. Ledieu de son excellente gestion, M. le Président désigne MM. de Calonne

Collombier et M. Cosserat pour faire partie de la commission chargée de vérifier les comptes de 1906 et de préparer le budget de 1907.

Travaux

— M. Beaurain lit une notice très intéressante et très étudiée sur un bas-relief en pierre, relatif à la famille Cornu, qui a été découvert dans l'église de Beaucamps-le-Vieux. Ce travail est immédiatement renvoyé à la commission des impressions.

— François-Joseph Le Clerc, seigneur de Bussy-les-Poix, tenait note, jour par jour, des événements grands et petits, — ceux-ci plus nombreux que les autres, — qui occupèrent son existence de 1708 à 1727. M. de Calonne, ayant eu communication de ce très curieux livre de raison, en commence l'analyse, sur laquelle il est inutile d'insister, car cet intéressant travail enrichira sans doute les publications de la Société.

— M. Goudallier signale parmi les dix-neuf thèses soutenues à l'école des chartes, en janvier dernier, par les candidats au diplôme d'archiviste paléographe, les études suivantes qui intéressent plus spécialement la région picarde :

L'église cathédrale de Senlis (Notre-Dame), étude historique et archéologique, par M. Aubert.

L'abbaye de Saint-Médard de Soissons, par M. Dauverne.

La vie et les exploits d'Etienne de Vignolles, dit La Hire, capitaine gascon et bailli de Vermandois (1390-1445), par M. Rohmer.

— M. Goudallier ajoute que, dans « Le Mercure de France » de janvier 1907, ont été publiés, par M. A. Morsain, des documents ayant trait à la jeunesse peu connue du conventionnel Saint-Just et qui se rapportent aux années 1786 et 1787. Saint-Just était alors picard d'adoption, car à cette époque sa mère résidait à Blerancourt, près Noyon. Quelques biographes inexacts ont même fait de ce village le pays natal de Saint-Just.

— M. Brandicourt présente une clef-bague, en bronze, joli bijou gallo-romain trouvé récemment à Vaux-en-Amiénois.

— M. Durand offre, de la part de M. Duchaussoy, professeur au lycée d'Amiens, une empreinte en terre cuite du sceau attribué à Gautier Clabault, mayor d'Abbeville. Cet objet, dernièrement recueilli à Abbeville, près du Moulin-Quignon, et dont il existe de nombreuses répliques, doit être assez récent.

— Après cette communication la séance est levée à 9 h. 1/2.

Séance ordinaire du 12 Mars 1907

Présidence de M. Dubois, président

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, de Calonne, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosse-

rat, P. Cosserat, Dubois, Durand, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Josse, Ledieu, l'abbé Leroy, Milvoy, de Puisieux, Roux, Schytte et Thorel.

MM. Beaurain, Boulanger, de Boutray, Heren et de Montbas, membres non résidants, assistent à la séance.

M. le chanoine Vitasse se fait excuser.

Correspondance et Administration

— M. l'abbé Requin remercie la Société qui lui a décerné le titre de membre honoraire.

— M. Brunel remercie de son élection en qualité de membre non résidant.

— L'Académie de Reims prie les Antiquaires de Picardie d'adhérer à un vœu en faveur de la conservation sur place des œuvres d'art provenant des établissements religieux dernièrement supprimés.

— M. l'abbé Thobois fait parvenir ses documents pour servir à l'histoire de la paroisse de Saint-Nicolas de Boulogne : 1. La Confrérie de Saint-Pierre à Saint-Nicolas.

— M. le docteur V. Leblond adresse aussi ses recherches sur les monnaies gauloises recueillies dans l'arrondissement de Clermont (Oise).

— M. l'abbé Requin fait don du T. I. de son histoire de la faïence de Moustiers, enrichie d'un grand nombre de planches dont plusieurs en couleur. Le nom de l'auteur et la beauté du

— Les ouvrages reçus sont inscrits de 30,953 à 31,006.

— La Société, après avoir discuté, la circulaire de l'Académie de Reims dont il fut question ci-dessus, déclare adhérer au vœu qui y est formulé, tout en déplorant les motifs qui l'ont provoqué.

— Madame la comtesse de Beaumont, MM. le duc de la Roche-Guyon, Degardin, architecte, et l'abbé Arcelin, curé de Buire-Courcelles, sont élus membres titulaires non résidants.

— L'ordre du jour prévoit le rapport de la commission des finances relatif à la gestion de 1906 et au budget de 1907. — La parole est à M. Maurice Cosserat, rapporteur, qui au nom de ses collègues, adresse de vives félicitations à M. le Trésorier pour son excellente administration, car la situation financière de la Société est plus brillante que jamais. La Société est donc heureuse d'approuver les comptes de 1906 dont elle donne décharge à son trésorier, non sans lui voter de chaleureux remerciements, puis elle adopte le projet de budget de 1907, tel qu'il lui est proposé.

Travaux

— M. Dubois signale une communication faite à la Société des Antiquaires de France par M. Prou, le 13 Février dernier, au sujet d'un tiers de sou mérovingien de notre ville, à la légende

Ambecanes, et fait ressortir l'intérêt de cette légende en ce qui concerne la formation du nom d'Amiens.

— M. de Calonne continue la lecture de son étude sur le livre de raison de F. J. Le Clerc de Bussy dont il fut déjà question lors de la dernière réunion, puis la séance est levée à 9 h. 1/2.

Obsèques de M. le chanoine Vitasse

Le samedi 23 mars 1907, la Société des Antiquaires était selon l'usage convoquée par lettre spéciale, au Musée de Picardie, à 9 h. 1/2 du matin, pour se rendre en corps aux funérailles de M. le chanoine Henri Vitasse, membre titulaire résidant, décédé subitement au Havre le 20 du même mois.

La dépouille mortelle du regretté défunt avait été ramenée à Amiens, et déposée dans la chapelle des catéchismes près de la cathédrale.

Une nombreuse assistance de collègues et d'amis, rassemblée derrière le cercueil, contourna à sa suite le monument, pour respecter l'antique cérémonial qui fait pénétrer d'une façon si imposante le cortège funèbre des chanoines par le grand portail de la basilique.

Etaient présents : MM. de Francqueville, vice-président, de Guyencourt, secrétaire perpétuel, P. Cosserat, secrétaire annuel, Boquet, Brandicourt, l'abbé Cardon, M. Cosserat, Durand, l'abbé Leroy, de Puisieux, Roux et Soyez, mem-

discours de réception. Les péripéties très tragiques du siège de Morlancourt, soutenu en 1699 contre les Espagnols, lui fournissent l'occasion d'exalter, dans un émouvant récit la bravoure des habitants de ce petit village, son pays natal, dont il fut toujours très fier.

Les occupations multiples et variées du ministère de M. Vitasse ne lui permettaient pas de se livrer aux études historiques vers lesquelles il se sentait attiré ; mais il suivait nos travaux avec une grande assiduité et ne manquait jamais de se faire excuser quand il ne pouvait assister à la séance, témoignant ainsi de l'intérêt très grand qu'il portait à notre Compagnie.

Dans la mesure où il pouvait le faire, avec le peu de temps dont il disposait, notre regretté collègue a tenté de réaliser le vœu qu'exprimait, en 1843, l'un de ses prédécesseurs du Chapitre, M. le chanoine Jourdain : « Trop heureux serais-je, si je pouvais m'associer à l'œuvre si généreuse et si louable d'étudier et de faire mieux connaître notre pays, si je pouvais avec vous saluer ce but avec amour, sous vos auspices le poursuivre avec persévérance, à votre suite l'atteindre avec bonheur et, si quelque gloire en revient, comme vous et avec vous redire encore pour la patrie : « *Nosce Patriam* ».

LES VIEUX MOULINS DE PICARDIE

par M. AM. DE FRANCQUEVILLE.

*Chez vieux meulans raquoil'nt à pleins poumons
L'ieu moutonnée !*

Ed. DAVID, Marie-Chrétienne, 107.

En parcourant, au moment de son apparition, le savant manuel d'Archéologie de M. Enlart, j'aperçus une photogravure représentant un moulin breton à la pittoresque silhouette : grosse tour formée de puissantes assises de granit sans doute, s'élargissant à l'étage pour former encorbellement ; ailes grêles qui se détachaient de singulière façon sur le ciel. De suite, je me demandais si le pays picard ne possédait pas, lui aussi, quelque vestige du même genre, intéressant à voir, intéressant à décrire, et vite, je me suis mis en campagne et escaladai les côtes crayeuses au sommet desquelles tournent encore les grandes ailes illustrées par Cervantès. Je l'avoue, mon espoir fut déçu. J'ai bien rencontré des tours anciennes de pierre, de brique ou de bois, mais qui, au point de vue archéologique, présentaient peu ou point d'intérêt. Voici du reste les notes que j'ai recueillies sur ce sujet.

Tout d'abord, ne serait-il pas bon de voir quels furent les ancêtres de nos modernes moulins (1) à

(1) *Meulin, meulan, molan, molin, melin*. Messieurs LAMY et Ed. DAVID, Dictionnaire picard (en préparation).

cylindre et à turbine ? (1) L'homme préhistorique se contentait de peu et sa farine devait ressembler beaucoup à celle que l'on trouve aujourd'hui dans le pain complet. Ce qui prouve en passant qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil ! Une grosse pierre plate recevait le grain, une autre plus petite servait à le broyer. Les silex ronds appelés *mardeaux*, si fréquents sur nos tas de cailloux, auraient aussi servi à cet usage. D'autres fois, notre sauvage employait de longues pierres qui remplissaient l'office de pilon. (2) C'est du reste à ce moyen qu'ont recours de nos jours les peuples primitifs du Colorado, nouveau Mexique, Haïti, Equateur, Vénézuëla, Abyssinie, etc. (3)

Toutes nos collections publiques contiennent de ces moulins préhistoriques. Dans une vitrine du musée de Picardie se voit un grès aplati, usé par le frottement d'une pierre posée au-dessus. Mais, comme pour la plupart des objets exposés, il faut pour les découvrir de longues et patientes recherches, tant est obscur le coin où elles sont cachées. M. Lindet en reproduit une du même

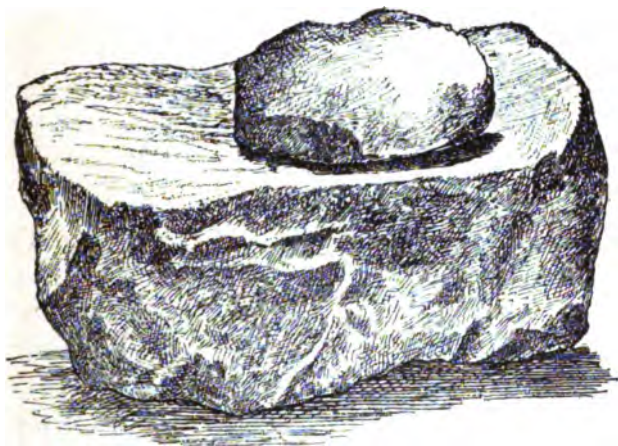
(1) Un illustre enfant de Montdidier, Parmentier, a écrit plusieurs ouvrages sur la Meunerie ; ils offrent peu d'intérêt au point de vue local.

(2) Les âges de la pierre, par JOHN EVANS, p. 241. Les Premiers hommes, par le Marquis de Nadaillac, p. 233.

(3) LINDET, Les origines du moulin à grains. Revue Archéologique, 1899-1900. Le même auteur a aussi écrit sur le même sujet, mais à un autre point de vue : Les représentations allégoriques du moulin et du pressoir dans l'art chrétien (Rev. arch.).

genre trouvée à Chesseny (Aisne), actuellement au musée de Saint-Germain.

Tout le monde connaît le moulin romain. Deux meules, l'une gisante (meta), l'autre volante,

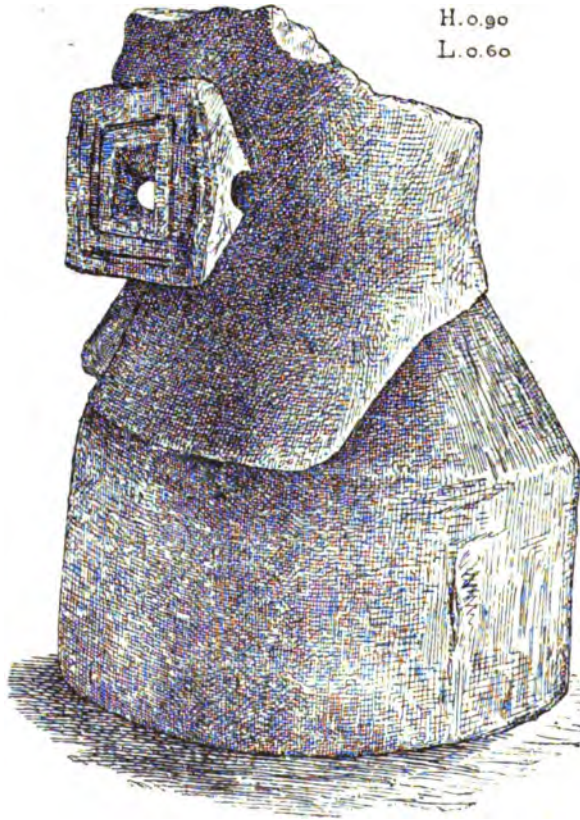


MUSÉE DE PICARDIE. — Moulin préhistorique.

en forme de double entonnoir (catillus) qui la surmonte. Elle porte, sur le côté, les ouvertures où sont fixées les barres qui mettent le tout en mouvement. (1) Le blé est placé dans la partie supérieure et retombe dans le bas, broyé par le mouvement de rotation imprimé à la machine soit par des hommes, soit par des animaux. Ceux-ci, je

(1) Notes sur la découverte d'un Vicus romain, par l'Abbé, HAMARD, p. 12.

parle des animaux, ne se reposaient que pendant les fêtes de Vesta, le V^e jour des Ides de Juin. Ils



MUSÉE DE PICARDIE. — Débris d'un moulin gallo-romain.

étaient, d'après Ovide, couronnés de fleurs et
« des guirlandes voilaient les meules dures. » (1)

(1) LINDET, op. d. c.

Notre musée en possède un beau spécimen découvert en 1881, rue de l'Union, faubourg de Beauvais. Il avait été transformé en monument funéraire et contenait une fort curieuse urne de verre.

A la meule conique introduite par les romains en Gaule, succéda une pierre plus petite et de plus en plus plate. Le musée de Saint-Quentin conserve deux moulins gallo-romains trouvés à Vermand vers 1830-1840. La meule inférieure, d'un diamètre de 0,44 centimètres et d'une épaisseur de 0,06, est percée d'un trou central et est rayonnée. La meule supérieure plus large et plus épaisse est concave sur les deux faces et porte au-dessus un rebord plat destiné à empêcher le grain de tomber. (1) Un autre moulin complet en grès coquiller a été découvert à Doingt, près Péronne et se trouve dans la collection de M. Boulanger. (2)

Puis ces meules se modifièrent si peu qu'il est souvent difficile de fixer une date exacte aux nombreux échantillons qui encombrant nos collections. Le seul musée de Picardie possède trente neuf types coniques ou aplatis.

Les plates devaient servir de gisantes, elles sont quelquefois rayonnées ; les coniques de vo-

(1) Notes sur les moulins à grains de Vermand (Aisne) par M. THÉOPHILE ECK.

(2) En voir la reproduction dans « les monuments mégalithiques de la Somme, par M. C. BOULANGER » fig. 111.

lantes. Ces dernières sont souvent en poudigne, (1) elles ont la forme d'une lentille percée en son milieu dont la face inférieure serait plate. Toutes ne possèdent pas de trou pour un levier. Comment les faisait-on mouvoir ? A quelle époque peut-on les attribuer ? M. Lindet se demande si elles ne seraient pas de l'époque mérovingienne et originaires de régions où la civilisation serait restée stationnaire.

Le moulin à bras resta longtemps employé et nous le trouvons pendant tout le cours du moyen âge résistant à la concurrence du vent et de l'eau. Il était aussi en usage dans les places de guerre qui en conservaient encore des débris dans leurs magasins au XVIII^e siècle. (2)

On les emploie encore en Russie, en Perse, en Norvège, en Suède, etc.

Dans ses « *Collectanea Antiqua* » à la page 130, vol. III, M. Roach Smith parle d'un moulin à bras dont on se sert encore à Abbeville. Je suis très-intrigué, je l'avoue, de savoir où l'écrivain anglais a vu cette curieuse machine dont je reproduis le dessin. Un spécimen du même genre fonctionnait en Irlande à Kilkenny en 1850. M. Evans le décrit ainsi : « La pierre inférieure porte une

(1) D'après M. WOILLEZ, les meules de l'époque romaine trouvées dans le département de l'Oise étaient toutes en poudigne ou en roche calcaire. Un seul fragment en pierre meulière provenant de Serans-le-Bouteiller a été déposé au musée de Beauvais. (Réper. Arch. du départ. de l'Oise, p. 39).

(2) Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1707.

dépression centrale dans laquelle est fixée un petit bloc de chêne d'où part une petite tige aussi de chêne, qui porte la pierre supérieure ».



ABBEVILLE. — Moulin à bras, d'après M. Roach Smith.

« Cette dernière pierre a environ, soixante centimètres de diamètre ; elle est perforée au centre, de façon à laisser passer la tige en chêne dont nous avons parlé, tige fixée de façon qu'il y ait un petit écartement entre les deux pierres. La pierre supérieure porte près du bord une cheville de bois qui sert de manche pour lui imprimer le mouvement de rotation.

« Le moulin est mis en action, comme chez les anciens Juifs, par deux femmes assises en face

l'une de l'autre. Elles saisissent tour à tour le manche et impriment à la pierre un mouvement rapide de rotation... » Je complète cette description en disant que l'appareil d'Abbeville repose sur quatre pieds qui élèvent la cheville de bois à la hauteur de la main.

A la fin du xvi^e siècle, je trouve trace d'un *moulin à cheval* à Montdidier ; c'est la seule mention que j'ai rencontrée de ce genre de moteur pendant le moyen âge. (1)

Les moulins à eau seraient très-anciens. Strabon en cite un à Cabires, ville du Pont Cappadocien. Les Romains les connaissaient. De l'Italie ils gagnèrent la Gaule ; la loi Salique en parle. (2)

Les moulins à vent ne peuvent se vanter d'une aussi antique origine ; ils sont cependant d'assez bonne noblesse puisqu'ils remontent aux Croisades ! D'après certains auteurs, les compagnons de saint Louis en auraient rapporté le souvenir de leurs lointaines expéditions. D'autres pensent que leur usage se serait transmis de proche en proche d'Orient en Occident par la mer Caspienne, la Russie, la Pologne et la Hongrie. Cette croyance à une origine orientale était si vivace en Normandie au xiv^e siècle, que les moteurs aux grandes ailes s'appelaient *moulins turquois*. (3)

Et ces vieilles tours de pierre ou de bois qui ont

(1) Histoire de Montdidier, M. DE BEAUVILLÉ.

(2) LINDET, op. d. c.

(3) VIOLLET-LE-DUC. Dictionnaire d'Architecture.

pour nous le charme des choses anciennes, devaient sembler de choquantes nouveautés aux artistes du moyen âge qui les considéraient sans doute du même œil que nous considérons aujourd'hui une gare de chemin de fer ou une cheminée d'usine.

Quoi qu'il en soit, il est facile de trouver trace de vieux moulins dans nos archives.

Lambert, 40^e abbé de Saint-Bertin de St-Omer, fait terminer des moulins à eau commencés en 797. « Le roi Charlemeine » donne au Chapitre de Noyon les moulins de « Andeu, de St-Maurice, du Wes. » (Vez) Le moulin Becquerel propriété de l'abbaye de Saint-Quentin en L'Isle en 1384, remonterait au x^e siècle ; Guy de Ponthieu, évêque d'Amiens, donne au Chapitre les douze moulins qu'il possédait dans sa ville épiscopale en 1058. (1) Doullens avait ses usines mues par l'eau en 1100 ; Senarpont (notes de M. Garnier) en 1164, Péronne en 1221. Enguerrand de Picquigny accorde au Gard le droit d'établir des moulins, 1210. A la même date, le Roi Philippe-Auguste céda à la commune de Bray-sur-Somme les moulins dont il avait la propriété. (2) Nous trouvons trace de fabriques à farine à Selincourt, 1301 ; Valvert, 1234 ; les Creutes dépendant de Frise, 1230 ; Raboé, près Abbeville, 1195-1196 ; Cléry, 1279 ; le Gard, 1190. Celle d'Hiermont est brûlée avec beaucoup d'autres en 1346. En effet, après la bataille de Crécy, d'après

(1) Les Evêques d'Amiens, p. 40, M. SORREZ.

(2) L'Abbaye du Gard. — M. l'abbé DELGOVE, p. 47

le manuscrit d'Amiens, (1) le roi d'Angleterre, en quittant le champ de bataille, se dirigea vers l'Authie et incendia Saint-Josse, Rue, Waben. Ces communes se trouvent situées, il est vrai, au Nord-Ouest de Crécy ; mais il est possible qu'un parti ennemi se soit porté plus à l'Est vers Hiermont.

En 1586, l'échevinage permet de faire un moulin à vent du côté de la porte Montrécu. En 1587, il s'occupe d'en édifier un autre dans le faubourg de la porte de Beauvais ; mais deux ans après, il ordonne, à cause de la présence des ennemis, de démolir la maison du meunier. (2)

Au commencement du xvi^e siècle, (1524) l'administration municipale demande d'établir un moulin à blé sur les terrains de la ville moyennant un cens. (3) Était-ce dans la crainte de voir les moulins à eau cesser leur service en cas de siège ? En tous cas, le moulin a joué un rôle dans la défense des places et beaucoup de forteresses en possédaient un. Une des tours du Mont-Saint-Michel était affectée à cet usage ; il en était de même au château de Beaurevoir (Aisne). De cette façon, l'assiégé ne risquait pas de mourir de faim et faisait sa farine à la barbe de l'ennemi.

C'est aussi dans ce but que le duc de Bourgogne permit, en 1419, d'établir sur la plate-forme

(1) Histoire d'Abbeville. M. LOUANDRE, I, 217.

(2) Archives municipales, s. B. B. p. 327.

(3) *Ibid.* s. B. B. p. 327.

de la tour Rouge, (Montdidier) un moulin à vent démoli en 1803.

Une autre fois, les habitants de cette ville craignant de voir incendier les moulins de la vallée, ce qui du reste arrivait régulièrement à chaque siège qu'avait à subir Montdidier, et ce qui, en particulier était arrivé du fait de l'Anglais en 1370, en firent monter un sur l'esplanade du Prieur. Plus tard, il fut la cause de difficultés entre l'échevinage et les religieux qui en réclamaient la propriété. « Le vent se chargea de mettre les parties d'accord : en 1612, un orage violent renversa le moulin et mit fin à la contestation. » (1)

Mais malheur à nos pauvres usines en temps de guerre ! Plus haut nous signalions le moulin d'Hiermont brûlé en 1346. Un autre entre Gomiécourt et Ablaincourt fut lui aussi « ars par les guerres... on ne l'ose remettre sus pour les guerres encoires » 1385. Celui de Roupy subit le même sort de la part des Anglais, mais il avait été réédifié avant 1384. Il appartenait à l'Abbaye de Royaumont. De même encore pour ceux des moines de Mont-Saint-Quentin sur la route de Doingt et celui « hors de Courchelles » près Péronne. — Avenu de 1384. La Jacquerie démolit également, je pense, pendant le xiv^e siècle, celui de Tricot. (2)

Les chefs des troupes en campagne se précoc-

(1) Histoire de Montdidier, M. DE BEAUVILLÉ.

(2) Etat des Prévôtés de Montdidier, Péronne, Saint-Quentin.
Ouvrage inédit de M. G. DE WITASSE.

cupent de leur conservation et de leur... destruction. A la fin du xvi^e siècle, nous voyons le maréchal de Biron entrant en Artois faire savoir que « s'il y en avait aucun qui rompit les moulins enfonçant les fours ou incommodant en façon quelconque les vivres de l'armée, qu'il ferait brusler les dits villages et passer par l'épée tout ce qu'il y rencontrerait... » (1)

En effet, si on veut ruiner un pays, on met le feu aux moulins. C'est ce que fait l'armée française en 1636 aux environs de Bapaume. Le gouverneur de la ville pour les Impériaux, voyant des remparts les incendies éclater de toutes parts, écrit au duc de Chaulnes, en lui demandant de les faire cesser ; de son côté, il s'engage à veiller à ce que ses troupes se gardassent bien d'employer ce procédé en Picardie. (2) Il est probable qu'on tenait peu de compte de ces promesses, car, pendant la même campagne, le maréchal de Brézé fait remarquer qu'on ne peut se porter sur Guise comme le désirait le comte de Soissons, parce que le pays est ruiné, que les moulins sont détruits ou si réduits qu'ils suffisent à peine à moudre le grain indispensable aux habitants.

Pendant les fouilles entreprises dans les souterrains de Naours, dans les *forts* (3) selon l'expres-

(1) Dictionnaire historique et archéologique du Département du Pas-de-Calais, Tome III, p. 237.

(2) M. ALCIUS LEDIEU. Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie. Tome XXIX, p. 284 et 305.

(3) Cette expression de *fort* est restée synonyme de *refuge*.

sion assez répandue en Picardie, M. l'abbé Danicourt avait remarqué six soupiraux qui gagnaient le sommet de la colline. Il ne tarda pas à constater qu'ils servaient au passage de la fumée qui de là gagnait la cheminée de la mesure du meunier placée au-dessus. De cette façon l'ennemi ne pouvait deviner la présence des habitants cachés dans les carrières. La construction de ces puits est curieuse ; le plan inséré dans le bulletin de la Société d'Emulation d'Abbeville indique leur disposition. Au-dessus du foyer, une galerie verticale haute de 80 pieds et large de dix environ est surmontée d'une voute ; elle se continue par un couloir horizontal beaucoup plus étroit montrant des traces de suie puis se relève à la hauteur de la cabane.

Une de ces cheminées rejoignait la demeure voisine « du fameux moulin détruit par le prince Thomas, généralissime des armées espagnoles pendant la guerre de Trente ans, » et qui appartenait à l'Abbaye de Corbie. Une autre communiquait avec la maison du meunier de la *Butte Bert* qui était entourée, ainsi que le moulin, d'une enceinte fortifiée. (1)

Les usines mues par l'eau étaient innombrables à Amiens ; en général elles se trouvaient placées

Les pêcheurs et chasseurs la connaissent bien. Pour le poisson, c'est un trou profond ; pour le gibier, un fourré ou une culture touffue.

(1) Bulletin de la Société d'Emulation d'Abbeville. Tome IV, p. 13.

deux par deux pour utiliser toute la force de la chute. Elles servaient à tous les usages ; à faire du papier, 1435 ; à broyer l'écorce de chêne, le tan, pour la préparation des cuirs, de la moutarde, de la guède (waide), qui, réduite en poudre, servait de teinture ; à fourbir les armes (à harnas) ; à scier le bois, à monter l'eau au Château-d'Eau, etc., etc. Mais ce qu'on rencontrait le plus, c'étaient les *meulins à fragne* (farine) et à l'*ole* (huile). Ceux-ci écrasaient sous leurs bruyants pilons la navette, le colza pour alimenter les *crachets*, l'œillette et la *cataigne* (faine) pour les usages culinaires. Les *cataignes* se ramassaient en grande quantité, car les hêtres couvraient alors nos collines calcaires.

A l'aide des archives communales, il serait facile de refaire l'histoire détaillée de chacune de ces usines. Je m'arrête seulement un instant au « Molin à harnas, » appelé ailleurs, aux armures, à taillant ou à coustiaux et en picard (1) *ech'clypan*. La roue à aubes mettait en mouvement de nombreuses meules de pierre et de bois qui fourbissaient, polissaient les armes, aiguisaient les lames. Cette fabrication remonterait à la plus haute antiquité.

Les fourbisseurs eurent leurs statuts spéciaux (voir le règlement de 1377). Celui de 1482 dit qu'ils ne pourront mettre en vente ni épées, « vouges, haches, becques de faucons, cspieux, jave-

(1) Histoire des rues d'Amiens. M. Goze.

lines, hallebardes, ne autres bâtons de guerre... sans les faire visiter par les eswards. » (1)

En 1478, le dit moulin est loué à Jehan de Rays, armurier, derrière l'église Sainte-Claire. En 1479, il en est encore question au sujet de Govin Chauchart, armurier. Gillet Pinet, en fait construire un. Jehan de Rays et Govain (l'orthographe n'est plus la même) Chauchart donnent un reçu en 1481 pour le moulin à fourbir les armures. Jean Delatre armurier, remontre que du temps des guerres qui ont été en ce pays de Picardie pour subvenir au fait des gens d'armes et ouvrages à taillant, il a pris un certain moulin en ruine et l'a fait réédifier (1511). — Jehan Chastellain bâtit un moulin à armures (1536). Jehan Demuyn obtient en 1551 l'autorisation d'en construire un destiné au même but. Onze ans après, Bardin de Contency (Cottenchy) soumit une obligation au profit de Hangest pour une somme due à l'occasion de cette usine. On permit en 1580 de construire un moulin à fouler le drap à la place occupée jadis par le moulin aux armures. Dans les premières années du xvii^e siècle, une transaction intervient entre Messieurs du Chapitre et Henry Gervais, à l'occasion du moulin à armures et à taillant situé sur la Somme. (2) Le moulin doit 6 l. tournois de cens. (3)

(1) Ibid. Aug. THIERRY, Tome II, p. 372.

(2) Inv. des ch. et t. de la Cathédrale, T, II, p. 192.

(3) Notes de M. PINSARD.

Mais où était situé ce ou ces moulins ? Ont-ils existé concurremment ou ont-ils changé d'emplacement selon le caprice du propriétaire ? Fournissaient-ils tous le même travail, ou bien les uns s'adonnaient-ils uniquement aux armures, tandis que d'autres se contentaient modestement de fourbir des couteaux ?

Je n'ose résoudre ces questions et me contente de transcrire ces notes que je dois à l'inépuisable complaisance de M. Pinsard. Un moulin à fourbir existe en 1474 à l'extrémité de la rue des Saintes-Claire, dite anciennement rue Remy ; un autre à taillant en 1490, rue des Blanquemains. On trouve un moulin aux armures en 1536 près le pont Saint-Michel et un autre en 1551 près du Béguinage. Il y avait aussi le moulin Taillefer, dans la rue du même nom.

Le Chapitre possédait la plupart de ces moulins qui s'appelaient : Bayart ou Croix de Fil, anciennement Crucifix (vente de 1282) ; Brasseret ou les Brasseurs, (sentence du 20 mai 1497) ; Boucard ou de la Table de Plomb, (permission du Chapitre de construire 1312) ; Clinquant au moulin de la Pierre, (Bail de 1533) ; à l'Huile, autrefois Formentel ; Happetard, (vente de 1328) ; Toxac, ; Taillefer ou Clipant, (Débat avec l'Hôtel-Dieu 1336) ; Passavant, (vente 1494) ; Passe-Arrière (1363) ; Grenier (1403) ; Becquerel (1312), etc. (1).

(1) Notes prises dans les ouvrages manuscrits sur Amiens de M. PINSARD.

A Abbeville, nous relevons les noms de Moulin-du-Roi, (ancien moulin banal des comtes de Ponthieu) ; de la Baboé ; de Talance ; de l'Ile ; Clapet ; Penne ; d'Aragon ; Riquebourg ; Sotine ; Novion ; Maillefeu ; des moines de Dommartin à Rouvroy ; de Valouvrech ; hors la Porte Saint-Gilles ; de la Bouvaque ; etc. En 1763, on en comptait encore vingt-cinq dans la ville et dans la banlieue. (1)

Cinq moulins mus par l'eau fonctionnaient à Montdidier lorsque M. de Beauvillé écrivait son histoire. Le Moulin-Neuf ou de la Ville situé dans le faubourg de Paris sur l'ancien chemin de Breteuil ; il en est fait mention dans la bulle d'Alexandre III du 3 février 1173. Les boulangers et pâtisseries devaient y faire moudre leur grain. Le moulin Becquerel, xiv^e siècle. Le moulin des Jardins ou d'Ourscamp, (pour la guède) donné à l'Abbaye de ce nom en 1379 par Pierre de Hangeat à la charge de dire tous les jours une messe des morts à son intention. Le moulin de la Planche, 1173. Le moulin Le Pot qui servait à fouler les draps, xvi^e siècle. Un sixième moulin avait existé jadis baptisé du nom de l'Etoffé ou Hubert ; il datait du xiii^e siècle et avait été abandonné au xvi^e.

Quatre autres, mus par le vent, tournaient à la même époque : un à farine près du chemin de Bre-

(1) Histoire d'Abbeville, M. LOUANDRE, II, 116.

teuil ; un à broyer le tan, et deux à l'huile. L'un d'eux est déjà signalé en 1538. (1)

En 1863, on comptait plusieurs usines anciennes à Doullens ; le Grand Moulin, 1435 ; (une usine à tan avait dû disparaître au xvii^e siècle) ; le moulin du Roi, ancien moulin banal des comtes de Ponthieu ; celui de la rue des Maizeaux, 1436, et celui de Menchon. Il y en avait quatre hors des murs dont deux du xvi^e siècle : le moulin de Rouval et celui du Marais Sec. (2)

Aux champs, nous découvrirons une légion d'usines à farine, mais aussi quelques unes à taylorant comme à Saint-Christ, 1385, et à Renancourt. D'autres pour l'« oille » à Giffecourt (commune de Clastres), 1384 ; à Doingt, 1385 ; Saint-Christ, 1385 ; Bouillancourt, 1375 ; à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, 1384 ; au Petit-Saint-Jean, etc. Un autre à Saint-Maurice, près d'Amiens était consacré à la préparation des draps. D'autres encore pour le tan, l'écorce, à Bonneuil, à « Savieses », (Vermandois), et deux encore sur la rivière de Selle, etc.

Des moulins à *battre waide* sont aussi signalés à Bouchy, 1376 ; Chaulnes, 1399 ; Cormeilles, 1384 ; Doingt, 1385 ; Essertaux, 1384 ; Esquennoy, (deux), 1384 ; Fransures, 1384 ; Hamel-les-Metz, (Pont-de-Metz), xiv^e siècle ; Harbonnières, xiv^e siècle ; Le Plessier, 1388 ; Nesle, 1385 ;

(1) Histoire de Montdidier, M. de BEAUVILLÉ.

(2) Histoire de Doullens, M. A.-J. WARMÉ.

Saulcourt, 1408 ; Colart de Mailly possède trois de ces usines ; une « es Illeaux des Warrennes » à Conty, l'autre au marais de Wailly et la troisième près du pont de la Cauchie. Aveu de 1456 ; Longueau ; Camon ; Bonneuil ; Vaquerie ou Naquerie ; Dommeliers ; Plachy ; Folies ; Vrely ; Savriennois ; Vraignes, 1383. (1)

Les anciens occupants de ces usines avaient contribué, sans doute à l'édification de la chapelle Saint-Nicolas à la Cathédrale vers 1300 ; car sur un trumeau extérieur se trouvent deux groupes superposés placés sous de profondes arcatures. Celui du bas est composé de deux personnages agenouillés, les yeux tournés vers le ciel. Une inscription formée des caractères si décoratifs du temps se lit au dessus de leur tête et à gauche. (2)

LES BONNES GENS DES VILES DENTOUR AMIENS QUI
VENDENT WUAIDES ONT FAITE CHETE CAPELE DE LEURS
OMONNES.

Le groupe du haut nous offre deux marchands vêtus de longues cottes dépassant des surcots. Le plus petit a la tête couverte d'un chaperon ; son compagnon semble avoir pris pour l'examiner un échantillon dans un sac de guède entr'ouvert devant eux, car il élève la main droite comme pour la porter à la hauteur de ses yeux. Jadis, quand les

(1) Notes de M. DE WITASSE.

(2) Monographie de Notre-Dame-d'Amiens, par M. DURAND,
T. I, p. 471-473.

amiénois peu au courant de l'archéologie et de l'histoire faisaient les honneurs de leur Cathédrale à des étrangers, ils ne manquaient jamais de dire que ces sculptures représentaient les sacs de noir, cause de la prise de la ville par les Espagnols !

Au commencement du *xix*^e siècle, plusieurs papeteries existaient le long de la Noye, Remien-court, Dommartin, etc., ainsi que des fabriques à huile, Gollancourt, Cottenchy, etc.. Du reste chaque vallée avait ses moulins et en particulier celle de l'Airaines qui, sur un parcours très-peu étendu, en comptait un nombre extraordinaire.

Ces modestes usines ont été la cause d'une foule de donations, de redevances, de transactions et de... procès. (1) Les archives municipales d'Amiens en font mention à chaque instant, principalement à l'occasion des moulins du Chapitre. (2)

En 1148, Thierry, évêque d'Amiens autorise la pêche « à la nocturne » sous tous les moulins de la ville.

L'évêque ne peut rien entreprendre sur la rivière qui nuise aux moulins du chapitre, ni le chapitre rien qui nuise à la pêche de l'évêque. (3) Les meuniers ont droit de pêche à la distance d'un jet de marteau.

(1) Etude sur la propriété au Moyen Age (Propriété et justice des moulins et fours. *Rev. hist.* xxxi, 58-241).

(2) Inventaire des archives communales, M. G. DURAND,

(3) Notes prises dans les ouvrages mss. sur Amiens de M. PINARD.

Guy de Ponthieu fit don au chapitre d'Amiens de douze moulins sur la Somme avec jouissance de la pêche et de tous les droits sur la rivière, depuis l'écluse de Ravine près la borne de Camon, jusqu'à Gaudran au dessus du pont Saint-Michel. (1)

Jean de Tournay, citoyen d'Amiens, vend en 1268 au Chapitre le revenu qu'il avait sur le moulin à blé et sur le moulin à brasser de Bayard.

1312 — Permissions du Chapitre de construire un moulin à foulon sur le bras de rivière qui va au moulin Boucard, etc. — 1268. Le seigneur de Picquigny accorde aux religieux du Gard le droit de « fauquier l'herbe et d'oldraguier » à cause de leurs moulins. (2)

Je ne fais ces citations qu'à titre d'exemple ; on pourrait les multiplier à l'infini. Les redevances étaient aussi curieuses ; je n'indiquerai que celles-ci. Le prieuré de Moreaucourt avait une rente d'un millier d'anguilles à prendre sur la nasse du moulin de Long concédée par Aléaume de Fontaines, seigneur de Long, au commencement du XIII^e siècle.

L'Abbaye d'Eaucourt devait envoyer six deniers de relief (1242) à Walterus de Metta et à sa femme, en raison des droits qu'ils avaient sur le moulin de Grandcourt. Ces derniers devaient nourrir le porteur de cette redevance. Mais à leur tour, en reconnaissance des droits de l'ab-

(1) Notice sur les évêques d'Amiens, M. SOYEZ, p. 40.

(2) L'Abbaye du Gard, par M. l'abbé DELGOUX.

baye, il fut convenu que l'envoyé prendrait à la table du dit Walterus un couteau et qu'il le rapporterait à l'Abbaye pour la part que celle-ci avait dans le moulin de Grandcourt. (1)

Colart de Mailly a sur le moulin « Darondel » cinq muids de blé et deux gâteaux ; l'un la nuit de l'An, et l'autre la nuit des Rois. (M. G. de Witasse, aveu de 1456).

Mais en général les redevances étaient plus sérieuses et consistaient en argent, en grain ou farine : « Simon de Dargies... est homo ligius de medietate de Vilers juxta Roiam, et tenet X libras de feoda apud Montem Didier et VII modios et dimidium bladi ad molendina de Roia, quando molunt. » 16 mai 1254. Les aveux et dénominements suivants nous fourniront de nombreux exemples.

Le seigneur de Bouillancourt, Regnault de Mailly, tient du Roi Bouillancourt, à cause de sa châtellenie de Montdidier. Ce fief comprend entre autres en 1406 : un moulin sur la rivière dont sont banniers les habitants de Gratibus, à l'exception de ceux qui habitent sur le fief de Bosquiaulx, et tous les sujets de Bouillancourt et de Malpart. Le curé de Bouillancourt prend sur ce moulin 2 muids 1/2, le seigneur de Gratibus 2 muids 1/2, l'abbaye de Lannoy 1 muid, le prieur de Maresmontiers 18 setiers, l'église d'Hargicourt 2 se-

(1) Histoire du village de Grandcourt, par l'abbé LEROY, p. 194.

tiers. Il possédait aussi un moulin à « heulle » baillé par an 7 l. p. (1406).

En Beauvaisis, nous trouvons Mahieu de Hangeest qui tient de la châtellenie de Montdidier un fief qui comprend entre autres biens, — nous espérons pour lui qu'il en possédait d'un revenu plus appréciable, — la maison où jadis se trouvait le moulin Becquerel. Il faut ajouter comme correctif, que si le dit moulin était rétabli, les habitants de La Taule en seraient banniers. (1383). Un bien encore plus problématique existe à Tricot où Mahieu de Rouvroy possède : « une mote là où semblait avoir ung molin près du chemin de Ravenel à Lesglentier » (1404). Il est probable qu'il avait été détruit à l'époque de la Jacquerie en même temps que le château de Tricot « le quel castiaux a esté ars et aussi la ville destruis et désolez par le fait des non nobles. »

Raoul de Gaucourt tient un fief qui contient un moulin à guèdes rapportant 60 s. p. (1384).

Charles de Franssières tient un fief à Fransures avec un moulin à guède valant 19 livres 4 d. (1384). Jean de Bacouel a le huitième du même moulin. Messire Arnault de Corbie possède un fief à Ansauvillers, avec un moulin qui vaut 6 muids de blé par an. (1384).

Mais le calcul ne devait pas être toujours facile à faire. Ainsi à Esserteaux, Jehan de Beauval a, au moulin à guède, « le tierch et le moitié de le quarte partie en l'autre tierch. » Ce moulin vaut

24 livres. Sur la même usine Jehan Le Mangnier a 40 s. (1384).

Les moines de Davenescourt tiennent amorti sous le Roi, le 10^e « boitel » sur deux moulins qui sont à M. de Hangest, et 2 muids de blé de rente. (1384).

Frère Robert de Masinguehem, gouverneur de la maison et bailli de « l'Ospital d'Esquesnoys », jadis du Temple, présente le dénombrement du temporel de la maison admorti soubz le Roy... Deux moulins à guède qui valent par an 16 liv. (1384).

A la Hérelle, Hue de Melun tient du Roi un moulin à vent dont la tour est de pierre, au lieu dit Neuf-moulin. (1383).

Parmi les vassaux de la Hérelle, le seigneur de Roye tient le moulin de « Domp martin » et les moulins de Bacouel et du Val de Guerbigny ; ceux qui demeurent à Guerbigny, les habitants de Parviller et la plus grande partie de ceux du « Quesnoy » en étaient banniers. (1383).

Williaume « castellain de Biauvais, » a un fief qui comprend le moulin à vent de Remaugies. (1367). Jeanne de Beauvais hérita ce fief de son frère et en servit avec le 14 octobre 1374. Il était loué 12 muids de blé. L'Abbaye de Saint-Martin-au-Bois, (Maignelay), tient du Roi un moulin à vent en pierre à Ménevillers, et le moulin de « Houdon-moulin » sur la rivière d'Aronde, avec toute justice sur ledit moulin et sur l'eau... Le moulin et

le vivier sont « baillés 12 muids et deux francs », et les religieux en doivent 8 muids de blé, 4 au moulin de Wacquemoulin et 4 au prieur de Ménevillers. (1383).

Les mêmes religieux ont sur le moulin et le vivier de Comport 10 l. p. et 3 muids 1/2 de froment, mesure de Montdidier. (1383).

L'Abbaye de Visegneux tient amorti sous le Roi un moulin à eau affermé 6 muids de blé, sur lequel l'abbaye doit à celle de Breteuil en Beauvaisis, 2 muids. Ces religieux prennent 17 muids de blé sur les moulins de Paillart, que messire Braquet de Braquemont paie à cause de sa femme Marie, dame de Tartigny, laquelle tient ces moulins en douaire. (1384) (1).

Jehan de Nesle tient du Roi la ville de Bray-sur-Somme, dont les maire, jurés et commune doivent par an pour les fours et moulins de ladite ville 94 liv. (1374). Les moulins de Bray avaient été cédés à la commune par le roi Philippe-Auguste en 1210. (2)

« Simon li Blons », avoue à la suite de l'aveu du 23 mai 1367, tenir une rente de 4 l. p. à prendre sur les moulins de Sobotécluse près Péronne appartenant à Perceval de Doingt.

Le même Simon tient en fief 9 muids de froment à prendre sur les « Noef molins » de Péronne

(1) Etat de la Prévôté de Montdidier à la fin du xiv^e siècle, Ouvrage inédit de M. G. de WITASSE.

(2) Histoire de Bray, par M. JOSSE. Mém. des Antiquaires de Picardie.

appartenant au Roi. (1367). Ces usines étaient au nombre de quatre.

Les hoirs de Jehan de Brie tiennent de lui en fief 6 muids de blé à prendre sur lesdits moulins. (1367).

Jehan de Pestrin, Gilles Egres, sire Quentin Branque ont aussi des rentes à prendre sur ces usines. (1398).

« Jehan comte de Bouloigne et d'Auvergne » a sur la chaussée de Saint-Christ un moulin à « oille et à taillant » rapportant 20 s. p. et 50 lots d'huile, mesure de Nesle, pouvant valoir 12 d. le lot. (1385).

La seigneurie de Chaulnes comprend le moulin à vent baillé en 1399, 24 muids de blé, mesure de Péronne, de cens annuel, et le moulin à « waides » qui rapporte 100 s. par an.

Guillaume le Boutillier tient du roi un fief à Curlu. Il prend sur les moulins de Fargny près Curlu, appartenant à l'abbé d'Arouaise, 8 muids de rente de blé de mouture, mesure de Péronne. (1399).

Jacques de Saint-Pol, sire d'Encre, tient en pairie du château de Péronne, la châtellenie d'Encre comprenant 6 moulins à blé en ladite ville, entre autres ceux de Tauvoye et du Vivier, sur lesquels sont dûes plusieurs rentes, et auxquels sont bannières la ville d'Encre, excepté les banniers du prieur d'Encre, les villes d'Acer (Acheux (?)), de Lainviller (?) quand les habitants

ne peuvent moudre au moulin à vent de Harviller, de Forceville, de Martinsart, d'Englebelmer, de Laviéville, de Millancourt, de Bouzincourt, de Rancourt, de Vitermont, d'Ovillers, de Mametz, de Fricourt, de Neuvirelle, de Senlis, d'Hérauguière. (1367).

Ferry de Lorraine tient du Roi à Harbonnières, les moulins à guèdes valant par an 8 l. (1399).

La comtesse de Ligny et de Saint-Pol tient du roi à Lucheux deux moulins à eau dont sont banniers les habitants de Coullemont, Humbercourt et Lucheux et qui valent par an 2 muids de blé. (1374).

Gilles, sire de Mailly, tient du roi le moulin à vent dont sont banniers les habitants de Mailly ; il est loué à cens 11 muids de blé. (1374).

L'Abbaye du Mont-Saint-Quentin tient amorti un « molin à oille, » qui vaut par an 50 lots d'huile, estimés 50 s. Il était situé à « Halle. » (1384).

Les mêmes religieux possèdent à Péronne, aussi en 1384, un moulin loué à cens 12 muids par an, et « le petit moulin » valant 5 muids 1/2, mais il tombe en ruine et ne rend rien tant pour le manque d'eau que par suite des malheurs de la ville. Ils possédaient aussi au bout du vivier de « Bellesaise » vers Doingt, le moulin de la Pierre, « ars » par les Anglais à leur « « derrain passage ». Avant l'incendie, il rendait 12 muids péronnais. Depuis il n'a rien produit, mais il vient d'être rebâti. (1384) (l'incendie aurait eu lieu en l'an 1380). Un autre de leurs moulins hors de « Courchelles » avait été

aussi brûlé par les Anglais. Il valait 10 muids. La même abbaye avait à Bus-en-Artois, un moulin à blé loué à cens 16 muids péronnais.

Jehan de Dainne ou Dayme donne l'aveu de la Seigneurie de Saulcourt. Il tient du Roi un moulin à guède valant annuellement 4 l. (1408).

Jehan, comte de Boulogne et d'Auvergne à cause de sa femme, comtesse de Clermont, dénombre la Châtellenie de Briot. Nous y trouvons les moulins à vent de ladite terre donnés à cens pour trois ans sans y rien retenir sinon de « ointure et martiaux, quevilles et fusiaux », le seigneur fait tout le surplus quand cela est nécessaire. Les moulins à vent d'Omiécourt dont les habitants sont banniers, rapporte 12 muids ; celui de Pertain, 8 ; celui de Liancourt-Fosse, 6 ; un autre existait entre Gomiécourt et Ablaincourt, mais il fut détruit par les guerres, (aveu de 1385). (1)

Dans les aveux et dénombrements du Chapitre de Saint-Quentin, nous voyons qu'il tient du Roi sur les moulins de Beaurepaire et Louvagnies (aujourd'hui Moulin-Brûlé, commune de Rouvroy), 5 muids de blé de mouture.

Au mois de Janvier 1635, le Chapitre abandonne son droit de seigneurie dans Clastres à la maison de Saint-Simon pour l'unir au duché de ce nom, dont un moulin à eau baillé 20 muids. C'était un faible cadeau, car il coûtait autant. Il pos-

(1) Etat de la Prévôté de Péronne à la fin du XIV^e siècle. Ouvrage inédit de M. G. DE WITASSE.

sédait aussi un moulin à huile à Giffecourt (commune de Clastres) en 1384. C'est probablement le même dont nous venons de parler.

L'Abbaye de Saint-Quentin-en-l'Isle tient amorti sous le Roi, les moulins à eau dits de Becquerel, (sa construction remonterait au x^e siècle), et un moulin à vent à Neuville. Ils sont loués à cens 150 muids de blé envers le Roi, 50 envers le Chapitre de Saint-Quentin, 10 envers l'église. Le cens des moulins doit être plutôt diminué qu'augmenté, parce que le moulin Gronnart a été démoli en 1364, lors de la construction des fortifications de Saint-Quentin. L'Abbaye abandonne bien volontiers ce moulin tant à cause des rentes à servir que des réparations qui s'élevaient à 25 livres par an. (1384).

L'Abbaye de Royaumont tient sous le Roi à Roupy un moulin à vent entre les trois villes, « qui fu jadiz ars et détruis par les Anglais, et depuis a esté refait », baillé 3 muids de Paris. (1384). (1)

L'Abbesse et le couvent du Paraclet tiennent amorti sous le Roi : un moulin à eau à Boves ; à Caix, sur un moulin appartenant au duc de Lorraine, 1 muid par an ; sur les moulins de M. de Saint-Paul à Ailly, 5 muids de blé ; sur le moulin de Cottenchy, 1 muid, et sur celui de Pavry qui valait jadis 17 muids et rien à présent. (1384).

(1) Etat de la Prévôté de Saint-Quentin pendant la seconde moitié du xiv^e siècle, M. G. DE WITASSE. Ouvrage inédit, couronné par la Société Académique de Saint-Quentin.

(Nous retrouvons en 1667 le moulin possédé à Boves par le Paraclet) etc.

L'Abbé de Saint-Martin-aux-Jumeaux à Amiens tient amorti sous le Roi : sur les moulins du Chapitre 2 muids de blé par an, sur les moulins de Vers 2 muids de grain. (Arch. Nat. P. 137, f. 119 r°). Le doyen et le chapitre de l'église collégiale de Saint-Firmin de Vignacourt tiennent amorti sous le Roi : sur le moulin de Saint-Ouen, 2 muids de blé « meteil » et 1 sur celui de Flixecourt, 6 setiers seulement vers 1380. (Arch. Nat.).

Le Chapitre de la Cathédrale de Notre-Dame d'Amiens, possède à Saint-Maurice, un moulin à drap ; à Longueau un moulin à guède ; à Camon, un moulin banal ; à Poulainville, un moulin à guède et un autre « à vent bennier » ; au Pont-de-Metz, un moulin banal, et encore des moulins à Vers, Saleux, Le Mesge, Neuville, Croissy et Gouy, Bonneuil, Fontaine-sous-Catheux, Vaquerie auprès de Croissy, Dommeliers, Folies, « Savieses », etc. Comme arrières fiefs : Jehan du Cange a 2 muids à prendre sur les moulins de l'Evêque à « Han » ; Jehan Le Mangnier a la moitié du moulin d'Omermont ; Pierre de Villers détient un fief à Omermont ; pour sa part dans le moulin, il a 42 boisseaux de blé. (1)

Les religieux et le couvent de Saint-Fuscien-au-Bois tiennent amorti sous le Roi : un moulin

(1) Notes de M. G. DE WITASSE, sur la Prévôté de Beauvaisis à Amiens.

à vent audit lieu « auquel en sont aucun bannier » ; un muid de blé que l'évêque d'Amiens leur doit sur le moulin de « Han » et un setier chaque semaine sur le moulin Baudry sis à Amiens en 1384.

L'Abbé et le couvent de Saint-Jean d'Amiens tiennent amorti sous le Roi : deux moulins au Petit Saint-Jean, l'un à blé, l'autre à huile ; deux autres moulins sur la même rivière de Selle dont un à blé et l'autre à écorce, et un autre à usage « de moudre taillans » à Ernancourt(Renancourt).

Le Prieuré d'Authies a un setier de blé sur le moulin de Thièvres. (1384).

Marie, veuve de Jacques du Sauchoy tient en fief à Chauny, 10 muids à prendre sur le moulin dudit lieu. (1341).

Ysabeau de Flandres tient du Roi un fief à Dives qui comprend un moulin à eau. (1341).

Le Prieur et le couvent de Mont-Saint-Louis, près de Noyon, ont sur les moulins de « Han » en Vermandois, 50 l. p. amorties par le roi Philippe en 1309, (aveu de 1384).

Le Doyen et le Chapitre de l'église de Noyon, tiennent en main morte sous le Roi au bailliage de Vermandois : sur les moulins de « Andeu » et Saint-Maurice que tiennent du Chapitre à rente perpétuelle les religieux de Saint-Eloy de Noyon, 57 muids 2 set. ; le moulin du « Wes » (sur ces trois moulins toute juridiction. Ils leur furent donnés par Charlemagne) ; sur le moulin de « Cour-

celles » appelé « Castrelein-lez-Noyon », et sur les greniers de l'évêque de Noyon 86 m. 4 s. ; à Voyennes, un moulin avec l'eau dessus et dessous, qui vaut 12 m. et 6 l. ; à Sommette, un moulin en ruine ; des rentes à Chauny sur les moulins de l'Abbaye de Saint-Eloi et sur celui de « Fontaine ; » sur ceux de « Mauroy » à Thiercourt ; de « Choisel », de « Wiet » qui est en ruine, « d'Espinoy », « d'Evricourt », de « Drelinscourt », « Poquet », etc.

Les censes, granges et moulins de ladite église que le Chapitre est tenu d'entretenir coûtent environ 300 livres, (aveu de 1383).

L'Abbaye de Saint-Barthélemy de Noyon, tient en main-morte sous le Roi : un moulin près de Noyon ; un autre à Bellefontaine près « Ramme » au bailliage de Senlis ; un autre encore à Courcelles près Pontoise-les-Noyon qui est sans fermier. Comme arrière fief, Pierre Benars a une usine à guède à Vraignes, (aveu de 1383).

L'Abbaye de Saint-Eloi, près Noyon, tient en main-morte sous le Roi les moulins de « Andeu » et de Saint-Maurice, un autre à Chauny, un à « Cappy », un à Vrely près Montdidier, (aveu de 1383).

L'Hôtel-Dieu de Noyon tient en main-morte sous le Roi des moulins, l'un près de Noyon dit « Castellain » rapportant 2 muids de blé, et un autre à « Buchy » donnant 4 s. (aveu de 1383).

Frère Jehan, humble abbé de l'église Notre-

Dame-d'Ourscamp et tout le couvent tiennent amorti sous le Roi, dont les revenus sont « pour faire aumosne », une maison dite Louvet sur le Matz, où il y a trois moulins ; à Lassigny la maison et un moulin à vent qui ont justice haute, moyenne et basse, (aveu de 1384).

Pierre des Essars possède un moulin à guède à Savriennois (seigneurie de Chauny), (aveu de 1411).

Raoul de Foisseus de Viry, tient du Roi le quart du moulin de Viry, mais il a toute justice sur tout ledit moulin, (1341). — En 1411, Jehan Dargies est propriétaire de ce moulin. (1)

Nos usines avaient leur législation spéciale : celles placées sur les rivières navigables et flottables étaient sous la surveillance des grands maîtres des Eaux et Forêts qui devaient examiner si elles n'entravaient ni la navigation ni le flottage. (2)

Étaient considérés comme immeubles, les « moulins fondés en terre ou bâtis sur pilotis en rivière ; quelques coutumes seulement avaient une disposition contraire quant aux moulins sur bateaux et pilotis. » (3)

Le seigneur, le mayer et d'autres privilégiés

(1) Notes sur les prévôtés de Chauny et Roye, par M. G. DE WITASSE.

(2) Voir l'édit portant règlement général pour les Eaux et Forêts. — Août 1669.

(3) Précis de l'ancien droit coutumier. M. Ch. Giraud, p. 39.

pouvaient, dans certaines régions, interrompre le travail commencé : c'était le droit de *dégrainer*. Villauime de Greniers a ce privilège sur les moulins neufs de Péronne en 1367, de même que Simon Le Blond en 1398 sur les quatre usines de la même ville. Pierre de Pernois « se dit avoir le degren après l'évêque » à Pernois. Le sergent de Bourrech-sur-Canche jouissait de la même faveur.

A Flixecourt, le sujet doit moudre après le forain. Dans la même commune, la coutume est de prendre toutes les semaines une mine de blé sur le moulin pour la maladrerie.

Quand des bestiaux autres que ceux qui y portent grain et farine seront trouvés sur les mottes des deux moulins à vent appartenant à Marguerite de Chastillon sur la seigneurie de la Ferté-les-Saint-Riquier que nous avons déjà signalés, ladite dame peut réclamer une amende de soixante sols parisis. (1)

De tous les droits attachés à la propriété des moulins, le plus intéressant à étudier serait celui de banalité ; mais il est trop connu et je ne m'y arrêterai pas longtemps. (2) Je me contenterai de citer quelques usages locaux.

(1) Coutumes locales du bailliage d'Amiens, par A. BOUTHORS.

(2) Coutumier de Picardie, 1726.

Recueil des monuments inédits de l'Histoire du Tiers-Etat. Aug. THIERRY.

Hist. du droit civil français. VIOLLET. p. 762 et note.

Une petite ville de Provence, Pertuis, a encore aujourd'hui son moulin banal. Les habitants qui enfreignent ce droit communal doivent payer une redevance par fournée.

Le seigneur construisait un moulin et contraignait les habitants à y faire moudre leur grain. C'était une manière de se rembourser de ses frais de bâtisse. La course était souvent longue, aussi le cultivateur préférait-il mener sa récolte aux meules les plus voisines ; de là des difficultés sans fin.

Je cite celles-ci par ce que j'ai les pièces originales entre les mains. (1) Le 22 octobre 1594, intervient une transaction acceptée par les habitants de Rouvrel « par acte en forme souscrit de la majeure partie d'entre eux », entre noble homme Jean de Boufflers, écuyer, seigneur de Rouvrel et de Liesse, l'un des cent gentilshommes de la maison du Roy, demeurant au dit Rouvrel, logé à Amiens rue des Orfèvres en la maison d'honorable homme Jean du Crocquet et dame Louise de Lannoy femme « procurative » de haut et puissant seigneur messire Charles de Lameth, chevalier, seigneur de Gollencourt, Dommartin, Oresmeaux et autres lieux, vicomte de Laon et d'Auxile-Château, bailli, capitaine et gouverneur de Conty. Ladite dame loge aussi à Amiens à l'Hôtellerie de « l'Ave Maria. » Les Lameth déclarent que leur moulin de Gollencourt a toujours été banal pour les habitants de Rouvrel qui ont été tenus de tout temps d'y conduire leurs grains, ce qui résulte des aveux et dénombrements baillés par les feus seigneurs de Rouvrel aux seigneurs

(1) Archives du Château de Remiencourt.

de Boves en 1414 et de divers jugements ; mais qu'ils consentent, « pour auxquels procès mettre fin, nourrir paix et amitiés », à ce que le seigneur de Rouvrel puisse construire un moulin sur sa terre. Dans le cas où ce moulin ne pourrait tourner faute de vent, ou par suite de réparation ou de destruction, le seigneur de Gollencourt reprend ses droits et les habitants de Rouvrel redeviennent ses banniers.

En 1693, les deux terres de Remiencourt-Gollencourt et Rouvrel appartiennent à deux seigneurs de la maison de Boufflers ; nouvelles difficultés et nouvelle transaction. Il en est de même en 1782, et on stipule derechef que si pour les causes énoncées plus haut, le meunier de Rouvrel ne peut tourner, il doit conduire les grains des habitants de cette commune au moulin de Gollencourt, sous la condition par le seigneur de Remiencourt d'obliger son meunier à ne prendre que demi-mouture.

De même les habitants de Bayonvillers étaient forcés, lorsque le vent manquait, de se rendre au moulin à eau de Cayeux-en-Santerre d'où ce dicton :

*Veint perdu, point d'meulin,
A Cayeux meudros tein grain.* (1)

M. Daussy nous donne un exemple ou l'affaire

(1) Monographie de Bayonvillers 1906, p. 86, par M. Léon GAUDEFROY.

tourne au tragique. (1) Un meunier d'un moulin banal sachant que les paysans armés de fourches et de pistolets se rendent aux moulins qui leur conviennent, prend un fusil et se met en embuscade. Vint à passer un carabinier en congé poussant devant lui sa bourrique chargée de sacs. Il lui envoie un coup de fusil et le laisse pour mort sur le terrain. Ceci se passait en 1694.

Possédaient entre autres des moulins banaux dans le bailliage d'Amiens en 1507 : Barly, Béalcourt, Beauquesne, Bourrech-sur-Canche, Corbie, Domqueur, Escoives, Eperlecques, Fauquemberg, Flixecourt, Fiellevés (?) La Ferté-lès-Saint-Riquier, (moulin de la Canchie près Cramont et moulin d'Arondel près de la Ferté), Frévent, Galametz, Guémappes, Houdain, Neuville-les-Senarpont, Orville, Pernes, Hamel-les-Metz, (Pont-de-Metz), Regnauville, Thièvres (pour les habitants d'Authie, Saint-Léger, Louvencourt, Maurepas, Vau-chelles, Arquesves), Toutencourt, Wancourt, Wavans, etc. (2)

On trouvera dans cette notice beaucoup d'autres localités ayant aussi un moulin banal et en particulier à l'article *Redevances*. Je ne les indique pas à nouveau pour éviter des longueurs inutiles.

A Avesnes-le-Comte, les habitants ne sont

(1) Jean Décalogne, fermier du moulin banal d'Albert, par M. H. DAUSSY.

(2) Coutumes locales du bailliage d'Amiens, par M. A. BOUTHORS.

banniers d'aucun moulin. De même pour ceux de Brucamps qui ne sont pas contraints de se rendre au moulin d'Arondel, mais comme « exempz » peuvent moudre où bon leur semble.

Les usines à farine ne sont pas seules à posséder le droit de banalité : « tous ceux qui ont guèdes croissans au terroir du dit Hamel-les-Metz (Pont-de-Metz), sont tenus à aller battre au moulin de la dite demoiselle » (Marguerite de Berry).

Le meunier est parfois présenté par le maieur (Pernes), et prête serment solennel devant le bailli et le prévost de diriger le moulin et la mouture avec justice, de garder loyalement le droit du seigneur et des banniers.

Le « fromentier » est aussi assermenté à Houdain.

En cas de plainte de la part du maieur et des échevins de Pernes, le bailli se rendra sur les lieux et pourra expulser le meunier, le maieur devra en présenter un autre.

Ce meunier prendra pour son droit le dix-huitième ; il en est de même à Fauquemberg. A Escoives c'est le seizième, et les sujets de la seigneurie doivent passer avant tous autres.

Tous ne payaient pas les mêmes droits au même fermier de moulin. Ainsi le prieur, à Albert, avait anciennement traité avec le seigneur, et les habitants de son domaine étaient soumis à la banalité.

Il payait pour lui, ses domestiques, son receveur général et son principal fermier le 24^e, c'est-

à-dire que sur vingt-quatre setiers de grain, le farinier en retenait un pour sa peine ; les tenanciers étaient tarifés au 18°, tandis que les sujets du seigneur abandonnaient le 12°, (Jean Décalogue, par M. E. Daussy). A Bourrech-sur-Canche, le sergent a le droit d'aller au moulin de Frévent et de payer pour la mouture d'un setier et demi un boisseau de blé.

La coutume de la châtellenie d'Eperlecques dit que « nulz magnier ne prende myaulture sinon desoubs, est assavoir blé estans en l'aire, sy que un chascun le voye, sur l'amende de LX solz parrisis », c'est-à-dire, d'après M. Bouthors. que s'il prend son droit de mouture dans l'aire, que chacun le voie prendre.

Le prévost et les échevins de Beauquesne visiteront le moulin d'Orville et ses mesures à blé, ainsi que les chemins qui y conduisent, toutes les fois que bon leur semblera, parce que les habitants de Beauquesne sont banniers de ce moulin.

De même à Frévent, le maieur et les échevins peuvent se rendre une fois la semaine au moulin pour constater que tout se passe régulièrement. En cas de contravention, le meunier encourra une amende de soixante sols parisis.

Les administrateurs de Pernes, quand ils le jugeront opportun, iront inspecter le meunier et ses « moleur et vallet », et les mesures pour voir si tout est conforme au droit des banniers. Le même usage existe à Orville où les représentants de

la Commune peuvent contraindre le meunier à avoir un « varlet. » Le maire, à Curlu, a la faculté d'aller au moulin de Fargny et d'ordonner au meunier d'apporter ses mesures à la croix afin d'examiner si elles sont bonnes. Si le « commun » se plaint de ce dernier, le maire assisté des échevins a le droit au nom du seigneur d'en désigner un autre, (1395). (Prévôté de Péronne, par M. de Witasse).

Les manants et habitants de Houdain, soumis au moulin banal, qui cherchent à se soustraire à ce droit, encourent la confiscation. Dans le comté de Corbie on prend non seulement les sacs et farines, mais même les chevaux sur lesquels seraient trouvées les farines. A Eperlecques les banniers sont passibles d'une amende de soixante sols parisis, et perdent aussi les sacs et le blé. Confiscation aussi à Ecoives.

Le comte de Boulogne déjà cité au sujet de ses moulins de Saint-Christ et Briot, avait des droits du même genre ; mais si le meunier peut mettre le blé avec la farine en bas de son cheval avant qu'il ne soit pris, il ne perd pas le cheval mais seulement le blé avec la farine ! Un petit nombre d'habitants, que l'aveu nous indique, peut mener moudre son blé à d'autres moulins que ceux de Briot « à son col ou à brouette a ses propres bestes ou par emprunt sauf meffait, mais s'il prent aucun loyer ou profit, il pert blé et farine, brouette ou chevaux ou autres harnas. » (Aveu de 1385).

Cette obligation d'aller au moulin banal entraîne avec lui quelques avantages : « Les subgetz, manans et habitants de Regnaville sont soumis et banniers au molin de ladite ville de Labroie, au moyen duquel droit ils ne sont arrestables ne empeschables, en corps ny en biens, en la ville et terroir dudit lieu, et ne y doibvent droix de travers ». Ceux de Bourrech-sur-Canche peuvent moudre comme bannier au moulin de l'échevinage, et pendant tout le temps qu'ils sont au moulin pour leur mouture l'on ne peut faire « arrest ni empeschement sur eulx... »

La coutume de Frévent consacre aussi ce droit et dit qu'on ne peut arrêter aucune personne allant au moulin porter son blé pour le faire moudre.

Mais comme la vieille législation craint que notre farinier ne se réserve du grain pour la nourriture de ses bêtes, elle dicte des règlements sévères : le « fromentier » d'Houdain dont nous avons déjà parlé, ne peut « tenir maisnage ni avoir femme ni au moulin ni en ville, » parce que dit M. Bouthors, il lui faudrait des bestiaux et de la volaille, et qu'on ne veut pas que le fermier du moulin banal soit soupçonné de prendre au-delà du taux légal de la mouture pour tirer plus de profit de sa basse-cour.

A Orville il ne peut avoir de bestiaux sans l'assentiment de la municipalité. Il ne pourra, dit la coutume de Pernes, « tenir hosteage ni mesnage, »

n'avoir ni bestiaux, ni poulets, ni bêtes quelconques, si ce n'est cheval, jument ou âne pour mener blé et farine. (Bouthors).

Comme je l'ai fait remarquer plus haut, la banalité n'était pas populaire... comme du reste en général toute espèce d'impôt. Aussi, à l'époque de la Révolution, réclame-t-on avec force la régularisation des titres comme à Harcelaines, ou son rachat d'après une estimation de gré à gré comme à Oisemont. (1)

On pourrait s'étendre d'avantage sur ce sujet, car nos ancêtres adoraient la chicanerie ; il suffit, je pense, d'avoir énuméré quelques-uns des ennuis dont étaient gratifiés les propriétaires et locataires d'usines aux siècles passés. Frédéric II n'eût-il pas à se plaindre de leur seul voisinage !

Les grands bras en s'agitant dans les airs provoquaient rarement, je pense, des accidents dans le genre de celui dont fut victime don Quichotte, mais ils épouvantaient les quadrupèdes et désarçonnaient quand même les cavaliers ; aussi le Préfet de la Somme le 22 octobre 1816... « Considérant que dans le département plusieurs moulins à vent sont construits si près des routes ou chemins, qu'ils exposent les voyageurs, notamment ceux à cheval ou en voiture, aux plus graves accidents... arrête... aucun moulin à vent ne pourra être construit plus près que soixante-

(1) Documents pour servir à l'Histoire de la Révolution Française, Tome IV.

quatre mètres neuf cent soixante-huit millimètres (deux cents pieds) des grandes routes et de quarante huit mètres sept cent-vingt-six millimètres (cent cinquante pieds) de tous autres chemins publics, quels qu'ils soient. » ..

A partir de la même date on ne pourra former « d'établissement de ce genre » ou les réparer sans l'autorisation préfectorale qui fera prononcer la démolition des moulins contrevenants. (1)

Une clause spéciale à nos usines paraît souvent dans les baux : « ne porra le dit preneur prétendre ou demander aucune diminution pour ce qu'il adviendrait *jocq* au dit molin, pour le mauvais temps, n'est en cas de fouldré du ciel. » (Bail not. du moulin de Beauquesne, 6 février 1586). Cette question du chômage se retrouve dans une autre location du moulin du Roi à Doullens en 1592. « Et advenant que le dit molin *jocque* par le temps de huit jours, le dit sieur bailleur ou ayants causes seront tenus de réduire et rabattre le temps du *jocq* sur ladite redevance. » (2) M. J.-B. Jouancoux nous cite un bail de 1867, passé à Boves, où le mot *jos* ou chômage se retrouve.

Pour en finir avec les lois, coutumes et règlements, disons en terminant qu'un usage assez singulier s'était conservé dans nos campagnes. Tandis que les baux à courte durée étaient devenus

(1) Pièce communiquée par M. Pierre DUBOIS, prés. de la Société des Antiq. de Picardie.

(2) Etudes... du patois picard, par M. J. B. JOUANCOUX,

pour ainsi dire la règle, le bail emphythéotique pour quatre-vingt-dix-neuf ans était resté assez fréquent ; on pourrait en citer plusieurs qui ont pris fin tout dernièrement à Gézaincourt (Somme) et à Remy (Pas-de-Calais). En général, ils provenaient de l'abandon d'une chute d'eau par le seigneur pour une faible redevance, moyennant quoi le preneur construisait à ses frais une très modeste usine.

Le mécanisme du vieux *meulin à veint* n'a pas dû changer beaucoup jusqu'à l'époque où il fût détrôné par la vapeur. La fabrication était locale et par conséquent restreinte. On ne connaissait pas ces immenses usines dans lesquelles des centaines d'ouvriers sont réunis et « qui toutes fabriquent quelque chose, surtout de la haine et de l'envie. » (1) Les rouages sont en bois. L'arbre moteur fait un angle de 8° à 15° avec l'horizon, il est mis en mouvement par des ailes de 12 mètres de longueur portant un châssis sur lequel se plaçaient les voiles. Je n'ai pas rencontré en Picardie d'ailes formées d'une seule pièce de bois traversée par des baguettes comme cela se pratiquait en Bretagne. Un rouet et une lanterne transmettent par l'intermédiaire du gros fer la rotation à la meule volante, en passant par l'anille, fer en forme de croix de saint André. Cette pièce, aussi appelée fer de moulin, était fréquemment

(1) Journal des Arts. Juillet 1905. L. AUGÉ DE LASSUS.

employée en blason. La famille Wlart, entre autres, dont les membres étaient seigneurs de Romont, portaient trois fers de moulin. Jean des Moulins, homme de l'Abbaye de Saint-Aubert en 1383, avait la même pièce dans ses armes. (1)

Le grain est placé dans la trémie et tombe entre les meules ; s'il vient à manquer, un mécanisme primitif met en mouvement le *babillard* et le son de la clochette prévient le farinier que sa machine tourne à vide.

On se servait de chêne pour ce mécanisme. Il provenait du bois voisin et était façonné par des ouvriers spéciaux souvent d'une grande adresse qui, tout comme un peintre ou un sculpteur de renom, signaient leurs œuvres. Témoin le vieux moulin d'Arry qui porte gravé sur le rouet : « fait par moi Marc Cacheleu, 1781 ». Louis Courtois a aussi laissé son nom sur une autre partie du bâtiment à la même date. (2)

A Berck, le moulin Beaussart (3) porte cette mention au-dessus de la porte : « J'ai été fait en 1779 par Eliévin Dufour de Doudeauville », et sur le grand rouet on lit : 1756. D'autres fois, c'est l'occupant qui veut passer à la postérité et grave au couteau son nom sur une pièce de charpente. A Campagne-lès-Boulonnais le moulin à vent

(1) Inventaire des sceaux de la Flandre, par DEMAÏ.

(2) Picardie Hist. et Mon. Arrondissement d'Abbeville, p. 216. Art par M. ROGER RODIÈRE.

(3) Epigraphie du département du Pas-de-Calais, IV.

porte le nom de Louis-Marie Dupont meunie (*sic*) 1783. (1)

Pour les dents des rouets *ch'carpentier d'meu-lin* employait le bois de pommier pris au-dessous de la greffe ; il passait pour extrêmement dur.

Le cormier, *essorbier* en patois, était aussi très recherché et coûtait gros à cause de sa rareté en Picardie. Les *bocquillons* avaient soin d'abattre ces arbres au croissant de la lune ; au déclin ils se conservaient difficilement et se piquaient aux vers.

Le mécanisme du moulin à eau diffère peu. La force motrice est donnée par la grande roue toute de bois ainsi que son arbre tournant, ses bras, ses cercles et ses aubes.

Veut-on savoir quelles sont les réparations qu'exige notre primitive usine ? Jetons les yeux sur cet accord passé au sujet du moulin de Gollancourt entre Messire Antoine-François de Lameth, chevalier, seigneur de Bussy, et Martin Voiture et Louis Pillon, charpentiers à Dommartin. Ces derniers s'engagent à « entreprendre et faire de leur art deux portes de *pluma* (2), et un *pluma* ; de *rechepper* (3) l'arbre tournant ; mettre deux estays au beffroy (4) de derrière, le

(1) Epigraphie du département du Pas-de-Calais. IV.

(2) Ancienne expression qui désigne une pièce de bois qui supporte les coussinets.

(3) Probablement refretter.

(4) Support intérieur de l'arbre tournant.

raccommoder, faire trois *ventelles* (1), et un ventel fontier; mettre douze aiz au plus pour revestir et raccommoder le pignon dudit moulin. Dans le moulin faire un petit beffroy neuf, mettre un bout de *solle* dessus la court du côté, *acheviller* (2) les esteaux dans les dites soles, faire un rouet neuf avec une lanterne et le *embrancheurre* (3), aider à mettre la meulle du dit moullage » (4). Quant à la maison, ils en feront une « neuve avec une petite étable y tenant, tirée en forme de culla (5). . »

Ce marché est fait pour 66 livres que paieront les fermiers de Gollancourt et Dommartin. Le seigneur de Lameth livrera tous les matériaux, bois et chaux. (6)

Cet acte daté du 22 février 1642 a été passé en présence de M^e Jehan Boilye, maître d'hôtel dudit seigneur et d'autres témoins.

Le *reideur* ne rencontre rien de bien remarquable ni de local dans ces intérieurs. A signaler pourtant un arrête-sac en pommier encore en usage en 1904 au Pont-de-Grès (Cottenchy); il servait à soutenir le sac qui recevait la farine. Grossièrement sculpté au couteau en 1771 par un *cache-manée*, il avait la prétention de représenter

(1) *Vental*, en picard, vannes de décharge.

(2) *Acheviller*, mettre des chevilles.

(3) Bras du rouet.

(4) Ici moullage est synonyme de moulin. En général on entend par cette expression une paire de meules.

(5) Toit en appentis.

(6) Archives de Remiencourt.

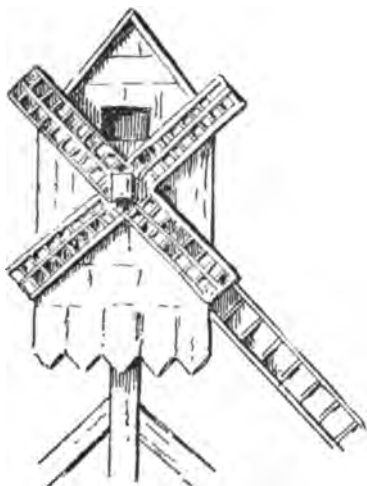
un bonhomme assis La tête a disparu ; mais l'art,
je pense, n'y a rien perdu..



ARRÊTE-SAC, 1771.

Quant à l'extérieur, il a peu varié. Le sceau

des meuniers de Bruges nous donne une indication de ce que devait être un moulin à vent en 1407. (1) On en voit un autre à peu près de la même époque dans les peintures qui décorent les arcatures du chœur de la Cathédrale, (vie de St-Firmin) ; il se trouvait au delà de la porte Montrécu ; on en verra la reproduction dans un dessin



CATHÉDRALE D'AMIENS. — Sculpture des Stalles.

du Vieil Amiens par M. Duthoit. Ce n'est pas la seule image de moulin à vent sur pivot que possède notre basilique ; il y en a d'autres sculptées sur les miséricordes des stalles (n° 44 du plan de M. Durand) (2). Ruben revient à la citerne pour re-

(1) Les sceaux de Flandre, DEMAY, T. I.

(2) Monographie de Notre-Dame d'Amiens, T. II.

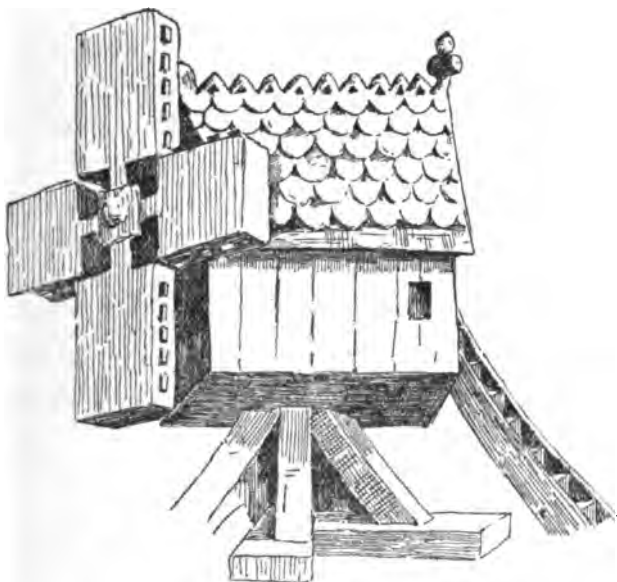
tirer Joseph. Un moulin se présente de face et est peu remarquable ; sur le côté se voit l'échelle d'une perspective naïve. Les dents qui dépassent la base feraient supposer qu'il était recouvert d'essentes. Le n° 36 est plus intéressant ; les messagers an-



CATHÉDRALE D'AMIENS. — Sculpture des stalles.

noncent à Jacob qu'Esau marche sur lui à la tête de quatre cents hommes. Le moulin est très long par rapport à la hauteur et rappelle les *cabernes* de bergers. Les liens semblent reposer sur de larges pierres. Cette disposition se retrouve, du

reste, dans le modèle suivant qui est placé au Baptême du Christ (vie de saint Jean-Baptiste). Il ne se distingue malheureusement pas du bas ; car il est placé derrière l'ange joufflu, bouclé, ma-



CATHÉDRALE D'AMIENS. — Clôture du Chœur.

niéré, tout rutilant d'or, qui tient la robe de Jésus et qu'admira tant Huysmans. Nous trouvons ici un de ces nombreux exemples de la conscience avec laquelle travaillait l'artiste du Moyen Age. Il a placé là tout un charmant paysage que personne

ne peut deviner. Notre petit monument possède des ailes courtes, carrées, dans le genre de celles des moulins qu'on fabrique encore aujourd'hui à Liesse pour la plus grande joie des enfants. (Un de ces jouets figure aussi dans les stalles). Son toit, peint en bleu, est d'ardoises en écailles ; il est surmonté d'une jolie crête ajourée et se termine par un haut fleuron. Tout le reste devait représenter du bois à en juger par l'ocre jaune qui recouvre le tout. Je ne crois pas qu'il ait jamais été signalé à l'attention des curieux. (1)

Le portail de Neuville-les-Corbie nous en offre aussi un, mais si restauré, qu'il ne peut servir de document. (Pic. Hist. et M. T. II Ar. d'Amiens, p. 475, art. par M. Josse).

D'après M. A. Dubois on voyait au xvi^e siècle une maison de la rue Saint-Firmin-le-Confesseur qui avait comme enseigne *Le Molinet*. (2)

Du reste nos artistes locaux ont de suite vu le parti qu'il était facile de tirer au point de vue décoratif des moteurs aux grandes ailes, dont la grêle silhouette anime les monotones plaines du Nord. A toutes époques, nous les retrouvons dans les sculptures, gravures, peintures. Dans les vues de Saint-Valery et du Crotoy de 1611, Joachim Duwiert nous en indique quelques-uns. De même encore dans les estampes du commen-

(1) Renseignement fourni par M. E. REGNAULT.

(2) Rues et Enseignes d'Amiens.



Moulin de Crécy. — Dessin de M. DUTHOIT.



cement du xvii^e siècle de Claude Chastillon et dans un dessin de Ferry. (1670)

Le même Claude Chastillon vers 1600 nous donne une vue d'Amiens entouré de moulins. (1)

Il serait, je pense, facile de multiplier les exemples.

Veut-on jeter un regard rapide sur l'art industriel ?

Une assiette en couleur de la fabrique picarde de Vron porte au centre un moulin à vent. (2)

Les plus solidement établis étaient ceux de pierre ou de brique ; souvent ils dépendaient d'un seigneur, dont ils portaient parfois les armoiries. Les uns, présentaient un petit retrait à chaque étage : Crécy, Pierregot, Flixecourt, Dormart-en-Ponthieu, Eaucourt-sur-Somme, etc.. Sains-en-Amiénois en possédait un de ce genre auprès de la grand'route ; il a été dessiné par M. Duthoit. D'autres s'élèvent d'un seul jet jusqu'à la toiture, (Saint-Erme, Moulin-l'Abbé), ou s'élargissent démesurément à la base, comme la jolie tour d'Achicourt, près d'Arras.

La muraille est fort épaisse, généralement d'assises régulières, c'est le type le plus souvent employé de notre région. (Vignacourt, Roisel), ou bien le calcaire grossier est disposé un peu au hasard selon la taille des blocs, (Saint-Erme).

(1) Collection de M. SCHYTTE.

(2) Monographie de la manufacture de Vron, par M. Ch. WIGNIER.

D'autres sont formés d'assises alternées de briques et de pierres, (Eperlecques) ; ou entièrement en briques, (Frucourt, La Hérelle, Rumigny, moulin à la Brouette à Breteuil). Beaucoup ont leur base en grès dans les régions où, comme dans le canton de Villers-Bocage, on extrait cette pierre de temps immémorial (Montonvillers). Dans le Boulonnais, la gresserie revêt même souvent toute la construction (Mouliu-l'Abbé). Les *solins* des tours en bois sont souvent aussi en maçonnerie. Nous trouvons également des carreaux de grès posés de distance en distance et formant damier, (Montonvillers) ; des bases en briques et les sommets en charpente (Marcelcave). Il en existait aussi en silex dans les communes riveraines de la mer, (Camiers, P.-de-C.).

Le livre de raison conservé aux archives du château de Bussy nous donnera quelques indications sur le prix de revient de l'une de ces bâtisses en 1712. Il s'agit du moulin de Molliens-Vidame, propriété du duc de Chaulnes. « Le maître maçon qui devait rendre la tour parfaite pour la somme de 550 livres, en lui fournissant tous les matériaux au pied du moulin, s'appelait Montigny, de Pequigny. La muraille est de six pieds jusqu'à la première retraite, de 5 ensuite et de 3 1/2 jusqu'en haut... J'ai vu au pied du moulin quelques centaines de carreaux de grès qu'on avait fait venir de Vinacourt et Pequigny et on travaillait à faire venir le reste. » On faisait la chaux au pied

de la construction ; la pierre était tirée à une portée de fusil et Charles Fèvre s'était obligé à fournir l'argile moyennant 225 livres. (1)

Tous ces modèles sont à tour, c'est-à-dire que la toiture seule change selon le vent, elle roule sur une pièce de bois de pommier arrondie et fortement graissée de suif appelée, à cause de sa ressemblance avec une roue, *jante*.

Les moulins de bois se divisent en deux catégories : les uns sont à tour, comme les précédents, les autres sont sur *pioche* ou à *cage*. Chez eux, tout l'édifice se déplace et repose sur une grosse pièce de bois appelée *attaque*. Je me demande même si l'expression *fort comme une attaque* pour indiquer une santé robuste, ne vient pas de là. Des pièces de bois horizontales (solles) et obliques (liens) maintiennent l'équilibre. Une grande poutre (queue) sert à orienter la machine quand le vent souffle d'*Ecorche* (Ecosse), ou bien au contraire lorsqu'il est *lorrain*.

Du côté opposé aux ailes se trouve l'échelle qui conduit à la porte. Cette dernière est souvent surmontée du monte-charge, ou bien se trouve placée sur une sorte de palier éclairé par des ouvertures sans châssis. On en voit un joli exemple dans le « Vieil Amiens » (2), il se trouvait sur la route de Cagny. Le plus souvent des étaux sup-

(1) Livre de raison, 1708-1727. Archives du Château de Bussy. Communication de M. le vicomte DE CALONNE.

(2) Dessins des frères DUTHOIT.

portent la partie avançante comme à Oresmaux.

Pas de moulin peint mettant une note blanche dans le paysage comme on en rencontre dans la campagne anglaise ; pas de moulin surmonté d'une croix comme ceux de la Campine. (1)

Les moulins à cage sont tantôt élancés comme ceux de Warvillers, Arry, Montaigu, celui de la route de Wimille ; tantôt bas, écrasés comme ceux de Fluy, de la Colonne de la Grande-Armée (Boulogne-sur-Mer), de Saint-Maxent, Yonville, Mérélessart, etc.

L'intérieur en général se divise en trois étages. Celui du haut contient le mécanisme, celui du centre les meules, le rez-de-chaussée la bluterie. Pour éviter le froid, les murailles sont revêtues de galandages ou de torchis. Une cheminée existe dans un coin.

Les meules provenaient des carrières du bassin parisien et en particulier de la Ferté-sous-Jouarre. Il est probable qu'un dépôt s'en trouvait à Pont-Sainte-Maxence, où elles parvenaient, sans doute par eau. C'est là que le châtelain de Bussy en envoie chercher en 1709. Son garde Martin trouve bien trente-trois meules nouvellement arrivées, mais elles sont très chères et les chemins sont si mauvais pour aller les prendre qu'il se décide à en acheter à Abbeville. (2)

(1) Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles, 1902.

(2) Livre de raison. Archives du Château de Bussy.

L'extérieur est recouvert de planches tantôt verticales et posées à plats-joints, tantôt horizontales et placées à recouvrement, ou bien d'essentes. Souvent seule la face du moulin tournée du côté des ailes possède de ces petites planchettes, le reste est revêtu de voliges. Exceptionnellement, certaines tours cylindriques en bois ont leurs planches placées horizontalement appliquées sur les montants et adoptant à peu près la forme circulaire, (Querrieu, Marcelcave). Les cages sont presque toutes rectangulaires, les tours octogones. Les secondes ont l'avantage d'occasionner moins de fatigue au farinier pour la montée des sacs ; elles offrent en outre moins de prise au vent. Tous les moulins de la banlieue d'Amiens étaient en charpente ; était-ce pour les faire disparaître plus facilement en cas de siège ? (1)

Le toit est en battière, pyramidal, mansardé, en poivrière, conique ou octogone. Souvent il se relève en pignon du côté des ailes et de l'échelle, ou offre un renflement circulaire destiné au logement du rouet.

Il est recouvert d'essentes (*Hecquettes*, *essangles* en picard), petites planches de chêne fendues et non sciées, prises dans le cœur de l'arbre dans le sens du rayon, ou tirées de vieilles poutres hors d'usage. Elles n'ont pas toutes la même forme et j'en ai rencontré en Thiérache de beaucoup plus

(1) Ils ont été dessinés par M. DUTHOIT, dans le Vieil Amiens.

grandes que les nôtres. Celles employées pour le moulin de Bussy-les-Poix coûtaient deux livres cinq sols le mille en 1709. Les ardoises étaient rarement employées, les planches quelquefois, mais on trouverait des tuiles sur d'antiques tours de maçonnerie.

L'édifice est en général placé sur une butte artificielle qui rappelle en plus petit la motte seigneuriale, car ce qu'on cherche avant tout, c'est un lieu élevé ou rien ne puisse *casser le vent*. C'est ce qui explique le succès de certaines collines du Laonnois, (Montaigu) ; des Flandres, (Cassel) ; ou du Boulonnais, (Montlambert : Molemberg, Mont du Moulin) (1) Chacune de nos ondulations de terrain avait ses grandes ailes qui tournaient et grinçaient !

Malheur au propriétaire qui avait pour voisin un planteur endurci ! C'est ce qui arrive à l'Evêque d'Amiens pour son moulin de Pierregot proche voisin de Molliens-au-Bois. Le seigneur de ce village fait des plantations jusqu'auprès de la motte qui supporte l'édifice. Force fut de le démolir et de le reconstruire entre Pierregot et Rubempré en face de N.-D. d'Haupy. Il existe encore, avec ses étages légèrement en retrait, et ses murs épais revêtus de blocs de grès. Sur une pierre à l'intérieur on lit la date de 1786. (2)

Mais toute situation élevée a ses dangers et nos

(1) Communication de M. le Docteur DUTERTRE.

(2) Renseignements fournis par M. HÉREN.

moulins n'en étaient pas exempts. C'est la foudre qui les atteint souvent ou la tempête qui les culbute. Le 30 décembre 1705, il vente si fort à Namps-au-Mont qu'ils sont tous renversés de fond en comble. (1)

M. de Bussy, dont j'ai déjà parlé, et dont le curieux livre de raison paraîtra prochainement, grâce au vicomte de Calonne, fait souvent allusion à ces cataclysmes. Le 17 septembre 1712, presque tous les moulins ont eu à souffrir de la tempête surtout du côté de la mer. Quatre ans plus tard « pendant un orage d'une violence extraordinaire, dit-il, le vent a mis mon moulin de La Verrière par terre dont les meules n'étaient point cassées par bonheur, ny le gros fer, le sommier, la queue et quelques autres pièces. Les moulins de Choqueuse, (2) Frambu (?), Feuquières, etc., étaient aussi renversés ; ceux de Sommereux, Grandvilliers, Carnoy, Bris et plusieurs autres avaient la volée rompue. » Une autre fois, ce sont les ravages de la foudre qui intéressent notre châtelain. Le 26 juin 1712 « il s'est élevé plusieurs orages accompagnés de grands coups de tonnerre et il s'est mis à pleuvoir de bonne grâce. Le soir, comme je sortais de table, on m'est venu dire que le moulin de Fricamps brûlait, le tonnerre était tombé dessus. J'ay monté à cheval au plus vite et

(1) Fait cité par M. AUG. LENOIR.

(2) L'orthographe ancienne des noms de lieux a souvent été conservée dans cette notice.

j'ay été fort surpris en y arrivant que M. d'Ambrville n'y était pas et qu'on ne savait où il était, de sorte que c'était pitié de voir brûler ainsi ce pauvre moulin sans que personne y donne aucun secours. Il était trop tard quand je suis arrivé, car il n'y avait plus que l'attache et le sommier debout et qui était tout en feu, les meules étant en pièce. Si toutefois on avait eu quelques crochets, on aurait pu sauver plusieurs pièces de bois à demi brûlées ; il n'y en avait pas à Fricamps et avant qu'on ait été chercher les miens, tout aurait été en cendre. J'ai fait rouler la queue toute allumée dans le chemin qui était plein de boue et à force de la couvrir de boue, on l'a sauvée. »

Le 21 juillet 1718 c'est le moulin de Pissy qui est atteint par la foudre.

Plus en sécurité sont nos *molins à ieu*, (1) car ils n'ont pas à craindre le débordement des paisibles rivières picardes que le jargon moderne qualifie du nom barbare de houille blanche ! Leur seul ennemi est peut être la gelée qui les fait parfois chômer et les met à *joque*, de façon à préoccuper les pouvoirs publics. (2)

(1) On voit un moulin à eau reproduit sur une des tapisseries de Saint-Remi, de Reims, (Commencement du xvi^e siècle.) Un autre est sculpté sur une des miséricordes de VEZELAY : deux personnages tiennent un sac sous une trémie, une roue s'aperçoit sur la gauche.

(2) La conspiration maçonnique de 1789. Le Correspondant, 1906, p. 530.

En général, il a adopté les mêmes matériaux que la ferme sa voisine et n'en diffère que par quelques pignons en voliges. Cette ressemblance s'explique. Notre meunier a deux cordes à son arc ; il ne se contente pas de moudre le blé, il le fait aussi pousser. (1) Ce qui nous rappellera le but principal de la maison, ce sont de ci, de là, les fragments de meules servant de marches, des débris d'engrenages attachés au mur de torchis et surtout la poudre blanchâtre qui recouvre les toits. Des engins de pêche sont disposés dans un coin pour prendre la truite lorsqu'elle s'aventure dans la *gaume*, ainsi qu'un vieux fusil rouillé toujours prêt à tuer *ch' loutre*, lorsqu'il (loutre est masculin en picard) remonte sur la berge.

Quand la bâtisse est ancienne, la roue placée au dehors projette dans sa course folle une vapeur d'eau qui s'irise en été de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et se transforme en hiver en brillantes stalactites. Mais le maître de céans, assez insensible à ces jeux de lumière, pense que la sécheresse et la gelée sont nuisibles à ses aubes, aussi les recouvre-t-il d'un abri, formé de planches goudronnées, pratique mais laid.

Tels étaient, je pense, les seuls moulins employés dans le Nord. Je n'ai pas trouvé trace de roues marchant au cours de l'eau, sur bateaux,

(1) La vie rurale dans l'ancienne France, M. A. BABEAU, p. 131.

comme il en existait sur la Seine et comme on en voit en si grand nombre sur le Danube.

A titre de curiosité, je citerai le projet qu'un menuisier picard, Lassise, de Farmon-tier (probablement Frémontiers), présenta en 1726 à l'Académie des sciences, d'un moulin à vent « propre à labourer la terre sans bœufs et sans chevaux. »

Legrand d'Aussy dit que cette machine fut trouvée ingénieuse, mais qu'elle avait des inconvénients sans remède et qu'on devrait peut-être la rejeter, quand même elle n'en aurait pas, parce qu'il ne faut pas dispenser le paysan de nourrir des bœufs et des chevaux. Qu'aurait pensé l'honnête auteur, de nos modernes moteurs et surtout des automobiles ! (1)

M. Garnier, qui fut longtemps secrétaire perpétuel de la Société des Antiquaires, a laissé des notes manuscrites sur plus de sept cents moulins, je n'ose employer le mot fiches, de peur de compromettre nos pauvres usines ! Ces renseignements ont dû servir au dictionnaire topographique du département de la Somme. Il les puisait soit dans les cartes de Cassini, soit dans celles de l'Etat major, soit dans les archives et publications locales. La liste est loin d'être complète et par contre, les mêmes renseignements se retrouvent plusieurs fois ; malgré cela, ces feuilles contiennent des documents précieux, mais combien diffi-

(1) Histoire de la vie privée des Français, par LÉGRAND d'AUSSY, Tome I^{er}, p. 66.

ciles à déchiffrer ! Il serait fastidieux de les reproduire *in extenso* ; qu'il nous suffise de constater que presque toutes les communes de notre province, toutes les « villes » comme on disait jadis, possédaient une usine à farine soit à vent, soit à eau, souvent plusieurs. Leur nom est à retenir ; il rappelle le souvenir du seigneur : Moulin de l'Evêché, à Saint-Riquier ; de la Seigneurie à Bourseville ; de M. de Brandt, à Havernas ; de M. Gresset, à Courcelles-sous-Thoix ; de M. le Marquis, à Rumigny et à Moreuil ; de l'Abbaye, à Beaucamps ; de Madame, à Camp-l'Amiénois ; Morgan, à Maricourt ; ou celui du propriétaire : Moulin Alexandre ou Philippe...

Les moulins placés sous le vocable d'un Saint sont légion : Saint-Cyr, au Pont-de-Metz ; Saint-Pierre, au Crotoy ; Saint-Vast, à Poix...

Souvent aussi ils tirent leur nom de leur situation : Belle-Vue, à Rouvroy ; de la Chaussée, à Cramont ; de la Fosse, à Occoche ; du Chemin d'Amiens, à Quesnoy-les-Airaines ; des Tourbes, à Authuille. Du lieu-dit : de la Croix Rouge, à Morchain ; des Vignes, à Rollot ; du Camp-César, à l'Etoile ; du Chemin-Vert, à Chépy ; des Creutes, à Frise. (1230)

Ou bien il prend simplement le nom du village : Mirvaux, Fouencamps, Mons, Namps-au-Mont,... ou se baptise d'un sobriquet étrange : c'est celui de la Chouette, à Selincourt (1741) ; de la Crapaudière, à Arrêt ; de la Galette, au Crotoy ; de la Galope,

à Tours-en-Vimeu ; de la Misère (les meuniers ne faisaient donc pas tous fortune), à Chépy ; Requier, dans la même commune ; Cadet-Roussel, à Francières ; Tape-Dur, à Talmas. Je ne puis les citer tous. On les distingue aussi d'après les matériaux dont ils sont bâtis ou d'après leur couleur : de pierre, (ils sont plus de quatorze) ; de charpente, à Vron ; à cailloux, à Cayeux-sur-Mer ; de bois, à Morlancourt ; en blanc, en bleu... Les moulins *neufs* et *vieux* ne se comptent pas. Nous avons vu plus haut qu'on les désignait également d'après leur production ou fabrication.

Les amateurs de patois picard trouveront aussi à glaner dans cette longue nomenclature ; à Epenancourt, ils découvriront le moulin de la *Belle Seille* ; à Doullens, celui du *Buquet* ; à Inval-Boiron, celui des *Larris* ; du *Priez*, je ne sais plus où (1) ; du *Beu*, à Vignacourt ; de la *Cauchie* (1507) à Cramont ; du *Kofieu* ou *Quio fieu*, à Saint-Aubin-Rivière ; celui *As Erettes*, à Ber-teaucourt ; *Bellavesne* à Teuffles.

Au pied de la motte dont nous avons déjà parlé se trouve en général la maison du *mangnier* (2). Elle est entourée d'un petit jardin et se trouve reliée à la paroisse par un sentier. A cette époque,

(1) Le nom n'est pas indiqué dans les notes.

(2) Mangnier, magnier, manier, mannier, maingnier, mein-nier, monier, molinier, mugnier, munier. Extrait du dictionnaire en préparation de MM. LAMY et ED. DAVID.

il existe peu de routes et c'est à dos de mulet (1) que notre homme ou son aide, le *cache-manée*, tout de blanc vêtu, le bonnet de coton sur la tête, la pipe à la bouche, doit se rendre chez les *labou-reux* pour y chercher leur blé. (2) Il le rend en farine, en en prélevant une partie pour le paiement de sa peine ; c'est la retenue ou la *manée*.

Il devait retenir, (j'emploie le mot *devait* car les mauvaises langues prétendaient qu'il retenait beaucoup plus), douze livres du setier : or comme le setier était de 75 livres, il fallait quatre setiers pour un sac, soit donc quarante-huit livres au sac. Ceux qui préféraient se libérer en payant donnaient 2 fr. 50 à 3 francs du sac ; c'est ce qu'on appelait travailler à l'argent. Mais comme je viens de le dire, les fariniers se trompaient souvent sur la quantité à rendre ; de là, des proverbes peu aimables à leur sujet : *Voleur comme un meunier*, dit-on à Ercheu. (3) *Tous chés man-gniers ch'est des voleux* répète-t-on un peu partout. La fête de Quasimodo s'appelait *Pâque à Magnier* parce qu'on supposait que les meuniers qui avaient la conscience chargée attendaient, pour accomplir leur devoir pascal, ce jour qui

(1) Un vieil auteur dit que le mulet est ainsi appelé « parce qu'en aucuns pays, il tourne la meule du moulin pour moudre le bled. » FRANKLIN. Les animaux, T. I, p. 125.

(2) Aujourd'hui le mulet est remplacé par une carriole bâchée de vert que traîne un cheval blanc. L'arrière de la voiture est fermé de forts barreaux et sert d'échelle pour placer les sacs sur le véhicule.

(3) Ercheu à travers les âges, par M. A. FRANÇOIS-LESPINE-

était le dernier du temps prescrit. (1) Ce qui est certain, c'est que le 12 juin 1767 paraît une ordonnance contre les meuniers qui pèsent mal et ne rendent pas assez de farine.

La même méfiance continue à l'époque de la Révolution où nous voyons la commune de Gamaches réclamer que l'ordonnance de Charles VI, du 19 septembre 1439, soit remise en vigueur et demander qu'on puisse payer la mouture en argent d'après un tarif invariable. La même commune réclame aussi que, « conformément aux anciens règlements, il soit de nouveau fait très-expresses défenses aux meuniers de nourrir des porcs, pigeons, volailles, et enfin qu'ils ne puissent faire aucun commerce de grains directement ni indirectement. » (2)

Du reste ils ne s'enrichissaient pas tous car, en 1346, Pierre Gorges, *magnier du molin auprès du quemin de Saint-Riquier* qui appartenait à la ville d'Abbeville, l'abandonne parce qu'il ne rapporte rien. (3)

Les bêtes de notre homme n'étaient pas même à l'abri des plaisanteries du public :

*Servante d' Curé,
Fille d'cabaretier,
Vache d'magnier,
Il n'est pas bon s'ennenger.*

(1) MM. LAMY et ED. DAVID, op. cit.

(2) Doc. pour servir à l'Histoire de la Révolution Française, dans le département de la Somme, Tome IV. p. 193.

(3) Aug. THIERRY, op. cit. Tome IV. p. 152.

Mais ce sont là sans doute de *méchantes di-
ries*, inspirées par la jalousie ; car il est difficile de
s'expliquer autrement la mauvaise presse, comme
on dirait aujourd'hui, qu'avait alors cette honorable
corporation. D'autres dictons ont trait à l'indus-
trie dont nous nous occupons : je les cite pour
ceux qui s'intéressent à notre vieux dialecte lo-
cal, je les dois à la complaisance de MM. Lamy et
Edouard David.

Magnier à noir capieu : se dit d'un meunier
sans travail, dont le chapeau ne se couvre pas de
farine.

Risée de magnier : rire jaune.

Neyer ch'magnier : mettre trop d'eau dans sa
farine.

Magnier sains ieu : qui n'a pas de travail.

Tout fait fragne à ch'meuilin : (1) tous les
moyens sont bons à qui n'est pas scrupuleux.

*Veut miux aller à ch'meuilin qu'à ch'mé-
decin* : (2) le pain coûte moins cher que les vi-
sites du médecin.

*N'avoir point pus d' cesse que ch'l'ieu à ch'-
meulin* : n'avoir jamais de repos.

*On n' vo point toujours à ch'meuilin aveuc ein
bieu sa* : (sac) on ne s'endimanche pas toujours
pour travailler.

*Veut miux des hommes plein ein four qu'plein
ein meulin*, parce qu'ils sont moins gênants.

(1-2) Proverbes et dictons picards, par M. A. Duzois. Mém.
de la Société des Antiq. de Picardie, Tome XXX.

Ronfler à foire torner des meulins ; très fort, à l'excès.

On dit d'un homme inconstant *qu'il cange comme ein meulin* ; et d'un conducteur dont la voiture verse de façon à avoir une roue en l'air *qu'il o foit ein meulin*. (1)

Sant Martan boit ch'boin van (vin)

Et laisse l'ieu querre à ch'meulan.

veut dire qu'on garde pour soi ce qu'il y a de meilleur.

Ch'est comme ein meulin à l'ieu, tant pus qu'o l' lave tant pus qu'il est noir ; il est difficile de rendre meilleur un méchant.

Après les vieux dictons, veut-on un vieil usage ?

A Grandcourt, la veille de la Saint-Jean, les jeunes gens ornaient de fleurs une croix de bois et la portant à travers les rues du village, ils chantaient en l'inclinant de droite et de gauche :

Saint Jean in r'vnant de ch'meulin d'Bieumont est tcheu dains l'rivière. Béyez comme y tranne d' froid. En poroites-vous point nous donner ein fagot pou' l'réccœuffer.

Tout cela avait pour but de se procurer du bois pour faire le feu de joie traditionnel. (2)

Les meuniers d'Amiens ne pouvant se consoler de ne pas avoir de saint patron comme tous les corps d'état de la cité, décidèrent de lâcher une

(1) Etudes pour servir à un glossaire étymologique du patois picard, par MM. J.-B. JOUANCoux et DEVAUCHELLE.

(2) Histoire du village de Grandcourt, par M. l'abbé LEROY, p. 388.

colombe dans la Cathédrale. Il fut convenu que le saint sur la tête de qui elle se poserait serait choisi comme patron.

L'oiseau, après avoir longtemps voleté sous les voûtes de la basilique, s'arrêta sur la tête d'un diable ! On juge de la colère de nos fariniers qui, par dépit, brisèrent la tête de la statue. (1) La légende est jolie ; mais comme bon nombre de légendes, elle est sujette à caution. Les coupables, dans le cas présent, ne seraient pas nos honorables usiniers, mais les chanoines qui, trouvant la statue peu convenable pour une église, l'auraient fait marteler. (2) On voit encore aujourd'hui la sculpture mutilée dans les jolis hauts-reliefs de la vie de saint Jacques-le-Majeur que l'on rencontre sur la gauche en pénétrant par le portail de la Vierge Dorée.

Bien avant cet échec supposé, la corporation qui nous intéresse, avait pris pour patron saint Honoré qui était déjà celui de tous ceux qui utilisent le blé : boulangers, pâtisseries, oublieurs, fleuriers, marchands de farine, etc. Et ce qui prouve qu'ils valaient beaucoup mieux que leur réputation, c'est que jusqu'en 1875 ils célébrèrent à la Cathédrale la fête du saint évêque d'Amiens. Le pain bénit était déposé dans la chapelle placée sous le vocable du saint et porté processionnel-

(1) Monographie de la Cathédrale d'Amiens, par M. G. DURAND, Tome II, p. 145.

(2) Renseignements fournis par M. DE GUYENCOURT.

lement à l'heure de la messe. Son culte était très répandu, plusieurs églises étaient sous son vocable ou possédaient sa statue. En général, il est représenté tenant à la main une pelle de boulanger chargée de trois pains. L'imagerie populaire lui consacra une gravure coloriée éditée à Metz.

Au centre se voit l'image du Saint de Port-Le-Grand, accompagnée de vignettes représentant un garçon meunier conduisant au moulin un mulet chargé de sacs, des batteurs frappant de leurs fléaux une botte de grain et une boulangerie. Le texte nous dit que dans une disette qui sévissait à Amiens, saint Honoré procura miraculeusement du blé à un boulanger.

Cette légende serait inexacte d'après M. l'abbé Corblet qui énumère les diverses causes qui, suivant la tradition, auraient fait choisir le saint évêque pour le patron des corps d'état cités plus haut. (1)

Mais la vie n'est pas toujours rose à qui surveille la mouture de son blé. Témoin cette effrayante mais évidemment très véridique histoire qui me fut racontée jadis, un soir de chasse, par une vieille femme de Dommartin qui la tenait de son *taillon*. Louis Cocquerel, mort quelque cinquante printemps auparavant dans sa quatre-vingt-sixième année. Or donc, en ce temps-là, vivait, non pas

(1) Revue de l'Art chrétien, 13^e année. 1869, p. 382. Hagiographie du diocèse d'Amiens, par M. l'Abbé J. CORBLET, Tome III, p. 66.

un roi et une reine, mais un paisible meunier, heureux de son sort lorsque la *manée* lui donnait assez de travail pour tourner et qui, dans le cas contraire, se consolait du chômage en fumant mélancoliquement sa pipe tout en regardant les bergeronnettes se baigner près de la roue immobile. Tout allait bien, lorsqu'un jour il se brouilla, je ne sais pour quelle cause, avec un sorcier fameux de la paroisse voisine. A partir de cette époque rien ne réussit plus à notre homme ; ses bestiaux meurent, ses récoltes se rentrent mal et un jour, ô horreur ! il aperçoit une farine couleur de sang sortir de ses meules ! Vite il court chez son curé, M. Armaville, et l'adjure de venir dès le lendemain célébrer la messe sur les meules elles-mêmes. Louis Cocquerel est choisi comme enfant de chœur, car on le sait brave et peu curieux ; il reçoit l'ordre de ne pas se retourner pendant l'office. A la consécration, un craquement épouvantable secoue la branlante bâtisse ; c'est le Malin qui déménage.

Le sorcier ne se tient pas pour battu ; il prévient sa victime que le moulin sera brûlé. Notre farinier envoie sa femme en ambassade et, comme il y a des accommodements avec l'enfer, il fut convenu que l'usine ne prendrait pas feu, mais la grange à sa place, moyennant quoi, le dit sorcier recevrait trois cents livres. Ce qui fut dit fut fait et on montre encore aujourd'hui au Pont-de-Grès (Cottenchy) des chevrons calcinés qui proviennent de cet incendie.

Veut-on se rendre compte de ce que contenait la maison de notre meunier en l'an de grâce 1729 ? On pourra jeter les yeux sur cet inventaire que M. Pinsart a bien voulu me communiquer (1); c'est celui de Laurent Lavergne, époux de N. Goddart en son vivant locataire du moulin Taillefer, propriété du chapitre. Je pense que tous ses confrères ne devaient pas être aussi bien meublés que lui.

« Premièrement, trouvé dans la cuisine une crémaillère avec pelle à feux, une paire d'épince, une grille, un garde cendre, une marmite avec son couvert, une poêle à frire, le tout de fer estimé et prisé par ledit Bequin ansy que les autres articles suivants à sept livres dix huit sols.

Item un chaudron d'errain, une ceuvette, un chandellier, un sceaux à main, un autre chandellier d'érain, une cuillère de fert, quinze pièces de potteries, un panier, un s... d'osier, une vieille table à quatre pieds, un tamis, une cage, sept chaises fougées de paille, le tout prisés... 8 livres 18 sols.

Item, onze assiettes, six cuillères, un gobelet, une salière, le tout d'étain, pesant ensemble dix livres à raison de quinze sols la livre juste valeur, sept livres dix sols.

Item une paire d'armoires de cuisine à quatre hussets, la vie des saints vieille usée infolio pris 3 livres.

(1) Archives communales B. 859. — 1678-1729.

Item un galit (chalit) de bois blanc garny d'une paillasse, d'un vieux lit de plume de, deux vieilles couvertures dont une blanche et une verte de laine, un drap de toile de chanvre, p... 3 l. 10 sols.

Item vingt quatre sacs de toile bise à raison de quinze sols le sac... 18 liv.

Item dans la chambre au-dessus du moulin donnant sur la rue, trouvé un petit coffret de bois de chesne, cinq chaises et un fauteuil couvert de tapisseries, une table de bois de chaisne avec son tirroir couvert d'un tapis de tapisserie de point d'Ongrie, p... 16 livres.

Item un grand miroir à bord doré... 15 livres.

Item trouvé dans une armoire à deux vantaux de bois blanc : un manchon à usage dudit défunt avec sa boîte, cinq paires de bas de différentes couleurs, trois paires de souliers, douze chemises avec une fine de toile de lin, six cravattes de mousseline, quatre cote de toilette, six coifes de nuit, un mouchoir de toile... 42 liv. 10 sols.

Item une d'un roseau avec son bonnet de laine rouge... 3 liv.

Item une camisole de, une de bazin et deux de toile blanche, un juste au corps de cammelot gris blanc, un autre habit avec une veste pareille de drap de couleur ventre de biche, un mouchoire de toile bleue avec une boîte de cuivre... 26 liv.

Item un habit et la veste et une cullotte le tout

de même drap couleur de marron, un autre habit veste et deux cullottes de drap noire, un manteau de drap bleu... 75 liv. le tout à usage du défunt.

Item deux paires et demy de drap de toile de chanvre... 5 liv.

Et la dite armoire... 12 liv.

Item une autre cravatte, huit serviettes, une paire de boucles d'argent à usage dudit défunt. . 15 liv.

Item une grande paire d'armoires de bois de chaisne à deux vantaux dans laquel s'est trouvé un habit de satin doublé de serge blanc composée d'une robe et d'une jupe... 50 liv.

Item un manteau de damas vert avec le jupon pareille.

Item un manteau et la jupe d'étamine glacée et un autre jupon de satin six fille, une écharpe de taftas noire, un tablier de même, un jupon de pluche, une autre robe d'étamine, deux coifes l'une de gaz et l'autre de taftas noire... 40 liv... à l'usage de la ditte Goddart.

Item trouvé daus une armoire une croix à sept brillants communs montés en or, deux bagues aussy d'or dont l'une à sept titres et l'autre à trois... avec une autre bague d'or marqué d'un chiffre... 40 liv.

Item un porte clefs d'argent... 20 liv.

Item la dite armoire... 4 liv.

Item une couche de bois de chaisne garnit d'une paillasse, deux matelas, un lit de plume, etc., etc...

Dans les écuries deux mulets, deux cavalles, l'une sous poil noir, l'autre sous poil rouge, un cheval ongre sous poil noir et un poulain 118 liv. »

Puis suit l'inventaire des papiers et contrats.

Comme on le voit, les époux Lavergne devaient avoir bonne mine lorsqu'ils se rendaient un dimanche d'hiver à l'office. Lui, a revêtu sur sa fine chemise de lin serrée au cou par la cravate de mousseline, son habit et sa veste ventre de biche. Il a mis ses bas de couleur et ses souliers à boucles d'argent et n'a eu garde d'oublier son mouchoir de toile fine, sa tabatière et sa canne de jonc. Comme il fait très froid, il couvre ses épaules de son bon manteau bleu et fourre ses mains dans son manchon.

Madame Lavergne, née Goddart, couvre sa tête de sa jolie coiffe de gaze, revêt sa robe d'éta mine et son manteau de damas vert. Elle tire du coffre pour la circonstance ses bagues et la croix d'or aux sept brillants.

Heureuse meunière et surtout heureux meunier qui ne connaissaient pour leurs modes ni le Louvre, ni le Bon-Marché !

Si nous voulions étudier les usines mues soit par l'eau, soit par le vent, qui existent dans la région du Nord, nous pourrions, au point de vue du pittoresque, avoir beaucoup à noter ; mais je ne veux pas faire concurrence aux cartes postales et ne rechercherai que le côté archéologique et his-

torique. Notre excursion sera donc de courte durée.

Le doyen des moulins picards était, je pense, celui de Crécy, quelquefois appelé : la tour d'Edouard, démoli vers 1889. La motte sur laquelle il s'élevait subsiste encore. Quant à lui, il ressemblait à toutes les tours en pierre dont j'ai parlé. « Le fait qu'il avait servi d'observatoire à Edouard III, lors de la bataille du 26 août 1346, en faisait le but d'un pèlerinage patriotique pour nos bons voisins d'Outre-Manche, qui ne manquaient point d'en voler quelque fragment (aussitôt remplacé) et d'y inscrire leur nom. » (1) Une seule reproduction se trouve aujourd'hui dans le commerce ; elle a été faite d'après une toile médiocre exécutée peu de temps avant la démolition. Je puis, grâce à M. Pierre Ansart, en donner un dessin plus fidèle et surtout plus artistique dû à la plume de M. Duthoit. On doit regretter sa disparition ; car s'il évoquait le souvenir d'une sombre page de notre histoire, il rappelait aussi que, non loin de là, tombèrent glorieusement un grand nombre des nôtres.

Les plaines du Vimeu nous donneront un type de moulin absolument remarquable, le moulin fortifié de Frucourt (2). C'est le seul exemple de ce

(1) Renseignements fournis par M. l'abbé ARMAND, curé d'Estrées-les-Crécy.

(2) Picardie Historique et Monumentale. Arrondissement d'Abbeville, p. 135, M. PH. DES FORTS.



Moulin de Frucourt.



genre que j'ai rencontré en pays picard. Les murailles très épaisses, sont entièrement en briques cuites au bois, même les cinq retraits qui graduellement diminuent le diamètre de la tour. Quelques pierres s'aperçoivent seulement à l'encadrement de certaines ouvertures étroites et toutes très élevées au-dessus du sol. Cette bâtisse est percée de deux portes dont l'une est surmontée (1) d'une bretèche à demi écroulée en briques, supportée par trois corbeaux de pierre formant machicoulis, rappelant celle qui existe à l'église de Berck, au-dessus de l'entrée. Des armoiries martelées, celles des de Montomer, d'après M. des Forts, sont placées dans une sorte de niche saillante. On ne distingue plus que quelques ornements déchiquetés : feuillages ou lambrequins. Une autre pierre semble avoir servi de cadran solaire. La date de 1641 formée par des briques vernissées, se lit sur la façade, du côté de la route.

On ne doit pas s'étonner de trouver cet aspect de forteresse donné à un simple moulin. L'insécurité était grande à cette époque dans les campagnes et nombreux étaient les églises, les châteaux, défendus eux aussi par quelques machicoulis ou par de légères tourelles. Ils n'auraient pu résister à une troupe nombreuse, mais étaient à l'abri d'un coup de main.

Témoin ce qui se passait à Montdidier en 1591.

(1) L'autre a perdu il y a quelques années cette antique défense.

L'échevinage ligueur, craignant de voir les royalistes s'emparer d'un des moulins à vent qui entouraient la cité pour s'y retrancher, l'acheta à Adrienne Parmentier. Les meules furent enlevées et montées dans un moulin à cheval établi dans la ville, et la maison du meunier transformée en corps de garde.

En 1636, pour défendre la même ville des Espagnols, on place trente hommes dans chacun des moulins de la vallée. En 1653, le prince de Condé investit la vieille cité ; on établit de nouveau des postes dans les usines à farine de la ville et de la banlieue. (1)

Une autre de ces constructions portait aussi les armoiries du seigneur.

Le domaine du fief de la Forteresse-en-Dominois comprenait entre autres choses, en 1713 : « un moulin dans une grosse tour de pierre, à usage de moudre bled, situé dans une pièce de terre dépendant de cette seigneurie de la Forteresse. Cette tour contient 72 pieds de roy de tour et circonférence où sont les armes des Grouches (Grihoval) et celles de la Rivière mises et gravées sur pierre, comme ayant le dit moulin été bâti vers 1621 par Robert de Grouches. » Robert de Grouches, sieur de Gribauval, gendre de M^{re} Adrien de la Rivière, seigneur de Chepy et de la Forteresse, et de dame Françoise de Teuffles, vendit le

(1) Histoire de Montdidier, par M. DE BEAUVILLÉ.



AMIENS. — Moulin Passe-Avant.



fief de la Forteresse le 16 décembre 1623 à Antoine Daussé, ch^{er}, s^r de Dominois-en-Cayeu. Cartulaire d'Argoules t. f. 94-95-96. (1)

D'autres tours anciennes se rencontrent fréquemment, mais ne présentent aucun intérêt au point de vue architectural. Celle de Montonvillers date du xvi^e siècle. Ses solins sont en grès, le reste de la construction est en brique avec carreaux de grès placés de distance en distance en damier. Le retrait de chaque étage est indiqué par un cordon de pierre taluté et légèrement saillant. Les ouvertures sont si petites qu'on les prendrait plutôt pour des meurtrières que pour des fenêtres.

Le moulin qui domine la vallée de Flixecourt est de 1776. il appartenait à la famille Maressal, d'Abbeville. La maison bâtie tout auprès, doit être ancienne à en juger par les rempants en pierre du toit.

Le vieil Amiens a conservé, rue Saint-Jeu, l'antique moulin Passe-Avant, transformé en fabrique de moutarde. Je ne sais depuis quelle époque il broie ce condiment soumis au xv^e siècle à des règlements des plus stricts : « nul ne puist vendre sausse ne mostarde qu'elle ne soit bonne, loielle, bien broyée et faite de bon aigre vin ou verjus et que nul n'y puist mettre occre cuit,... pour eulx

(1) Voyage héraldique dans quelques églises du Ponthieu en 1697 par M. Rocca Rodière, Mém. de la Société d'Em. d'Abbeville, 1906, p. 314.

donner couleur... » (1) Voici près de quatre cents ans qu'elle tourne l'antique usine ; aussi a-t-elle bien de la peine à se tenir droite. Sa façade est en charpente, à un seul étage saillant, soutenu par des corbeaux. Les goussets nous offrent une sculpture qui semble vouloir représenter des cônes de houblon, le sommier porte une accolade, et des auvents se voient au-dessus de la porte et d'une fenêtre. Sur le poteau cornier qui se trouve auprès de l'entrée, se détache une jolie statuette de la Vierge portant l'Enfant Jésus ; elle est entourée de rayons et soutenue par un ange.

Ce moulin n'avait pas le privilège d'être le seul orné de la capitale picarde ; un autre se voyait, dit-on, rue des Poulies et portait le nom de Happe-Tarte ; (je sais que les avis sont partagés sur la manière d'orthographier ce nom) on s'y donnait rendez-vous, à la fin de l'ancien régime, pour y manger de la pâtisserie. Son dernier propriétaire était grand collectionneur ; qui aurait pensé trouver là un confrère ! il envoya ce qu'il avait de plus curieux à une exposition organisée à Amiens à la fin du XVIII^e siècle. Cette construction fut démolie au dernier siècle et un poteau cornier peint et décoré d'une statue, fut donné à la Société des Antiquaires vers 1850. (2)

(1) Recueil des monuments inédits de l'histoire du Tiers-Etat, AUG. THIERRY, Tome IV, p. 275.

(2) Renseignements fournis par M. MATIFAS, membre de la Société des Antiq. de Picardie.

Le moulin du Roi situé au bas du **Grand-Marché** nous montre des bâtiments d'une navrante banalité et n'offre que l'intérêt du souvenir. Il fut donné au Chapitre par Charles VI et Isabeau de Bavière en souvenir de leur mariage, qui, comme on s'en souvient, avait été célébré dans la Cathédrale d'Amiens, à la charge de dire un obit solennel à l'anniversaire de leur trépas. Les armes royales se voyaient jadis au-dessus de la porte d'entrée. (1)

Dans le même quartier, existe le moulin **Bayart** ou **Croix de Fil**, anciennement **Crucifix**. Sur sa façade, on voyait encore au commencement de 1907 un grand **Crucifix** de bois sculpté qui portait des traces de peintures. (2)

M. Regnier nous signale dans l'Oise le moulin du manoir de **Reilly** qui dépendait de **Saint-Germer**. Il date du **xiv^e siècle** et nous offre deux pignons en pierre de taille. Celui du Nord bien conservé, est épaulé de puissants contre-forts, une jolie cheminée octogone le surmonte. Ce moulin « moins luxueux que celui de l'Abbaye du Val, près l'Ile-Adam, a tout autant de valeur archéologique. » (3)

J'aurais voulu placer ici la description et le dessin du moulin accolé à la vieille tour féodale

(1) Histoire d'Amiens, **Baron de CALONNE**.

(2) Actuellement au Musée de Picardie.

(3) Reilly par **M. Regnier**, Mém. de la Soc. Ac. de l'Oise, 1891, p. 706. Voir la reproduction du moulin, page 721.

de Dompierre-sur-Authie, mais les renseignements qu'on me donne, ne le permettent pas. Si l'usine et le château se trouvent réunis, c'est par suite du hasard, je le regrette ; car ils forment un tout pittoresque. Ils se trouvaient cependant déjà l'un à côté de l'autre du temps de Dom Grenier qui dit, en parlant du village, qu'il est partie en Picardie et « partie en Artois où est le château et un moulin à eau. » (1)

Avant de quitter le pays picard, il faut étudier dans le Boulonnais le manoir abbatial de Moulin-l'Abbé, xvi^e siècle, commune de Saint-Martin, qui dépendait de Notre-Dame-de-Boulogne et possédait deux moulins : l'un à eau, tout en grès, sans caractère architectural, mais très pittoresquement placé au fond d'une gorge étroite, auprès d'un ruisseau d'un débit si faible qu'on a dû construire un barrage pour retenir l'eau destinée à la minuscule roue. On dirait une de ces petites usines qu'on rencontre si fréquemment dans les Pyrénées.

Le second moulin est une belle tour aussi de grès, absolument cylindrique, percée de deux grandes portes cintrées disposées de façon à permettre au mulet chargé, de pénétrer dans la tour. Au-dessus de ces portes sous une pierre formant larmier, se voit un bas-relief assez mutilé de Notre-Dame dans la barque, accompagnée des

(1) Histoire de cinq villes et de trois cents villages. E. PARRON, Tome VI, p. 381.



Moulin d'Eperlecques.



deux anges. De larges fenêtres chanfreinées qui jadis étaient défendues par des barreaux de fer, s'ouvrent sur la façade.

Si Moulin-l'Abbé offrait l'effigie de Notre-Dame-de-Boulogne, de son côté l'église où elle était vénérée avait à son grand portail, construit aux frais de Jean de Berri et de Jeanne, comtesse de Boulogne sa femme, une reproduction de ce manoir.

M. Enlart nous cite encore, non loin de là, deux moulins du xv^e siècle, l'un à Brunembert qui porte aussi le bas-relief de Notre-Dame-de-Boulogne, et l'autre à Tournehem orné des devises sculptées des ducs de Bourgogne, et qui montre sur le linteau de la porte, des huchettes soulevées laissant pleuvoir des carreaux. (1)

Ceux qui traversent en chemin de fer la jolie région qui s'étend entre Saint-Omer et la côte, remarqueront peut-être sur leur gauche, au sommet d'une colline boisée, un moulin très élevé. C'est celui d'Eperlecques, commune de Ganspet, (bailliage d'Amiens).

Il rappelle un peu ses confrères de Hollande avec sa galerie extérieure du premier étage. La base, massive, est faite d'assises alternées de pierres et de briques, c'est la partie la plus ancienne comme en témoignent certains détails de

(1) Manuel d'Archéologie Française, M. ENLART, Tome II, p. 192, 218, 354, 474. Baron Taylor, Picardie, III^e vol. reproduction du portail de la grande salle de Moulin-l'Abbé.

la construction et la pioche fleurdelysée de la porte d'entrée. La tour de charpente plus moderne, est couverte d'essentes.

Non loin de là, à Saint-Omer, s'élevait une bâtisse conçue à peu près sur le même plan. Elle avait été édifiée au commencement du xix^e siècle sur le chœur d'une chapelle d'Urbanistes démoli à l'époque révolutionnaire et fut à son tour détruite vers 1850. Un croquis qui appartient à la Société des Antiquaires de la Morinie (1) nous montre dans le bas, les restes de l'ancienne église avec ses ogives et ses contre-forts, puis le sommet en bois. Le tout est surmonté du bonnet phrygien. A cela rien d'étonnant: n'a-t-on pas de tout temps jeté des bonnets par dessus les moulins?

L'Artois possédait aussi des tours de pierre portant sur le linteau de leur porte les armoiries du seigneur du lieu, mais je crois qu'actuellement il en subsiste bien peu.

Je puis cependant en signaler une non loin de la route d'Albert à Bapaume et qui dépendait de l'Abbaye d'Eaucourt (commune de Le Sart). Ce monastère fondé en 1101 par le saint ermite Odon, au milieu des bois du Mont-Oger, appartenait aux chanoines réguliers de Saint-Augustin, ordre de Prémontré. L'Abbé avait entrée aux Etats d'Artois. (2) Selon l'usage, l'Abbaye avait

(1) Renseignements communiqués par M. J. DE PAS, secrétaire-général de cette société.

(2) Hist. du village de Grandcourt, op. cit.

son moulin qui se dresse encore à une courte distance du monumental porche d'entrée. C'est une tour dont les briques ont pris avec les années une teinte violacée ; la base est en grès, un seul cordon de pierre peu saillant se voit à mi-hauteur. Jusqu'ici rien de bien particulier, mais si on regarde du côté de la ferme, on aperçoit un panneau de pierre mouluré ; au centre un motif en relief devait porter une date ; il est flanqué de deux jolis cartouches sculptés contenant chacun un écusson. Malheureusement la Révolution a dû passer par là et, du bas, on ne distingue plus grands détails. Il est probable que ces écus étaient ceux de l'Abbaye et de l'Abbé.

Qui aurait pu penser que notre pauvre tour avait été mêlée aux tristes événements qui assombrèrent la fin du XVIII^e siècle ! Le cardinal de Rohan, abbé commendataire d'Eaucourt, pensa. dit-on, le mettre en gage avec le couvent pour payer le trop célèbre « collier de la Reine ».

L'épigraphie du département du Pas-de-Calais nous fournit d'autres exemples de moulins avec armoiries.

A Bienvillers-au-Bois, canton de Pas, sur la route de Foncquevillers se voit un moulin de briques portant sur un grès la date de 1599 et les armes de la famille de Croy qui possédait alors la seigneurie de Bienvillers : d'argent à trois fasces de gueules, écartelé d'argent à trois doloires de gueules ; sur le tout contre écartelé aux 1 et 4, lozangé d'or et de gueules, aux 2 et 3, d'or au lion

de sable, lampassé et armé de gueules (T.I. p. 285). La même date se trouve répétée dans les briques de la tour.

A Hesmon, canton de Campagne-les-Hesdin, « dans un mur qui surplombe la rivière, est encastrée une pierre sculptée d'un élégant style Louis XIV, (fin du règne ou régence). Ecus ovales accolés : 1° Créquy : d'or au créquier de gueules ; 2° Maunay : d'argent à l'aigle au vol abaissé de sable. (L'aigle semble plutôt éployée). Ces deux écus sont supportés par deux hercules et timbrés d'une couronne ducale, cimée de deux têtes et cols de cygne, affrontées, engoulant chacun par un bout le fameux anneau des sires de Créquy. Une jolie volute, sous les écussons, complète l'ornementation. Ces armes sont celles de Henry-Alexandre de Créquy, marquis d'Hesmon, seigneur de Wicquinghem, Aoust, etc., né à Hesmon, le 24 septembre 1665, mort en 1717, et de Marie-Charlotte de Maunay, sa femme, veuve en premières noces de Jean-Baptiste de Monchy, marquis de Mont-Cavrel. (T. IV. 1^{er} f. p. 56).

Le moulin de Fordres, commune de Mont-Cavrel, canton d'Etaples, fut réparé en 1700. A cette occasion, un ouvrier grava sur la pierre au-dessus de l'entrée, des maillets (allusion aux armes des Mailly-Nesle) et son nom, Gaspar, 1700. (T. IV. 2^e f. p. 84).

Nous trouvons encore un blason à Gauchin-Legal, canton d'Houdain, sur le moulin de

M. Desplanques. Il est gravé sur un grès qui aurait servi de linteau à la porte de l'ancien moulin banal de Gauchin « parti de..., à la bande de..., avec en chef, un lambel de..., (Bailleul), écartelé, aux 1 et 4 de..., à la bande de..., accompagnée de 6 billettes de..., 3 en chef et 3 en pointe, (Saveuse); au 2 et 3 de..., à 3 fleurs de lys de..., posées 1 et 2, » et la date de 1453.

« La seigneurie de Gauchin-Legal appartenait en effet, en 1453, à Pierre de Bailleul, châtelain de Saint-Pol, chambellan du roi Louis XI, sénéchal d'Artois et bailli de Saint-Pol. » (Il. 6 f, p. 17).

A défaut de blason, ce que nous relevons le plus souvent, c'est une simple date : j'en ai déjà signalé plusieurs.

A Raye, toujours dans le Pas-de-Calais, les ancres donnent la date de 1812, mais les murs seraient plus anciens. (1)

A Maintenay, le moulin de Montplaisir porte en briques saillantes, 1719. Il a été construit par un seigneur de Bertronval. (2)

C'est un grès qui donne à Ames, canton de Norrent-Fontes le millésime 1589. Il proviendrait de l'ancien château. (3)

On lit à Recq sur une pierre saillante, 1752, sur une autre pierre blanche à Bouvigny, 1796. (4)

La tour de pierre et de briques de Neuville-Saint-Vast, canton de Vimy, est datée de 1678. (5)

(1) Epigraphie du département du Pas-de-Calais.

(2) (3) (4) (5) Ibid.

Une armée de moulins à vent entourait jadis les villes de Lille et d'Arras et donnait à leur banlieue un aspect pittoresque et très particulier. J'ai déjà parlé de celui d'Achicourt ; tout auprès d'Arras, un autre existait sur la commune de Sainte-Catherine, non loin d'Anzin-Saint-Aubin et portait le nom de Moulin-Dieu. Il avait au temps passé pour voisine une antique chapelle qui renfermait un buste du Christ. Ce sanctuaire vénéré ayant disparu, la sculpture avait-elle été replacée sur le moulin ? Je ne sais. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce dernier avait au-dessus de sa porte cintrée, dans une niche ouverte sur sa façade de grès, un buste du Sauveur en pierre colorée, qui paraissait dater du xvii^e siècle. (1)

On broyait dans cette usine de l'écorce de chêne pour un tanneur d'Arras, puis on y fit de la farine jusqu'au moment où le feu la détruisit en 1880. Depuis, la tour s'écroule et ne formera bientôt plus qu'un tas informe de décombres. Dans la commune voisine, à Anzin-Saint-Aubin, quatre pierres tombales, provenant de l'Abbaye d'Etrun, font partie de la construction d'une vaine de décharge. (Ep. du dép. du P.-de-C.).

En remontant encore plus vers le Nord, nous découvrirons à Hazebrouck la cage en charpente de Chaectmolen. Elle aurait été érigée au xiii^e siècle et restaurée au xvi^e. A l'intérieur se lit cette inscription en flamand :

(1) Communications de MM. DE PUISIEUX et D'HATTECOURT.

« Si Dieu veut bien me préserver, moi moulin du Shaak,
De tonnerre, tempête et vents,
Venez voir dans cent ans,
Vous me trouverez encore debout. »
Renouvelé en l'an 1548. DÉSIRÉ Ivo.

Auprès de Saint-Quentin se voient les ruines imposantes du château de Beaurevoir qui, construit au commencement du règne de Charles VI, servit pendant de longs mois de prison à Jeanne d'Arc. « Il y avait en outre des ouvrages extérieurs... une petite tour construite sur une éminence, à quatre cents mètres environ du château (qui) servait tout à la fois de moulin et de poste avancé pour signaler l'approche de l'ennemi. » (1)

Ce curieux vestige existe encore.

Chaque année voit disparaître une de ces usines rustiques. Est-ce à dire que d'ici à peu de temps il n'en restera plus trace ? Je ne le pense pas, mais je crois que modernisées, elles deviendront comme dans le Far-West, l'auxiliaire de la ferme ou force productive de l'électricité.

Je m'arrête de peur de m'entendre appliquer par quelque picard narquois le vieux dicton destiné aux bavards : « *ch'moulin i' torne !* »

(1) Captivité de Jeanne d'Arc au Château de Beaurevoir, par PAUL DE NELMONT, p. 3.

OUVRAGES REÇUS

PENDANT LE 1^{er} TRIMESTRE DE L'ANNÉE 1907.

1. Le Ministère.

1^o Annales du musée Guimet, Bibliothèque d'études, XXII, Essai de bibliographie Jaina, etc., par A. Guerinot. — 2^o Bulletin archéol. du comité des travaux historiques, 1906, n^o 2. — 3^o Journal des savants ; Décembre 1906, Janvier et Février 1907. — 4^o Les cathédrales de France, par MM. de Beaudot et Perrault-Dabot, 3^e fascicule. — 5^o Revue de l'histoire des religions, LIV, 2-3, 1906.

II. Dons divers.

1^o Préfecture de la Somme ; Conseil général de la Somme. Procès-verbaux, Session d'août 1906 ; Rapports 1906. — 2^o Préfecture du Nord ; Inventaire sommaire des Archives départementales du Nord ; Archives civiles, S^e B, 653 - 1560. T. 1-2. — 3^o M. Carbon ; Palmarès de la distribution des prix du Lycée d'Amiens, 1863.

III. Les Auteurs.

1^o Acher et Leblond (MM) ; Le balneaire gallo-romain de Beauvais. — 2^o Bry (M) ; Séance du congrès archéologique de France et cinquantenaire du comité de Noyon (28 juin 1905). — 3^o Denis (M. Th.) ; Les artistes du Nord et du Pas-de-Calais aux salons... de 1878 à 1886 (sept brochures) ; Catalogue sommaire du musée universel des sourds-muets ; Les institutions nationales des sourds-muets, etc. ; Les conseils généraux et les institutions de sourds-muets ; Les sourds-muets et le budget départemental de 1888 ; Etudes variées concernant les sourds-muets ; Le Panthéon douaisien, etc., par P. Lenez, n^o 33, M. Th. Denis ; Léopold Loustau peintre sourd-

muet ; Qu'est-ce que Gayant ? ; Petits tableaux rustiques en patois d'un coin de la Flandre française (6 brochures). — 4° Leblond (D^r V.) ; Monnaies gauloises recueillies dans l'arrondissement de Clermont (Oise) ; Le Pays des Bellovaques, essai de géographie historique et numismatique. — 5° Maugis (M.) ; Recherches sur les transformations du régime politique et social de la ville d'Amiens ; Essai sur le recrutement et les attributions des principaux offices du siège du bailliage d'Amiens de 1300 à 1600. — 6° Requin (M. l'Abbé) ; Histoire de la faïence artistique de Moustier, I. — 7° Soyez (M. Ed.) ; Le Puy-Notre-Dame, ancienne confrérie amiénoise. — 8° Thobois (M. l'Abbé) ; Documents pour servir à l'histoire de la paroisse Saint-Nicolas de Boulogne, I, La confrérie de Saint-Pierre à Saint-Nicolas.

IV. Sociétés Françaises.

1° Académie de Besançon ; Bulletin, 1-4, 1906. — 2° Académie de Clermont-Ferrand ; Bulletin d'Auvergne, 1906, 9. — 3° Académie de Nîmes, Mémoires, VII^e S. T. XXVIII 1905. — 4° Académie des inscriptions et belles-lettres ; Comptes-rendus des séances ; octobre et novembre 1906 ; Rapport par M. l'Abbé Thedenat. — 5° Académie de Vaucluse ; Mémoires, 2^e S. VI, 4, 1906 ; Documents inédits, I. Cartulaire de la Commanderie de Richerenches, etc., par le M^{re} de Ripert-Monclar. — 6° Association des Rosati Picards ; Les Frères Lenain, peintres Laonnais, etc., par Ch. Florisoone ; Un romancier romantique amiénois, Edouard Cassagnaux, par M. Al. Dubois. — 7° Commission archéol. de Narbonne ; Bulletin, IX, 1907, n° 1. — 8° Commission des Antiquités de Seine-et-Oise ; T. XXVI. ; Table des matières contenues dans les T. T. XI à XXI du bulletin ; Revue de l'histoire de Versailles, n° 1-4, 1906. — 9° Société archéologique de Beziers ; Bulletin, 3^e S. VI, 2. — 10° Société archéologique de Nantes ; Bulletin XLVII, 2, 1906. — 11° Société archéol. du Finistère ; Bulletin XXXIII, 1906, 1-10. — 12° Société archéologique du Midi de la France ; Bulletin, N^{lle} S. n° 36, 1905-1906. — 13° Société archéolog. et historique du Limousin ; Bulletin LVI, 2. — 14° Société d'agriculture de Boulogne-sur-Mer ; Bulletin, 2^e S. VII, 6, 1906. — 15° Société d'agriculture, etc., de la Sar-

the ; Bulletin, 2° S. XXXII, n° 2. ; Table générale des 40 premiers volumes (1833-1906). — 16° Société d'agriculture, etc., du Département de la Marne ; Mémoires, 2° S. VIII. — 17° Société d'agriculture, sciences, arts, etc., d'Indre-et-Loire ; Annales, LXXXVI, 1906, 1-12. — 18° Société d'archéologie et de statistique de la Drôme ; Bulletin 1907, 1. — 19° Société d'archéologie lorraine ; Bulletin VI, 12, 1906 ; VII, 1-2, 1907. — 20° Société d'Avranches et de Mortain ; Revue de l'Avranchin, 1906, 4. — 21° Société de la Diana. Bulletin, XV, 2. — 22° Société de l'école des Chartes ; Bibliothèque de l'école des Chartes, LXVII, septembre-décembre 1906. — 23° Société de l'Histoire de France ; Annuaire-bulletin, 3, 1906. — 24° Société d'émulation d'Abbeville ; Bulletin, 3-4, 1906. — 25° Société d'émulation de Cambrai ; Mémoires, LX. — 26° Société d'émulation des Côtes-du-Nord ; Bulletin et Mémoires XLIV, 1906, supp. au n° 1. — 27° Société d'histoire de la Normandie ; Bulletin 1906, pages 73 à 156. — 28° Société d'histoire et d'archéologie du Vimeu ; Bulletin n° 17. — 29° Société de Saint-Jean ; Notes d'art et d'archéologie, 1906 n° 12 ; 1907 n° 1. — 30° Société des Antiquaires de la Morinie ; Bulletin, XI, 3, 1906. — 31° Société des Antiquaires de l'Ouest ; Bulletin, 2° S. V, 3, 1906. — 32° Société des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis ; Revue de Saintonge et d'Aunis XXVII, 1, 1907. — 33° Société des lettres, etc., de Bar-le-Duc ; Mémoires, 4° S. IV. — 34° Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze ; Bulletin 1906, 3. — 35° Société des sciences, etc., de Vitry-le-François ; Œuvres, T. XXIV. 1904-1905. — 36° Société de statistique de Marseille ; Répertoire des travaux, T. XVI, 2, 1905. — 37° Société Dunoise ; Bulletin 148, janvier 1907. — 38° Société florimontane d'Annecy ; Revue Savoisienne, 1906, 4. — 39° Société française d'archéologie ; Congrès archéologique de France ; 72° session, Beanvais 1905. — 40° Société française de numismatique ; Revue numismatique, 4° S. X, 1906, 4. — 41° Société hâvraise d'études diverses ; Recueil des publications, 1896. — 42° Société historique de Château-Thierry ; Annales 1905. — 43° Société historique et archéologique de Saint-Malo ; Annales 1906. — 44° Société historique et archéologique du Gatinais ; Annales, 1906, 4. — 45° Société historique et archéo-

logique du Périgord ; Bulletin, XXXIII, 6, 1906 ; Table des planches du bulletin 1874-1906 ; Bulletin XXXIV, 1, 1907. — 46° Société industrielle d'Amiens ; Bulletin, XLIV, 3-4, 1906. — 47° Société nationale des Antiquaires de France ; Mettensia, V. — 48° Société polymathique du Morbihan ; Bulletin 1905. — 49° Société régionale des Architectes du Nord de la France ; L'architecture et la construction dans le Nord, 1907, n° 1-3. — 50° Société savoisienne d'histoire et d'archéologie ; Mémoires et documents, 2° S. XIX, 3-4, 1906. — 51° Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze ; Bulletin, XXVIII, 3. 1906.

V. Sociétés Etrangères.

1° Académie de Munich ; Sitzungsberichte. 1906, 6. — 2° Soc. de Bonn ; Jahrbücher, fasc. 114-115. — 3° Société des sciences de Goettingue ; Nachrichten, Phil-hist. Klasse, 1906, n° 3. — 4° Société historique de la Basse-Saxe ; Zeitschrift, 1906, 3-4. — 5° Société d'histoire et d'archéologie lorraine de Metz ; Jahrbuche, TT. XV, XVI et XVII. — 6° Société d'histoire naturelle de Colmar ; Bulletin, N¹⁰ S.VIII, 1905-1906. — 7° Soc. pour la conservation des monuments historiques d'Alsace ; Mitteilungen, 2° S. XXI. — 8° Société historique de Styrie ; Beiträge, XXXV ; Zeitschrift, IX, 1-4. — 9° Académie d'archéol. de Belgique ; Bulletin 1906, 4. — 10° Académie royale de Belgique ; Bulletin, classe des lettres n° 5-8, 1906 ; Mémoires in-8°, classe des lettres, 2° S. II. — 11° Cercle archéol. de Mons ; Annales XXXV — 12° Cercle historique et archéol. de Courtrai ; Bulletin, IV, 2. — 13° Société archéologique de Namur ; Annales XXVI, 2. — 14° Société des Bollandistes ; Analecta bollandiana, XXV, 4. XXVI, 1. — 15° Soc. d'histoire et d'archéol. de Gand ; Bulletin, XV, 1. — 16° Société royale de numismatique de Belgique ; Revue belge de numismatique. 1907, 1. — 17° Société provinciale d'Utrecht ; Verslag, 6 juin 1906 ; Aanteekeningen, 5 juin 1906 ; Naamlyst, 15 mars 1906 ; Registers, 1845-1905. — 18° Musée de Stockholm ; Fataburen, 1906.1-4 ; Utgifna af Nordiska Museet. — 19° Société historique du canton de Berne ; Lausanne à travers les âges. — 20° Institut de Ceara ; Revista, XX, 1-2, 1906.

VI. Periodiques.

1° Annales de l'Est et du Nord, III, 1, 1907. — 2° Archives de la France monastique ; Revue Mabillon, II, 3-4, 1906. — 3° Bulletin historique du diocèse de Lyon, n° 43, 1906. — 4° Le Dimanche 23 et 30 décembre 1906, 6, 13, 20, 27 janvier, 3, 10, 17, 24 février, 3 et 10 mars 1907. — 5° Notre Picardie, I, n° 7, 8 et 9. — 6° Revue de l'art chrétien, V^e S. II, 6, 1906, III, 1, 1907. — 7° Revue des questions historiques, 161^e liv. — 8° Revue héraldique, XXIII, 5, 6, 1906.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE

ANNÉE 1907. — 2^e ET 3^e TRIMESTRES.

Séance ordinaire du Mardi 9 Avril 1907

Présidence de M. P. DUBOIS, président

Sont présents : MM. Boquet, Brandicourt, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, Dubois, Durand, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, l'abbé Leroy, de Puisieux, Roux, Schytte, Thorel et de Witasse, membres titulaires résidents, et MM. Beaurain, de Boutray, Héren, de Montbas et l'abbé Tirard, membres non résidents.

M. de Francqueville se fait excuser.

Correspondance et Administration

— M^{me} la C^{tesse} de Beaumont, MM. l'abbé Arce-
lin, Degardin, architecte et le duc de la Roche-
Guyon remercient de leur admission en qualité
de membres non résidents.

-- L'Académie de Reims remercie la Société de son adhésion à un vœu en faveur de la conservation sur place des œuvres d'art provenant des établissements religieux supprimés.

— Le Secrétaire perpétuel signale les ouvrages suivants qui ont été offerts depuis la dernière séance :

1° Par la ville d'Amiens : Le T. VI des *Documents pour servir à l'histoire de la Révolution française dans la ville d'Amiens, etc. — Registres aux délibérations de l'administration municipale du 1^{er} Janvier 1789 au 18 brumaire, an VIII. An I et an II de la République, année 1793 ;*

2° Par M. Maugis : *La Saieterie à Amiens, 1480-1587 ;*

3° Par M. Etienne Dupont : *Les Pèlerinages d'enfants allemands au Mont-Saint-Michel (XV^e siècle). Le récit de Baudry, archevêque de Dol ;*

4° Par M. Edouard Lévêque : *L'Histoire de Paris-Plage et du Touquet, souvenirs et impressions, et, Paris-Plage, Le Touquet, rapide historique, physionomie et description, moyens de distraction.*

En produisant ces deux beaux volumes, d'une lecture facile et pleine d'agrément, M. Edouard Lévêque a accompli un véritable tour de force dont il doit être hautement félicité. Il n'était pas aisé en effet d'écrire l'histoire d'une localité fon-

dée seulement voici quelque trente ans. L'auteur y est pourtant parvenu et l'intérêt ne languit nulle part dans son œuvre.

— Il faut remarquer parmi les ouvrages déposés sur le bureau :

1° *Les Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville*, T. XXI, 2^e partie. Ce volume renferme un voyage héraldique dans le Ponthieu, par M. Rodière ; une note sur l'église de Bouillancourt-sous-Miannay, par M. Macqueron, et divers autres travaux d'un grand intérêt ;

2° *Les vieilles pierres de la Somme*, conférence faite aux Rosati picards, par M. Ponchon ;

3° *Les Comptes rendus et mémoires du Comité archéologique de Senlis*, contenant divers travaux de notre savant collègue. M. le chanoine Muller ;

4° *Les Mémoires de la Société académique du département de l'Oise*, toujours particulièrement intéressants pour les Antiquaires de Picardie ;

5° *Les Religions de la Gaule avant le Christianisme*, par M. Ch. Renel, (envoi du musée Guimet) ;

6° *Notre Picardie*, n° 10, avec une étude de M. Dubois, sur les œuvres du Puy-Notre-Dame conservées au Musée de Picardie.

— M. de Guyencourt annonce que la commission des recherches vient d'acquérir pour le Musée deux stèles gallo-romaines trouvées, il y a peu de temps, rue Riolan à Amiens. — Ces bas-reliefs,

d'un art très sommaire, représentent des femmes assises, tenant sur leurs genoux des patères remplies d'aliments. Un enfant debout se tient auprès de l'une des deux femmes. Peut-être ces sculptures, qui portent des traces de polychromie, sont-elles des ex-voto aux Déeses-Mères.

— De la part de M. L. Crignon, M. Pinsard offre, pour le Musée, une sculpture sur bois représentant un Christ, qui décorait autrefois la façade de l'ancien *moulin du Crucifix* à Amiens.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière séance sont inscrits sous les numéros 31007 à 31049.

— M. Douchet, instituteur à Auchonvillers, est élu membre non résidant.

— La Société décide que les auteurs de travaux, édités par elle, auront la faculté d'en distribuer, *uniquement ex dono*, les tirages-à-part aussitôt leur impression et sans attendre l'achèvement du volume où doivent figurer ces œuvres.

Travaux

— M. Brandicourt donne lecture d'une notice biographique sur le regretté chanoine Vitasse, notice destinée à être imprimée immédiatement. (1)

— M. Beaurain communique un « Essai sur la vie de château en Picardie d'après un paquet de lettres inédites », et, pendant quelques instants, fait revivre fort agréablement la Société de l'an-

(1) Voir ci-dessus, page 24.

cien régime, au milieu de laquelle il introduit ses auditeurs.

— M. Durand déplore qu'une surveillance active ne mette pas la Cathédrale à l'abri des injures que les malveillants lui font subir chaque jour. Plusieurs sculptures notamment viennent d'être mutilées au grand portail. — La Société, regrettant cet état de chose, décide de faire une démarche auprès des autorités compétentes pour essayer d'obtenir une protection efficace du monument.

— L'assemblée vote l'acquisition des divers manuscrits provenant de la bibliothèque de M. l'abbé Martinval.

— M. Dubois signale, dans la « Revue archéologique », un article par M. Maurice Henault, archiviste à Valenciennes, sur les peintres du nom de Marmion, dont un, au moins, serait né à Amiens, puis la séance est levée à 9 h. 3/4.

Séance ordinaire du Mardi 14 Mai 1907

Présidence de M. de FRANCQUEVILLE, vice-président

Sont présents : MM. Brandicourt, de Caillonne, l'abbé Cardon, M. Cosserat, P. Cosserat, Durand, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, Milvoy, de Puisieux, Roux, Schytte et Thorel.

MM. de Boutray et l'abbé Vatinelle, membres non résidants, assistent à la séance.

MM. Dubois et l'abbé Leroy se font excuser.

Correspondance et Administration

— M. Douchet, instituteur à Auchonvillers, remercie de son admission en qualité de membre non résidant.

— M. Guerlin est désigné pour représenter la Société près la Fédération archéologique et historique de Belgique, au congrès de Gand.

— Les ouvrages suivants ont été offerts depuis la dernière séance par leurs auteurs :

1° M. le B^{on} de Baye : *Les Goths de Crimée* ;

2° M. de Guyencourt : *Compte rendu des travaux de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1905-1906* ;

3° M. Em. Delignières : *Les sépulcres ou mises au tombeau en Picardie*. — Cette brochure contient d'intéressantes gravures ;

4° M. le B^{on} Cavrois de Saternault : *Le fief de Saternault en Artois* ;

5° M. A. Huguet : *Le passage de Jeanne d'Arc dans le Vimeu, décembre 1430, itinéraire du Crotoy à Eu par St-Valery, et Les Chasseurs de Poncet à St-Valery en 1761* ;

6° M. Plessier : *Description d'anciennes sépultures et de divers objets découverts à Jaux (Oise)* ;

7° M. Am. Baudry : *L'Eglise de Montigny-en-Chaussée (Oise)* ;

8° M. Abbott : *Archæologia nova cæsarea*.

— La Société vote des remerciements à tous les donateurs.

— On remarque parmi les ouvrages déposés sur le bureau :

1° Divers volumes publiés par la Société académique de Boulogne-sur-Mer, parmi lesquels des travaux sur le patois, par feu l'abbé Haighneré, dont les étymologies tirées du grec sont peu admissibles ;

2° Les Mémoires de l'Académie de Caen, avec une notice sur Boucher de Perthes musicien et auteur dramatique ;

3° Les Bulletins de la Société du Vimeu, contenant une dissertation sur le passage de Jeanne d'Arc à Saint-Valéry-sur-Somme, par M. A. Huguet ;

4° Notre Picardie, n° de mai 1907, avec une étude de M. P. Dubois, sur la Salle du Puy-Notre-Dame au Musée de Picardie, 2° article ;

5° Les Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers, 5° S. T. IX. Il contient divers articles d'archéologie préhistorique, d'histoire et de philologie fort intéressants ;

6° Le Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1906, n° 1-2, avec une étude de M. H. Quignon sur des cartulaires beauvaisiens ;

7° La Revue de l'art chrétien, où se trouve une mention de l'ouvrage de M. Soyez sur le Puy-Notre-Dame.

— M. de Guyencourt annonce qu'on a découvert, au cours du mois d'avril, en exécutant des terrassements dans une usine de la rue de Lameth à Amiens, une certaine quantité d'ossements humains auprès desquels ont été recueillis quelques tessons de poteries samiennes. — Ce lieu de sépulture a déjà été signalé plusieurs fois ; quant aux tessons, ils étaient généralement sans ornements, mais on y a relevé les marques PATER . F et :: : LICIN.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière séance sont inscrits du n° 31050 au n° 31141.

— MM. l'abbé Sarot, Ernest Poiret, propriétaire à Rue, et Georges Mulliez, négociant à Amiens, sont élus membres non résidants.

Travaux

— M. Schytte retrace, en quelques lignes, l'histoire sommaire de l'Abbaye du Gard. Il décrit rapidement, tel qu'il est de nos jours, ce monastère appelé peut-être à disparaître bientôt, victime d'une loi nouvelle, et s'attache surtout à conserver le souvenir des objets d'art qu'il renfermait. On y admirait en effet une statue de pierre, représentant la Sainte-Vierge, et plusieurs sculptures sur bois dont les photographies passent sous les yeux de l'assemblée.

— M. Guerlin communique quelques renseignements nouveaux sur Nicolas Blasset.

On connaissait déjà le nombre assez considérable de métiers qu'exerçait, le cas échéant, ce sculpteur célèbre en Picardie, mais on ignorait qu'il se fût jamais transformé en marchand de poissons. C'est un fait prouvé cependant par les documents mis en œuvre dans l'étude de M. Guerlin.

— M. de Calonne continue le dépouillement du livre de raison de F. J. le Clerc de Bussy dont l'intérêt semble aller toujours en croissant, puis la séance est levée à 9 h. 1/2.

Séance ordinaire du Mardi 11 Juin 1907

Présidence de M. P. Dubois, président

Sont présents : MM. Brandicourt, l'abbé Cardon, P. Cosserat, Dubois, Durand, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, l'abbé Leroy, Milvoy, de Puisieux, Roux, Schytte et Thorel, membres résidants, ainsi que MM. Héren, de Monthas et l'abbé Vatinelle, membres non résidants. — M. Maurice Cosserat se fait excuser.

Correspondance et Administration

— La Société française d'archéologie annonce qu'elle fera prochainement une excursion à Amiens.

— MM. l'abbé Sarot, Er. Poirer et G. Mulliez, remercient de leur admission à titre de membres non résidants.

— L'Assemblée apprend avec regret la mort de M. le C^{te} de Waziers et celle de M. G. Macquet, ancien notaire à Domart, tous deux membres non résidants, le second depuis le 11 août 1864.

— La Société archéologique de Sens informe les Antiquaires de Picardie qu'elle leur a voté des félicitations toutes spéciales au sujet du 14^e fascicule de l'Album. — Les Antiquaires de Picardie remercient leurs collègues de Sens de ce précieux témoignage de bonne confraternité.

— M. Ledieu annonce que l'on a pu enfin acquérir pour le Musée divers objets gallo-romains découverts jadis au Pont-de-Metz.

— Le Secrétaire perpétuel appelle l'attention de ses collègues sur les ouvrages suivants, reçus depuis la dernière séance :

1^o Les quatre premiers volumes des *Archives de la France monastique* ;

2^o Le premier n^o de l'année 1907 du *Bulletin de la Société d'Emulation d'Abbeville*. — On y remarque le dessin d'une jolie épée, donnée par cette ville à un membre de la famille Tillette de Mautort ;

3° *Le Bulletin de l'Académie de Stockholm, 1903-1905*, rempli d'intéressantes figures ;

4° *Remparts anciens de Picardie*, par A. Ros-tand, brochure éditée par les Rosati picards ;

5° *L'Histoire de la peinture sur verre en Suisse*, publiée avec de belles planches par la Société des Antiquaires de Zurich ;

6° *Le Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1906*, 3° liv. qui contient une étude de M. Labande sur l'église de Notre-Dame-des-Doms à Avignon ;

7° *Le Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Reims*, dans la collection des catalogues des manuscrits des bibliothèques publiques de France ;

8° Les livraisons 1-2 de la *bibliothèque de l'école des Chartes*, T. LXVIII. — On y lit un compte rendu de l'essai sur le recrutement, etc., des principaux officiers du bailliage d'Amiens, par M. Maugis. Ce compte rendu est l'œuvre de M. Dupont-Ferrier ;

9° *Notre Picardie* qui contient une notice sur Ham par M. P. Dubois.

— Comme on l'a vu ci-dessus, MM. Collombier et Ledieu ont enfin pu acquérir pour le Musée quatre vases de bronze en forme de bassines ou de coupes et de tailles variées, ainsi que le fragment d'une fameuse inscription gallo-romaine aussi gravée sur bronze, le tout trouvé au Pont-de-Metz, il y a environ douze ans. — Sur les vases

il y a peu de choses à dire. Il n'en est sans doute pas de même en ce qui concerne l'inscription, mais, à son sujet, la parole est actuellement aux spécialistes,

Il convient de rappeler que feu M. le Président Obry, sur la propriété de qui ces objets gallo-romains ont été jadis découverts, avait abandonné aux Antiquaires de Picardie la part qui lui revenait dans la trouvaille.

La somme déboursée pour son acquisition ne représente donc que la moitié de la valeur de la découverte.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière réunion sont inscrits du n° 31142 au n° 31189.

— MM. Emile Biendiné, d'Amiens, le D^r Henri Simonnot, d'Abbeville, et Paul Delacourt, greffier du tribunal de Péronne, sont élus membres non résidants.

Travaux

— M. de Francqueville fait part de ses recherches sur les marteaux servant à marquer les arbres destinés à l'abatage, dans les coupes de bois. Les particuliers les employaient comme les administrateurs des forêts de la couronne. Ces marteaux imprimaient généralement, sur l'arbre, des armoiries, des initiales ou des emblèmes.

— M. Schytte constate que les dégradations, commises à la Cathédrale d'Amiens, continuent à se produire de la façon la plus déplorable, sur

tout du fait des enfants. — La Société s'efforcera de faire cesser ce triste état de choses.

— M. de Guyencourt donne lecture d'une note de M. C. Boulanger sur un rhyton gallo-romain en verre trouvé à Abbeville. Cet objet fut recueilli en draguant la Somme. Il était brisé, mais ses fragments rajustés ont permis de le reconstituer entièrement. Il est orné de quatre serpents ondulés, alternativement en verre blanc et en verre noir.

M. de Guyencourt rappelle qu'un autre rhyton aurait été découvert à Nibas, il y a plusieurs années, et émet quelque doute sur l'authenticité de ces verreries.

— La Société vote un crédit de trois cents francs pour exécuter des fouilles, sous la direction de M. Durand, dans le chœur de l'église de Saint-Riquier.

— M. Dubois déclare que la Société française d'archéologie, à laquelle s'étaient joints plusieurs membres de notre Compagnie, a accompli, il y a peu de jours, l'excursion annoncée ci-dessus, puis la séance est levée à 9 heures.

Séance ordinaire du Mardi 9 Juillet 1907

Présidence de M. P. Dubois, président

Sont présents : MM. Brandicourt, de Calonne, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, Dubois, Durand, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, l'abbé Mantel, Milvoy, Roux, Schytte et Thorel.

M. l'abbé Vatinelle, membre non résidant, assiste à la séance.

MM. de Francqueville et l'abbé Leroy se font excuser.

Correspondance

— MM. Delacourt, Biendiné et le Dr Simonnot remercient de leur admission en qualité de membres non résidants.

— Interrogé au sujet d'une ancienne maison en pans de bois, sise à Nesle, et que la Société avait songé à acquérir pour la réédifier dans le jardin du Musée de Picardie, M. Duhamel-Decéjean répond que cet immeuble n'est pas à vendre, mais il en donne brièvement la description et l'histoire.

M. Milvoy veut bien se charger de faire un relevé de cette maison.

— M. le Proviseur du Lycée d'Amiens annonce que, vu la suppression du cours préparatoire à Saint-Cyr, le prix Ducange devra être attribué désormais au lauréat du prix d'histoire du cours de mathématiques ou du cours de philo-

sophie. — Il n'y a du reste au Lycée qu'une seule chaire d'histoire pour ces deux sections. — Par une seconde lettre, M. le Proviseur informe la Société que le prix Ducange a été mérité cette année par M. Fuscien Dominois, élève du cours de mathématiques.

— M. le Conservateur du Musée de Picardie accuse réception de différents objets, parmi lesquels se trouvent ceux provenant du Pont-de-Metz, ainsi que le sceau d'un chanoine de Choques.

— M. Thorel veut bien offrir le tirage à part de ses très intéressantes recherches sur Jean de Louvegny, apothicaire à Amiens de 1485 à 1520, ses drogues et son mobilier. — Cet ouvrage est extrait du volume de nos mémoires actuellement sous presse.

— M. Thorel donne aussi une jolie brochure, élégamment illustrée, dont le titre est : « Le Centenaire du Lycée d'Amiens, 18 novembre 1906. »

— M. le Préfet de la Somme adresse les Rapports et Procès-verbaux des séances du Conseil Général, 1^{re} session ordinaire de 1907.

La Société vote des remerciements aux donateurs.

— Parmi les ouvrages reçus depuis la dernière réunion on doit tout spécialement remarquer :

1° Le T. LIII des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, entièrement formé d'études variées et de poésies dues à plusieurs de nos compatriotes ;

2° Le T. XIV des *Mémoires de la Commission*

des Antiquités de la Côte-d'Or, orné d'héliogravures et contenant de curieuses recherches sur les restes de Jean-sans-Peur ;

3° Le T. X de la 7^e série des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, à cause d'une notice sur Jean Richardot, évêque d'Arras ;

4° Le T. XL des *Recueils édités par la Société de Constantine*, renfermant de curieuses illustrations relatives à l'archéologie préhistorique, numide et romaine de la province ;

5° Le T. XXVIII des *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie*, avec d'intéressantes recherches sur les familles échevinales de Saint-Omer par M. de Pas ;

6° Le *Bulletin de la Société Archéologique de Soissons*, T. XII, qui traite de sujets intéressants pour toute notre région ;

7° Les *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, d'avril 1907, où se trouve une étude par MM. Carthailac et l'abbé Breuil, sur les cavernes ornées de Niaux et de Gargas ;

8° *L'Indicateur du Musée germanique*, enrichi de nombreuses et intéressantes illustrations ;

9° *Sury-le-Comtal en Forez*, belle monographie par l'abbé Relave, envoyée par la Société de la Diana ;

— M. Michel, bibliothécaire de la ville d'Amiens, fait parvenir divers mémoires manuscrits, présentés jadis aux concours de la Société,

ainsi que plusieurs documents relatifs aux Antiquaires de Picardie, qu'il a retrouvés à la bibliothèque communale.

L'Assemblée adresse à M. Michel ses plus chaleureux remerciements.

— Les Antiquaires de Picardie apprennent avec bonheur, mais sans étonnement, la nouvelle distinction (Prix Thiers) accordée par l'Académie Française au dernier volume de l'Histoire d'Amiens, par M. le V^e de Calonne. — L'auteur est en effet coutumier du fait.

— Le Secrétaire perpétuel annonce que deux ouvrages lui sont parvenus pour concourir en 1907. — L'un est intitulé : « *Histoire du grès et de la gresserie en Picardie et particulièrement dans le département de la Somme*, » et porte pour devise : *Il n'y a pas de petite question*. L'autre est un mémoire sur « *Les refuges, oppides camps et stations gaulois et romains de la ligne de la Basse-Somme* », avec la devise : *Nec utilitati præjudicat forma*. Ce second ouvrage doit concourir pour le prix Ledieu. Le premier ne porte pas d'indication relative au concours où il doit figurer, mais il semble destiné aussi à celui d'archéologie.

— Les publications reçues depuis la dernière réunion sont inscrites sous les n^{os} 31190 à 31248.

— Le *Journal d'Amiens* du 8 juillet a signalé la découverte, près du bureau d'octroi de la chaussée Saint-Pierre, d'une galerie souterraine, maçonnée en pierre et recouverte d'une voûte

d'arêtes. Cette galerie renfermait les débris très mutilés d'une statue de pierre représentant peut-être une Vierge. Le tout n'offrait qu'un très minime intérêt.

Administration

— MM. Brandicourt, de Francqueville, Ledieu et Thorel sont désignés pour composer la commission chargée de juger les ouvrages présentés aux concours de 1907.

— MM. l'abbé Baudry, curé de Breuil-le-Sec (Oise), Louis Seminel et Albert Mallet, d'Amiens, sont élus membres non résidants.

— Par suite de la suppression du cours préparatoire à Saint-Cyr du Lycée d'Amiens, la Société décide que, désormais, le prix Ducange sera attribué à la classe la plus élevée dont le programme comportera l'enseignement de l'histoire antérieure à 1789.

Travaux

— M. Thorel, en quelques pages qui sont immédiatement renvoyées à la commission des impressions, donne les éclaircissements les plus satisfaisants sur « *le repas du verd* », fête jadis célébrée en Picardie, et à laquelle M. de Calonne fit allusion dans ses études sur le livre de raison de F. J. Le Clerc de Bussy.

— M. Goudallier fait parvenir deux notices. L'une traite des particularités géologiques des ri-

ves de la baie de l'Authie. — Les galets qu'on y rencontre proviennent des falaises situées au sud de la Somme et de gisements situés sur les côtes de Bretagne et du pays de Galles. — L'autre fait connaître les débuts de la guillotine, qui fut employée, dès 1507, à Gênes, dont Raoul de Lanoy, un Picard très peu sanguinaire, était alors gouverneur, pour l'exécution de Démétrio Justiniani, chef des adversaires de la domination française. Viollet-le-Duc cite un exemple encore plus ancien de la guillotine.

— M. Amédée Boinet transmet ses recherches sur les croix qui autrefois se dressaient de toutes parts sur les places et dans les rues d'Amiens. Les plus belles étaient celle dite des Jacobins, celle du Pont-de-Croix, et surtout celle de la place Belle-Croix, aujourd'hui place Gambetta. La banlieue d'Amiens avait aussi ses croix qui souvent en marquaient la limite.

— M. Collombier appelle l'attention sur un cimetière mérovingien découvert, au début de cette année, à Fresnoy-au-Val. Une cinquantaine de tombes y ont été fouillées. La plupart ne contenaient aucun mobilier. Celui fourni par les autres ne présentait rien d'exceptionnel, à part une jolie verrerie, une chaînette de bronze et quelques monnaies, dont une de Magnence frappée à Amiens.

Après cette communication la séance est levée à 9 h. 1/2.

UN REPAS DU VERD

A

BUSSY-LES-POIX

10 Août 1713.

Lecture faite à la Séance du 9 Juillet 1907

Par M. Oct. THOREL.

MESSIEURS,

Vous avez encore présentes à la mémoire les lectures que faisait dernièrement, ici même, M. de Calonne, à propos d'un Livre de raison, rédigé sans aucuns blancs ni lacunes, de 1708 à 1727, par François-Joseph Le Clerc, chevalier, seigneur de Bussy-les-Poix.

Si, en historien accompli, M. de Calonne s'est, le plus souvent, contenté d'analyser ces mémoires, il fit une heureuse exception en faveur de la journée du 10 août 1713, dont il nous donna l'emploi *in extenso*, d'après le manuscrit.

Cette lecture provoqua une courte discussion sur le point de savoir ce que pouvait être la *Fête du Verd*, depuis longtemps oubliée à Bussy.

La question ainsi posée ne pouvait aboutir à une solution séance tenante. Mais, avec son obli-

geance habituelle, notre distingué confrère a bien voulu m'adresser copie du passage si ténébreux, que je vais étudier devant vous, dans l'espérance d'en dissiper l'obscurité. Il est conçu dans les termes suivants :

« 10 AOUT 1713. *Jour de Saint-Laurent.* — On
« avait choisi ce jour, pour faire le REPAS DU
« VERD (1). Ce devait être au bouquet de Courselles ;
« mais ces messieurs, ayant changé de dessein,
« sont venus choisir la grange Adrien Sainne-
« ville (2), au bout de mes plans.

» *L'après-midy, chacun s'est assemblé et a ap-
« porté son plat et son linge. J'y avais fait porter
« des tables et des chaises, du cidre et du vin.*

« *Trois violons de Warlus, que les garçons Len-
« tilly (3), d'Ambreville (4) et Monsures (5) avaient
« fait venir, ont fait danser la jeunesse jusqu'à*

(1) *On avait choisi.....* Est-ce parce que Saint-Laurent est en grande vénération en Picardie, sa fête ayant en effet toujours été maintenue au 10 août, tant à l'*Ordinarius liber* de 1291, qu'aux Bréviaires d'Halluin (1528), Faure (1667), de la Motte (1746) et au propre actuel (1875) ? — Nous pensons plutôt qu'il n'est pas de bon repas sans primeurs ; or un dicton picard nous dit, en parlant des noisettes :

*A l'Saint-Laurent (10 août)
O' fouille d'dans ;
A l' Saint-Roch (16 août)
O' l's-é croque.*

(2) Fermier du chatelain de Bussy.

(3) Fils du Sgr de Courcelles, de la famille de Sarcus.

(4) Fils du Sgr de Fricamps, de la famille Pingré.

(5) Fils du Sgr de Sainte-Segrée, de la famille de Monsures.

« l'heure du souper et même encore après, jusques
« à dix heures que chacun s'est retiré.

« On avait achepté des biscuits et quantité de
« pois de sucre (1) pour le dessert, avec l'argent de
« ceux qui avaient été PRIS SANS VERD, dont l'a-
« mende estoit de 10 sous chaque fois ».

Le Roux, dans son dictionnaire comique, au mot *vert*, cite de nombreuses locutions populaires dans lesquelles entre ce mot. (2)

Il ne convient de retenir ici que celle ayant un trait direct avec le passage précité du Livre-Journal de Joseph Le Clerc. Le Roux rapporte :

« Je vous prends sans *vert*. -- C'est un jeu de
« galanterie à la mode de Paris. On le joute au
» mois de may, et personne ne le joute davantage
« que les gens de qualité.

« Pour en donner une juste idée, voici son
« explication :

« Plusieurs personnes forment entre elles une
« société et établissent qu'à commencer du pre-
« mier jour de may jusqu'au dernier, chacune
« d'elles sera tenu de porter sur soi du *vert*,
« c'est-à-dire quelques feuilles vertes, selon que
« la saison le permettra et selon la verdure qu'el-
« les seront convenues qu'il faudra avoir, avec
« cette clause que chacun sera obligé, sous peine
« d'amende, de prendre tous les matins, du *vert*

(1) *Pois de sucre*, dragées en picard ancien et moderne.

(2) Dict. comique, satyrique, libre et proverbial, par P. J. Leroux ; Lyon, Beringos, 1735, v^o *vert*.

« frais, celui du jour précédent, n'étant plus de
« jeu.

« Les conditions ou règles établies, toutes ces
« personnes se munissent de vert, et, venant à se
« rencontrer par hasard, de dessein prémédité,
« en allant se rendre visite, par malice et à des-
« sein de se surprendre sans vert, elles se disent
« avant toutes choses, après les premières civi-
« lités : « *Monsieur, Madame, je vous prends*
« *sans vert* » ; et, pour lors, elles sont obligées
« de faire voir du vert, et si quelqu'un a oublié
« d'en prendre sur soi, elle est mise à l'amende,
« que la société a imposée à celle qui serait
« trouvée en faute.

« Toutes ces amendes sont consignées entre
« les mains d'une personne de la société, pour
« être ensuite employées à quelque partie de
« plaisir, hors de Paris, comme à Vaugirard, au
« Pont-aux-Choux, à Saint-Denis, à Passy ou
« autres lieux de plaisance, et quelque fois même
« chez elle. (1)

« Ce jeu se joue fort fréquemment entre amans
« et maitresses..., etc. » (2)

(1) Cf. Littré Dict. v° vert ; Rabelais, Ed. Janet, Paris, MDCCC XXIII, t. III. Rabelæsiانا, v° verd, p. 636.

(2) Le jeu, dans ce dernier cas, rappelle singulièrement celui où deux personnes de sexe différent s'abordent à l'improviste en présentant une des parties de deux amendes jumelles et en disant : « Bonjour Philippe ! ou Philippine ! » — Littré remarque que le mot *Philippine* est la corruption d'un mot allemand signifiant *Bienaimée*.

Après cette citation de Le Roux qui suffit à résoudre la question, quelques mots d'historique seulement nous paraissent ici de mise.

Dans un chapitre de l'*Introduction à l'histoire générale de la Picardie* consacré aux *Restes du culte rendu aux arbres en Picardie*, Dom Grenier (1) s'exprime ainsi :

« Les Belges devenus chrétiens ne purent renoncer au culte idolâtrique qu'ils rendaient aux arbres, ni à certaines pratiques qui en provenaient, telles que de planter un arbre aux portes des maisons le premier jour du mois de may, (2) de *jouer au Verd*, c'est-à-dire d'avoir, pendant tout le mois de mai, quelque feuillage, de sorte que celui des deux joueurs qui était *pris sans verd*, encourait l'amende.

« A Rome, aux ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, il fallait porter sur soi, pendant les premiers jours de mai, une branche ou du moins une feuille de verdure...

« La cérémonie du Mai et le dicton vulgaire : *Je vous prends sans verd*, sont très connus dans la Picardie.

(1) Dom Grenier, *Introduction*, etc., Amiens, Duval et Hermant, 1856 ; chap. C L XXXV, p. 345.

D'après Dufour et Garnier, Dom Grenier avait écrit cette introduction vers 1786. Préface, p. XIII.

(2) « Mai, arbre que, dans beaucoup de pays, on plantait le premier mai, en signe de réjouissance et autour duquel on dansait. Dans certaines contrées, le premier mai était même jour férié. » (Chéruel Dict. hist. des inst. de la France Paris, Hachette, 1870, v^e mai.)

« Si l'on veut en savoir l'origine, il n'y a qu'à
« consulter les savantes recherches de M. Dreux
« du Radier. »

Ces recherches sont consignées dans deux articles fort intéressants du Journal de Verdun.

L'un d'eux est une *Dissertation sur les mayes et, par occasion, sur le culte rendu aux arbres.*

Comme il ne renferme que des généralités qui nous éloigneraient par trop de notre sujet, nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur. (1)

Un autre article ayant pour titre : *Je vous prends sans verd*, traite du jeu où cette locution jouait un rôle si important « C'était autrefois, « y lit-on, une espèce d'obligation de porter du « verd, et celui qui surprenait quelqu'un sans « verdure pouvait lui jeter un seau d'eau sur la « tête. »

Puis Dreux du Radier cite un long passage en latin, relatif au premier mai et plus spécialement à la coutume susénoncée. (2)

Ce passage, extrait du poème du Mantouan, intitulé : *Triumphus Gonzagæ*, n'a guère d'intérêt que par la date à laquelle il a été publié, tout au début du xvi^e siècle, en 1507. (3)

(1) Journal de Verdun, Paris, Ganeau MDCCLIV, mai 1754 p. 359 à 372.

(2) Journal précité MDCCL, octobre 1750, p. 266 à 268.

(3) Benavives Marco, dit le Mantouan (1489-1582). — Le passage en question se trouve dans les œuvres complètes du Mantouan, Bruxelles, Ascensius Badius, 1507 ; Liv. IV *in fine*.

Selon d'Arbois de Jubainville, (1) le « *jeu du Verd en mai* » serait un souvenir de la fête druidique du Soleil et du Printemps, désignée en « Irlande par le mot *Bellténé*, qui signifie *Premier Mai*. » (2)

Dans ses *Matinées Sénonoises*, le chanoine Tuet n'assigne pas à ce jeu une origine aussi reculée. « Dans les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles dit-il, il fallait porter toujours sur soi une branche ou un feuillage quelconque, sans quoi on s'exposait à recevoir un seau d'eau sur la tête. Il suffisait à celui qui le jetait de dire en même temps (pour toute excuse) : *Je vous prends sans verd*. »

« Dans la suite, comme l'ablution rendait le jeu trop sérieux, on l'a remplacée par d'autres peines moins fortes, et c'est par allusion à ce jeu qu'on dit : *Prendre quelqu'un sans verd* pour dire : le saisir au dépourvu. » (3)

« Il y a peu d'années encore, à Chilly (Jura), écrit M. Tonbin, un individu allait de maison en maison, le premier mai, tout habillé de

(1) D'Arbois de Jubainville, professeur au collège de France, membre de l'Institut, né à Nancy en 1827.

(2) Tonbin Dict. étym. de la langue française. Paris, Leroux, 1886, v^o vert.

(3) *Matinées Sénonoises ou Proverbes français*, sans nom d'auteur (mais de l'abbé Tuet, chanoine de Sens); Paris, Née de la Rochelle, MDCCCLXXXIX, Prov. 44. p. 110. (Bib. Amiens, Bell. Lett. n^o 2051).

« lierre, pour personnifier le printemps et la végétation nouvelle ; on l'appelait *Feuillabô*, « (feuilles au bois.) » (1)

Chacun de vous pourra compléter ce distique populaire dont je ne me rappelle que le premier vers et le premier hémistiche du second :

*Joli mois de mai, quand reviendras-tu
M'apporter des feuil'..... ?*

Les poètes en ont toujours chanté le retour :

*En ce beau premier jour de may,
En lieu de bouquet et de may,
Présent vous fay, mes Damoiselles,
D'un plat de cerises nouvelles.
Saint-Gelais (1446-1494.)*

Ce n'est donc pas sans intention qu'en 1693, La Fontaine et Champmeslé ont fait représenter, pour la première fois, le premier mai, leur comédie en un acte intitulée : *Je vous prends sans verd.* (2)

Ainsi la fête du Verd qui, vraisemblablement avait, à l'origine, un caractère religieux a donné naissance au *jeu du verd en mai* qui, lui, avait un caractère essentiellement mondain, à l'inverse de la *Fête du Vert* de Montreuil-sur-Mer. (3)

(1) Tonbin, *Op. et. loc. cit.*

(2) La Fontaine, Ed. Walkenaer, Paris, Lefèvre, MD CCC XII. Théâtre, t. IV, p. 547.

(3) « On prétend que le monastère de Pavilly s'était chargé de blanchir le linge de la sacristie de Jumièges et qu'un âne servait à Austreberte pour transporter ce paquet, mais un loup se jeta sur l'âne. Sainte Austreberte réduisit le man-

On sait que la chasse, la pêche, la courte-paume et les jeux en général ont introduit dans l'argot et puis dans notre langue, un nombre assez considérable de métaphores.

Le jeu du verd n'a pas fait exception à cette règle. Dans les dictionnaires de Le Roux, de Littré et de Poitevin se trouvent de nombreuses citations d'auteurs, notamment de Régnier, Scarron, Hauteroche, La Fontaine, Thomas Corneille, Campistron, Piron et Lesage dans lesquelles *Prendre sans vert* est toujours synonyme de prendre au dépourvu.

Cette locution était restée noble. Aussi le père Jésuite Joseph Joubert n'hésite-t-il pas à traduire par *Prendre sans verd*, l'*Imparatum aliquem offendere* de Cicéron, ou l'*Excipere* ou l'*Opprimere incautum* de Virgile et de Quinte-Curce. (1)

A notre connaissance, Balzac est le dernier de nos écrivains qui, dans *le Père Goriot*, ait fait usage de cette locution qui était d'un usage cou-

« geur à remplacer sa proie ; ce qui fut exécuté tant que voulut
« l'abbesse du Paraclet. Cette tradition donna lieu à une fête
« populaire qui, de Pavilly et de Marconne, fut transplantée à
« Montreuil. *C'était la Fête du Vert*. Un homme vêtu d'une
« peau de loup, peinte en vert, portant une charge de linge,
« montait des bords de la Canche, jusqu'à l'abbaye, suivi d'un
« nombreux cortège, » (J. Corblet, Hag. du dioc. d'Amiens
Paris, Dumoulin, 1869, t. I, p. 259 et 260.)

— Cf. *l'homme Vert* à Amiens, Goze. Hist. des Rues d'Amiens, Amiens, Caron, 1864, t. III, p. 199.

(1) J. Joubert de la Cie de Jésus, Dict. Franc. lat. Lyon, De-claustre, 1745. v^o verd.

rant autrefois. Nous avons vu la fête du verd de Mai en grand honneur jusqu'à la fin de l'époque de la Renaissance ; sous Louis XV, elle subsiste encore, mais

Le temps qui change tout, change aussi nos humeurs,
et peu à peu la mode en passa.

Toujours est-il que, de 1708 à 1727, il ne s'en trouve qu'une seule mention en 1713, dans le Livre-Journal du Seigneur de Bussy-les-Poix.

Ne serait-ce pas parce qu'à cette dernière date le pays était dans l'allégresse, au lendemain du traité signé, le 11 avril précédent, à Utrecht, qui mettait fin à la guerre de la succession d'Espagne ?

Puis les jours devinrent de plus en plus sombres, et, avec la Révolution, disparaissaient sans retour ces fêtes champêtres si familiales, si intimes et exceptionnellement égalitaires, qui, aux grandes occasions, réunissaient et chatelains et paysans.

Depuis, la locution « *Je vous prends sans vert* » est tombée dans une telle désuétude que, sur vingt personnes interrogées, une seule nous en a donné le sens précis, sans trop d'hésitation.

Le *jeu du verd* n'est plus ; et cependant il valait bien nos jeux de société actuels qui n'ont parfois de l'*innocence* que le nom.

Quant au *Repas du Verd*, il a dégénéré en *Pique-nique*, vulgaire bombance, payée avec les boutons de la *Cagnotte*.

LES MINIMESSES D'ABBEVILLE

ET

CATHERINE DE VIS

Notice par M. V. BRANDICOURT.

Abbeville qui possède plus de vieilles maisons qu'aucune autre ville de Picardie, n'a gardé de son couvent des Minimes, qu'un pan de mur, un if séculaire, et quelques débris de pierres tombales, servant aujourd'hui de pavage à la cour du couvent des Augustines.

Sur l'emplacement de son couvent des Minimesses, Chaussée Marcadé, les maisons modernes se sont élevées, et rien n'y rappelle plus le souvenir de la « grande maison » et de l'Hôpital de N.-D. de Boulogne qui devinrent en 1617, l'asile choisi et clos à tous les bruits du monde, de Gabrielle Foucquart et de ses compagnes.

Ces deux monastères ont pourtant leur célébrité dans l'histoire de l'Ordre.

Celui des Minimes fut fondé du vivant même de saint François de Paule.

Lorsque Messire André de Rambures, alors page du roi, rencontra le saint à la cour de Louis XI, et que celui-ci « le voyant d'un maintien fort modeste et fort officieux lui dit : Mon

« fils un jour viendra que vous édifiez un monastère pour les Minimes », (1) il ne pensait guère que la prophétie dût jamais se réaliser. Elle se réalisa cependant quelques années plus tard. Le jeune seigneur de retour en Picardie, se maria honorablement à Jeanne de Halluin, nièce de l'Evêque d'Amiens et ayant acquis le terrain de divers particuliers au lieu dit de la Porte-Comtesse, y fit construire un couvent, où les religieux minimes s'installèrent le 3^e jour de juillet 1499, ainsi qu'en fait foi le livre des délibérations de l'Echevinage d'Abbeville, que le P. Ignace prend soin de transcrire tout au long, afin, dit-il, qu'on connaisse mieux la naïveté du style de ce temps là. C'était le 5^e couvent de l'ordre en France.

Quant au couvent des Minimesses d'Abbeville, il est dans notre pays le premier monastère de femmes ayant embrassé la règle de saint François de Paule, et c'est à une bourgeoise d'Abbeville que revient l'honneur de cette fondation.

Au prix de quelles luttes et de quelle énergique persévérance ? Le P. Ignace nous le raconte dans son Histoire ecclésiastique d'Abbeville où il a fait une large place à la vie de la mère Gabrielle Foucquart, sa contemporaine.

Mais soit que le temps lui manquât, soit qu'il n'entrât point dans son plan de s'attarder davantage sur l'histoire des Minimesses, il ne s'est point servi des notices biographiques concernant

(1) P. Ignace. Hist. ecclésiastique d'Abbeville, page 208.

les premières religieuses de l'ordre, et rédigées sur sa demande, par les compagnes de Gabrielle Foucquart.

Ces manuscrits appartiennent aujourd'hui à M. de Neuville et nous en devons la communication à M. l'abbé Rohaut.

Le cadre a disparu. Ne reste-t-il point cependant quelque intérêt à faire surgir du passé les physionomies de ces saintes filles qui personnifient si parfaitement l'esprit religieux du siècle où elles ont vécu ?

Le P. Ignace n'a fait que citer les noms des huit sœurs dont la mère Gabrielle Caizier, petite fille de François Caizier, maire d'Abbeville, correctrice du couvent à cette époque, nous détaille les vertus en de courtes mais substantielles notices.

Parmi de pieuses redites sur leurs pratiques de dévotion et de pénitence, quelques détails caractéristiques marquent d'un trait vivant ces silhouettes d'humbles recluses.

C'est d'abord la mère Françoise du Bos, « d'humeur candide et sans finesse, très craintive d'offenser Dieu. »

Catherine de la Croix, « d'un esprit enfantin qui servait parfois d'innocente récréation à la Communauté. »

Marie Le Comte, « bonne en son âme, mais « d'humeur mélancolique et soubçonneuse, et avec « ces deux conditions, observe judicieusement

« notre manuscrit, elle avait de la peine et en donnait aux autres. »

Toute autre nous apparaît sœur Françoise de Jésus Maria, native de Paris. Elle avait quitté le monde et un frère qui l'aimait tendrement pour être religieuse minime et disait que « s'il n'en eust point eust en France, elle fut allée jusqu'en Espagne. Quoi qu'elle ne fut pas curieuse de voir ni de savoir, quand elle se récréait elle avait une dextérité d'esprit que (*sic*) c'était sans offenser Dieu ni le prochain, et faisait rire les autres pleinement. » (*sic*)

On retrouve l'enjouement de son caractère dans la façon dont elle s'encourageait à la mortification car « elle se privait toujours de quelque chose de sa portion, principalement des fruits et disait : Sœur Françoise de Jésus, vous les regarderez, mais vous ne les mangerez pas. Elle vescu ainsi vertueusement, paisiblement et exemplairement en la communauté » et mourut à l'âge de 32 ans. »

Ne manquons pas de faire figurer parmi ces profils de moniales la sœur Marguerite Boullet, d'Amiens. Elle était veuve, et s'était appelée dans le monde M^{me} Enart, lorsqu'elle sollicita et obtint après des années d'instance d'entrer en religion, ayant alors 56 ans et ne donnant plus à Dieu, disait-elle, que la dime de son âge; mais « comme elle était forte et saine de corps et d'esprit, elle

« allait tous les jours à matines, jeûnait tous les
« jeûnes d'Eglise et employait la plupart de la
« nuit en oraison, se montrant en tout aussi cou-
« rageuse que les jeunes. »

Comment ne pas mentionner aussi ces deux sœurs oblates, dont l'une avait été, dès l'âge de 13 ans, la servante de la Mère Gabrielle Foucart. Sœur Anne Accart ne savait ni lire, ni écrire, mais elle était « fervente à l'oraison, simple et sincère et se servait de son office de jardinière pour s'entretenir avec Dieu dans la solitude. »

Sa compagne, Geneviève de Ponthieu, était comme elle native d'Abbeville. Après avoir détaillé toutes les mortifications dont elle affligeait son corps, exalté l'humilité avec laquelle elle considérait sa vie, sa biographe ajoute cette curieuse note :

« Cette bonne sœur était sœur oblate, je ne
« l'ai point mis à cause qu'elle est d'honorable fa-
« mille de cette ville qui ont toujours ces condi-
« tions à contre-cœur. Sœur Saint-Michel était
« sœur laïque, je ne l'ai point mis pour le même
« sujet, à cause de Monsieur son frère. »

L'humilité n'était donc pratiquée qu'au cloître à Abbeville en 1635 ; mais aussi, de la part de la bonne sœur, quelle charitable condescendance à la faiblesse humaine !

« Il y avait pour lors en cette maison une fille
« de grande oraison, mortification et de sainte

« vie, laquelle considérant les desseins de Dieu
« sur la mère Gabrielle et sur sa petite congré-
« gation disait aux autres sœurs avec un senti-
« ment cordial : O que notre mère a de fortes
« vertus, sans elle nous ne serions pas religieuses
« minimes, ô qu'elle est digne de vivre et que
« c'est un grand bonheur de l'avoir. » (1)

C'est de cette façon détournée et discrète que le Père Ignace mentionne Catherine de Vis, et c'eût été trop encore au gré de celle qui se regardait comme un néant, une *niette* suivant l'expression picarde, et s'estimait trop heureuse de servir les autres sœurs et d'être l'*asne* du monastère.

Cependant dans cette communauté naissante où les vertus étaient pratiquées à l'envi, l'héroïque abnégation de Catherine de Vis ne pût passer inaperçue

A la courte notice de la Mère Caizier, la sœur Anne de Roussel ajoute un « mémoire des plus remarquables vertus qui ont paru en la mère Catherine de Vis », dont le style et l'écriture dénotent un esprit cultivé.

En 1649, la mère Anne du Val rédige un récit complet de la vie de Catherine de Vis. Sept religieuses minimes approuvent tout ce qui est rapporté dans cet écrit, et il est à la fois très suggestif et très touchant de voir leurs sept signatures apposées solennellement au bas du document.

(1) P. Ignace. Hist. eccl. d'Abbeville, page 296.

Mais la mère Catherine de Vis devait avoir son historien. Ce fut le P. Simon Martin de l'ordre des Minimes, qui d'après ce manuscrit et en le suivant souvent mot à mot, fit imprimer une vie de la vénérable mère Catherine de Vis, dédiée à la reine régente, petit volume daté de 1650 (16 ans après le décès de la mère Catherine), fort bien édité et devenu aujourd'hui très rare. (1) — Il s'ouvre sur une belle gravure de Regnesson représentant la vénérable mère dans le costume de l'ordre, habit austère fait de sergette, et dont la forme est identique à celle de la robe des Minimes, de sorte que le P. La Rivière avait pu dire en revêtant les minimesses : « Souvenez-vous que je vous ai donné un habit d'homme, ne soyez pas des filles, mais ayez un cœur généreux. » (2)

Les mains rapprochées comme pour se joindre, la mère Catherine lève les yeux au ciel avec une expression plutôt réfléchie qu'extatique.

Quels que soient la fidélité et le mérite de ce portrait, ils sont certainement dépassés par la valeur du portrait moral qu'a tracé de Catherine de Vis le P. Minime son biographe.

Malgré les réflexions déclamatoires dans le

(1) La vie de la vénérable Mère Catherine de Vis, une des premières religieuses de l'Ordre des Minimes en France, par F. Simon Martin, parisien, religieux du même ordre, dédiée à la Reine régente, à Paris, chez Sébastien Huré, rue Saint-Jacques, au Cœur Bon MDC XXXX avec privilège et approbation.

(2) P. Ignace, op. cit. p. 297.

goût de l'époque, interrompant souvent son récit, il a su garder un naturel et une simplicité qui donnent à certains tableaux un charme délicieux.

Jusqu'à ce que la mort les ait séparées, on ne peut parler de Catherine de Vis sans parler aussi de sa sœur Marie.

A l'âge de 16 et 14 ans les deux pauvres filles restèrent les seules survivantes d'une nombreuse famille. Leurs parents, marchands chapeliers sur la paroisse Saint-Georges, étaient « de condition « médiocre pour ce qui était du temporel, mais « très célèbres dans la ville à cause de leur vertu « et de leur grande dévotion. » Pendant la terrible épidémie qui l'an mil cinq cent nonante dix, emporta plus d'un tiers des habitants d'Abbeville, ils furent atteints de la contagion ainsi que dix de leurs enfants, de sorte que de tout « ce grand ménage », il ne resta que Catherine et Marie « qui « demeurèrent désormais maîtresses non pas de « leurs biens, la peste ayant tout emporté et les « ayant mises au blanc, comme l'on dit et chassées de leur maison le bâton à la main, mais « elles demeurèrent maîtresses de leurs corps, « de leurs vies et de leurs âmes, qu'elles ne voulurent plus employer désormais à d'autres œuvres, que pour le service de Dieu. »

Tout le temps que dura l'épidémie, elles soignèrent donc à l'Hôtel-Dieu les pauvres pestiférés, et aujourd'hui encore nous pouvons par-

courir le cloître séculaire et les bâtiments vénérables, témoins de leur charité.

Mais la contagion « serpentant de maison en maison » avait gagné le couvent des Minimes. Il était tout proche de l'Eglise de Saint-Georges et probablement de la maison des parents de Catherine et de Marie de Vis, car nous voyons qu'elles y avaient reçu du P. Jean Bontemps les premiers enseignements de dévotion. « Elles eurent donc là, nous dit le P. Martin, un très beau champ d'exercer leur charité et leur zèle envers ces pauvres religieux malades, les pourvoyant autant que leurs petites commodités leur pouvaient permettre de tout ce qu'ils avaient besoin. »

A ce tragique début de leur vie, qui les détacha pour jamais des joies de ce monde, vont succéder pour Catherine et Marie des années de paix et de recueillement.

« Un de leurs frères qui était ecclésiastique et qui outre la science de son état, excellait encore dans la mécanique, leur avait appris à faire des boutons de soie d'or et d'argent tels que l'on en porte aux manteaux et aux robes de chambre ».

Quels étaient au juste le mode de fabrication et l'aspect de ces boutons ? Il nous a été impossible de le savoir, mais nous pouvons préjuger que les marchands merciers au commerce desquels se rattache l'industrie des boutons, étaient nombreux alors à Abbeville, puisque nous voyons en 1622 la communauté des merciers « supplier

Messieurs de Saint-Vulfran de leur bailler leur chapitre, qui est du côté droit en entrant pour y faire une pareille chapelle que celle de Laurette, ce qui leur fut accordé. » (1)

Le P. Martin nous dit que les sœurs de Vis se rendirent si habiles et si industrieuses dans leur métier qu'elles ne gagnaient pas moins chacune de trois ou quatre livres par jour.

« Tellement, ajoute-il, que non seulement
« elles avaient de quoi s'entretenir honorable-
« ment en leur petite chambre, mais encore elles
« en avaient assez pour faire de très amples au-
« mônes aux pauvres. Jamais personne ne leur
« demanda l'aumône qu'elles ne la leur donnè-
« rent et de crainte d'y manquer lorsque selon
« leur coutume elles allaient de compagnie à l'é-
« glise, elles laissaient leur chambre toute ou-
« verte afin que si quelque pauvre survenait pen-
« dant leur absence il put sans attendre davan-
« tage prendre ce qu'il avait besoin. »

Laissons encore la parole au P. Martin, et apprenons de lui quelle était la vie de deux pieuses filles sous Henri IV, en la bonne ville d'Abbeville.

« Ces deux sœurs vivaient ainsi retirées en leur
« petite chambre, non pas à la façon des per-
« sonnes séculières, mais plutôt comme des reli-
« gieuses très réformées ; car elles étaient si par-
« faitement réglées en tous leurs exercices,
« qu'elles n'y omettaient pas un seul iota, ni

(1) Hist. des Mayeurs d'Abbeville, page 791.

« moment. Au plus tard elles se levaient de leur
« petite couche, où elles reposaient séparément,
« à quatre heures du matin, et aussitôt elles
« se mettaient de compagnie à l'oratoire, où elles
« faisaient au moins une heure d'oraison. Cela
« fait, elles donnaient quelque peu de temps
« pour s'habiller décemment avec une modestie
« toute religieuse, quoique vivant encore en l'ha-
« bit séculier, puis elles accommodaient honnê-
« tement leurs couches et la chambre, et cela sans
« dire une seule parole, mais dans un parfait
« silence et un entier recueil de leur esprit avec
« Dieu. Après cela elles allaient ensemble à l'E-
« glise des Minimes ; là elles oyaient la Sainte
« Messe, puis ayant fait leurs actions de grâces,
« elles s'en retournaient en leur maison. A 7 heu-
« res elles se mettaient au travail et disaient ce-
« pendant le petit office de la Sainte-Vierge,
« qu'elles savaient par cœur, puis elles poursui-
« vaient le travail, s'entretenant l'une avec l'au-
« tre à voix basse jusqu'à l'heure du dîner, et si
« cependant quelques personnes du dehors sur-
« venaient à qui il leur fut besoin de parler pour
« leurs petits ouvrages, c'était avec tant de mo-
« destie que leur recueil intérieur avec Dieu pa-
« raissait sensiblement, de sorte qu'on croyait
« à les voir qu'elles fussent deux anges qui se
« tenaient sans cesse en la présence de Dieu.

« Après le dîner qui était toujours très sobre,
« et leur petit ménage disposé, elles se récré-

« aient par quelque entretien de la vie des Saints
« ou du livre de Saint Jean Climaque, puis elles
« se remettaient au travail et disaient par cœur
« les vêpres des morts, après quoi l'on gardait
« le silence. »

« Et lorsqu'elles oyaient sonner les vespres
« au couvent des Minimes, elles disaient ensem-
« ble sans toutefois interrompre leur travail, les
« vespres du petit office de Notre-Dame. Puis en-
« viron les cinq heures du soir elles entraient en
« leur oratoire pour y faire l'oraison mentale
« avant la réfection et de la sorte elles passaient
« saintement la journée. »

Vers l'an 1600, Gabrielle Foucquart, veuve de M. du Val, embrassait la troisième règle des Minimes, qui associe aux mérites et aux sacrifices de la vie religieuse, les personnes pieuses restées dans le monde. Après un an d'épreuve les sœurs Catherine et Marie de Vis firent profession de la même règle et dès lors elles redoublèrent de ferveur dans leurs pratiques de renoncement et de piété. D'une santé plus robuste que sa sœur, Catherine augmenta encore pour elle-même, les abstinences prescrites, et dans un ardent désir de perfection elle s'astreignit dès lors à obéir à sa cadette comme à une supérieure. « Et lorsque quelque mouvement d'honneur s'élevait dans l'âme de sa sœur Catherine, Marie lui disait : Allez vous enfermer dans votre chambre au pied du crucifix, et elle y allait sans dire mot. »

A cette humble soumission s'ajoutait une confiance absolue ; d'un caractère timide et craintif « quoi qu'ayant de l'esprit et du bon », dit notre manuscrit, « elle ne savait point exprimer ce qui se passait dans son intérieur et cela lui causait une grande souffrance. Et c'était sa sœur Marie qui, en la regardant, voyait ce qui se passait en elle, et lui disait : Ce n'est-il pas ainsi ? A quoi Catherine ne faisait que dire oui et non, » et Marie ayant fait l'examen de sa sœur avec la pénétrante intuition de la tendresse, informait leur confesseur qui reprenait l'examen de même, « ce qui était un grand soulagement pour la sœur Catherine. »

Bientôt ces pieuses filles conçurent la forte pensée de devenir véritablement religieuses minimes en embrassant la règle du second ordre de Saint François de Paule, et dans le même temps Gabielle Foucquart et sa sœur Françoise Foucquart furent touchées d'un semblable désir. Elles s'ouvrirent de leur dessein au P. Hébert provincial de l'Ordre en visite à Abbeville, et celui-ci leur promit de leur donner l'habit si elles subissaient l'épreuve de supporter pendant un an dans la vie commune, leurs humeurs et imperfections réciproques.

Catherine et Marie de Vis sollicitèrent donc de Gabrielle Foucquart, que, dès ce moment, elles considèrent comme leur supérieure, leur « correctrice » suivant l'expression usitée chez les Mi-

nimesses, la faveur de demeurer chez elle, fut-ce dans son grenier, car disaient-elles, nous ne pouvons plus résister à Dieu.

Gabrielle Foucquart habitait encore à cette époque la maison où elle était née, désignée sous le nom de la Coupe-d'Or, et proche du couvent des Cordeliers. Voyant qu'elle était fort petitement logée, elle loua une maison contre la sienne et le jour de la fête de Saint-Pierre-aux-Liens toutes quatre s'y réunirent « priant Saint-Pierre de les lier si fortement ensemble qu'elles ne puissent jamais se désunir ni quitter leur sainte entreprise. »

Si la mère Gabrielle Foucquart fût la supérieure, Marie de Vis « *douée d'un gentil et bel esprit* » semble avoir été l'âme de la petite communauté qui s'augmentait peu à peu ; elle exerçait sur son entourage un don merveilleux de discernement, devinant en regardant seulement les personnes de quelle façon il fallait les conduire. « Marie de Vis eût été capable, d'entretenir en « union et paix une compagnie de cent filles. Elle « savait, avec une adroite charité, et par de petites inventions de gaité fort innocentes ras- « séréner les esprits les plus fâchés, les plus « mécontents et les plus mélancoliques. Puis « voyant qu'elle avait fait rire et que l'humeur se « dissipait, elle s'efforçait de faire goûter le bien « de la vertu et de l'union. » Pour achever de nous peindre l'aimable et intelligente physionomie de

telle chose ? » Elle répondait : « Hélas, ma mère, je n'ai besoin que de Dieu et de m'oublier moi-même. »

Il semble que la pensée constante de cette âme d'élite fut l'abnégation et la pénitence.

Avec un ferme bon sens, elle donnait ce conseil à ses filles lorsqu'elle devint leur correctrice : « Ne faites état en la vie spirituelle que de la solide « vertu. Les grandes consolations et suavités que « ressentent de certaines âmes en l'amour qu'elles « portent à NotreSeigneur ne sont point un amour « solide ; mais souffrir les injures et persécutions, « être exacte à l'obéissance de sa règle, s'humilier, « mourir à soi-même, vivre sans intérêt et vouloir « n'être connue de personne que de Dieu, c'est la « marque du vrai amour. »

Prêchant tout d'abord d'exemple, elle ajoutait tant d'austérités à celles de la règle, que les autres sœurs lui disaient naïvement : « ma Mère, s'il fallait vous imiter il ne nous faudrait à chacune que notre lit » ; à quoi elle répondait « que les corps ne sont point semblables les uns aux autres, et qu'il fallait qu'elle fit cela pour sa santé. »

Mais depuis la mort de sa sœur, cette santé était irrémédiablement altérée, et « elle ne pouvait toujours cacher ses souffrances qui lui arrachaient des gémissements et la rendaient toute mourante. »

Un accident probablement moins rare à cette époque qu'à présent, vint encore les aggraver.

Ayant pris une grosse fièvre, le médecin lui ordonna un julep rafraichissant, et la servante de l'apothicaire envoya par mégarde une fiole de vitriol au lieu du remède ordonné, de sorte que la pauvre sœur, par obéissance, avala deux cuillerées du liquide brûlant, ce dont elle pensa mourir. Elle guérit cependant comme par miracle, mais depuis elle resta dévorée d'une soif ardente qui lui causait un perpétuel martyre.

Malgré tant d'infirmités, elle acceptait rarement d'aller à l'infirmerie pour elle-même, mais y passait une partie de ses journées à soigner les malades de la maison, « car, la compassion de la misère de son prochain était née avec elle ; quand elle voyait pâtir qui que ce fût, elle en avait le cœur outré de douleur et le soulageait en tout ce qu'elle pouvait. »

Aussi les personnes de la ville connaissant sa charité pour les malades et l'estimant une sainte, venaient se recommander à ses prières. Particulièrement, elle avait une grande commiseration pour les femmes en travail d'enfant que souvent on lui venait recommander, et en quelque heure que c'eût été, elle commençait les matines de Noël pour leur délivrance. Touchante coutume maintenant oubliée et qui semble se rattacher à la dévotion espagnole pour la fête de l'Attente du divin enfantement à laquelle assistaient les personnes enceintes.

Sa charité eût à s'exercer d'une manière plus

large et plus efficace lors qu'en la fête de l'Ascension de l'an 1633 elle fut élue correctrice. Tout d'abord quelle épreuve pour son humilité ! « Elle entra dans une si parfaite connaissance de son néant qu'elle demeura trois jours sans boire ni manger. » Mais cette humilité l'avait admirablement préparée au rôle de supérieure et elle y fut « une vraie mère qui avait de la compassion pour toutes. »

Laissons parler notre manuscrit dont rien ne peut remplacer les fortes et naïves expressions :

« Elle exigeait les choses indifférentes avec
« tant de respect que cela donnait de la confusion,
« et les nécessaires avec tant de douceur qu'il eut
« fallu n'avoir point de cœur pour ne point se ranger à son devoir, et son charitable support et
« la douceur de sa conduite n'ont jamais altéré
« l'exacte observance de la règle ; elle retransmettait les défauts en soulageant les défaillantes ;
» ne leur disant jamais de paroles de mépris, de
« reproche ou de dédain, mais leur procurant le
« bien de travailler fortement à la solide vertu
« par son exemple. »

C'est dans la charge de correctrice que la mort la prit après trois semaines d'une douloureuse maladie, le 29 septembre 1634. Elle n'avait que 55 ans.

« Au lieu que de son vivant, nous dit le P. « Martin, elle était une fille vraiment cachée au dedans de son cloître, au derrière de ses grilles, et

« au dessous de son voile, et pour ne rien céler, au
« plus profond de la pensée de son néant, voici
« qu'elle n'est pas plutôt décédée que le bruit court
« par toute la ville qu'une sainte est passée, ce
« jour-là, d'Abbeville en paradis. De son vivant
« personne ne la voyait, et depuis qu'elle est dé-
« cédée, chacun court pour la voir. Les religieuses
« et tout le peuple s'empressent à faire toucher à
« ce chaste corps ses chapelets et ses médailles,
« les reposant sur elle en telle sorte qu'elle en est
» si couverte qu'à peine lui voit-on son habit. Et
« tous généralement songent plutôt à invoquer
« la défunte qu'à prier Dieu pour le repos de
« son âme qu'il croient déjà dans le ciel, l'ap-
« pelant sainte et bienheureuse. »

Cette confiance en la mère Catherine de Vis
persista longtemps à Abbeville où les femmes
l'invoquaient surtout pour obtenir des enfants.

Maintenant le nom et le souvenir de la bonne
religieuse sont tombés dans l'oubli que souhaitait
son humilité. La Révolution a dispersé les derniè-
res Minimesses; notre époque ne s'accommode plus
de l'austérité de ces monastères et ils n'ont ja-
mais pu être restaurés; du moins nous éprouvons
un sentiment de fierté en songeant que, dans le
passé, nos vieilles cités picardes les ont vus s'éta-
blir et prospérer, réalisant un idéal de beauté
morale devant lequel il n'est pas permis de rester
indifférent.

GOTHIQUES ET JAPONAIS

DESSINATEURS D'ANIMAUX

Étude par M. LÉON GOUDALLIER

En dépit du temps et de l'espace, l'art unit par une secrète solidarité les peuples en apparence les plus éloignés les uns des autres. Le croirait-on ? A six siècles d'intervalle, Français et Japonais fraternisent de la sorte.

« Ce serait, écrit avec raison Louis Gonse (1), une étude des plus intéressantes à tenter que celle des rapports intimes qui existent entre notre art français du XIII^e siècle et l'art japonais des bonnes époques. »

Ce parallèle ne s'établit pas seulement dans les œuvres d'art achevées, mais encore dans ce qui en fait la base : nous voulons dire *le croquis* qui fixe la conception et l'enrichit de documents ; cette précieuse et rapide notation est à l'individu, dans les arts du dessin, ce que la lettre est à l'écrivain dans la littérature : clair, sans prétentions, exact, net et vrai, il nous révèle admirablement le tempérament de l'artiste ; ni la couleur, comme en peinture, ni le relief, comme la sculpture, ne viennent faciliter l'intelligence de

(1) Art Japonais. Quantin édit.

l'objet représenté, ou en atténuer, en dissimuler même, les imperfections. Et si, suivant le mot de Poussin, « le dessin des choses doit être l'expression de ces choses », il faut qu'une pareille prétention soit réalisée dans le croquis, qui est avant tout œuvre de sincérité où la ligne agit par sa persuasion propre.

A vrai dire, nous ne possédons pour le moyen âge qu'un seul album de croquis ; c'est celui de Villard de Honnecourt, architecte picard du Cambrésis, qui vivait dans la première moitié du *xiii^e* siècle ; son œuvre dessinée est accompagné de curieuses légendes en dialecte picard. Ce document, rare et précieux entre tous, a été publié en fac-simile par Lassus et Darcel en 1868. Si dans les chefs d'œuvre qui surgirent au *xiii^e* siècle apparaît une étonnante variété, il n'y règne pas moins une indéniable unité de conception artistique ; aussi ne craignons-nous pas d'étendre à tous les croquis de cette époque les caractères que nous rencontrons dans ceux de Villard. « Ces dessins, déclare Louis Gonse (1) avec la compétence et l'autorité que lui donnent ses travaux successifs sur l'art gothique et l'art japonais, nous montrent la manière de dessiner cursive, synthétique, résumée, — à la japonaise, — si je puis dire, des artistes du moyen âge. »

Gothiques et Japonais ont eu la passion du

(1) L'art gothique, par Louis Gonse. Quantin édit.

vrai ; ils ont choisi le monde vivant pour leur maître universel.

Nous écartons de parti pris les reproductions humaines, qui nous eussent obligé à des distinctions de races, d'époques, de mœurs et de costumes, pour ne considérer ces dessinateurs que comme animaliers.

Des animaux à la fois communs à la France et au Japon leur offrent des modèles identiques. Ils comprennent tout le profit qu'ils peuvent tirer de ces sujets qui ne *posent* pas et dont la structure est une merveille de grâce et de logique.

A côté d'un lion vu de face, Villard de Honnecourt prend soin de nous informer que ce fauve « fus contrefais al vif », c'est-à-dire d'après nature.

Le dernier venu dans les célébrités japonaises, Hokousaï, publia en 1806 ses *Dessins grossiers* (*Hokousaï Sogwa*). Dans la préface du volume, Sakaudô, se faisant l'interprète des sentiments du peintre, s'exprime ainsi : « Il n'est pas difficile de dessiner des monstres, des revenants, mais ce qu'il y a de difficile c'est de dessiner un chien, un cheval, car ce n'est qu'à force d'observer, d'étudier les choses et les êtres qui vous entourent qu'un peintre représente un oiseau qui a l'air de voler, un homme qui a l'air de parler ».

Certes, il faut qu'un pareil sujet soit une mine d'étude inépuisable et féconde pour qu'Hokousaï, qui dessinait depuis l'âge de six ans, ait consigné

dans le premier tirage des *Cent vues du Fouziyama* (*Fougakou Hiyakoukei*) cette significative déclaration : « C'est à l'âge de soixante-treize ans que j'ai compris à peu près la forme et la nature vraie des oiseaux, des poissons, etc. Par conséquent, à l'âge de quatre vingts ans j'aurai fait beaucoup de progrès ; à quatre-vingt dix, j'arriverai au fond des choses ; à cent, je serai décidément parvenu à un état supérieur, indéfinissable ; et à l'âge de cent dix, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant. Je demande à ceux qui vivront aussi longtemps que moi de voir si je tiens ma parole.

Ecrit à l'âge de soixante-quinze ans, par moi, autrefois Hokousai, aujourd'hui Gouakiyo-Rôdjîn (*le vieillard fou de dessin*) ».

On a parfois soutenu qu'un animalier ne pouvait être qu'un réaliste et Bossuet semblerait appuyer de son autorité cette proposition erronée, quand il écrit dans la *Connaissance de Dieu et de soi-même* : « Il y a tant d'art dans la nature que l'art même ne consiste qu'à la bien entendre et à l'imiter. »

Mais, dans ce travail d'intelligence et d'imitation, l'homme, suivant sa race, sa nationalité, son époque et sa personnalité, vient inévitablement s'ajouter à la nature, et c'est l'art tel que l'a défini Bacon : *Homo additus naturæ*.

Aussi tolle sauterelle dessinée par Villard (fig. 4) diffère-t-elle d'une autre qui est l'œuvre d'Hokou-

sai ; fig. 2 mais chez les deux artistes on sent le même esprit d'observation sûr et scrupuleux.

Une fois pour toutes. remarquons en passant que les dessins du maître gothique ont été d'abord

tracés à la pierre noire. puis repassés à l'encre au moyen d'une plume. Ce procédé diffère essentiellement de celui des Japonais ; l'emploi du pinceau demande plus de dextérité et permet d'autre part une exécution

plus souple ; rien ne convient mieux pour reproduire d'une façon aussi vive que synthétique le mouvement ; c'est là surtout qu'éclate la supériorité des Japonais ; d'une mouche, d'une guêpe, d'une libellule, ils feront un instantané

(fig. 3) et à côté de leur dessin plein d'allure celui des gothiques aura chance de paraître froid comme une planche d'anatomie (fig. 4). Bien qu'inférieurs sur ce point à leurs rivaux, ces derniers cependant ont su animer leurs créations ; on ren-



FIG. 1 — Sauterelle,
par VILLARD DE HONNECOURT



FIG. 2 — Sauterelle,
par HOKOUSAI



FIG. 3. — Guêpe,
par HOKOUSAI

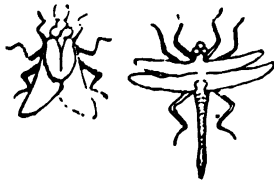


FIG. 4. — Mouche et
Libellule,
par VILLARD DE HONNECOURT

draît difficilement mieux que Villard de Honne-
court la démarche gauche et pénible des chiens
de bateleurs que la cinquan-
tième planche de son album
montre dressés sur leurs
pattes de derrière (fig. 5).

D'ordinaire le dessinateur
gothique semble avant tout
préoccupé de l'effet décora-
tif; son croquis n'est pas
tant une servile imitation qu'une interprétation
intelligente : l'écrevisse qu'il reproduit (fig. 6) se
retrouve absolument identique dans les sculptures
de zodiaque de Notre-Dame de Paris ; le cygne
d'un dessin si pur et d'une allure si hardie (fig. 7),
l'ours au pas pesant et ralenti (fig. 8), sont tout
préparés pour figurer dans quelque
blason chargé d'animaux *passants*.



Fig. 6. —
Écrevisse, par
VILLARD DE
HONNECOURT

la réalité.

Il n'est pas jusqu'à l'écriture, cette autre forme
du dessin, qui ne révèle plus de mesure et de
goût chez les gothiques, plus de désordre et



Fig. 5. — Chiens de
bateleurs, par
VILLARD DE HONNECOURT

Au contraire, un Hokousaï, en
copiant un homard (fig. 9), saisit
surtout le caractère pittoresque de
son modèle. Sous le pinceau de
Kitao Keïsaï Massayoshi, mort en
1829, le cygne (fig. 10) et l'ours
(fig. 11) sont pris sur le vif et trans-
crits avec un exquis sentiment de

d'imprévu chez les Japonais ; il y a plus de fantaisie primesautière chez ceux-ci que chez ceux-là ; mais ce qui les unit invinciblement les uns aux autres, c'est l'étude attentive et réfléchie de la nature vivante, modèle unique des grands artistes dans tous les temps et dans tous les pays.

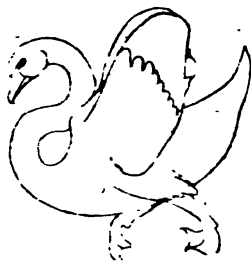


FIG. 7. — Cygne,
par VILLARD DE HONNECOURT

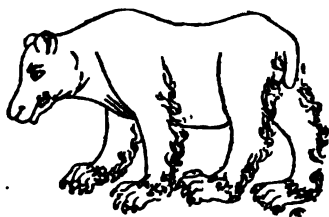


FIG. 8 — Ours,
par
VILLARD DE HONNECOURT

En 1890, M. E. Pottier traçait dans la Gazette des Beaux-Arts (1) un parallèle aussi piquant qu'inédit entre les arts de la Grèce et ceux du Japon ; plusieurs des remarques qu'il consacre à l'art du dessin chez ces deux peuples ne s'appliquent pas moins aux Gothiques ; les exemples du reste s'adaptent à merveille aux idées générales qu'il a émises.

Le dessin, tel que nous le connaissons et pratiquons d'ordinaire, est la reproduction d'un objet exécutée au moyen d'une série de

(1) Gazette des Beaux-Arts, N° du 1^{er} Août 1890.

plans clairs et ombrés, par lesquels on cherche à rendre le contour, le relief et la valeur relative des tons lumineux. Gothiques et Japonais suppriment deux de ces éléments essentiels ; ils ne gardent que le contour. « C'est par un simple trait qu'ils représentent le modèle ; ils sont *impressionnistes* de la même façon ; au rebours de beaucoup de peintres modernes, qui cherchent à rendre l'ensemble d'un



FIG. 9. — Homard,
par HOKOUSAI



FIG. 10. Cygne,
par KITAO
KEISAI MASSAYOSHI

objet coloré par la *tache*, ils indiquent la masse par un contour, par la *ligne* ». Assurément, il y a plus de détails dans le chat (fig. 12), le sanglier ou le lapin (fig. 13) d'un Villard de Honnecourt que dans ceux (fig. 14, 15, 16)

de tel artiste japonais ; mais au fond le procédé



FIG. 11. — Ours,
par KITAO
KEISAI MASSAYOSHI

est le même ; la recherche de la pureté absolue du trait y est évidente.



FIG. 12. — Chat,
par VILLARD
DE HONNECOURT

Convaincu de l'excellence de ce

principe, Hokousai publia en 1823 un album

intitulé : *Le dessin à un coup de pinceau*, (*Yppitzou Gwafou*). Un seul coup de pinceau suffit à l'artiste pour curieusement donner la silhouette d'oiseaux qui volent, de tortues qui nagent, de lapins qui digèrent, etc.



FIG. 13. — Sanglier et Lapin, par VILLARD DE HONNECOURT



FIG. 14. — Chat, par un artiste japonais

Ce mode de dessin, avoue le préfacier du volume est de l'invention de Fougouzensai de Nagoya ; au cours d'un séjour dans cette ville, Hokousai intéressé par ce procédé et craignant qu'il ne se perdit, l'employa pour dessiner différents objets, afin que, plus répandu, il eut plus de chances d'être connu de la postérité.

« De part et d'autre ces artistes usent de conventions ; certaines attitudes leur paraissent plus faciles à reproduire que d'autres. La loi du moindre effort n'agit pas moins en art que dans la formation du langage. Les enfants qui s'essaient à dessiner montrent une tendance particulière à copier leur modèle de face ou de profil droit » (1).



FIG. 15. — Sangliers, par KITAO KEISAI MASSAYOSHI

Les Gothiques, comme autrefois les Assyriens,

(1) Pottier ; loc. cit.

les Egyptiens et les Grecs, ont eu recours à cette simplification pratique. La plupart des animaux qu'ils nous montrent sont ainsi présentés ; s'ils tentent par exception de les poser de trois-quarts,



FIG. 16. — Lapin,
par un
artiste japonais

ils n'y réussissent que médiocrement en faisant un ingénieux mais fautif assemblage d'éléments vus qui de face, qui de profil. La chouette (fig. 17) et le perroquet (fig. 18) de l'album de Villard en

sont le plus frappant exemple.

« Les Japonais, écrit M. E. Pottier, passés maîtres dans l'art du dessin à une époque toute récente, initiés comme les autres peuples modernes aux lois scientifiques de la perspective, n'avaient pas à se poser le même problème. Mais en vertu de la règle de simplification qui régit les arts populaires, ils ont créé à leur usage une règle analogue. C'est la pose de trois-quarts qui est chez eux une convention (fig. 19-20). Il y a là, outre la commodité pratique du procédé et la franchise avec laquelle ils l'emploient, une fine observation de la nature vivante ; car il est rare que dans la réalité un être se présente mathématiquement de profil ou de face. Pour l'une et l'autre de ces poses, il n'y a qu'un seul plan possible ; pour la pose de trois-quarts, il y a une



FIG. 17. —
Chouette, par
VILLARD DE
HONNECOURT

infinité de plans et d'attitudes admissibles ». Les Japonais les ont su rendre avec une maestria incomparable ainsi qu'en témoignent leurs moindres dessins.

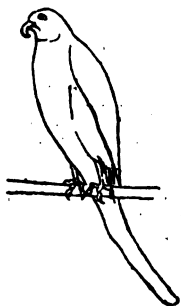


FIG. 18. — Perroquet, par VILLARD DE HONNECOURT

Villard de Honnecourt et Hokousai ne voient qu'une méthode pratique et sûre pour faire ce que nous appelons des croquis et donner rapidement la silhouette de la forme que l'on veut représenter : c'est la géométrie. Les « barres et les

ronds » qui excitaient la géniale curiosité d'un Pascal sont à leurs yeux les plus précieux auxiliaires de l'art du dessin.

« En ce livre, nous dit dès le début de son œuvre le maître gothique, vous trouverez la méthode... de portraiture et de trait ainsi que l'art de géométrie le commande et l'enseigne ».

Et plus loin :

« Ici commence la méthode des traits de portraiture ainsi que l'art de géométrie les enseigne pour facilement travailler ».

Et quatre planches sont recouvertes de dessins exécutés au moyen du



FIG. 19. — Hibou, par HOKOUSAI

procédé préconisé. Un cerf (fig. 21) et un mouton (fig. 22) sont indiqués, quant à leur masse, par



FIG. 20. - Perroquet,
par KITAO KEISAI
MASSAYOSHI

un rectangle. Des triangles ayant une fraction de côté ou un côté entier communs forment leur cou. Ayant ainsi obtenu grosso modo la silhouette de l'animal, Villard ajoute les membres et dessine, par dessus les traits géométriques, toutes les formes que lui donne la nature.

Toujours préoccupé de la pensée de saisir l'ensemble polygonal auquel peut se réduire une figure, il compose le corps efflanqué du lévrier de deux triangles ayant leurs bases sur la ligne du dos et leurs sommets à la poitrine et à la cuisse (fig. 23). Le corps et le cou d'une autruche posée de profil suivent un arc de cercle (fig. 24).



FIG. 21. — Cerf, par
VILLARD DE
HONNECOURT

Par manière de conclusion, l'artiste, avant de passer à d'autres explications, rappelle toute l'importance du principe qu'il vient d'exposer et de démontrer graphiquement :

« En ces quatres feuilles sont des figures de l'art de géométrie, mais à les connaître doit faire grande attention celui qui veut savoir à quoi chacune peut servir. »

Hokousaï n'est pas moins explicite. Dans les trois volumes de la *Leçon rapide de dessin abrégé* (*Riakou-gwa haya shinan*), il professe longuement.

Dès la préface du premier volume paru en 1812, le peintre, après avoir tourné en dérision les principes des maîtres anciens, s'exprime en ces termes :



FIG. 22. — Mouton,
par VILLARD
DE HONNECOURT

« ...Non, les lignes du dessin, ça consiste en des ronds et des carrés..... maintenant notre

vieil Hokousaï, lui, a pris une règle et un compas, et c'est avec cela qu'il a dessiné toutes choses pour en bien déterminer la forme : un procédé qui ressemble un peu à ce vieux moyen de tâtonner avec le pinceau-charbon (morceau de bois brûlé, du fusain). Or celui qui apprendra à bien manœuvrer la règle et le compas pourra arriver à exécuter les dessins les plus fins et les plus délicats » (fig. 25).

Suivent des croquis assez brutaux, où chaque dessin, soit un darma, soit un scolopendre,

est reproduit dans les contours de sa forme par les lignes courbes de circonférences, de moitiés de circonférences, de quarts de circonférences et de temps en temps par un carré.

A la fin du volume, ces lignes sont encore d'Hokousaï.

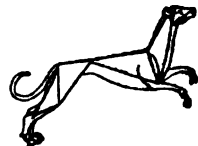


FIG. 23. — Lévrier,
par VILLARD
DE HONNECOURT

« Ce livre apprend la manière de dessiner au moyen du compas et de la règle, et celui qui travaillera à l'aide de ce moyen apprendra par lui-même la proportion des choses » (1).

Ne serait-ce point par une involontaire, mais réelle application de ce prin-



FIG. 24. — Atruches,
par
VILLARD DE HONNECOURT

cipe que ce merveilleux cro-
quiste nous montre, au
tome X de ses *Rapides
esquisses* (*Mangoua*) des
feuilles de papier lancées par
la main d'un jongleur se
transformant en oiseaux lé-

gers ? (fig. 26). C'est qu'en effet les détails de
chacune de leurs déformations se peuvent facile-
ment et exactement figurer par des traits géomé-
triques. Cette gracieuse et pittoresque conception
nous paraît symboliser
à merveille la thèse du
maître japonais.

Ce qui ajoute au
charme d'un Villard de

Honnecourt et d'un Hokousai, c'est qu'ils ignorent
leur propre valeur ; ils sont morts sans savoir
qu'ils seraient célèbres. En France au XIII^e siècle

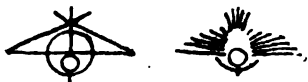


FIG. 25. — Tracé géométrique
d'un oiseau en plein vol,
par HOKOUSAI

(1) Il est curieux de comparer à ces préceptes ceux de Jean-Jacques Rousseau : « La géométrie, écrit-il, n'est pour mon élève que l'art de se bien servir de la règle et du compas : il ne doit pas la confondre avec le dessin, où il n'emploiera ni l'un ni l'autre de ces instruments ». (Émile ou de l'Éducation, livre II).

comme au Japon au commencement du xix^e, l'art n'est pas le privilège d'une aristocratie et ne connaît pas les castes fermées ; aussi a-t-il profondément pénétré ces peuples intelligents et s'y est-il montré d'autant plus vivant qu'il y a été plus populaire.

Partis de l'observation directe des choses les plus humbles et les plus vulgaires, leurs artistes ont allié les caprices de l'imagination à une étude pénétrante des formes ; forts de leurs connaissances acquises, ils ont, avec sincérité, suivant leur tempérament et leur génie propres, développé leur art dans le sens possible et vrai.



FIG. 26. — Jongleur,
par HOKOUSAI

Quoi d'étonnant dès lors que de part et d'autre ils aient su « enfermer leurs conceptions dans une forme aisément perceptible à l'imagination et aux sens, et partant faire des œuvres que toute race et tout siècle puisse comprendre et qui étant humaines soient éternelles (H. Taine) ».

UNE PIERRE RELATIVE A LA FAMILLE CORNU

DANS L'ANCIENNE ÉGLISE DE BEAUCAMPS-LE-VIEUX

Notice par M. BEURAIN

Le 1^{er} juin 1899, en démolissant l'église de Beaucamps-le-Vieux — démolition rendue nécessaire par les dégâts du cyclone du 10 août 1895 — on dégagaa du bloc de maçonnerie d'un contrefort, en laquelle elle se trouvait noyée, une pierre de 0^m80 de largeur sur 0^m75 de hauteur. Prévenu le jour même par une lettre de notre confrère, M. l'abbé Couvreur, alors curé de Beaucamps, je m'y rendis, photographiai la pierre et en pris une description.

Dans son épaisseur creusée, est sculptée la scène suivante : au centre, une Crucifixion. A droite — c'est-à-dire à la gauche du spectateur — agenouillé, les mains réunies et levées, un chevalier en prière. A terre, devant lui, son heaume. A gauche, une dame dans la même attitude. Au-dessus de chacun d'eux, un blason non timbré, du côté du chevalier, à l'orle des Cornu ; du côté de la dame, un parti, à dextre, à l'orle qui est Cornu, à sénestre, au gironné de huit pièces. Monte, des mains de la dame, vers le Christ, une banderole où on lit : · DNE · MISERERE · NOB[IS ·]. Sur la banderole

correspondante, côté du chevalier, se continue l'invocation : [· QVI ·] PASS [VS · PRO ·] NOBIS . . .

Toute cette scène est inscrite dans un rectangle dont les deux angles supérieurs sont arrondis en cavet. Dans l'écoinçon libre entre ce cavet et l'angle indiqué par un boudin mené tout autour et au bord de la partie creusée, est un joli fleuron. Aux quatre coins, à fleur de pierre, dans des cartouches circulaires, sont les figures — symboliques des Evangélistes — le lion et le bœuf en bas. Entre ces deux derniers était une inscription en quatre lignes dont subsiste peu de chose. La pierre s'est effeuillée et une partie du relief des figures et de l'inscription s'est ainsi trouvée enlevée. On lit :

1^{re} ligne :

[.....] DONN [É.....] CERNV ·

2^e ligne :

[.....] LI [.....] ESPEVSE ·

3^e ligne :

EN [.....] ET [.....] M · II^{cc} · XVIII ·

4^e ligne :

PRIES · DIEV · POVR [· LAME ·] DE · LI · DEVX

*
* *
*

Le morceau, bien que mutilé, est intéressant et d'un beau caractère. Le Christ, non point abandonné ou rigide, mais au contraire hanché, contourné, la tête inclinée et attentive à la prière ; la dame et surtout le chevalier, non pas seulement

à genoux pour une prière distraite et quelconque, mais penchés et tendus en une supplication ardente, forment un ensemble de beaucoup de vie et de mouvement parfaitement rendus.

Par ailleurs, il y a, dans l'exécution, des quantités de détails très exacts et très fins. Le chevalier porte le haubergeon descendant à mi-cuisse. La cuirasse qui le recouvre est munie de tassettes dont les boucles d'attache sont soigneusement dessinées. Le heaume est une boîte en fer à peu près sphérique et à visière mobile. Les « trous de respiration », les « vues », les moindres détails sont indiqués. La dame porte un ample manteau drapé joliment en grands plis très logiques.

A côté de ces excellentes choses, il en est de fautives. Les blasons manquent de correction. L'orle de celui des Cornu est un peu large, mais l'écusson de la dame est autrement fautif. J'ai dit que c'est un parti. A dextre, l'orle, au lieu de faire tout le tour du parti, en occupe seulement le centre, si bien qu'on devrait lire : — de [gueules] à un écu [d'argent] posé en cœur, chargé d'un écu de [gueules] en abîme. Au parti senestre, on a montré seulement quatre gironnés du gironné — c'est-à-dire un demi gironné — voulant laisser entendre que l'autre moitié du gironné manque par suite de la partition — ce qui comporte encore méconnaissance des règles héraldiques qui sont en même temps dans les cas semblables des règles de bon sens.

La forme des lettres de l'inscription mérite attention. Le c de CORNV est fermé. Les trois d, ainsi que celui de l'invocation, appartiennent à la forme onciale, entièrement ronde et cursive, avec renversement de la haste. Les e, au nombre de six, sont tous pareils : c'est l'ε majuscule rectangulaire, étroit dans le sens vertical, c'est-à-dire dont les trois jambages horizontaux sont très courts. Rien à dire des i. Le jambage horizontal de l se relève à l'extrémité et remonte obliquement jusqu'aux deux tiers de la hauteur de la haste verticale. La caractéristique de n consiste en ce que le trait oblique ne rejoint pas, en haut, le jambage de gauche, mais s'en tient légèrement écarté. Les o sont des cercles presque parfaits. La boucle du p de ESPEVSE est munie, dans le bas, d'un petit appendice qui lui donne de vagues airs de r. Celle du p de PRIE S ne l'a point ; r et s sont à peu près modernes. Les u sont au nombre de cinq, tous en forme de v ; x enfin est composé d'une barre presque verticale que traverse en serpentant la seconde barre.

On remarquera PRIE S avec une s, DEVS avec x, la double répétition de la date : · M · II^{cc}. Comparant d'ailleurs les caractères de cette inscription avec ceux de l'invocation, on notera que les premiers sont d'allure archaïque tandis que les seconds — à l'exception du d de DNE, comme il a été dit — sont des capitales tout à fait modernes. Les banderoles de cette invocation sont, de plus,

contournées d'une façon tellement maladroite que l'inscription se lit de droite à gauche et que le second · NOBIS · est à la gauche de · PASSVS · et à l'envers.

. . .

Quel fut l'objet de cette pierre sculptée et comment la qualifier ? Ce n'est pas une pierre tombale. Ce n'est pas non plus un bas-relief indicatif de sépulture. Le mot · DONNÉ · de la première ligne s'y oppose. Mais est-ce pour cela une pierre de fondation ? La place manque. Il faut en effet tenir compte que la quatrième ligne est prise en entier par la sollicitation de prières. Cette ligne est entière et la plus longue. Elle peut nous servir d'étalon. Or elle comprend vingt-cinq lettres et six points intercalaires. Aux deux premières lignes, il n'y a certainement, dans les parties détruites, étant donné ce qui subsiste, place pour aucune mention autre que le prénom du mari, le prénom et le nom de la dame. Encore ces prénoms et nom devaient-ils être fort courts. Pour le prénom et le nom de la dame, à la seconde ligne, il y a place pour huit ou neuf lettres en deux intervalles, car il y faut bien mettre la conjonction copulative · ET · et un adjectif possessif. A la première ligne, le prénom du mari ne devait pas comporter plus de six lettres, ou sept à la rigueur, car ici encore il faut intercaler la préposition · PAR · Enfin, pour compléter cette première ligne par le mot initial de l'inscription précédant celui de · DONNÉ · qui

subsiste et vu la place dont on dispose, la troisième personne du singulier du passé défini ou indéfini de l'auxiliaire être semble seule possible. Reste la troisième ligne déjà commencée par **en**, coupée par **et**, terminée par l'année en chiffres romains et où reste en conséquence la place de dix lettres environ, en deux intervalles.

En somme, c'est cette pierre elle-même qui fut donnée, mais donnée dans quelles conditions et dans quel but ? Naturellement la date 1218 qu'on y lit ne put y être inscrite qu'en rappel d'un fait mémorable.

*
* *

Or, précisément, La Gorgue-Rosny, en ses *Recherches généalogiques*, (1) cite un jugement de maintenue de noblesse de la famille Cornu où il est dit que cette maintenue était « fondée sur « ce que les Cornu avaient toujours pris qualité « depuis 1437 ; que dans l'église de Beaucamps, « seigneurie de tout temps dans leur famille, on « voyait le tombeau de Bricard Cornu, chevalier, « mort en 1218 ; qu'il y avait toujours eu des « chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem dans « leur famille... »

Cette allégation d'après laquelle on voyait dans l'église de Beaucamps le tombeau de Bricard Cornu mort en 1218 est, en l'occurrence, extrê-

(1) *Recherches généalogiques sur les comtés de Ponthieu, de Boulogne, de Guines...*, Boulogne-sur-Mer, 1874-1875, I. 412.

mement intéressante et précieuse. On est fondé, en effet, à voir dans cette mort de Bricard Cornu le fait mémorable rappelé sur notre pierre du seizième siècle.

Malheureusement, cette hypothèse se heurte à toute espèce d'objections et de difficultés. En premier lieu, il faudrait prouver que la famille Cornu existât et possédât déjà son nom héréditaire et la noblesse au commencement du treizième siècle. On a toujours cru que les Cornu appartenaient à l'une des nombreuses familles abbevilloises qui sont parvenues à la noblesse par les magistratures municipales. Belleval (1) ne leur trouve de filiation suivie qu'à partir de 1410 et La Gorgue-Rosny (2) mentionne le premier Cornu qualifié écuyer seulement douze ans plus tôt, en 1398.

En second lieu et quoi qu'il en soit de l'ancienneté de la famille, on ne saurait prétendre que

(1) *Nobiliaire de Ponthieu et de Vimeu*, par le marquis de Belleval, 2^e éd., Paris, Bachelin-Deflorenne, 1876, col. 324 et 325.

(2) *Loc. cit.* M. Limichin (*Notice sur Beaucamps-le-Vieux*, Reims, Monge, 1895, p. 37) cite un Jean Cornu mentionné en 1258 dans une donation de Jean de Préaux, seigneur de Raineval, à l'abbaye de Briostel et Gabriel du Moulin (*Hist. de Normandie*, citée par Limichin, *loc. cit.*, p. 37) a trouvé un Enguerran Cornu qui aurait été à la première Croisade. Mais quelle est la valeur exacte de ces deux renseignements et en l'absence de toute qualification nobiliaire, où est la preuve que ces deux personnages appartenaient à la famille Cornu qui nous occupe ?

dès avant Saint-Louis, les Cornu aient possédé leurs armoiries traditionnelles. Les armoiries sculptées sur la pierre en litige n'ont donc pu être fournies — malgré qu'elles soient dépourvues de timbre, ce qui leur donne un cachet archaïque — par le prétendu tombeau de Bricard Cornu. Or, aucune famille alliée aux Cornu depuis 1440 n'a porté le gironné — à moins que, d'après l'hypothèse que me soumet notre savant confrère, M. Roger Rodière, si compétent en la matière, un Cornu ait épousé, avant ou après sa femme connue, une autre femme de qui les armes aient été un gironné (1) — alliance qui n'aurait eu que peu de durée et n'aurait pas laissé de traces dans nos auteurs locaux (2).

(1) Henri Cornu (V^e degré de Belleval : *Nobil. du Ponthieu et du Vimeu*) allié vers 1440 à Isabeau Roussel : de sable à 3 aigles éployées d'or ; — Henri Cornu (VI^e degré de Belleval) marié en premières noces à Jeanne Belliard : d'or à 3 croix pleines de sable 2 et 1, en secondes noces à Marie de Calonne : d'argent au liou léopardé de gueules mis en chef ; — Antoine Cornu (VII^e degré) allié à Marguerite de Tilques ; d'or à 3 croix pleines de sable à la bordure de gueules ; — Charles Cornu (VIII^e degré) qui épousa en 1519 Jeanne Carue : d'argent au sautoir de gueules cantonné de 4 hures de sanglier arrachées de sable ; Jean Cornu (IX^e degré) allié à Anne de Nouvillers en 1552 : de gueules à l'aigle d'argent — *alias* : de gueules au chevron d'or accompagné en pointe d'une aigle d'argent.

(2) Il n'y a pas à s'arrêter à ce fait que la mère de la femme de Henri Cornu (VI^e degré de Belleval) s'appelait Anne Le Maire et qu'il y a similitude de noms avec une famille Le Maire, du Cambrésis, qui portait le gironné. Quand même l'identité entre les deux familles serait acquise, l'usage n'était pas que les gendres écartelassent leurs armes de celles de leur belle-mère.

Il y a enfin une troisième difficulté très sérieuse, c'est que les Cornu ne devinrent seigneurs de Beaucamps qu'à la fin du quinzième siècle, par l'alliance de Jeanne Belliard avec Henri Cornu. M. Limichin insinue bien que « selon toute apparence, un fief situé à Laboissière et encore dénommé de nos jours le fond Cornu, *a dû* appartenir dès le commencement du douzième siècle à cette famille » — ce qui laisserait entendre qu'elle avait des attaches et des intérêts dans la région de Beaucamps cinq cents ans avant d'en posséder la seigneurie. Mais les apparences et les conjectures sont d'un poids vraiment bien léger lorsqu'il s'agit d'étayer un point d'histoire.

Telles sont, résumées, quelques-unes des surprises et des étrangetés que réserve à l'étude ce petit monument auquel M. Limichin a donné l'hospitalité et qu'il a fait sceller contre un mur de sa propriété de Beaucamps (1).

. * .

D'un autre côté, des allégations comme celles de la maintenue de 1598 rappelée plus haut, sont tellement étranges en elles-mêmes qu'elles éveillent une naturelle suspicion. On aimerait voir l'original de ce jugement de maintenue. La Gorgue-Rosny paraît être le premier qui l'ait cité

(1) Il a d'ailleurs été défiguré. On a refait au ciment de Portland les reliefs détruits et restitué l'inscription supposée. Il est aujourd'hui complètement inutilisable pour l'étude.

dans ses *Recherches généalogiques* d'après une pièce que M. Alcius Ledieu m'écrit avoir retrouvée « dans un manuscrit des archives d'Abbeville ».

Que les Cornu aient pris qualité depuis 1437, on sait par ce qui précède que c'est pour nous un terme initial de prétentions fort modestes et parfaitement acceptable.

Mais avancer qu'il s'était toujours trouvé dans la famille des chevaliers de Saint-Jean, semble peu exact. Des listes de commandeurs dressées pour le Grand-Prieuré de France par E. Mannier, il ressort qu'un seul Cornu, Frère Claude, fut commandeur de Sommereux aux environs de 1588 — dix ans avant la maintenue (1).

Quant à dire que la seigneurie de Beaucamps avait été de tout temps dans leur famille, nous savons que c'était faux puisque, en 1598, il n'y avait même pas cent ans que Jeanne Belliard la leur avait apportée et pouvaient-ils, en bonne foi, l'avoir si vite et si parfaitement oublié ?

* *

D'un côté donc, invraisemblance à peu près absolue qu'il y ait jamais eu de tombeau du treizième siècle relatif aux Cornu dans l'église de Beaucamps, malgré les dires de la maintenue et malgré l'inscription de la pierre du seizième

(1) M. Limichin cite un Edit du roi Charles VI, du 30 août 1416, faisant mention d'un Cornu « de l'ordre de l'Ospital Saint-Jehan de Jherusalem » mais il y a doute sur le nom orthographié aussi bien Cornuart (*Loc. cit.*, pp. 37, 38).

siècle. D'autre côté, allégations hasardées ou totalement erronées dans la maintenue.

En présence de ces faits, on ne saurait nier qu'il y ait de fortes présomptions de croire que nous sommes — avec la pierre trouvée dans l'église de Beaucamps — en présence d'un monument destiné à obtenir une maintenue de noblesse. Non pas sans doute cette maintenue de 1598 elle-même : ce serait bien un peu rajeunir le morceau dont le style se rapproche plutôt du commencement du siècle que de la fin. La tassette de l'armure, notamment, n'est pas la tassette Henri II, longue, venant emboîter le genou, mais bien la tassette primitive, rudimentaire, qui fit son apparition vers 1480. Il s'agirait d'une maintenue antérieure — celle de 1517, par exemple, ou celle de 1519 que cite Belleval — et dont la maintenue de 1598 aurait repris les preuves.

Toutefois, en bonne critique, on ne saurait conclure tant qu'il subsiste un doute et c'est pourquoi nous livrons les faits aux investigations complémentaires des érudits que le problème pourrait tenter.

OUVRAGES REÇUS

PENDANT LES 2^e ET 3^e TRIMESTRES DE L'ANNÉE 1907

I. Le Ministère.

1^o Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de France, etc. T. I. 1901-4, n^o 1 à 13991, T. V. 2^e liv. n^o 89398 à 95412. — 2^o Bulletin historique et philol. du comité des travaux hist. et scientifiques, 1906, 1, 2. — 3^o Bulletin archéol. du comité des travaux hist. et scientifiques 1906, 3 ; 1907, 1. — 4^o Catalogue général des Manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements T. XXXIX ; Reims, II, 2^e partie. — 5^o Discours prononcés à la séance du Congrès des Sociétés savantes à Montpellier par MM. Darboux, Viglé, Flahault et Dujardin-Beaumetz. — 6^o Nouvelles archives des Missions scientifiques, etc. XIII, 4, XIV, 1. — 7^o Le Journal des Savants, n^o 3, mars 1907 à n^o 9 septembre 1907. — 8^o Publications du Musée Guimet : Les religions orientales dans le paganisme romain, par M. F. Cumont ; — Conférences faites au Musée Guimet ; — La Religion des Anciens Egyptiens, par M. Naville ; — Les Religions de la Gaule avant le Christianisme par M. Renel ; — L'histoire des idées théosophiques dans l'Inde, par M. Oltramare, T. I, la théosophie brahmanique. — 9^o Revue historique, XCIII, 1 et 2, 1907 ; XCIV, 1 et 2, 1907 ; — Sixième table générale de la Revue historique, 1901 à 1905.

II. La Préfecture de la Somme.

1^o Conseil général, 1^{re} session ordinaire de 1907. Rapports ; — Procès-verbaux des séances. — 2^o Travaux du conseil d'hygiène départementale, etc., année 1906.

III. La Ville d'Amiens.

Documents pour servir à l'histoire de la Révolution française dans la ville d'Amiens, etc. T. VI, etc. Année 1793.

IV. Les Auteurs.

1^o M. Abbott (Charles-Conrad), *Archæologia nova cæsa-*
rea. — 2^o Baron de Baye, — *Les Goths de Crimée*. — 3^o M.

Am. Baudry, — Daniel de Rebergues, sieur de Merennes et les branches clermontoises de sa famille. — 4° Baron Cavois de Saternault, — Le fief de Saternault en Artois. — 5° M. E. Delignières. — Les sépulcres ou mises au tombeau en Picardie. — 6° M. P. Dubois, — Guide sommaire du touriste à Amiens, 2° éd. ; — Note sur les retables flamands des xv° et xvi° siècles de l'Oise et de la Somme ; — Quelques mots sur les anciennes corporations de brasseurs de la Picardie, conférence faite au syndicat des brasseurs du département de la Somme et des départements limitrophes, etc. — 7° M. E. Dupont, — Les Pèlerinages d'enfants allemands au Mont-Saint-Michel (XV° siècle). Le récit de Baudry, archevêque de Dol. — 8° M. de Guyencourt, — Compte-rendu des travaux de la Société des Antiquaires de Picardie ; année 1905 06. — 9° M. A. Huguet. — Les chasseurs de Poncet à St-Valery en 1761 ; — Le passage de Jeanne d'Arc dans le Vimeu, etc. — 10° M. E. Lévêque, — Paris-Plage, Le Touquet, rapide historique, etc ; — Histoire de Paris-Plage et du Touquet, etc. — 11° M. Maugis, — La saïeterie à Amiens, 1480-1587. — 12° M. Plessier, — Description d'anciennes sépultures et de divers objets découverts à Jaux (Oise). — 13° M. H. Quignon, — Une plaque de reliure en os de la collection Troussures ; — Les deux cartulaires de Beauvais AAI (1513) et son original, le livre velu (xiv° siècle). — 14° M. Thorel, — Jehan de Louvegny apothicaire amiénois, 1487-1520.

V. Sociétés françaises.

1° Académie de Caen ; Mémoires 1906. — 2° Académie de Clermont-Ferrand ; Bulletin de l'Auvergne, 2° S., 1906, 10 ; 1907, 1-6. — 3° Académie Delphinale ; Bulletin, 4° S., XX. — 4° Académie de Montpellier ; Mémoires (section des lettres), 2° S. III, 3. — 5° Académie de Lyon ; Mémoires, Sciences et Lettres, 3° S., IX. — 6° Académie de Rouen ; Précis analytiques des travaux 1905-06. — 7° Académie des inscriptions et belles lettres ; Comptes rendus des Séances, Décembre 1906, Janvier à Juin 1907. — 8° Académie, etc., d'Amiens ; Mémoires, LIII, 1906. — 9° Académie de Stanislas ; Mémoires, 6° S. IV. — 10° Académie de Toulouse ; Mémoires, 10° S., VI. — 11° Académie de Vaucluse ;

Mémoires, 2° S., VII, 1-2, 1907. — 12° Académie du Var ; Bulletin LXXIV. — 13° Association des Rosati Picards ; Recueil de documents sur les Rosati picards ; — Remparts anciens de Picardie, par A. Rostand ; — Les vieilles pierres de la Somme, par A. Ponchon ; — La garde nationale d'Amiens, 1789-1871, par Ch. Lamy. — 14° Association pour l'encouragement des études grecques ; Revue des études grecques, XIX, 6, 1906, XX, 1, 1907. — 15° Commission archéol. de Narbonne ; Bulletin IX, 1907, 2° Semestre. — 16° Commission des Antiquités de la Côte-d'Or ; Mémoires, XIV, 1901-05. — 17° Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure ; Bulletin, XIV, 1. — 18° Comité archéol. de Senlis ; Comptes-rendus et Mémoires, 4° S. TT. VII, VIII et IX. — 19° Comité Flamand de France ; Annales, XXVIII, 1906-07. — 20° Faculté de droit, etc., d'Aix ; Annales, II, 2. — 21° Société Académique de l'Aube ; Mémoires, 3° S., XLIII, 1906. — 22° Société Académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer ; Le patois boulonnais comparé avec les patois du nord de la France, introduction, phonologie, grammaire, par feu M. le chanoine Haigneré, — Bulletin VI ; — Mémoires XXIII et XXIV ; — 23° Société académique de Nantes ; Annales, 8° S., VII, 1906. — 24° Société Académique de Poitiers ; Bulletin, avril-décembre 1906. — 25° Société Académique du Départ. de l'Oise ; Mémoires, XIX, 3° partie. — 26° Société agric. scientif. et littéraire des Pyrénées-Orientales ; volume 48°. — 27° Société archéol. de Nantes ; Bulletin XLVII, 3 et 4, XLVIII, 1. — 28° Société Archéol. de Sens, Bulletin, XXII, 1906. — 29° Société Archéol. de Touraine ; Bulletin, 1906, XV, 3-4. — 30° Société Archéol. du Départ. de Constantine ; Recueil des notices et mémoires, 4° S., IX, 1906. — 31° Société archéol. et hist. de Clermont de l'Oise ; Bulletin, 1906, 2. — 32° Société archéol. et hist. de l'Orléanais ; Bulletin, XIV, 1906, 3-4 ; 1907, 1. — 33° Société archéol. et hist. du Limousin ; Bulletin, LVII, 1, 1907. — 34° Société archéol., hist. et scient. de Soissons ; Bulletin, 3° S., XII, 1903-04. — 35° Société d'agriculture, d'archéol., etc., de la Manche ; Notices, mémoires et documents, XX et XXIV. — 36° Société d'agriculture de Boulogne-sur-Mer ; Bulletin, 2° S., VIII, 1-4, 1907. — 37° Société d'agriculture, etc., de la Haute-Saône ; Bulletin, 4° S., 6, 1906.

— 38° Société d'agric., sciences et arts de la Sarthe; Bulletin, 2° S., XXXIII, 1. — 39° Société d'agr., sciences et industrie de Lyon; Annales, 1906. — 40° Société d'Archéologie d'Ille-et-Vilaine; Bulletin et Mémoires, XXXVI. — 41° Société d'Archéologie Lorraine; Bulletin mensuel, 1907, 3-9. — Mémoires, LVI, 1906. — 42° Société d'Avranches et de Mortain; Revue de l'Avranchin, XIII, 5. — 43° Société de la Diana; Bulletin XV, 3-4, 1906; — Sury-le-Comtal en Forez, par l'Abbé Relave. — 44° Société de l'école des Chartes; Bibliothèque de l'école des Chartes, LXVIII, 1-4, 1907. — 45° Société de l'Histoire de France; Annuaire-Bulletin, 1906, 4, 1907, 1-2. — 46° Société de l'Histoire de France; Mémoires de Saint-Hilaire, par L. Lecestre II. — 47° Société de l'Histoire de Paris; Bulletin 33°, an. 1906; Mémoires, XXXIII, 1906;— Lettres de M. de Marville etc. au Ministre Maurepas (1742-47) etc., T. III. — 48° Société d'Emulation d'Abbeville; Bulletin 1,2, 1907, Mémoires XXI, 2. — 49° Société d'Emulation de Roubaix; Mémoires, 4° S. V.— 50° Société d'Emulation des Vosges; Annales LXXXIII, 1-2, 1907. — 51° Société d'Emulation du Bourbonnais; Bulletin, 1907, 1-5;— Procès-verbaux, 1906.— 52° Société d'Emulation du Doubs; Mémoires, 7° S. X, 1905; — Table générale 1841-1905.— 53° Société d'Histoire et d'Archéologie de Châlons-sur-Saône; Mémoires 2°, S. II. 1. — 54° Société d'Histoire et d'Archéologie de Langres; Bulletin, V, juillet 1907. — 55° Société d'Histoire et d'Archéologie du Périgord; Bulletin XXXIV, 2. — 56° Société de St-Jean; Notes d'Art, XIX, 2-8, 1907. — 57° Société des Amis des Sciences de Rochechouart; Bulletin XVI, 1, 1907. — 58° Société des Antiquaires de la Morinie; Bulletin, XI, 4, XII, 1-2; Mémoires XXVIII, 1906-07. — 59° Société des Antiquaires de l'Ouest; Bulletin, 2° S., 4, 1906, 3° S. I, 1907. — 60° Société des Antiquaires du Centre; Mémoires XXX, 1906. — 61° Société des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis, XXVII, 2-3, 1907. — 62° Société des études littéraires, etc., du Lot; Bulletin XXXI, 1-4. — 63° Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze; Bulletin, 1906, 4, 1907, 1-3. — 64° Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron; Procès-verbaux, 1858-60, 1860-62, T. XX, juillet 1903 à décembre 1905; Mémoires, T. XVI, 2° partie. — 65° Société des lettres, etc., des Alpes-Maritimes; Annales XX. — 66° Société des sciences, arts, etc., de Bayeux; 9° volume. —

67° Société des sciences, etc., de la Creuse ; Mémoires, 2° S., X, 2° partie. — 68° Société des sciences de l'Yonne ; Bulletin, LIX, 1905. — 69° Société des sciences, lettres et arts de Pau ; Bulletin, 2° S., XXXIV. — 70° Société de statistique de la Drôme ; Bulletin, avril et juillet 1907. — 71° Société de statistique, etc., de l'Isère ; Bulletin, 4° S., IX. — 72° Société d'études scient. et arch. de Draguignan ; Bulletin XXIV, 1902-03 ; Atlas. — 73° Société Dunkerquoise, etc. ; Mémoires, XLIV, 1906. — 74° Société Dunoise ; Bulletin, avril et juillet 1907. — 75° Société, etc., du Dép' de la Marne ; Mémoires, années 1864 et 1879-80. — 76° Société du Vimeu ; Bulletin, 1907, 1-4. — 77° Société Eduenne ; Mémoires, nouvelle série, XXXIV. — 78° Société Florimontane d'Annecy ; Revue Savoisienne, 1-2, 1907, 48° année. — 79° Société française de numismatique ; Revue numismatique, 4° S., XI, 1907, 1-2. — 80° Société hist. et archéol. de la Charente ; Bulletin et mémoires, 7° S., VI. — 81° Société hist. et arch. de la Corrèze ; Bulletin, XXIX, 2. — 82° Société hist. et archéol. de Langres ; Bulletin, V, mars 1907. — 83° Société hist. et archéol., de Pontoise et du Vexin ; Mémoires, XXVII, 2. — 84° Société hist., etc., du Cher ; Mémoires, 4° S., XXI. — 85° Société historique et archéologique du Gâtinais ; Annales 1890, 1-4 ; 1891, 1-4 ; 1892, 1-4 ; 1893, 1-4 ; 1894, 1-4 ; 1907, 1 et 3 ; Documents. Recueil des Chartes de l'Abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, etc., par MM. Prou et Vidier, I, 1. — 86° Société hist. et arch. du Maine ; Revue hist. et arch. du Maine, TT. LX et LXI. — 87° Société hist. et archéol. du Périgord ; Bulletin, XXXIV, 3-4, 1907. — 88° Société industrielle d'Amiens ; Bulletin, XLIV, 5 ; XLV, 1-3. — 89° Société linnéenne du Nord de la France ; Bulletin, n° 373-4, 1906 ; n° 375 et 376, 1907. — 90° Société nationale d'Angers ; Mémoires, 5° S., IX. — 91° Société nat. des Antiquaires de France ; Bulletin, 1906. — 92° Société philomatique Vosgienne ; Bulletin, 2° S., 2° année ;— Table générale des trente premiers volumes des bulletins. — 93° Société polymathique du Morbihan ; Bulletins et procès-verbaux 1906. — 94° Société pour la protection des paysages de France ; Bulletin, VI, 22 et 23. — 95° Société des Architectes du Nord de la France ; L'Architecture et la construction dans le Nord, 1897, janvier et février ; 1904, août et septembre ; 1905, mars ; 1906, septembre et décembre ; 1907, avril à oc.

tobre. — 96° Société Savoisienne d'hist. et d'arch. ; Mémoires et documents, 2° S., XX, fasc. 1. — 97° Société scientifique, historique et archéol. de la Corrèze ; Bulletin XXVIII, 4, et XXIX, 1.

VI. Sociétés étrangères.

1° Société historique du Grand-Duché de Hesse ; Archiv für hessische Geschichte etc., N^o S. T. IV, 3° et T. V ; Beitrage, III, 2 ; Quartalblätter, IV, 3-5. — 2° Société d'hist. et d'arch. de la Thuringe ; Zeitschrift, N^o S. XVII, 2 et XVIII, 1. — 3° Société royale des sciences de Göttingue ; Nachrichten Gesch.-Mitt. 1907, 1 ; Nachrichten, Phil.-hist. Klas., 1907, 2. — 4° Société hist. et arch. de Nassau ; Annales XXXVI. — 5° Société d'histoire et d'arch. de Metz ; Annuaire, XVIII^e année, 1906. — 6° Académie de Munich ; Sitzungsberichte, 1907, 1 (philol.-philos. Klas.). — 7° Musée germanique ; Anzeiger, 1906, 1-4. — 8° Académie royale d'archéol. de Belgique ; Annales LIX (5° S., IX), 1 ; Bulletin, 1906, 5, 1907 1, 2 ; Annales, 5° S., VIII, 3-4, IX 1-2. — 9° Académie royale de Belgique, Annuaire 1907 ; — Biographie nationale, XIX, 1 ; — Bulletin de la classe des lettres 1906, 9-12, 1907, 1-5. — 10° Société d'Archéologie de Bruxelles ; Annales XX, 3 4, XXI, 1-2. — 11° Société d'Archéol. de Bruxelles, Annuaire, XVIII, 1907. — 12° Société des Bollandistes ; Analecta bollandiana XXVI, 2-3. — 13° Société royale de Numismatique de Belgique, Revue belge de numismatique, LXIII, 2-3. — 14° Cercle hist. et arc. de Courtrai ; Bulletin, IV, 3-5. — 15° Société d'histoire et d'archéologie de Gand ; Annales VI, 2 ; VII, 1 ; VIII, 1 ; Bulletin, 14^e Année, 6-9 ; 15^e année, 2-4. — 16° Institut archéol. Liégeois ; Bulletin, XXXVI, 1-2, 1906. — 17° Société des Sciences, etc., du Hainaut ; Mémoires et publications, 6° S. VIII. — 18° Société Archéol. de Namur ; Annales XXV, 3. — 19° Société archéologique de Nivelles ; Annales TT. V, VI, VII et VIII. — 20° Cercle Archéol. du Pays de Waas ; Annales XXV, juin 1907. — 21° Société scientifique et littéraire du Limbourg ; Annales XXIV. — 22° Société de Leuwarden, Verslag, n° 78. — 23° Institut grand-ducal de Luxembourg ; Publications (section histo-

rique LIII. — 24° Université royale de Christiania : Skrifter, 1906, 11, hist.-fil. Klas. — 25° Académie de Stockholm : Fornvannen meddelanden, 1906, Manadsblad, 1903-5. — 26° Société royale etc., d'Upsal ; Skrifter, IX. — 27° Acad. de St-Pétersbourg ; Bulletin, classe hist.-phil. V° S. XXII 1905, XXIII 1905, XXIV 1906, VI° S. 1907, 1-12. — 28° Société d'Archéol. de St-Pétersbourg ; Zapiski I, 1 ; VIII : XVII, 2-3. — 29° Société hist. et archéol. de Bâle, Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, VI, 1-2. — Urkundenbuch des Stadt Basel, IX, 12. — 30° Société historique du Canton de Berne ; Archiv, XVIII, 2, 1906. — 31° Société d'hist. et d'archéol. de Genève : Bulletin III, 1, 1907. — 32° Société d'histoire de la Suisse Romande ; Mémoires et documents (mélanges), 2° S. VI. — 33° Société des Antiquaires de Zurich : Mitteilungen n° LXXI. — 34° Instituto de Ceara ; Revista trimestrial, XX, 3-4, 1906. — 35° Smithsonian Institut : 25° rapport du bureau d'ethnologie américaine, 1902-03 ; — Annual report of the board of regents 30 juin 1905 et 30 juin 1906 ; — Handbook of American Indians north of Mexico, 1° partie. — 36° Musée de Mexico : Anales, III, 11-12, IV, 1-6.

VII. Périodiques.

1° Annales de l'Est et du Nord, III 2-3, 1907. — Archives de la France monastique, Revue Mabillon, III, 9-10, 1907. — 3° Bulletin historique du diocèse de Lyon, 8° année, 1907. — 4° La revue héraldique, XXIV, 1-6, 1907 ; XXV, 1-2, 1907. — 5° Le Dimanche, 17, 24 et 31 mars, 7, 14, 21, 28 avril, 5, 12, 19, 26 mai ; 2, 9, 16, 23, 30 juin ; 7, 14, 21, 28 juillet ; 4, 11, 18, 25 août ; 1, 8, 15, 22, 29 septembre. — 6° Mercure musical ; III, 4-9, 1907 ; — 7° Notre Picardie ; Avril-septembre 1907 ; — 8° Revue de l'Art Chrétien ; V° S. III, 2-4, 1907 ; — 9° Revue des Questions historiques, liv. 162 et 163 ; — 10° Revue épigraphique, V, octobre 1906, mars 1907.

VIII. Acquisitions.

1° Archives de la France monastique. I. Recueil historique des Archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France par Dom Beaunier etc. ; Province ecclésiastique de Paris ; II. Les moines de l'ancienne France (période gallo-romaine et mérovingienne) par Dom Besse ; III. Les dépen-

dances de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, par Dom Anger
I, Seine et Seine-et-Marne ; IV. Recueil historique des Ar-
chevêchés, évêchés, etc. par Dom Beaunier. Introduction ;
— Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines par
MM. Daremberg et Saglio (PRI-QUO).

IX. Don.

M. Thorel ; Le centenaire du Lycée d'Amiens, 18 no-
vembre 1906.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE

ANNÉE 1907. — 4^e TRIMESTRE.

Séance ordinaire du Mardi 15 Octobre 1907

Présidence de M. P. Dugois, président

Sont présents : MM. Brandicourt, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, Dubois, Durand, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, l'abbé Leroy, l'abbé Mantel, Milvoy, de Puisieux, Roux, Schytte, Thorel et de Witasse.

MM. Beaurain, de Boutray, Goudallier et l'abbé Sarot, membres non résidants, assistent à la séance.

Correspondance, Administration et Chronique

— MM. l'abbé Baudry, Mallet et Seminel remercient de leur admission en qualité de membres non résidants.

— Le ministère de l'Instruction publique, par l'intermédiaire de la maison Hachette, autorise la reproduction de ses cartes au $\frac{1}{100000}$ e. dans le dictionnaire historique et archéologique de la Picardie, actuellement sous presse.

— M. Siffait de Moncourt redoute la vente possible de l'Abbaye de Valloires, et s'informe des moyens susceptibles de conjurer ce malheur.

— M. le Préfet de la Somme notifie que le Conseil général a voté, sur sa proposition, pour l'année 1908, la subvention ordinaire de 500 francs.

La Société adresse ses remerciements à M. le Préfet de la Somme.

— M. P. Mazières fait part de la mort de son père, M. Léon Mazières, membre de la Société depuis le 13 février 1849.

— M. Pierre Dubois offre une étude intitulée : « Quelques mots sur les anciennes corporations de Brasseurs de la Picardie ; conférence faite à l'assemblée générale annuelle du Syndicat des brasseurs du département de la Somme et des départements limitrophes (régions cidrières). » Extrait du journal « Le brasseur français ».

A Amiens, les brasseurs apparaissent pour la première fois dans l'histoire en 1393, et il n'est guère question d'eux qu'à propos des impôts auxquels ils étaient soumis.

Il y avait, chez nous, deux principales espèces de bières, — la Cervoise et la Goudale, — dont la fabrication était très réglementée. Du reste le

nombre des brasseries, le savoir professionnel des patrons, tout était prévu et surveillé, mais l'esprit de solidarité était fort développé entre brasseurs, qui surent acquérir à Amiens une situation prépondérante. La maîtrise de la confrérie du Puy-Notre-Dame, conférée à plusieurs d'entre eux, le prouve surabondamment. La corporation des brasseurs possédait à Amiens un moulin à malt ; elle avait des armoiries et maintes autres prérogatives.

— M. Pierre Dubois fait aussi le don de brochures intitulées : « Notes sur les retables flamands des xv^e et xvi^e siècles, de l'Oise et de la Somme » et « Guide sommaire du touriste à Amiens » etc., 2^e édition.

— De même, M. Hector Quignon offre deux opuscules ; l'un intitulé : « Une plaque de reliure en os de la collection Troussures, » et l'autre : « Les deux cartulaires de Beauvais AA1 (1513) et son original, le livre veu (xiv^e siècle). »

— M. A. Beaudry adresse ses recherches sur Daniel de Rebergues, sieur de Mérennes, et les branches clermontoises de sa famille. Ce Daniel de Rebergues fut un brillant militaire qui servit dans les armées de Louis XIII et de Louis XIV.

— M. Thieullen fait parvenir une étude préhistorique intitulée : « Le criterium, présentation et controverses, dernier chapitre » et M. le D^r Hamy, membre de l'Institut, offre son mémoire sur « Les

sigles figulins de la flotte de Bretagne », spécialement relevés sur des tuiles antiques trouvées à Boulogne-sur-Mer.

— M. l'abbé Thobois donne une brochure intitulée : « Documents pour servir à l'histoire de la Paroisse Saint-Nicolas de Boulogne — II — la Paroisse de Saint-Nicolas au XVIII^e siècle ».

— M. Plessier envoie le compte-rendu d'une excursion faite le 30 mai 1907 à Thourotte-Elincourt (Oise).

— M. F. Mallet fait don de ses recherches sur « La chapelle seigneuriale de Saint-Quentin-la-Motte-Croix-au-Bailly et les Ursulines d'Abbeville ».

— Mgr Hugues de Ragnau offre une biographie de Mgr Cotton, évêque de Valence.

— Enfin, M. Soyez fait parvenir une nouvelle étude, ornée d'une héliogravure, qui porte pour titre : « Chapelle et confrérie de Saint-Sébastien à Amiens ».

On retrouve dans cet ouvrage toutes les qualités qui caractérisent les œuvres de notre distingué collègue.

— Parmi les nombreux ouvrages déposés sur le bureau il convient de remarquer :

1^o Le Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive, à cause d'une étude sur les cavernes de grès triasique de Brive ;

2^o La Garde nationale d'Amiens, 1789-1871, par Ch. Lamy, édition des Rosati picards ;

3° Le quarantième fascicule du Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, par MM. Darremberg, Saglio et Pottier ;

4° La Cuisine et ses ustensiles autrefois et aujourd'hui, étude par M. Van Hooff, dans les annales du cercle archéologique du pays de Waas ;

5° Le Bulletin de la commission archéologique de Narbonne T. IX, 1907, 2° semestre. — Il contient de nombreux articles numismatiques ;

6° Notre Picardie, avec une étude de M. P. Du Bois, sur Cayeux et le littoral picard, des pièces en patois picard, un compte-rendu de la fête du centenaire du poète Crinon, etc ;

7° Le Bulletin de la Société d'émulation d'Abbeville, n° 2 de 1907, avec des travaux de MM. Mallet, Rodière et Delignières ;

8° Le Bulletin de la Société archéologique et historique de Clermont-de-l'Oise, remarquable par l'intérêt que présentent les études qu'il publie ;

9° Le Bulletin et les Mémoires, T. LXVI, de la Société des Antiquaires de France, contenant les recherches de M. de Loisne sur des localités disparues du Pas-de-Calais, et celles de M. Vauvillé sur l'oppidum de Pommiers (Aisne) ;

10° Les Annales de la Société d'émulation des Vosges T. LXXXIII, avec un travail intitulé : « Paysages, sites pittoresques et curiosités naturelles du département » ;

11° Le Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques etc., 1907, 1. On y lit des rap-

ports de M. Prou sur des découvertes archéologiques faites à Vermand, de MM. Delvincourt et Baudet sur une sépulture néolithique de Montigny-sur-Crécy (Aisne), de M. Pilloy, sur un vase funéraire de Monceau-le-Neuf (Aisne), de M. Cl. Boulanger, sur les cimetières mérovingiens de Cléry, Maurepas et Corbie, le tout accompagné de gravures ;

12° Le Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris, 1906, avec des recherches sur Jean de Folleville, prévôt de Paris.

— M. le Secrétaire perpétuel rappelle que les journaux ont annoncé, en juillet dernier, la découverte au Pont-de-Metz, près la station du chemin de fer, d'un cercueil gallo-romain en plomb. M. Collombier ajoute que ce cercueil ne portait aucune décoration. Il contenait des ossements, deux verreries parfaitement irisées et quelques monnaies de Marc-Aurèle.

— Le 24 juillet on a aussi découvert, au n° 23 de la rue Denfert-Rochereau, un crâne humain tenant entre les dents une monnaie de bronze de Trajan.

— Ont été classées comme monuments historiques, les portes de Nevers et Guillaume à Saint-Valery, ainsi que les orgues, un reliquaire et la pierre tombale de Guy du Bos dans l'église Saint-Martin de la même ville.

— L'abbaye de Valloires a aussi été classée parmi les monuments historiques, de même que

l'ancienne entrée de l'Abbaye de Corbie (actuellement mairie du lieu), et le portail de l'église Saint-Etienne de la même ville.

— M. l'abbé Laruelle, vicaire à Corbie, est élu membre non résidant.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière séance sont inscrits du n° 31240 au n° 31387.

Travaux

— M. Collombier signale la découverte récente de quelques objets mérovingiens, à Ailly-sur-Somme, puis, revenant sur la trouvaille au Pont-de-Metz d'un sarcophage de plomb, dont il fut question ci-dessus, il fait observer que les monnaies recueillies en même temps datent cette sépulture de la fin du 11^e siècle, et quelle était située à une assez faible distance de l'endroit où l'on rencontra jadis une célèbre inscription gravée sur bronze, dernièrement acquise pour le musée de Picardie. Cette remarque peut être utile pour dater aussi cette inscription.

— M. Beaurain a trouvé, aux archives de la Somme, des documents précieux pour l'histoire du prieuré d'Hornoy au 16^e siècle, et pour celle du prieur François de Créquy.

L'intéressante notice consacrée par M. Beaurain à l'un et à l'autre est immédiatement renvoyée à la commission des impressions.

— M. de Méraucourt a, de son côté, noté quel-

ques coutumes locales des environs de Péronne ; la fête du « Jeudi-Jeudiot » que les enfants célèbrent le jeudi gras, par une collecte suivie du partage des dons recueillis, et l'habitude, dans bien des maisons, de conserver un cierge béni que l'on se transmet de génération en génération et qui est allumé seulement à l'occasion du décès et de l'enterrement d'un membre de la famille.

— M. Goudallier signale les travaux de Monsieur Goodyear, conservateur du Musée de Brooklyn, sur les dispositions primitives et les déformations séculaires des édifices gothiques, et les recherches de M. F. Brunot sur la langue française. On lit notamment dans ce dernier ouvrage que le mot « *raque* », qui en patois picard désigne une *flaque*, a la même signification à Saint-Domingue, sans qu'on puisse en dire la raison.

— M. Guerlin appelle l'attention sur l'intérêt que présentent les collections archéologiques réunies à Raincheval, par M. N. Corby. Plusieurs des objets préhistoriques qu'on y voit sont absolument remarquables et ont été découverts à Raincheval même.

— M. P. Dubois présente enfin un brillant compte-rendu des congrès historiques et archéologiques tenus cette année à Dunkerque et à Gand, et, comme conclusion, affirme la nécessité d'en organiser un semblable à Amiens, le plus tôt

possible, pour y mettre en contact toutes les sociétés savantes du Nord de la France et de la Belgique, puis la séance est levée à 9 h. 3/4.

Séance ordinaire du 12 Novembre 1907

Présidence de M. P. Dubois, Président

Sont présents : MM. Brandicourt, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, Dubois, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Ledieu, de Puisieux, Roux, Schytte, Thorel et de Witasse, membres résidants, ainsi que MM. de Boutray et l'abbé Vatinelle, membres non résidants.

— M. l'abbé Leroy s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

Correspondance

— M. l'abbé Laruelle remercie de son élection en qualité de membre non résidant.

— La Société industrielle d'Amiens adresse le programme du cours sur l'histoire de l'industrie et du commerce à Amiens et en Picardie, qui sera fait par M. Pierre Dubois pendant l'hiver de 1907-1908.

— La famille fait part de la mort de M. l'abbé Messio, ancien doyen de Sains-en-Amiénois, dont la Société a jadis publié quelques études.

— Depuis la dernière réunion les ouvrages suivants ont été offerts :

1° Par M. le D^r Fournié ; un superbe volume, enrichi de nombreuses planches, intitulé « Les jetons des doyens de l'ancienne faculté de médecine de Paris. » Cet ouvrage touche à la Picardie, par la mention faite, p. 100-3, de Hecquet, d'Abbeville, et de ses jetons ;

2° Par M. Léon Gaudefroy ; « Ech' mariage d' Lafleur », comédie-bouffe en un acte, où le patois s'entremêle au français parlé à Amiens par la petite bourgeoisie. Cette fantaisie se recommande par sa bonne humeur ;

3° Par M. Pilastre ; « Vie et caractère de Madame de Maintenon, d'après les œuvres du duc de Saint-Simon et des documents anciens ou récents, avec une introduction et des notes » ;

4° Par M. de Francqueville ; un joli tirage à part de ses « Vieux Moulins de Picardie », étude publiée par la Société ;

5° Par M. le D^r de Bibaucourt ; « Généalogie autographiée de la famille de Bibaucourt, en Picardie » ;

6° Par M. l'abbé Pihan : « Notice sur M. le Chanoine Marsaux » ;

7° Par M. Lair-Dubreuil, commissaire-priseur à Paris ; « Le catalogue », magnifiquement illustré, de la collection de M. Rikoff.

— Il faut aussi remarquer parmi les ouvrages déposés sur le bureau ;

1° Les Mémoires de la Société archéologique et historique de Clermont-de-l'Oise. — On y trouve une remarquable notice sur l'Abbaye de Saint-Martin-au-Bois, par le chanoine E. Morel ;

2° Le Bulletin de la Société académique de Laon ; T. XXXII, 1.

3° L'Etude philologique sur le Nord de la France, par M. L. Brébion ;

4° Les Annales de la Société de Château-Thierry, 1906 ;

5° Les Œuvres de la Société des Antiquaires de Londres, avec des planches intéressantes ;

6° Notre Picardie, dont le numéro de novembre 1907 contient une notice sur l'église de Mailly-Maillet, par M. P. Dubois ;

— M. Schytte annonce que les belles boises qui ornaient un appartement de l'abbaye du Gard viennent d'être vendues pour l'exportation.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière réunion sont inscrits sous les n° 31388 à 31444.

Administration

— MM. Eugène Léguillier, l'abbé Alfred Gambier, curé de Dompierre-sur-Authie, et Mazières, avocat général à Caen, sont élus membres titulaires non résidants.

— M. Schytte est autorisé à faire figurer les

clichés qui illustrent son étude sur « Les heures de Simon Vostre à l'usage d'Amiens » dans une édition anglaise de son œuvre.

— M. le Président annonce que la séance publique aura lieu le 18 décembre, dans la grande salle de la Société industrielle. L'ordre du jour en est ainsi fixé :

1° Les Maisons de Campagne autour d'Amiens au XVIII^e siècle, lecture, accompagnée de projections, par M. P. Dubois ;

2° Rapport du Secrétaire perpétuel sur les travaux de l'année ;

3° Proclamation du lauréat du Concours de 1907 ;

4° La Peinture sur verre en Picardie, lecture de M. Georges Durand, accompagnée de projections en couleurs par le procédé autochrome Lumière.

Ce sera pour la première fois en France que l'on verra l'utilisation de ce nouveau genre de projections, dont les clichés seront dûs à M. E. Léguillier.

— Après avoir entendu le rapport verbal, fait au nom de la commission compétente par Monsieur Thorel, sur les ouvrages présentés au concours de 1907, la Société, adoptant les conclusions qui lui sont proposées, écarte l'un de ces mémoires, et accorde, sur le prix Ledieu, à celui qui porte pour titre « Histoire du grès et de la gresserie en Picardie et particulièrement dans le

département de la Somme », une médaille d'argent de la valeur de 400 francs. Elle décide aussi l'impression de cet excellent travail dans ses mémoires in-8°.

Après cette délibération, l'enveloppe correspondant à l'œuvre couronnée ayant été ouverte, M. le Président proclame le nom de l'auteur, M. Ernest Héren, instituteur, membre non résidant de la Société.

Travaux

— M. le Secrétaire perpétuel communique le rapport sur les travaux de l'année qu'il doit lire en séance publique, puis l'assemblée se sépare à 9 h. 1/2.

Séance ordinaire du Mardi 10 Décembre 1907

Présidence de M. P. Dubois, Président

Sont présents : MM. Brandicourt, de Calonne, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, Dubois, Durand, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Josse, Ledieu, l'abbé Leroy, de Puisieux, Roux, Schytte et Thorel, membres ré-

sidants, ainsi que MM. l'abbé Armand, de Boutray, Héren, Léguillier, de Montbas et l'abbé Vatinelle, membres non résidants.

Correspondance

— MM. Léguillier, Mazière et l'abbé Gambier remercient de leur admission en qualité de membres non résidants.

— M. Hakspill adresse, de Tunis, une note et des dessins relatifs à la pierre tombale de Henri d'Airaines, conservée dans l'église du prieuré d'Airaines.

— M. Héren remercie du prix décerné à son travail sur le grès et la gresserie en Picardie.

— Depuis la dernière réunion la Société a reçu en don :

1° De M. Lair-Dubreuil, commissaire-priseur de Paris : Les Catalogues, superbement illustrés d'héliogravures, de la collection Thiébault-Sisson et de la collection Chasles ;

2° De M. Cl. Boulanger, une brochure intitulée : « Trois cimetières mérovingiens ; Cléry, Maurepas et Corbie » ;

3° De M. l'abbé Fourrière, le n° de Septembre-Octobre 1907 de « La Revue d'exégèse mythologique ».

— Le Secrétaire perpétuel signale parmi les ouvrages déposés sur le bureau :

1° Les Annales de la Société d'histoire et d'ar-

chéologie de Gand, T. VII, fasc. 2. — On y remarque une étude intitulée : Contribution à l'histoire de l'industrie linière en Flandre au xviii^e siècle, par M. Willemsen ;

2° Le Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. — Paris, Chambre des députés, — par E. Coyecque et H. Debraye ;

3° Les dernières publications de la Société historique de Compiègne et particulièrement la description des fouilles archéologiques exécutées dans la forêt de Compiègne, 3^e partie, comprenant les cimetières gallo-romains ;

4° Le 25^e rapport du bureau d'ethnologie américaine, édité par l'institution Smithsonian, avec un grand nombre de gravures ;

5° Les Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin, 4^e série, T. XV, où se trouve une étude sur le village de Ronssoy, qui appartient à la Somme, et sur divers sujets très intéressants.

— M. de Guyencourt annonce aussi que la Société a acquis en vente publique, grâce à M. Braudicourt qu'elle doit vivement remercier, un fragment du tableau offert à la Confrérie du Puy-Notre-Dame par Pierre Cousin, maître en 1513. — MM. Rigollot et Breuil ont jadis donné une excellente description de cette peinture qui se trouvait, lorsqu'ils écrivaient, entre les mains de M. Dusevel. — Elle passa depuis dans celles de M. Pouy. — On devra se reporter à cette no-

tice. Il est impossible d'y rien ajouter, sinon que le style de l'œuvre rappelle celui de l'école de Jean Gossaert, plus connu sous le nom de Jean de Mabuse.

— Les Antiquaires de Picardie ont appris avec regret le décès de deux de leurs collègues non résidants : M. A. Lupart décédé à Amiens, le 24 novembre, et M. Delgove, ancien notaire, mort le 1^{er} décembre.

— Les journaux ont aussi annoncé la mort de M. Henri Dabot, de Paris, qui fit jadis partie de notre Société et lui a offert plusieurs ouvrages.

— La Société a pu acquérir, grâce à la générosité de MM. Soyez et Ledieu, à qui elle adresse de chaleureux remerciements, un manuscrit provenant de la confrérie du Puy-Notre-Dame d'Amiens. Ce manuscrit est orné de quelques miniatures. C'est une sorte de livre-journal, un « escriitel », comme dit le prologue rimé de son début, commencé au xvi^e siècle et continué presque jusqu'à la disparition de la célèbre confrérie. M. Soyez veut bien se charger d'en faire une étude approfondie.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière réunion sont inscrits sous les n^{os} 31445 à 31508.

Administration

— MM. Alb. Heuduin et Paul Macquet, sont élus membres non résidants.

— M. A. Huguet est autorisé à publier l'ou-

vrage intitulé : « Histoire de Saint-Valery-sur-Somme de la Ligue à 1789, » qu'il a présenté au Concours de 1905.

— L'ordre du jour prévoit les élections pour le renouvellement des membres du bureau qui siégera l'an prochain. Sont réélus :

MM. P. Dubois, Président ;

A. de Francqueville, Vice-président ;

P. Cosserat, Secrétaire annuel.

MM. de Guyencourt, Secrétaire perpétuel et Ledieu, Trésorier, membres inamovibles, compléteront le bureau de 1908.

Travaux

MM. Pierre Dubois et Georges Durand communiquent les lectures qu'ils se proposent de faire en séance publique. — M. Lefèvre-Pontalis, président de la Société française d'archéologie, veut bien promettre d'honorer cette solennité de sa présence, puis l'ordre du jour étant épuisé, on se sépare à 9 h. 3/4.

Séance Publique du 18 Décembre 1907

Présidence de M. DUBOIS, Président

La séance est ouverte à 8 h. 1/2 du soir dans la grande salle de la Société Industrielle, devant un auditoire nombreux, au premier rang duquel ont

pris place M. le général Michel, commandant le 2^e corps d'armée et M. Lefèvre-Pontalis, président de la Société française d'archéologie. On y remarque aussi un grand nombre de dames et de membres non résidants de la Société.

Mgr l'évêque d'Amiens, M. le Préfet de la Somme, M. le Procureur général et M. le Député maire de la ville d'Amiens se sont excusés de ne pouvoir assister à la séance.

Etaient présents : MM. Boquet, Brandicourt, de Calonne, l'abbé Cardon, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, Dubois, Durand, de Francqueville, Guerlin, de Guyencourt, Josse, Ledieu, l'abbé Leroy, l'abbé Mantel, Milvoy, de Puisieux, Roux, Schytte, Thorel et de Witasse, membres titulaires résidants.

Conformément à l'ordre du jour, M. Dubois, président, donne d'abord lecture de ses intéressantes recherches sur les maisons de campagne autour d'Amiens, au XVIII^e siècle, lecture agrémentée de projections très réussies.

M. le Secrétaire perpétuel rend compte des travaux de l'année et proclame ensuite le nom du lauréat du Concours d'Archéologie, M. Ernest Héren, qui vient recevoir des mains de M. le Président, aux applaudissements de la foule, la médaille qui lui a été attribuée. — Notons que le prix d'histoire fondé par M. Leprince n'a pas été décerné cette année.

La séance est terminée par la lecture d'une

étude de M. Georges Durand, sur la peinture sur verre en Picardie, à laquelle de belles projections en couleur, obtenues par la méthode autochrome Lumière, ajoutent un intérêt de plus. Les clichés ainsi projetés sont dus à M. Eug. Léquillier, membre de la Société et c'est pour la première fois en France que ce procédé nouveau est appliqué en pareille circonstance.

A 10 h. 1/4 la séance est levée. — A titre de renseignement historique, il n'est peut-être pas inutile de noter que la séance, dont on vient de lire le compte-rendu, comptait environ sept cents auditeurs, assemblés presque sans publicité. Que le temps est déjà loin où les réunions solennelles de la Société comptaient une trentaine de fidèles, réunis avec peine à grand renfort d'invitations personnelles ! Le goût toujours croissant des études historiques et archéologiques et l'attrait que les projections leur prêtent sont les causes principales de ce succès.

Assemblée Générale du 19 Décembre 1907

Présidence de M. P. Dubois, Président.

La Société se réunit à 2 heures dans la salle ordinaire de ses séances au musée de Picardie.

Sont présents : MM. de Calonne, l'abbé Car-

don, Collombier, M. Cosserat, P. Cosserat, Du-bois, Durand, Guerlin, de Guyencourt, Josse, Ledieu, l'abbé Mantel, Milvoy, de Puisieux, Roux, Schytte, Soyez et de Witasse, membres résidants, ainsi que MM. l'abbé Arcelin, Ed. du Bos, l'abbé Bouvier, Brunel, R. Chevalier, des Forts, Héren, Lefrançois, l'abbé Lesueur et Rostand, membres non résidants.

M. M. Duhamel-Decéjean, Brandicourt, de Méraucourt, F. Brière et de Francqueville se font excuser.

Correspondance

— MM. Heuduin et P. Macquet remercient de leur admission en qualité de membres non résidants.

— M. Degardin offre le fac-simile d'un plan de la ville de Rue retrouvé au ministère de la guerre.

— La Société d'émulation de Bruges consent à l'échange de ses publications avec celles des Antiquaires de Picardie.

— Depuis la réunion du 10 décembre, les ouvrages suivants ont été offerts :

1° Par M. Oct. Thorel : « Un repas du verd à Bussy-les-Poix, 10 août 1713, » tirage-à-part extrait du Bulletin de la Société ;

2° Par M. le Préfet de la Somme : « Les Rapports et procès-verbaux des séances du Conseil

général de la Somme, sessions d'août et d'octobre 1907 ».

— On remarque sur le bureau une étude de M. H. Quignon, éditée par les Rosati picards et portant pour titre : « Un historien picard de la quatrième croisade, — Robert de Clari ».

— Le Secrétaire perpétuel fait une simple allusion au cambriolage dont fut victime le Musée de Picardie, dans la nuit du 10 au 11 décembre 1907. Les circonstances en sont trop connues pour qu'il soit utile d'insister, mais il est bon de faire savoir que les déprédations commises dans le médaillier de la Ville ne sont pas irréparables.

— Les ouvrages reçus depuis la dernière réunion sont inscrits sous les n° 31509 à 31533.

Administration

— L'ordre du jour prévoit la discussion du programme des concours, valable pour les années 1908 et 1909, mais aucune modification n'étant proposée, celui des années précédantes est maintenu sans changement.

Travaux

— M. l'abbé Bouvier signale un atelier préhistorique qu'il vient de découvrir sur le territoire de Bertangles. Il présente un grand nombre des silex taillés qu'il y a recueillis. Ces instruments

offrent une certaine analogie avec ceux que l'on trouve fréquemment à Montières, mais l'atelier de Bertangles paraît plus ancien que celui dont on a retrouvé les traces à Molliens-au-Bois.

— M. Héren présente un rognon de grès, trouvé dans cette dernière localité. Ce bloc porte des stries étroites qui semblent être le résultat d'un frottement exécuté dans le but de façonner les pointes d'instruments préhistoriques en os.

— M. Georges Durand rappelle une communication faite naguère par M. le chanoine Urseau, d'Angers, au sujet d'une gravure sur bois, du début du xvi^e siècle, qui appartient maintenant à la bibliothèque Nationale, et qui montre, entre autres choses, le nom et les armes de la ville d'Amiens ; l'utilisation de cette gravure était inconnue ; or, notre collègue vient de découvrir, dans un inventaire daté de 1530, que c'était une étiquette destinée à caractériser les satins fabriqués à Amiens. Ce texte donne à la gravure en question un très haut intérêt pour l'histoire de l'industrie textile en notre ville.

— M. Dubois communique une note de M. Hakspill relative à trois pierres tombales de l'église du prieuré d'Airaines. Toutes datent du xiii^e siècle. L'une est attribuée à Henri, sire d'Airaines, les deux autres recouvraient les sépultures de châtelaines de la même époque. — Des dessins accompagnent cette notice.

— M. l'abbé Moy, doyen de Sains-en-Amié-

nois, signale et décrit des sépultures gallo-romaines en forme de puits, récemment découvertes à Grattepanche. Elles ont fourni des vases, des styles en ivoire et quelques monnaies de bronze à l'effigie d'Antonin le Pieux.

— M. de Guyencourt lit une note de M. de Méraucourt sur « Le Jeu de Battoir », tel qu'il se pratiquait, voici peu de temps encore, dans les environs de Péronne. Ce jeu ne manque pas d'analogie avec « la longue paume », dont il semble être l'ancêtre.

— M. Dubois demande enfin la nomination d'une commission préparatoire, chargée d'examiner la possibilité d'organiser à Amiens, en 1909, un congrès destiné à réunir toutes les sociétés historiques et archéologiques du Nord de la France et de la Belgique. Faisant droit à ce vœu, l'assemblée désigne immédiatement MM. Dubois, Georges Durand, Guerlin, l'abbé Cardon, Lédieu et P. Cosserat pour faire partie de cette Commission, puis la séance est levée à 3 heures.

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ PENDANT L'ANNÉE 1906 - 1907.

par M. DE GUYENCOURT, Secrétaire Perpétuel.

Mesdames, Messieurs,

Veuillez vous armer de patience, car je vais être bien long.

Pourtant, que d'efforts n'ai-je pas faits pour condenser ce rapport ?... Mais les Antiquaires de Picardie travaillent ; mais chacune de leurs séances surabonde de nombreuses et intéressantes communications..... Je me ferais scrupule d'en omettre une seule, et vous êtes tout disposés, j'en suis certain, à nous pardonner cet excès d'activité.

Du reste, afin de donner la preuve de mon respect pour vos instants, je termine immédiatement ce préambule.

Il est une chose cependant que je ne peux ni ne veux abrégér. Non ! Nous ne pouvons restreindre le tribut d'affectueux souvenirs dû à ceux que la mort nous a ravis.

Le 20 mars 1907, nous apprenions avec stupeur le trépas, presque foudroyant, de M. le chanoine Vitasse, un ami sincère de nos antiquités

picardes. S'il a pris peu de part à nos travaux, c'est que les devoirs d'un ministère accablant usèrent son temps comme sa vie, mais les collègues de M. Vitasse ont toujours trouvé en lui une complaisance sans bornes, jointe à une rude et franche bonhomie, qu'ils appréciaient grandement et auxquelles M. Brandicourt a rendu pleine justice en une courte biographie.

Plusieurs de nos collègues non résidants nous ont aussi été enlevés : MM. Gustave Macquet, ancien notaire à Domart, L. Mazières, notaire honoraire à Grandru (Oise) et l'abbé Normand, curé de Sainte-Segrée, qui comptaient parmi nos vétérans ; M. le C^{te} de Galametz, d'Abbeville, M. le chanoine Marsaux, de Beauvais, dont les travaux historiques et archéologiques sont justement appréciés, et M. le C^{te} de Waziers, maire de Lignières-hors-Foucaucourt ; enfin, à Amiens même, nous avons perdu M. Debauge, M. Lupart, M. Delgove, ancien notaire, et M. René Delassus, jeune architecte plein de talent devant qui s'ouvrait un radieux avenir. A tous, nous adressons cet adieu suprême qu'inspire l'espérance.

Après avoir accompli ce pieux devoir, il est juste de citer les noms de ceux que nous avons accueillis.

M. Ernest Schytte, en sa qualité de savant bibliophile, avait sa place marquée parmi les membres résidants de notre Société. Il est venu l'occuper, ce dont chacun se réjouira avec nous.

Nous avons admis aussi, comme membres non résidants, les personnes dont les noms suivent, et que je me borne à citer dans l'ordre de leur élection : M. Durand, conseiller à la cour d'Amiens, M. Brunel, élève de l'école des chartes, le docteur Dessirier, M. René Caumartin, avocat, le duc de la Roche-Guyon, la comtesse de Beaumont, l'abbé Arcelin, curé de Buire-Courcelles, M. Degardin, architecte à Paris, M. Douchet, instituteur à Auchonvillers, l'abbé Sarot, M. Poiret, propriétaire à Rue, M. Georges Mulliez, négociant, M. Delacourt, greffier du tribunal de Péronne, M. Emile Biendiné, le docteur Simonnot, d'Abbeville, M. Seminel, M. Mallet, l'abbé Baudry, curé de Breuil-le-Sec (Oise), l'abbé Laruelle, vicaire à Corbie, M. Léguiller, dessinateur, l'abbé Gambier, curé de Dompierre-sur-Authie, M. Alfred Mazière, avocat-général à Caen et M. Paul Macquet, propriétaire à la Haye-lès-Domart.

Saluons bien affectueusement ces nouveaux venus, en franchissant le seuil de ce rapport, pour entrer enfin dans le détail des œuvres qu'il doit analyser.

Comme les êtres vivants, l'art, en tous les pays, parcourt les étapes qui s'échelonnent entre l'enfance et la sénilité. Partout, les diverses périodes de cette véritable vie ont des caractères communs, modifiés par l'influence des milieux, mais correspondant à des phases similaires, si non-

synchroniques. En vertu de ce principe, l'adolescence artistique du Japon, nation jeune longtemps, se révélait, voici cent ans à peine, par des symptômes qui s'étaient manifestés chez nous dès notre incomparable treizième siècle.

C'est un fait sur lequel M. Goudallier appela notre attention, après avoir comparé les croquis de Villard de Honnecourt, un Picard du Cambrésis, et ceux édités en 1806 par Hokousaï, célèbre artiste japonais.

Pour l'un comme pour l'autre, égale passion de la vérité, — du réalisme si l'on veut, — que notre collègue, pour éviter ce que la différence des races, des mœurs et des costumes peut rendre imprécis, étudie seulement dans la représentation des animaux communs à la France et à l'Empire du Soleil Levant.

Chez les deux « animaliers », même sincérité, même esprit d'observation et souvent mêmes procédés techniques. Mais où le Picard se montre décorateur pondéré et styliste un peu froid, le Japonais fait preuve de la plus primesautière fantaisie.

Pourtant, selon leurs tempéraments respectifs, tous deux arrivent également bien à leur but : parler à l'intelligence par l'intermédiaire des yeux.

Les recherches sur les origines de l'art possèdent un charme réel, qui pourtant ne parvient pas à enchaîner complètement M. Goudallier.

. Notre collègue aime à passer du plaisant au sévère; aussi, dans une seconde communication, nous entretient-il, d'après Paul Lacroix, des débuts de..... la guillotine.

C'était en 1507 : Louis XII venait d'occuper la ville de Gênes et lui avait donné pour gouverneur un Picard très peu sanguinaire, Raoul de Lannoy, dont on admire encore le superbe tombeau dans l'église de Folleville. Cependant, en la place conquise, un parti s'était formé pour combattre la domination française. La politique exigeait la mort de son chef, Démétrio Justiniani, et l'instrument du supplice fut précisément, — mais à l'état rudimentaire, — notre futur « rasoir national ». Toutefois ses origines étaient bien plus anciennes, puisque Viollet-le-Duc a publié une miniature datée de 1450, où il est déjà représenté. .

N'insistons pas sur ce lugubre sujet. Il prend vraiment trop à la gorge et l'on trouvera préférable d'aller respirer, — toujours en compagnie de M. Goudallier, — l'air vivifiant de la baie d'Authie.

M. René Bréon y a remarqué des galets provenant, pour une part, des falaises qui se dressent immédiatement au sud de l'embouchure de la Somme, et pour l'autre, de gisements situés sur les côtes de Bretagne et du Pays de Galles.

Comment leur transport a-t-il pu s'effectuer ? Aux géologues de répondre.

L'un d'eux, M. Thoulet, s'est efforcé de l'expli-

quer, à l'Académie des sciences, par l'effet mécanique des vagues, des courants et des marées. Pour la Société des Antiquaires de Picardie, elle enregistre, mais en pareille matière, elle n'hésite pas à se déclarer incompétente.

Explorateur passionné, M. Goudallier nous fait part de toutes ses découvertes.

C'est ainsi qu'il nous signale encore un mémoire sur la courbure des lignes ascendantes des monuments français du moyen-âge, présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et qu'il relève, dans une histoire de la langue française, par M. Ferdinand Brunot, une remarque sur le mot « raque », qui signifie en notre patois : « flaque, boue, lieu rempli de fange ».

Or, ce terme est, paraît-il, d'un usage courant, avec le même sens, à Saint-Domingue. Un endroit y est même appelé « Raque-à-Maurepas ». Quelque colon picard, portant le nom même d'un village du canton de Combles, aurait-il donc implanté cette expression aux Antilles ?

Offrirai-je, pour changer, un peu d'archéologie gallo-romaine ? — Oui, sans doute, et l'on devra ce régal à M. Boulanger, ancien notaire à Péronne, qui veut bien faire connaître un rhyton, — sorte de vase à boire, en forme de corne, — recueilli en draguant la Somme à Abbeville.

Ce curieux objet, dont les similaires, quoique d'importation méridionale, se rencontrent surtout en Scandinavie, semble dater du IV^e siècle. — Il

est en verre verdâtre, décoré de lignes sinueuses, alternativement en verre blanc ou noir, genre d'ornementation assez usité à l'époque précitée.

Mais, sans prétendre au titre d'expert, et sans même avoir vu le vase, — ce qu'il importe de déclarer, — ici, une remarque s'impose.

L'emplacement d'Abbeville, — qui fut peut-être, à l'origine, une bourgade palustre, — ne paraît pas avoir été très fréquenté au début de notre ère.

Les objets prétendus gallo-romains qu'on y découvre peuvent donc être légitimement suspectés.

En second lieu, le 14 janvier 1896, M. Ris-Paquot offrit à notre Société une superbe aquarelle représentant un rhyton de verre, très analogue à celui décrit par M. Boulanger, et trouvé, paraît-il, à Nibas. — Voilà, n'est-il pas vrai, beaucoup de rhytons pour le seul arrondissement d'Abbeville? Bien des mystères archéologiques, ne l'oublions pas, peuvent se blottir sous une simple tiare!

L'époque gallo-romaine nous conduit insensiblement vers les temps mérovingiens, qui, cette année, nous ont été rappelés par une note de M. Collombier, au sujet d'un cimetière dernièrement découvert à Fresnoy-au-Val.

Une cinquantaine de tombes y furent explorées, mais la moitié d'entre elles avaient déjà été fouillées. — Les autres contenaient le mobilier habituel des nécropoles mérovingiennes. Il convient

pourtant d'y signaler une jolie verrerie, une chaînette, une fibule de bronze et surtout une monnaie de l'empereur Magnence, frappée à Amiens.

Elle porte pour différent, à l'exergue, un croissant avec la syllabe AMB, initiale du nom latin de notre ville.

Nous voici parvenus au seuil du moyen-âge que la Croix domine de toutes parts.

Amiens en possédait de nombreuses représentations que M. Amédée Boinet veut bien nous décrire.

L'une des plus belles était celle des Jacobins, érigée à l'intersection de la rue du même nom et de celle de la Porte-Paris. Elle servait de but à la procession que faisait le clergé de la Cathédrale, le dimanche des rameaux. — Sur le Pont-de-Croix, on en voyait une autre, enrichie de quelques sculptures, mais la plus remarquable de toutes se dressait sur la place Belle-Croix, aujourd'hui place Gambetta. Abstenons-nous de parler de son origine, mais constatons que la peinture et la dorure concouraient à lui donner une élégance égale pour le moins à celle de l'horloge Dewailly.

Il faut nécessairement passer sous silence beaucoup des croix de notre ville et de sa banlieue. Nous ferons pourtant une exception en faveur de celle du Lendit ou de l'Indict, érigée en 1031 sur la route de Corbie, entre Camon et Daours, à l'occasion de la cessation d'une peste.

Pendant l'octave des rogations, l'évêque et le clergé d'Amiens s'y rendaient jadis en procession solennelle, et s'y rencontraient avec l'abbé et les moines de Corbie, venus dans le même appareil. — Pourquoi vient-on de faire disparaître cet antique souvenir ?

Citons encore, à cause de l'étrangeté de leurs noms, la Croix des « Estampliaux », qui bornait notre banlieue vers le village de Coisy, et, la Croix-Rompue, qui jouait le même rôle, dans la direction de Saint-Fuscien.

Au même ordre d'idées se rattachent les représentations, mais en proportions réduites, du Christ en croix.

Une sculpture, datée de 1218 et montrant ce sujet, fut dernièrement découverte dans les décombres de l'église de Beaucamps-le-Vieux, ruinée par un cyclone en 1895.

M. Beaurain a bien voulu nous décrire cette œuvre d'art.

Outre le motif principal, on y voit un membre de la famille Cornu, qui posséda la seigneurie de Beaucamps. Il est agenouillé vis-à-vis de sa femme. Tous deux sont accompagnés d'armoiries, d'ornements et d'inscriptions.

Malheureusement cet ensemble a beaucoup souffert. C'est d'autant plus regrettable que la sculpture devait en être excellente. Cependant, par suite de quelques particularités observées dans les blasons, dans la forme des caractères des ins-

criptions, et dans les costumes des personnages, il paraît évident que ce bas-relief remonte, non pas au ^{xiii}^e siècle, comme sa date voudrait le faire croire, mais seulement au début du ^{xvi}^e siècle.

Comment résoudre ce problème ? — D'une façon bien simple, si, comme M. Beaurain le soupçonne et comme divers indices semblent le prouver, on admet que ce pastiche fut exécuté par ordre de la famille Cornu, au début de la Renaissance, dans l'unique intention de se faire attribuer une antiquité plus vénérable.

M. Beaurain n'est pas seulement un archéologue sagace, c'est aussi un historien des mieux informés.

* Il eut la bonne fortune de découvrir quantité de lettres écrites au ^{xviii}^e siècle par des Français fixés aux colonies, ou par des châtelains picards.

Je relèverai seulement ce qui a trait à ces derniers, dans le séduisant « Essai sur la vie de château en Picardie », que ces missives inspirèrent à notre collègue.

Il nous présente d'abord M^{me} de Riencourt, marquise d'Orival, née de Croy d'Havré. Cette dame, pendant qu'elle résidait à Paris, se faisait rendre compte, par son intendant, de ce qui se passait dans son domaine d'Orival. Nous savons ainsi que pendant son absence, en 1773, on a rempli sa glacière, ramoné ses cheminées et mis son vin en bouteilles ; qu'au printemps ses abricotiers ont

admirablement fleuri et que ses oies ont fait amples couvées. M^{me} d'Orival s'intéressait à tout : c'était une parfaite maîtresse de maison.

Les jeunes de Mailly-Nesle aimaient au contraire le faste, les chevaux, les équipages, et cela les entraînait dans de grosses dépenses. Du reste, pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, les grands seigneurs picards étaient souvent très mauvais administrateurs. Ils avaient surtout l'amour de la truellerie et ne rêvaient qu'à bâtir. — Certes, ils ne dédaignaient pas d'accroître leurs domaines, quand l'occasion s'en présentait, mais ils tenaient à ce que les terres qu'ils achetaient fussent assez distantes les unes des autres, pour ne pas être exposées toutes ensemble aux ravages des ennemis, en cas d'invasion. Cette préoccupation est fort singulière à l'époque qui nous occupe, mais la sagesse des nations recommande de ne jamais mettre tous ses œufs dans le même panier.

Pour les jeunes seigneurs, presque toujours à court d'argent, l'idéal était précisément la guerre, — hors de France, — car elle leur permettait de vivre largement en pays conquis.

Au château, la table était copieusement servie, sans luxe exagéré, et les pâtés de canards d'A-miens n'y figuraient que dans les circonstances solennelles. On se livrait, au cours des repas à des plaisanteries d'un goût parfois douteux. Cela n'arrivait cependant pas toujours à combattre un

incurable ennui, et Péronne était alors, selon l'abbé d'Herat, une « fangeuse canardière », où il régnait à l'état endémique.

La société des domestiques était, on le conçoit, d'une grande ressource pour leurs maîtres et même pour les amis de ces derniers. On témoignait habituellement aux serviteurs la plus sincère affection. C'est ainsi que presque tous les correspondants de M. d'Hiermont le chargent, dans les lettres qu'ils lui adressent, de transmettre de bons souvenirs à Madelon, sa vieille servante.

A la veille de la Révolution, la question des écoles était plus que jamais à l'ordre du jour, et les œuvres de bienfaisance tenaient une grande place dans les occupations quotidiennes.

M^{me} d'Orival distribuait ainsi en charités environ 2000 livres par an aux indigents de son village.

Nous nous étendrons peu sur l'éducation des enfants. Ce que nous en dit M. Beaurain concerne surtout les jeunes de Mailly-Nesle, et doit constituer une exception, car ils étaient de très haute lignée ; mais les gentilshommes peu fortunés, qui avaient une nombreuse postérité, orientaient, comme ils pouvaient, leurs fils vers le métier des armes où trop souvent ils végétaient dans la gêne et qu'ils quittaient au seuil de la vieillesse, souvent sans avoir même obtenu la croix de Saint-Louis qu'on ne prodiguait pas.

Le couvent recueillait les filles, si l'on n'avait pas l'espoir de les marier ; puis pour tous, la mort arrivait, suivie de funérailles simples ou pompeuses, selon la volonté du défunt, mais annoncées par des lettres d'invitation toujours très sommaires, qui se terminaient invariablement par la formule consacrée : « Messieurs et Dames y assisteront s'il leur plaît ».

M. Beurain ne s'est point contenté des deux études que je viens de mentionner. Il nous a encore communiqué de très curieuses recherches sur le Prieuré d'Hornoy pendant l'année 1522-1523 et sur son prieur.

Ce travail, très précis, se divise naturellement en plusieurs parties, dont quelques-unes, hélas ! se dérobent à toute analyse, car elles tendent à établir les ressources du prieuré et sont bourrées de chiffres ; or les chiffres ne se résument pas.

D'autres, au contraire, nous font connaître le prieur lui-même, François de Créquy, dernier évêque de Thérouanne et abbé de Sélincourt, pourvu dès son enfance des plus hautes dignités ecclésiastiques, mais qui vécut toujours en grand seigneur laïque, portant la barbe longue, au grand scandale du Chapitre de sa ville épiscopale.

Il mourut très jeune et fut inhumé à Sélincourt, où l'on retrouva dernièrement son tombeau. M. Beurain poussa l'amour de la précision historique jusqu'à soumettre à un examen anthropologique le crâne du prélat, qui du reste ne révéla

rien de particulier sur la personnalité de son possesseur naturel.

M. de Calonne, avec la science et le charme habituels à toutes ses œuvres, s'est exercé sur un sujet qui ne manque pas d'analogie avec celui traité par M. Beaurain dans son essai sur la vie de château. Mais l'éminent historien d'Amiens s'est attaché à un seul « livre de raison », journal quotidiennement rédigé, de 1708 à 1727, par François Joseph le Clerc, chevalier, seigneur de Bussy. Ce manuscrit est conservé dans les archives du château de Bussy-lès-Poix.

Je ne puis qu'effleurer cette captivante étude qui présente un assez long développement.

Dans ses notes, très curieuses pour l'histoire des mœurs provinciales au xviii^e siècle, Bussy signale tous les événements, grands et petits, — ceux-ci beaucoup plus nombreux que ceux-là, — qui émaillent son existence. Il vit le plus amicalement du monde avec les habitants de son village, danse avec eux les jours de fêtes et s'occupe si peu de politique qu'il mentionne à peine la mort de Louis XIV, en septembre 1715. En revanche, il enregistre scrupuleusement les moindres « faits-divers » et s'attache très volontiers au récit des réjouissances auxquelles il eut le bonheur de participer.

C'est ainsi qu'il assista, le 10 août 1713, à une fête nommée « le repas du verd ». Qu'était-ce que cela ? En ce festin « du verd » les Antiquaires de

Picardie ne voyaient que du bleu. Heureusement, M. Thorel est parvenu à élucider le mystère.

Le dessert du diner dégusté par Bussey, avait été payé aux dépens de ceux « qui avaient été pris sans verd ». Or, en un jeu galant autrefois à la mode, « être pris sans verd » consistait dans le fait d'être rencontré sans porter sur les vêtements, d'une façon bien ostensible, quelques brins de verdure, quelque feuillage d'une espèce déterminée, qui devait être renouvelé chaque jour pendant tout le cours d'un mois. On se groupait entre amis pour se livrer à ce passe-temps, et l'on convenait d'une amende que les affiliés inattentifs seraient condamnés à payer en cas d'oubli. Ces amendes formaient une cagnotte qui, plus tard, soldait les frais d'une partie de plaisir. Lorsqu'un associé en rencontrait un autre, dépourvu du bouquet de verdure réglementaire, sa première parole était : « je vous prends sans vert », et l'étourdi n'avait plus qu'à verser à la caisse.

Que ce jeu soit une survivance de quelque fête druidique ; qu'il ait été loisible au moyen-âge, pendant le mois de mai, de verser impunément un seau d'eau sur la tête d'un passant rencontré sans verdure, pourvu qu'on prit soin de prononcer la formule sacramentelle, c'est fort possible : mais il est certain que voilà l'origine de la locution française : « je vous prends sans vert », je vous prends au dépourvu.

Le mois de mai, le *joli mois de mai*, dont les

poètes (?) ont toujours souhaité le retour, était choisi de préférence pour accomplir ces facéties champêtres. C'est pourquoi La Fontaine et Champmeslé en adoptèrent le début pour la « première » de leur comédie intitulée : « Je vous prends sans vert ».

En Picardie, la vraie fête populaire du printemps était celle de la « violette » que l'on célébrait le dimanche du *bouhourdi*, au commencement du carême. Celle du vert, telle que je viens de la décrire, avait un caractère essentiellement mondain. C'était l'apanage de la société élégante et l'expression « prendre sans vert » appartenait même au style le plus noble, jusqu'à l'époque de la Révolution. Presque inusitée aujourd'hui, elle est aussi presque inconnue.

A l'étude des mœurs frivoles du XVIII^e siècle, M. de Francqueville préfère les plaisirs de la chasse ; mais il profite de ses déplacements cynégétiques pour examiner, dessiner et décrire tous les objets anciens qu'il rencontre dans la maison du garde, chez le porte-carnier, ou chez le « boquillon ». Ce sont des plaques armoriées, de curieux et vénérables fusils à pierre, des colliers de chiens blasonnés et d'antiques marteaux, servant à marquer les arbres destinés à l'abatage.

Un édit, élaboré par Colbert, réglementait longuement l'usage de ces outils dans les forêts de la Couronne, mais les choses se passaient plus simplement dans les domaines des particuliers. Presque tous les propriétaires de bois avaient ce-

pendant un marteau à leur marque. Celui du commandeur de Calonne d'Avesnes, bailli de Malte, portait la croix spéciale de cet ordre. La famille de Guillebon, celle de Miremont qui habitait sur les confins de la Picardie, celle de Tramecourt, en Artois, et bien d'autres, en possédaient à leurs armes : souvent aussi ces marteaux ne portaient que des initiales ou des monogrammes.

Voilà des choses qu'on trouvera peut-être sans grande importance, mais qui n'en sont pas moins les débris d'un passé dont la dernière trace aura bientôt disparu.

On peut en dire autant des coutumes populaires observées par M. de Méraucourt dans les environs de Péronne.

En divers villages de cette région, les garçons et les filles se réunissent à l'école, le dernier mercredi du carnaval, pour faire choix d'un roi et d'une reine. Le lendemain, les élus, portant des costumes et des insignes spéciaux et entourés de leur cour, procèdent à une quête par toute la commune.

Dans chaque maison le cortège se groupe au son d'un naïf couplet, et la maîtresse du logis dépose son offrande, — généralement des œufs ou quelques pièces de monnaie, — dans le panier qui lui est présenté. Mais, si elle refuse de payer ce tribut, la bande joyeuse se retire en lui décochant ce distique :

Adieu, Madame, j'veus r'mercie,
Que l'diab' vous f. (jette) da ch' fond d'ein puits.

Cependant, au cours de l'année, la mort a frappé parfois à la porte de quelque demeure.

Là, le gai refrain devient une prière pour le repos du trépassé.

La collecte terminée, on procède à son partage équitable. — C'est la fête du Jeudi-Jeudiot !

Dans les mêmes parages, beaucoup de familles possèdent un gros cierge bénit qu'on se transmet de génération en génération. Lors d'un décès, on l'allume près du défunt, il figure à ses obsèques et on l'éteint seulement quand sa tombe est comblée, pour le conserver pieusement jusqu'à ce que survienne un nouveau deuil.

Comment nier à ces antiques usages, fidèlement observés encore dans presque tout le Nord de la France, une saine et franche poésie, dont la mélancolie n'est pas le moindre charme ?

Ce n'est point désertir l'étude des mœurs que d'examiner comment, au xvii^e siècle, les bons bourgeois d'Amiens, faisaient valoir leurs capitaux et plaçaient leurs économies.

M. Guerlin va nous indiquer, à ce sujet, le système employé par l'un de nos plus célèbres compatriotes, Maître Nicolas Blasset, architecte et sculpteur du Roi. — Le cas échéant, Maître Nicolas Blasset devenait entrepreneur de bâtisse, — ce qui n'est pas pour surprendre, vu sa profession d'architecte, — ou bien, à titre de placement de fonds, il achetait des charges lucratives, qui lui procuraient à la fois des profits, des privi-

lèges et surtout des exemptions de guet, de garde, etc. C'est ainsi qu'il devint titulaire de l'office de « grossier » de poissons. ... Où donc êtes-vous, sublimités de l'art !!!

On se demandera sans doute comment l'auteur de « l'enfant pleureur » pouvait gérer pareil bien. Peut-être était-ce par l'intermédiaire d'un fondé de pouvoir, ou par celui des corporations dont il faisait partie ; mais, quoi qu'il en soit, Blasset avait de nombreux imitateurs en notre ville.

Comme tous les chercheurs, M. Guerlin passe volontiers d'un sujet à un autre. C'est pourquoi il s'est complu à décrire la collection formée à Raincheval par M. Nicolas Corby ; collection remarquable surtout par les beaux objets préhistoriques qu'elle possède.

Notons ce renseignement au passage, sans distraire notre attention des accents plus graves que M. Brandicourt va nous faire entendre, en étudiant un manuscrit du xvii^e siècle, relatif aux premières Minimesses d'Abbeville.

Parmi ces religieuses, la plus éminente par ses vertus fut, sans conteste, Catherine de Vis.

Le manuscrit énumère avec complaisance ses actes de charité, ses pieuses pratiques, ses mortifications et parfois aussi,

Les graves riens, les mystiques vétilles

qui emplirent sa vie, et que notre Gresset aimait à cribler de traits inoffensifs.

Catherine de Vis fonda le couvent des Mini-

messes d'Abbeville en 1624, avec sa sœur Marie et Gabrielle Foucart. Elle en devint la supérieure et mourut en 1634, à l'âge de 55 ans.

Honorée pendant longtemps comme une sainte, elle est aujourd'hui complètement oubliée et son monastère même n'a pas survécu à la Révolution. — Il nous en reste seulement un manuscrit, dont le style naïf et charmant reflète la beauté morale de celles dont il retrace la vie.

Plus heureuse, momentanément, l'abbaye du Gard est parvenue jusqu'à nous ; cependant ses moments sont peut-être comptés. M. Schytte a donc fait œuvre utile en décrivant quelques-uns des objets d'art qui l'ornaient : une jolie vierge du ^{xiv}^e siècle, une annonce sculptée sur bois au ^{xviii}^e siècle et vraisemblablement d'origine amiénoise, un bas-relief représentant un ange tenant une couronne.

La plupart des œuvres remarquables qui décoraient jadis l'abbaye sont actuellement disséminées dans les églises du voisinage, notamment à Crouy et à Hangest-sur-Somme. Quant aux superbes boiseries qui lambrissaient le grand salon, elles viennent d'être acquises par un brocanteur de Paris et sont perdues pour la Picardie. C'est ainsi que s'anéantit chaque jour le patrimoine artistique de notre province. A ce point de vue, — et pour maintes raisons, — l'année 1907 a été particulièrement désastreuse.

Ceci m'amène à parler des actes de vandalisme

qui se commettent journellement en notre ville. Le grand portail de la Cathédrale en est la principale victime, du fait des écoliers qui passent leur existence à « juer à l' guise », ou à « ruer à sants » sur la place Notre-Dame.

Pour la seconde fois, nos vieux martyrs sont lapidés, au grand scandale des étrangers qui visitent notre basilique et s'étonnent du peu de soin que l'on accorde à la plus belle œuvre sculpturale qui soit en France et peut-être dans l'Univers.

A diverses reprises, les Antiquaires de Picardie ont jeté le cri d'alarme, mais que faire ? — Provoquer une campagne de presse ? — Devant l'indifférence générale, elle aurait bien des chances de passer inaperçue. — En appeler aux pouvoirs publics ? — Ils ont mille autres préoccupations, et si, momentanément, un débonnaire sergent de ville est mis en faction devant la Cathédrale, ce n'est pas pour longtemps et c'est toujours avec l'intention bien arrêtée de ne jamais sévir.

La seule solution pratique serait d'isoler le parvis au moyen d'une sérieuse et infranchissable clôture. — C'est une idée que je lance dans le public, avec l'espoir qu'elle fera son chemin, si le bienveillant auditoire qui m'écoute veut bien la seconder.

Peut-être a-t-on supposé que les légitimes préoccupations causées par l'état d'abandon où se trouve la Cathédrale me feraient oublier les com-

munications de notre Président. — Le croire serait une grave erreur.

J'ai seulement voulu les réserver pour la bonne bouche, car elles nous ont révélé des projets grandioses. — M. Pierre Dubois a l'excellente habitude de fréquenter les congrès. — Il assista, cette année, à ceux qui se tinrent à Dunkerque et à Gand.

Il nous en a présenté de brillantes analyses, dont, à mon tour, je devrais vous offrir les extraits. Permettez-moi, cependant, de ne point me livrer à cette chimie historico-archéologique, et de divulguer seulement les conclusions de notre intrépide Président.

Elles tendent tout simplement à organiser, ici même, un congrès analogue à ceux dont il nous a si éloquemment donné les comptes-rendus, afin d'y préconiser les nouvelles méthodes historiques et archéologiques, d'y combattre les antiques errements, d'y resserrer les liens qui doivent unir les sociétés savantes, et d'y syndiquer, en quelque sorte, toutes celles du Nord de la France et de la Belgique.

Mais la seule pensée d'agencer une telle entreprise fait quelque peu frissonner bon nombre d'Antiquaires de Picardie, gens pour la plupart très dévôts sectateurs de la Sainte Routine ; je viens donc de commettre une indiscrétion, en dévoilant un secret dont la réalisation est encore problématique. Cependant qui vivra verra !

Mesdames, Messieurs,

L'an dernier, je vous prédisais l'éclosion de nombreux ouvrages, et je n'ai pas été trop mauvais prophète. Seule l'apparition du premier volume des œuvres de dom Grenier a subi un retard qui, nous l'espérons, aura bientôt un terme.

Ce soir, pour terminer cet interminable rapport, je me proposais de vous signaler les richesses archéologiques qui, depuis un an, sont entrées au Musée de Picardie. Hélas ! d'amers ironistes m'ont prévenu. En raison de ce que nos collections municipales ont perdu, il serait pour le moins bizarre de vous énumérer ce qu'elles ont acquis. Je m'étais complu à dresser la liste de ces intéressants objets. Je ne la communiquerai pas. Je dirai seulement qu'un médaillier qui, depuis plus de soixante-dix ans, était l'objet de soins assidus, vient d'être notablement amoindri, mais j'ajouterai que, s'il y a des cambrioleurs pour détruire, il y a aussi, lorsqu'il s'agit d'un malheur public de cette nature, des Antiquaires qui s'efforceront de tout réparer. C'est leur devoir !

CAUSERIE
sur la
PEINTURE SUR VERRE EN PICARDIE

Lecture faite à la Séance publique du 18 décembre 1907

Par M. Georges DURAND,
Membre résidant de la Société des Antiquaires de Picardie

Messieurs,

L'histoire de la peinture sur verre en Picardie exigerait des volumes et dépasserait singulièrement les limites d'un entretien comme celui-ci.

Mon intention est simplement — je ne vous cacherais pas que la première idée en revient à notre actif et dévoué président — mon intention, dis-je, est de profiter d'un procédé de reproduction dont la nouveauté ne sera pas l'unique attrait, pour vous transporter, en simples touristes, devant quelques verrières les plus remarquables de la Picardie, et là, de vous retracer rapidement l'évolution de la peinture sur verre depuis le ^{xii}^e siècle, jusqu'au ^{xvii}^e.

La photographie a déjà rendu de signalés ser-

vices à l'archéologie et à l'histoire de l'art, qui ne peuvent plus se passer d'elle. On peut même dire qu'elle les a transformées. Jusqu'à présent, elle n'a pu suffire à l'histoire de la peinture, qui attendait depuis longtemps l'apparition toujours entrevue, toujours retardée, de la photographie des couleurs.

C'est à ce désir que répond en partie la merveilleuse découverte de MM. Lumière. Assurément tout sera parfait le jour, prochain dit-on, où les couleurs photographiées pourront être reproduites à l'infini sur le papier, mais nous tenons déjà le moyen de représenter les objets avec leur coloration réelle, moyen peut-être encore peu commode pour l'étude, mais absolument pratique pour la démonstration. J'ajouterai qu'il convient tout particulièrement à la peinture sur verre.

La Société des Antiquaires de Picardie est heureuse et fière d'être la première à faire une application en public, dans un but scientifique, des plaques autochromes de MM. Lumière, avec les magnifiques clichés que notre collègue M. E. Laiguillier a su obtenir malgré les difficultés et les incertitudes d'un premier essai, et la circonstance défavorable de la saison.

Il m'a semblé que c'était le cas d'envisager l'histoire du vitrail principalement au point de vue de la couleur.

Je vous demande pardon à l'avance des détails

un peu techniques dans lesquels je serai parfois obligé d'entrer, au risque de vous ennuyer.

Sans m'attarder à vous rappeler les origines de la verrerie ni même celles de la vitrerie, qui se perdent dans la nuit des temps, je vous ferai même grâce des textes où l'on peut entrevoir celles de la peinture sur verre. Les archéologues n'ont pas encore fini de les discuter.

Je vous dirai tout de suite, et c'est aujourd'hui à peu près démontré, qu'aucun vitrail ou fragment de vitrail antérieur au milieu du ^{xii}^e siècle, n'est parvenu jusqu'à nous.

Les quelques spécimens authentiques que nous possédons de cette époque, à Saint-Denis, à la Trinité de Vendôme, aux cathédrales d'Angers, du Mans, de Poitiers, etc., nous révèlent un art en pleine prospérité, en pleine possession de ses moyens.

Le fameux *Essai sur divers arts* du moine Théophile, qui écrivait vers la fin du ^{xi}^e siècle, nous a transmis sur la fabrication des vitres peintes de son temps, des détails tellement précis, qu'il suffit de jeter un coup d'œil sur des vitraux des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, pour être sûr qu'ils ont été exécutés d'après la méthode indiquée par lui.

On ne connaissait pas l'art d'étendre au pinceau sur le verre des couleurs vitrifiables. Pour chaque couleur, le verre devait être teint dans la

masse. Seul le rouge, qui, à l'épaisseur d'un verre à vitre serait à peu près opaque, était formé d'un verre blanc doublé d'une mince couche de verre rouge rendue adhérente par la cuisson.

Chaque couleur devait donc être prise dans un ou plusieurs morceaux de verre rattachés par des plombs aux verres de couleur voisins.

Placé verticalement sur une grande surface, un pareil assemblage n'aurait pu tenir par sa propre force. Il fallait le subdiviser en un certain nombre de panneaux que l'on fixait ensuite à une armature en fer scellée dans la fenêtre.

Le dessin de chaque panneau était préalablement tracé sur une planche, et on désignait chaque couleur par une lettre. On calquait ensuite l'espace que celle-ci devait occuper, sur un morceau de verre de cette couleur. Vous savez qu'on ne pouvait encore obtenir que des morceaux de verre d'une très faible surface. On découpait ensuite les morceaux au fer rouge. La taille au diamant n'était pas encore inventée.

Les différents morceaux ainsi découpés et rassemblés comme un jeu de patience, le peintre verrier y traçait les traits et un modelé sommaire au pinceau avec une couleur noire appelée grisaille, dont Théophile nous donne la composition, et il la fixait par la cuisson. La mise en plomb venait ensuite, et le panneau n'avait plus qu'à être attaché à l'armature de fer dont la fenêtre était garnie.

Le xii^e siècle et le commencement du xiii^e, quoique déjà à un moindre degré, sont véritablement l'âge d'or de la peinture sur verre. L'art du dessin pourra progresser, quelques inventions viendront faciliter le travail du verrier et lui donner de nouvelles ressources, mais ces progrès même lui seront funestes. Jamais on ne retrouvera plus des couleurs aussi vives, un soin aussi minutieux, une expérience aussi consommée dans leur accouplement, une entente de la composition décorative aussi heureuse, aussi sûre d'elle-même. Les peintres verriers d'alors exerçaient leur art avec un véritable amour.

Ils n'avaient à leur disposition qu'un nombre de couleurs très limité : ce sont toujours des tons francs. On peut les ramener à huit : bleu saphir, bleu clair, rouge, jaune, vert, pourpre ou violet, pourpre clair, blanc.

Mais les inégalités de la fabrication apportaient à l'artiste une infinité de nuances, des différences d'épaisseur, des boursoflures, des dégradations de tons, des reflets, dont il savait tirer un merveilleux parti.

Pour des raisons qu'il serait trop long de développer, les fonds étaient exclusivement rouges et surtout bleus. Les carnations étaient généralement obtenues par un verre pourpre très clair, plus rarement blanc, dessiné et modelé à la grisaille. Le jaune n'était employé qu'avec une grande prudence et une grande discrétion. Théo-

phile le recommande expressément : « Use peu, dit-il, du verre jaune, sauf pour les couronnes ou pour les parties où l'or serait appliqué dans la peinture. »

Les peintres verriers apportaient également une très grande attention dans l'exécution du dessin à la grisaille, qui est d'une très grande conséquence dans l'effet général.

Parmi les vitraux à personnages, on distingue d'une part, les vitraux dits légendaires, où figurent des scènes entières, historiques ou allégoriques, et, de l'autre, les vitraux formés de grands personnages isolés. Ceux-ci, d'une exécution moins minutieuse, plus facilement compréhensibles de loin, étaient généralement réservés aux fenêtres hautes des églises.

Mais les vitraux légendaires sont de beaucoup les plus intéressants.

Au XII^e et au XIII^e siècles, les différentes scènes du sujet représenté sont réparties dans des médaillons carrés, circulaires, en quatrefeuilles, etc., se détachant sur un fond général bleu ou rouge, agrémenté d'ornements. Dans les plus anciens, ce sont des enroulements de feuillages, des rinceaux ; plus tard, des quadrillages, des imbrications, des semis, tantôt rouges sur fond bleu, tantôt bleus sur fond rouge, avec souvent quelques petits motifs d'une autre couleur : vert, blanc ou jaune, formant ainsi une sorte de tapisserie. L'imagination des artistes a su trouver pour ces

médallions, pour ces tapisseries une infinie variété de combinaisons plus heureuses les unes que les autres.

Une riche bordure encadrerait le tout.

Tout cet arrangement de couleurs produit une harmonie de tons comparable à celle des beaux tapis d'Orient.

Dans chaque médaillon, la scène figurée est réduite à sa plus simple expression. Les personnages et les accessoires, bornés au strict nécessaire, placés sur un même plan, se détachent sur la teinte uniforme du fond. On évite autant que possible de mettre deux personnages l'un devant l'autre. Les scènes se découpent ainsi nettement, clairement, faisant sauter aux yeux l'objet ou le geste caractéristique. Maladresse, dira-t-on, mais n'est-ce pas très adroit que de savoir ainsi se servir de sa propre maladresse ?

La Picardie n'a plus de ces belles verrières du XII^e siècle, et je regrette infiniment de ne pouvoir vous en présenter. La cathédrale de Laon en conserve cependant quelques-unes des premières années du siècle suivant, qui, sans être aussi parfaites, sont encore conçues dans les bonnes traditions et pourront nous servir d'exemples.

Les limites de la Picardie sont très élastiques, et, suivant le point de vue, son étendue peut

varier de plusieurs milliers de kilomètres carrés. C'est souvent très commode.

Le sujet général de la rose qui domine le chœur de la cathédrale de Laon pourrait s'intituler le Triomphe de Marie, ou plutôt celui de Jésus né de la Vierge. Celle-ci trône au centre de la composition, couronne en tête, une fleur à la main, l'Enfant sur ses genoux. Le prophète Isaïe et saint Jean-Baptiste sont à leurs pieds.

Dans les rayons de la rose, deux rangées de médaillons circulaires contiennent les douze Apôtres et les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse.

Vous voyez l'application de ce que je vous disais tout à l'heure.

Le fond général est bleu. Il est entouré d'un filet rouge, les médaillons de même. Mais le verre bleu a une puissance de rayonnement telle, que le plomb ne suffirait pas à l'arrêter. Ce rayonnement aurait pour effet d'altérer le rouge qui est à côté. Les peintres verriers des XII^e et XIII^e siècles ont trouvé divers subterfuges pour parer à cet inconvénient. Ici ils y sont parvenus en plaçant un filet blanc à côté du filet rouge.

Des ornements où dominent le rouge et le blanc, parfois mêlés d'un peu de vert, garnissent le fond général en dehors des médaillons. Le vert, le pourpre, le blanc, agrémentés d'un peu de rouge et de diverses nuances de bleu, sont appliqués aux vêtements des personnages. Il faut remarquer l'absence de jaune.

Les trois lancettes qui sont au-dessous de cette rose sont malheureusement couvertes d'une épaisse couche de poussière qui les rend par endroits presque opaques. Les plaques autochromes n'ont pu leur donner plus d'éclat qu'elles n'en avaient, difficilement pénétrées qu'elles étaient par les rayons d'un soleil d'hiver.

Ce sont de bons exemples de ces médaillons sur fond de tapisserie, dont les vitres légendaires étaient alors composées.

Les bordures, d'un joli dessin, sont déjà étroites et maigres. Ce ne sont plus ces frises larges et opulentes, que les peintres verriers du ^{xiii}^e siècle savaient si bien composer.

L'histoire de l'Enfance du Christ se déroule dans les six grands quatrefeuilles qui composent la fenêtre qui est à droite du spectateur. Il y a plusieurs sujets très intéressants au point de vue iconographique. Un seul pourtant nous arrêtera quelques instants.

Suivant une légende qu'il serait trop long de développer, la Nativité de Jésus ne nous montre pas, comme nous sommes accoutumés à le voir figuré, le dénuement de la Crèche. Pas de chaumière ouverte à tous les vents, pas d'enfant nu sur la paille. C'est tout naïvement une naissance ordinaire. Marie est couchée dans un lit : une sage-femme lui présente l'enfant duement emmaillotté ; une autre prépare le bain dans un vase qui ressemble à une cuve baptismale. Joseph attend dans la pièce à côté.

A la suite des Pères, les iconographes de la première moitié du XIII^e siècle, s'attachaient encore, moins au sens littéral des scènes bibliques qu'à leur signification symbolique ou morale. Il n'en sera bientôt plus ainsi. Les récents travaux de M. E. Mâle, nous montrent sous quelle influence.

Jusqu'à la fin du XIII^e siècle, les vitraux continuent à être fabriqués de la même manière, ou à peu près. Mais avec le développement de l'architecture gothique, les espaces à vitrer devenaient de plus en plus vastes. On tâchait de le faire avec économie : on n'y apportait plus le même soin. « L'effort intellectuel est remplacé par le procédé. » La peinture sur verre est déjà un art épuisé. Le verre de couleur, mal fabriqué, s'est souvent altéré sous l'action de l'air ; il a même parfois perdu sa translucidité. On peut s'en rendre compte à la cathédrale d'Amiens.

Les chapelles du chevet de cette église conservent les débris de quelques verrières bien mutilées, bien restaurées, du milieu du XIII^e siècle.

Elles sont surtout intéressantes par les représentations qu'elles renferment des corps de métiers qui les ont offertes.

On y voit par exemple, des telliers ou tisserands de langes à leurs métiers. Malheureuse-

ment c'est une de celles dont le verre a le plus souffert ; elle est devenue presque entièrement noire.

Mieux conservée est la verrière placée aujourd'hui dans la fenêtre du côté de l'Épître de la chapelle du Sacré-Cœur. Au bas de cette fenêtre, on a figuré des marchands à leur étalage, où sont rangés des bourses, des couteaux, des gants et d'autres objets difficiles à préciser. On ne peut y voir que des merciers, bien que les merciers soient déjà les donateurs d'une autre verrière. Les merciers d'Amiens étaient très riches, et ils peuvent très bien en avoir offert plusieurs. Ils vendaient un peu de tout : du ruban, du fil, des gants, des couteaux aussi bien que des épices de toutes sortes, etc.

Dans le reste de la verrière, subdivisé en une infinité de médaillons — à l'époque antérieure on y aurait mis plus d'air — on voit d'une part l'histoire de saint Jean-Baptiste, et de l'autre celle de saint Georges, avec tout le luxe de tourments dont la féconde imagination du moyen âge avait enrichi sa légende, et qui valaient toujours à celle-ci un énorme succès..

On lui disloque les membres au chevalet ; on le remet en prison ; on l'en fait ressortir pour lui arracher les chairs avec des ongles de fer : on le pique d'une lance ; on le frappe d'une hache ; du sel est répandu sur ses plaies ; par deux fois, on lui fait prendre du poison, qu'un signe de croix

rend inoffensif ; on l'attache à une roue armée de lames tranchantes, qui se brise lorsqu'on la met en mouvement ; on l'attache à un cheval fougueux ; on le plonge dans une cuve de plomb fondu qui se change en un bain agréable. De guerre lasse, on finit par le décapiter.

Dans une des deux lancettes de la fenêtre qui fait pendant à celle-ci, les sujets ne sont déjà plus dans des médaillons, mais ils sont rangés sous des arcatures trilobées superposées. C'est un des premiers exemples d'une disposition qui se généralisera au ^{xiv}^e siècle.

La chapelle de la nef de la Cathédrale d'Amiens connue aujourd'hui sous le vocable de Saint-Firmin, fut élevée vers 1396 en l'honneur de sainte Agnès, par Drieu Malherbe, ancien maître d'Amiens et par Maroie, sa femme. Les quatre panneaux qui subsistent du vitrail qui l'ornait sont très intéressants pour l'étude de la transformation qui s'opérait alors dans la peinture sur verre.

Les architectures qui abritent les quatre personnages dont ils sont composés — le donateur de la chapelle et sainte Agnès ; le donateur du vitrail et sainte Catherine, — appartiennent déjà au style qu'on est convenu d'appeler du ^{xiv}^e siècle. Remarquons le fond vert sur lequel se détache la représentation de Drieu Malherbe offrant la chapelle : les fonds de cette couleur étaient précédemment inusités. Le blanc et le jaune

composent déjà presque exclusivement les architectures, mais chacune de ces deux couleurs est encore prise dans un morceau de verre distinct et teint dans la masse, et elle est séparée de l'autre par un plomb. Il y a là, comme un pressentiment d'une très importante innovation dont j'aurai bientôt à vous parler.

Dans cet autre fragment, qui provient de la chapelle Saint-Nicolas, de très peu d'années postérieure à la précédente, le jaune est peut-être encore plus envahissant : l'absence presque totale de bleu, le fond rouge, la grisaille rousse appliquée sur du verre blanc pour rendre les carnations et aussi dans quelques parties des architectures, donnent à l'ensemble une teinte orangée que l'on rencontre rarement — et heureusement — dans la peinture sur verre du moyen âge.

Avant de quitter la cathédrale d'Amiens, jetons un coup d'œil sur la rose du nord de cette église qui est garnie d'un vitrail purement ornemental du commencement du ^{xiv}^e siècle.

Indépendamment des vitres à personnages, on en faisait en effet aussi, par économie, qui étaient simplement composées d'ornements.

Le plus souvent ces ornements étaient découpés dans du verre blanc et redessinés à la grisaille ; on les égayait parfois de petits motifs de couleur. On donne généralement le nom de grisailles à ces sortes de vitraux.

Les verrières purement ornementales en verres

de toutes couleurs, comme celle que vous avez sous les yeux, sont beaucoup plus rares. Le dessin de celle-ci, qui appartient aux premières années du xiv^e siècle, est extrêmement simple, mais d'un assez heureux effet. Elle a été considérablement restaurée dans ces dernières années.

Au dessous, règnent deux galeries dans lesquelles, sans doute à la suite de quelque accident, on a simulé des personnages avec des fragments de toutes sortes. Les trois dernières baies de la galerie inférieure à droite du spectateur ont seules conservé leurs vitraux anciens à peu près reconnaissables. Ce sont trois grands personnages : la Vierge Marie tenant l'enfant Jésus, entre saint Pierre et saint Paul.

Les carnations de ces trois figures ne sont plus taillées dans du verre pourpre clair, mais dans du verre blanc, redessiné à la grisaille noire. Il en sera ainsi sauf quelques exceptions, jusqu'à la fin du xv^e siècle, en tenant compte bien entendu des progrès accomplis dans l'art du dessin.

C'est ce verre blanc simplement dessiné à la grisaille qui donne aux personnages, dans les verrières du xiv^e et surtout du xv^e siècles, cette pâleur livide et macabre qui en est un des principaux et non des plus heureux caractères.

Au xvi^e siècle, on leur rendra plus de couleur et de vie, en se servant davantage de la grisaille rousse.

Dès la fin du règne de Philippe-le-Bel, une révolution s'est accomplie dans la peinture sur verre. Cet art est tellement modifié, qu'un œil, même peu exercé, ne confondra jamais une verrière du xiv^e siècle avec une autre du siècle précédent.

La peinture sur verre profite évidemment des progrès incessants de l'art du dessin et suit le courant général des artistes de l'époque, comme aussi les caprices de la mode. Les proportions du corps humain s'améliorent ; les mouvements cherchent la vérité, la vie et l'émotion. Au commencement du xiv^e siècle, on vise à la grâce un peu maniérée, plus tard, au réalisme. Le modelé à la grisaille devient plus simple ; le passage des ombres aux demi-teintes et aux clairs est plus doux ; les draperies sont moins raides ; le besoin de la perspective commence à se faire sentir ; les scènes se chargent de personnages et d'accessoires, souvent aux dépens de la clarté.

Le peintre verrier devient de plus en plus peintre, de moins en moins verrier.

Le vitrail n'est plus cette belle mosaïque toujours harmonieuse de tons. Les couleurs ne sont plus choisies pour leur effet décoratif dans l'ensemble, ni disposées d'une façon en quelque sorte rythmique, mais, comme dans la peinture opaque, pour leur seule valeur dans la scène représentée.

Les architectures qui, au siècle précédent abritaient discrètement les grandes figures, tendent

à presque tout envahir ; les sujets légendaires s'alignent en bandes horizontales superposées, un peu comme dans les images d'Épinal, sans autres séparations que d'éternelles architectures.

Le blanc et surtout le jaune, si soigneusement ménagés par les peintres verriers du XII^e et même encore du début du XIII^e siècle, prennent une prédominance énorme. Les architectures en sont presque uniquement composées, et nous les retrouvons à foison dans les accessoires des sujets ainsi que dans les vêtements des personnages.

Cette intempérance de blanc et de jaune était-elle dans le goût de l'époque ? C'est possible ; mais elle eut une autre cause plus prosaïque et, je crois aussi, plus réelle.

L'obligation où l'on était jusqu'alors de prendre chaque couleur dans un morceau de verre spécial, teint dans la masse, exigeait un travail considérable et rendait impossible la représentation des objets de trop petites dimensions, à moins, de leur donner une taille disproportionnée.

La découverte d'une couleur jaune, avec toutes ses nuances, depuis le clair et le pâle, jusqu'à l'orangé très vif, pouvant s'appliquer au pinceau sur le verre blanc et s'incorporer à celui-ci par la cuisson, fut accueillie avec enthousiasme par les peintres verriers. La légende entourera ses origines. Le célèbre peintre verrier dominicain Jacques, appelé l'Allemand, parce qu'il était originaire d'Ulm, était fixé en Italie. Un jour que

l'agrafe d'argent de son surcot était tombée sur une pièce de verre que l'on portait au four, la cuisson développa près de l'agrafe une teinte dorée. Le jaune d'argent était trouvé. Il n'y a qu'une difficulté, c'est que Jacques l'Allemand vivait au ^{xv}^e siècle, et que le jaune d'argent était usité dès le ^{xiv}^e.

On pouvait donc désormais tracer sur le verre blanc des dessins jaunes aussi déliés que l'on voulait, sans le secours du plomb, mais sur le verre blanc seulement. Ce fût une grande tentation d'abuser du jaune et du blanc, et, qui pis est, du jaune et du blanc juxtaposés. La concomitance de ces deux couleurs est toujours fade et fait souvent penser à une ommelette mal battue. Toute l'étude des peintres verriers s'appliquera à tirer le meilleur parti possible de cette ressource, si bornée qu'elle était. Ils y montreront parfois une réelle habileté, mais leurs verrières ne seront plus en réalité que des peintures à la grisaille et au jaune d'argent sur du verre blanc, avec adjonctions plus ou moins considérables de morceaux de verres de couleur. Ils finiront même au ^{xvi}^e siècle, par supprimer parfois la couleur, et par peindre des sujets entiers à la grisaille sur le verre blanc.

C'est aussi vers le ^{xiv}^e siècle que l'on commença à fabriquer du verre doublé de toutes les couleurs, comme on le faisait pour le rouge. En usant à l'émeri la couche de verre coloré, pour laisser

apparaître le verre blanc, on obtenait sur le fond de couleur, rouge, bleu, vert, des dessins blancs que l'on pouvait aussi teinter de jaune d'argent. Mais ce procédé, d'une exécution difficile, les peintres verriers l'utiliseront rarement, surtout au début ; ils le réserveront pour les verrières particulièrement soignées, et pour obtenir certains effets : des passementeries, des broderies, des bijoux, ou bien des étoffes brochées. Il leur servira surtout à figurer les pièces trop menues dans les armoiries.

Il y a dans l'ancienne chapelle Saint-Jean-l'Évangéliste de la cathédrale de Beauvais un très curieux vitrail de la première moitié du ^{xiv}^e siècle.

C'est peut-être un des plus anciens où apparaisse le jaune d'argent, et il y règne déjà en maître. Le peintre verrier en a déjà compris toutes les ressources. Des personnages entiers sont en verre blanc avec de simples rehauts en jaune d'argent. Les architectures sont faites de la même manière. Il y a même des effets d'ornements verts, résultant de l'apposition de ce jaune sur un bleu clair. Les chairs sont en verre blanc redessiné à la grisaille. Les ornements des coiffures féminines, déjà fort compliquées, sont peints en jaune.

Le rôle du verre de couleur, rouge, bleu, violet

vert, est réduit aux fonds et à certaines parties des vêtements.

Les fonds sont couverts d'une couche de grisaille claire sur laquelle on a redessiné à la hampe du pinceau des enroulements de feuillages, à l'imitation d'une étoffe damassée. C'est un des premiers exemples de ces damassages qui seront si usités dans toute la période suivante, soit dans les fonds, soit dans les draperies, et dont le dessin variera naturellement, suivant la mode de l'époque.

Au milieu de la rose supérieure, qui est à fond rouge, se détache le Couronnement de la Vierge, tout en verre blanc rehaussé de jaune. La scène est entourée d'un concert d'anges et des quatre animaux symboliques des Évangélistes.

Chacune des deux lancettes dont la fenêtre est composée comprend un sujet abrité par un dais d'architecture, et, au-dessous, une sorte de frise, de prédelle, pour ainsi parler, où l'on voit des personnages agenouillés : le donateur du vitrail et, sans doute, sa famille.

Les deux sujets n'occupent pas toute la fenêtre : ils se détachaient sans doute, comme aujourd'hui, sur un champ de grisaille.

Dans le Crucifiement qui occupe le principal sujet de gauche, on ne peut méconnaître une tendance à l'effet dramatique, encore un peu retenu, mais cependant réel. Le Christ n'est plus, comme jadis, attaché sur la croix dans une position sy-

métrique, majestueuse et sereine, commandant plus l'adoration que la pitié. Il est contourné et comme tordu sous la douleur. Il y a aussi déjà une certaine émotion dans le groupe de Marie, saint Jean et Marie Madeleine.

Le sujet qui occupait l'autre lancette, nous devons aller le chercher dans une autre fenêtre de la même chapelle, où par un manque de goût et de tact infiniment regrettable, il a été transporté, en 1878, lorsqu'on a restauré ce vitrail. Il a été remplacé par une Ascension qui n'a que faire ici. Il représente l'apôtre saint Jean, patron de la chapelle, écrivant l'Apocalypse. Le cercle blanc semé de poissons que vous apercevez autour de lui, c'est la mer Égée entourant l'île de Pathmos, au milieu de laquelle il est assis. Sept édicules figurent les sept églises auxquelles le livre est adressé.

La bordure est vraiment délicieuse à voir de près. C'est une suite d'angelots blancs jouant des instruments de musique les plus variés, alternant avec des bouquets de feuillage verts sur un fond rouge bordé de bleu.

Mais que nous voilà déjà loin de la belle ordonnance, de la douce harmonie des verrières des XII^e et XIII^e siècles !

On ne sait que fort peu de chose sur les pein-

tres verriers antérieurement au xiv^e siècle. A partir de cette époque, on devient un peu mieux renseigné. On peut constater qu'il en existait partout — dans la région septentrionale du moins — et en grand nombre.

Pour ne parler que de la ville d'Amiens, nous savons qu'un nommé Colart l'Alemant était verrier dans cette ville en 1328. Depuis lors, jusque vers le milieu du xvi^e siècle, je n'ai relevé pas moins de trente verriers dans cette ville. Il y en avait certainement bien davantage.

Au moyen âge, on ne distinguait pas l'artiste de l'artisan : d'ordinaire tout verrier était en même temps peintre verrier. Il y en avait de plus ou moins habiles, voilà tout. A Amiens, les verriers firent communauté avec les peintres, les tailleurs d'images, les brodeurs et les enlumineurs.

Il ne semble pas que la ville d'Amiens ait jamais possédé de peintures sur verre, du xvi^e siècle du moins, comparables, par exemple, à celles que conservent encore les villes voisines de Rouen et de Beauvais. Vous imaginez-vous cependant la somme de travail que devait représenter, l'ensemble artistique que devait produire la vitrerie de la cathédrale dans son entier, celle des deux collégiales, des treize églises conventuelles, des dix paroisses, sans compter celle des chapelles, à quoi il faut ajouter celle des édifices civils publics ou particuliers ?

Dans les édifices civils en effet, et même dans

les habitations privées un peu luxueuses, on ne se contentait pas de simples mises en plomb ; on garnissait les fenêtres de grisailles ou même de sujets peints. Tout au moins plaçait-on au milieu de la mise en plomb un motif ornemental, souvent des armoiries — tous les hauts bourgeois d'Amiens avaient les leurs.

Nous savons particulièrement que les fenêtres de la Malmaison et de l'hôtel des Cloquiers étaient ornées de vitres historiées ou armoriées, comme il en existe encore à l'hôtel-de-ville de Saint-Quentin.

Croyez-vous que, parmi toutes ces verrières, il n'y en avait pas qui exciteraient aujourd'hui notre admiration ?

Ne serions-nous pas heureux de posséder, par exemple, celles dont le cardinal de la Grange avait orné les deux chapelles qu'il fit élever à la Cathédrale en 1373, sachant surtout à quels artistes ce prélat savait toujours s'adresser ?

Les vitraux des Augustins, de Saint-Martin-au-Bourg, de la chapelle Saint-Jacques au cimetière Saint-Denis et de Saint-Germain étaient encore estimés et même admirés au XVIII^e siècle.

Eh bien, d'un aussi vaste ensemble, les quelques débris que vous connaissez de la Cathédrale, deux fenêtres mutilées et fortement restaurées de la fin du XV^e siècle à Saint-Germain, et quelques panneaux provenant de la même église, au musée, voilà tout ce qui nous reste.

Les deux vitraux qui occupent les extrémités des bas-côtés du chœur de Saint-Germain datent certainement de la construction de ce chœur, commencé en 1477 et terminé peu d'années après.

Le hasard qui nous les a conservés n'a sans doute pas choisi les meilleures. Elles sont pourtant, à défaut d'autres, d'assez bons exemples de la peinture sur verre dans le troisième quart du xv^e siècle. Les morceaux qui sont au musée (sauf un Christ et deux anges du xvii^e siècle), sont à peu près du même temps.

Il y a donc un écart de près d'un siècle et demi entre ces peintures et celles que vous venez de voir de la cathédrale de Beauvais.

Les vitraux de la période qui s'étend du milieu du xiv^e siècle, au milieu du xv^e, sont rares partout, et tout particulièrement en Picardie. Sans doute la guerre de Cent ans y est-elle pour quelque chose.

Dans ces vitraux de Saint-Germain, vous voyez qu'abstraction faite du dessin, des costumes et du style, qui sont ceux du temps, la manière et la fabrication n'ont pas changé.

Ils sont assurément d'une facture assez ordinaire : mais les plus beaux de l'époque, tels ceux de Saint-Séverin de Paris, ne sont pas traités différemment. Ils ne valent que par une plus grande perfection du dessin et de l'exécution.

Avec la Renaissance, une ère nouvelle s'ouvre pour la peinture sur verre.

Les procédés restent les mêmes, du moins durant la première partie du xvi^e siècle ; mais, indépendamment de l'influence croissante de l'italianisme, indépendamment des progrès accomplis dans l'art du dessin, qui s'affine de plus en plus, on constate une habileté consommée à se servir des deux grisailles noire et rousse et du jaune d'argent.

Les sujets se chargent de détails et d'accessoires, les plans s'échelonnent les uns derrière les autres, jusqu'aux derniers lointains, où fuient ces délicieux paysages agrémentés de villes et de châteaux, que les maîtres d'alors savaient si bien composer. Ces lointains sont simplement dessinés à la grisaille sur un verre généralement bleu clair atténué par un glacis. La verdure des arbres peu éloignés est souvent obtenue par une application de jaune d'argent qui, sur le fond bleu donne un ton vert. On s'essaie même, comme dit le Vieil, « à tâter le clair obscur. » En résumé, les vitraux sont devenus de véritables tableaux.

Mais le peintre verrier est plus gêné dans ses moyens que le peintre de tableaux. Il ne peut pas toujours accoupler les couleurs à son gré : il est obligé de recourir à des subterfuges ; quoi qu'il fasse, il ne peut empêcher la fadeur qui résulte de l'application du jaune d'argent sur le blanc, en même temps que le contraste trop vio-

lent **existant** entre ce mélange et les autres couleurs. Il ne peut pas faire que la lumière ne traverse pas certaines couleurs plus que certaines autres ; que certaines ombres ne deviennent trop opaques, certains clairs trop lumineux.

Il trouvera cependant une ressource nouvelle dans la peinture en émail de toutes couleurs pouvant s'appliquer au pinceau sur le verre blanc ; mais il en fera rarement usage dans les grands vitraux d'églises, et il la réservera aux verrières d'appartements qui demandent plus de finesse.

Il existe au sud de l'arrondissement de Montdidier une petite région empiétant un peu sur le département de l'Oise, qui a conservé une collection fort intéressante de vitraux du xvi^e siècle.

Les belles peintures sur verre de Roye, de Tilloloy, de Folleville, de Paillart, ont un certain renom dans le pays. Il y en a encore d'autres.

Elles ont malheureusement été, pour la plupart, un peu trop restaurées dans ces derniers temps. En matière d'art, les restaurations sont toujours fâcheuses : mal faites, elles déshonorent l'objet qui les subit, bien faites, et c'est rare, elles constituent un véritable mensonge artistique et archéologique.

Les neuf grandes fenêtres de Saint-Pierre de Roye sont particulièrement remarquables

Nous savons qu'il y avait dans cette ville, à la fin du xv^e siècle et au xvi^e, des verriers capables de réparer des vitraux et même d'en faire de neufs : Michaut le Blanc, Guillaume Ynore ou plutôt Yvore, François Carpentier, Pierre Gavrel, Sont-ils les auteurs de ceux que possède encore l'église de Roye ? C'est possible, mais nous n'en avons pas la certitude absolue.

Tous ces vitraux de Roye que je vais faire passer sous vos yeux appartiennent à la première moitié du xvi^e siècle, à travers laquelle ils s'échelonnent. Un ou deux sont datés.

Même dans les plus anciens, l'ornementation, réduite d'ailleurs à sa plus simple expression, n'a plus rien de gothique.

Dans ce premier fragment composé de scènes et de personnages isolés, vous reconnaissez saint Côme et saint Damien, le martyr de sainte Catherine, saint Martin partageant son manteau accompagné du donateur, qui est un ecclésiastique, la conversion de saint Paul, Héliodore chassé du temple et poursuivi par un chien, etc. Tous ces panneaux doivent dater des environs de l'an 1500. Les personnages, qui ont une certaine raideur, peuvent être rapprochés de ceux qui figurent dans le tableau offert en 1500, par Antoine de Cocquerel, maître du Puy d'Amiens, et qui se trouve au musée de cette ville.

La verrière suivante est un don fait en 1507 par Guillaume Gille, bourgeois de Roye et marchand,

et Jeanne du Friez, sa femme, Elle doit nous donner une haute idée de la richesse des bourgeois de Roye d'alors et de leur magnificence. Consacrée à la vie du Christ, elle est surtout remarquable par la curieuse représentation du Jugement dernier qui occupe sa partie supérieure. Le Souverain Juge et la cour céleste sont pittoresquement nichés dans les mouchettes du remplage, avec de naïves diableries à leurs pieds : un diable emmène les damnés dans une brouette pour les jeter dans la gueule du Léviathan. Je fais seulement passer sous vos yeux, pour l'effet d'ensemble, le vitrail de saint Crépin et de saint Crépinien, qui est en grande partie refait.

Celui de la Genèse, qui renferme un plus grand nombre de panneaux anciens, paraît un peu postérieur à celui du Jugement dernier, et pourrait être placé aux environs de 1520 ou 1530. Il est d'une grande perfection de dessin. Évidemment l'artiste a été heureux de profiter du sujet qui lui était imposé pour montrer son habileté à rendre le nu. On ne saurait non plus méconnaître dans sa manière une tendance à l'italianisme.

La dernière verrière qu'il me reste à vous faire voir dans cette église semble antérieure de quelques années à la précédente, mais j'ai voulu la mettre à part, comme exemple d'une disposition dont nous n'avons pas encore parlé.

Pour donner plus d'ampleur à leurs compositions, les peintres verriers du xvi^e siècle renon-

cèrent souvent à ces suites de petits tableaux juxtaposés d'un aspect un peu monotone et disgracieux. Ils leur substituèrent de grandes scènes s'étendant sur tout ou partie de la fenêtre, sans tenir compte des meneaux, comme si on les apercevait à travers ceux-ci. Chaque ~~fenêtre~~ ne comprenait ainsi qu'un très petit nombre de sujets, ou même un seul.

Étant donné la voie dans laquelle la peinture sur verre était engagée, ce parti est certainement préférable. Là du moins, on pouvait rétablir une certaine harmonie dans le coloris, et, par d'habiles pondérations, produire un ensemble agréable, vraiment décoratif et compréhensible de loin.

L'histoire des Mages remplit cette fenêtre, qui n'a été que faiblement restaurée. Le registre supérieur, où l'on voit l'apparition de l'Étoile et le départ des Mages a une allure vraiment superbe et fière. Cette fenêtre est certainement une des plus belles de Saint-Pierre de Roye, sinon la plus belle.

Non loin de cette ville, la petite église de Laucourt possède deux vitraux qui, sans avoir la haute valeur des précédents, ne sont cependant pas dénués d'intérêt.

L'un d'eux nous montre, à côté de la Visitation, un sujet qui eut une très grande vogue à la fin du xv^e siècle et au commencement du xvi^e siècle. La Vierge, les mains jointes, sans l'enfant Jésus, est debout, au milieu d'attributs empruntés à

l'Écriture et que les Pères ont appliqués à la pureté et à la maternité virginale de Marie : le soleil, la lune, l'étoile de la mer, la fontaine d'eaux vives, le jardin fermé, la tour d'ivoire, la tour de David, la cité de Dieu, le cèdre, l'olivier, la fleur des champs, le lis des vallées, etc. Dans le haut, le Père éternel apparaît, avec ces paroles du Cantique des Cantiques : *Tota pulchra es amica mea et macula non est in te.*

Ce ne sont pas, comme on l'a cru, et comme on le répète encore trop souvent, les litanies de la sainte Vierge, qui ne contiennent d'ailleurs qu'un très petit nombre de ces métaphores, mais une allégorie de l'Immaculée Conception, dont le culte et la croyance, déjà répandus en occident au ^{xii}^e siècle, avaient pris, après le concile de Bâle, une grande extension.

Le Crucifiement qui remplit la fenêtre centrale du chevet de la jolie église de Folleville et qui, comme ce chevet, doit dater des environs de 1524, serait, s'il n'était aussi restauré, un beau spécimen de composition remplissant toute une fenêtre. Il a sa réplique dans l'église voisine de Paillart.

Les splendides verrières du ^{xvi}^e siècle que possèdent la cathédrale et Saint-Étienne de Beauvais n'ont encore jamais été étudiées comme elles le

méritent, non plus que la célèbre famille de peintres verriers qui florissait alors dans cette ville : les Enguerran, Jean et Nicolas le Prince, les Nicolas le Pot, etc, On ne sait pas bien la part de chacun d'eux dans ce magnifique ensemble.

A une époque où il était admis que rien de bien en fait d'art ne pouvait être sorti des mains d'un français, on a prétendu que ces artistes avaient reçu leurs cartons d'Allemagne ou d'Italie : on a parlé d'Albert Dürer, de Lucas de Leyde, de Raphaël, de Jules Romain.

Il faut faire justice de ces légendes.

D'anciens auteurs ont attribué à Enguerran le Prince toutes les verrières de Saint-Étienne de Beauvais. La plupart de ces verrières, dont quelques unes sont datées, sont postérieures à la mort de cet artiste arrivée en 1530.

Dans le vitrail de saint Claude, archevêque de Besançon, nous sommes en présence de véritables tableaux, avec plusieurs plans, de savantes perspectives, de délicieux lointains, des fabriques arrangées avec art.

Il y a quatre sujets principaux disposés sur deux rangs et comprenant chacun deux entremenaux : Saint Claude élu abbé de Saint-Eugent.

-- La mort de saint Claude. — La guérison de la femme muette et percluse sur le tombeau du saint.

— Un enfant rendu à la vie par son intercession. A ce dernier sujet, il manque un panneau.

La verrière dite de saint Eustache est due au

moins à trois donateurs, et, ce qui est plus singulier, c'est qu'elle date d'au moins deux époques différentes assez éloignées l'une de l'autre.

Nous ne nous arrêterons pas au registre du bas, qui fut offert, on ne sait au juste en quelle année, par un ancien maître de Beauvais.

Le registre supérieur est subdivisé en deux parties principales. Celle de gauche donnée en 1554 par un bourgeois et marchand de Beauvais, du nom d'Eustache, mais dont le nom de famille a disparu de l'inscription qui rappelle la donation, représente le sujet bien connu de la conversion de saint Eustache. Il ne faut pas confondre celle-ci avec celle de saint Hubert. Saint Eustache fut un des saints les plus populaires du moyen âge, qui aimait sa légende romanesque et dramatique. Il le fut peut-être plus que saint Hubert, et, lorsqu'on voit représenté un chasseur en présence d'un cerf ayant un crucifix entre les bois, il y a plus de chances, pour que ce soit le premier que le second.

Pour être d'une composition un peu banale, la scène que vous voyez n'en est pas moins fort remarquable d'exécution. La tête de saint Eustache est très soignée.

L'autre partie n'a été exécutée qu'en 1575, c'est-à-dire plus de vingt ans après la première, en mémoire de Mahiot Brocard décédé en 1572. C'est un autre fait de l'histoire de saint Eustache. Lors de sa conversion, Eustache était un haut

personnage, maître de la milice de l'empereur Trajan. Pour éprouver sa foi récente, Dieu lui envoya, comme à Job, des calamités sans nombre. Des brigands ayant pénétré la nuit dans sa maison, enlevèrent tout ce qu'ils purent trouver, et il dut se sauver avec sa femme et ses enfants.

Vous verrez donc d'une part la somptueuse demeure de saint Eustache livrée aux flammes et pillée par les brigands, de l'autre Eustache et sa femme prenant la fuite, tenant chacun un enfant par la main. C'est un couple élégant, à la fraise empesée, du temps de Henri III.

Si les enfants n'avaient l'air de se faire un peu trainer, on croirait voir une heureuse famille à la promenade, plutôt que des fugitifs devant des malandrins qui pillent et incendient leur hôtel. Comment le peintre, qui a su mettre tant de mouvement dans le sac de la maison d'Eustache, a-t-il pu rendre la fuite de celui-ci avec tant de calme ? A-t-il voulu marquer la constance du saint personnage au milieu des épreuves ? Les mauvais vers écrits au-dessous le laisseraient supposer :

Après ses biens brûlés et toute sa finance,
Saint Eustache rendit aux lieux les plus secrets
En suivant du bon Job l'honneur de patience
Grâces à notre Dieu, sans soupirs et regrets.

L'opinion des habitants de Beauvais, reproduite par plusieurs anciens auteurs, a voulu voir dans cet étrange saint Eustache, les traits du roi

Charles IX. Charles IX est mort le 30 mai 1574 : notre vitrail est de 1575.

Cette portion de vitrail, qui date d'une époque assez avancée, nous montre de fréquentes applications de couleurs vitrifiables juxtaposées sur un même morceau de verre blanc, sans interposition de plombs.

J'ai laissé pour la fin, bien qu'elle semble la plus ancienne de toutes, la merveille de Saint-Étienne de Beauvais, le fameux arbre de Jessé. Je ne puis que vous laisser admirer la beauté et la clarté de la composition, la richesse des couleurs, le caractère et le fini de toutes les têtes. Dans les deux rois qui sont en bas, à droite et à gauche de Jessé, on a voulu reconnaître Louis XII et François I^{er}.

Parmi ces rois, il en est un qui diffère des autres : il est tête nue : son chapeau couronné est rejeté sur son épaule ; au lieu de tenir son sceptre droit, comme les autres, il semble le cacher sous ses vêtements. Sa tête a été étudiée avec un soin, avec un amour tout particuliers, c'est un portrait, et un très beau portrait.

Il est roux : sa chevelure coquettement ébouriffée, semblerait celle d'un artiste — si tant est que les artistes de ce temps avaient déjà des prétentions capillaires. — Sa manche est ornée d'un de ces galons, à inscriptions « à lettres », comme on disait, si fort à la mode dans la première moitié du xvi^e siècle ; on y lit ENGR. Il n'en a pas fallu

davantage pour en faire un portrait d'Enguerran le Prince et pour attribuer à celui-ci le vitrail tout entier. Nous n'avons pas à approfondir la question. Je me contenterai de vous montrer ce personnage isolé et agrandi. Vous admirerez en même temps un très beau cliché de M. E. Laiguillier.

La fin du xvi^e siècle marque la décadence de la peinture sur verre. Celle-ci jeta cependant encore parfois quelque éclat jusque vers le premier tiers du xvii^e siècle, par exemple dans les verrières encore belles de Saint-Merry de Paris, dont un des auteurs devait être, j'en ai quelque soupçon, d'origine amiénoise, et surtout dans les édifices civils ; telles les belles vitres que Pierre Tacheron avait peintes en 1622 pour la salle de l'Arquebuse de Soissons, représentant les métamorphoses d'Ovide, et dont il ne reste que des débris.

Mais le grand art du temps de Louis XIV s'accommoda assez mal avec ce genre de décoration, qui deviendra de plus en plus délaissé. Nous en avons à Amiens de très mauvais spécimens au musée et à Saint-Leu.

Au milieu du xviii^e siècle, il n'y avait plus guère en France qu'un seul peintre verrier.

Pierre Le Vieil ne semble avoir survécu jusqu'à là que pour nous transmettre les secrets de son art dans un remarquable traité qui ne fut publié qu'après sa mort, et qui fut comme le testament de la peinture sur verre.

Oh ! il en était encore amoureux, de cet art.

Lui seul encore le comprenait, au milieu de l'indifférence générale. Comme il se lamente sur le mépris où le tenaient ses contemporains ! Comme il prend soin des verrières qu'on lui donne à réparer !

Écoutez plutôt son éditeur :

A Saint-Étienne-du-Mont, « il s'agissait de restaurer une très grande forme de vitres peintes. Loin de supprimer du haut en bas par leur milieu des panneaux historiés, ce qu'on a fait à Saint-Merry, il substitue pour les enclaver tous, des barres de fer aux meneaux de pierre, et le vide qu'occasionne leur démolition, il le remplit de vitres blanches ornées d'une belle frise. Par cet ingénieux moyen, il conserve en leur entier les vitres peintes, et même en rehausse l'éclat par l'admirable contraste que forment autour les vitres blanches. »

Cela n'a pas empêché Le Vieil de faire le contraire à Notre-Dame, où il a gardé les meneaux mais supprimé les verrières. Le xviii^e siècle avait de ces inconséquences. Aussi bien les vitraux de Notre-Dame étaient-ils de goût barbare, mal dessinés et peu lumineux. Ils « seront tous refaits sur le modèle de Pierre Le Vieil. Pour répondre à la majesté de cette auguste basilique, il a mis dans le rond du haut du principal vitrail du sanctuaire, un Jéhovah en lettres rouges sur fond d'or qu'enferme un cercle de bleu céleste. Les bordures ornées de fleurs de lis d'or sur champ d'a-

zur, les chiffres de Marie en verre blanc sur un pareil champ, rendent l'exécution de ces vitraux digne de l'attention des connaisseurs ».

La peinture sur verre était bien morte.



LES MAISONS DE CAMPAGNE

DE LA BANLIEUE D'AMIENS AU XVIII^e SIÈCLE

La fin du xvii^e siècle a vu naître autour des villes la « maison de campagne ». Le siècle suivant qui fut en Picardie, durant sa seconde partie au moins, un temps d'exceptionnelle prospérité, a généralisé ce besoin et cette mode. Jusqu'à là, la vie aisée — exception faite de celle des châtelains — est encore exclusivement urbaine. La ville, par une sorte de maintien singulier des conditions de son existence du moyen-âge, est jalousement renfermée dans son enceinte : elle n'a plus cependant la valable excuse de la prudence.

Si nous promenons les yeux sur l'immédiate banlieue d'Amiens, vers 1700, (1) nous ne découvrirons que quelques maisons de paysans, groupées en hameaux qui deviendront nos faubourgs les plus peuplés, d'humbles auberges le long des grandes routes qui vont se couper sur les places de la ville, de rares jardins sans constructions, une très ancienne léproserie devenue un lazaret, un « lieu de santé », quelques chapelles et, seul monument d'importance, l'abbaye de Saint-Acheul.

(1) Par exemple sur le plan de de Fer, au Tome I de l'*Atlas curieux* de 1705 : il existe un second tirage du plan daté de 1716.

Les souvenirs des guerres et des sièges, les échos des malheurs et des craintes de 1597, de 1636, sont trop précis encore : ils ne seront oubliés que lors du recul définitif de la frontière, quand notre région perdra son rôle de boulevard perpétuellement menacé, de « marche », qu'elle avait pris l'habitude de remplir depuis trois cents ans au moins.

En ce même temps, vers la fin du règne de Louis XIV, la recherche des résidences champêtres avait gagné nos bourgeois, nos fonctionnaires, nos marchands à l'imitation des nobles. C'est une question débattue entre historiens de la littérature et ce peut être plus modestement une belle « matière » pour composition de baccalauréat, de savoir si le Grand Siècle a été sensible au pittoresque, s'il l'a recherché, s'il a directement observé la Nature, s'il a été réaliste. L'exemple de La Fontaine ne fournit pas une réponse vraie, car le Bonhomme fut, en tout, très exceptionnel ; mais madame de Sévigné « villégiaturait » longuement aux Rochers et Boileau, le solennel et trop classique Boileau, fréquentait certaine maison d'Auteuil qui nous semble toute proche d'une « villa » de notre temps. Et nombreux sont leurs contemporains, moins notables, qui possédèrent des « maisons de campagne » pour y aller trouver, avec le repos, avec le calme, quelque joie devant la majesté d'un bel horizon, devant la fuite harmonieuse d'un fleuve.

Comme Boileau, en sa maison d'Auteuil, un Amiénois, dont le nom a échappé à nos recherches, allait se délasser des tracas de la vie urbaine dans un pavillon, élevé au centre d'un jardin « à la française » que n'eut pas désavoué Lenôtre, à quelques centaines de mètres de la Porte de Paris, au bord de l'ancien chemin de Saint-Fuscien, sur l'emplacement que limitent aujourd'hui, en se rencontrant, les rues Vulfran Warmé et Pointin. Le pavillon était fait de briques rehaussées de pierre le long de ses arêtes, aux côtés des baies : c'est le mode courant de construction du *xvii^e* siècle et du premier tiers du siècle suivant. Vers 1780, cette maison de campagne, que l'on appelait le *Donjon*, appartenait à M. Alexandre Jacquin de Pantenay, fils d'un directeur général des domaines du Roi pour la généralité d'Amiens. (1) Basire, qui alors assistait aux fêtes amiénoises et flânait sur nos promenades, son carnet de croquis à la main, a fait une gouache que conserve le Musée de Picardie : « Vue d'Amiens prise de la maison de M. Jacquin, au faubourg de Noïon » : une assez piètre gravure de Née (2) a popularisé ce coin de notre ancienne banlieue.

Parce que ce dessin et les images éditées d'après

(1) Renseignement communiqué par M. le Capitaine de Montbas, membre de la Société, descendant de M. Jacquin de Pantenay. Cf. A. de Calonne, *Histoire d'Amiens*, Tome III, p. 136.

(2) H. Macqueron, *Iconographie du Département de la Somme*, N° 526.

lui sont très connus, j'ai voulu mentionner cette villa Jacquin dont il ne reste plus une pierre. Dès le début du xix^e siècle, une sorte de Cour des Miracles, *ch'caban à puches*, en occupait la place.

Ce sont toutes maisons de campagne encore debout que nous allons rechercher. Le bon abbé Delille, qui professait au Collège d'Amiens à l'époque exacte où l'on construisait la plupart de nos villas anciennes, n'a-t-il pas écrit dans certaine *Epître sur les voyages* :

L'objet me frappe plus qu'une froide peinture ;

Un coup d'œil quelquefois vaut un an de lecture.

Nous ne pouvons plus donner ce coup d'œil au château de La Vallée, rue Legrand d'Aussy (1) ; à la Fosse Ferneuse, dans l'actuelle rue Jules Barni (2) ; au pavillon de Beauregard, dont une rue d'Henriville rappelle le nom, ou au « château de La Boutillerie à une lieue d'Amiens » (3) ; et j'ai

(1) Sur une partie des terrains des services de la Petite Vitesse de la gare d'Amiens ; il ne reste de traces que de l'entrée. Voir Pagès, *Manuscrits*, édités par L. Douchet, Tome III, p 450 ; A. de Calonne, *Histoire d'Amiens*, Tome III, p. 155.

(2) Voir l'indication de deux lithographies de Le Prince, vers 1830, dans Macqueron. *Iconographie...* n^{os} 1868-9.

(3) Boutillerie, section rurale d'Amiens à côté de Cagny. Voir Pagès, *Manuscrits* cités, Tome III, p. 63 ; H. Bouchot, *Inventaire de la Collection Gaignières*, au Cabinet des Estampes, n^{os} 5946 (cotés Va 402-3).

négligé de faire à leur propos « un an de lecture. »

Mais voici, très respectée, la « maison des champs » élevée tout au début du XVIII^e siècle, pour un membre de la notable famille de Montmignon. Elle porte les numéros 28 et 30 d'une courte impasse qui s'amorce au Marché aux Chevaux et à laquelle l'administration a eu l'heureuse idée de donner le nom des Montmignon.

La famille, originaire d'Escarbotin en Vimeu, (1) a fourni pendant deux siècles des magistrats à la province. C'est l'un d'eux qui vint, ici, devant les aimables perspectives de la Hotoie, à cent pas de l'entrée d'Amiens, oublier le sérieux labeur de sa charge. Ne serait-ce pas Claude de Montmignon, conseiller au Présidial d'Amiens, seigneur de Saint-Mard et d'Oisemont, que connut Pagès ? Possesseur des manuscrits de son parent Claude Lemattre, le conseiller de Montmignon les avait mis obligeamment à la disposition de l'annaliste. (2)

La villa se compose d'un bâtiment principal et perpendiculairement, contre l'impasse, de communs remaniés à la fin du XVIII^e siècle. L'unique étage du bâtiment s'étend sur une cuisine et une buanderie en sous-sol. Quatre larges fenêtres l'éclairaient : on accède à la seule porte par un per-

(1) L. A. de la Gorgue-Rosny, *Recherches généalogiques sur les comtés de Ponthieu...* cité dans Léon Ledieu, *Bachimont* (notice historique sur) p. 232.

(2) Pagès *Manuscrits* cités, Tome IV, p. 124.

ron de quelques marches et qui est récent. Sur la clef de cette porte est gravée la date de 1701, celle de la construction sans doute. Trois lucarnes, que surmontent des faites demi-circulaires sans épis, et, au dessus de la porte, un petit œil-de-bœuf, sont percés dans le grand toit de tuiles à pente aigue.

Au grenier qu'il recouvre conduit un escalier, dont la rampe à balustres puissants paraît contemporaine de l'architecture. Au contraire l'aménagement de cinq petits appartements est moderne : la distribution même a été modifiée.

Il ne subsiste, dans l'une des pièces qu'une plinthe de boiserie Louis XVI, une bande de feuillage bien traité, pour nous révéler qu'un héritier de Claude de Montmignon voulut rajeunir les décorations murales. Dans la partie gauche de la maison, il suspendit au-dessus de quatre portes, des panneaux à l'huile aux tonalités agréablement éteintes, œuvres de quelque émule provincial de Boucher, où de souriantes bergères folâtaient sur le gazon ou bien écoutaient l'ariette qu'un personnage du théâtre de Florian module sur le chalumeau.

Une pelouse, quelques corbeilles recouvrent devant la maison une partie du jardin ancien, depuis longtemps morcelé.

Avant même la fin du XVIII^e siècle, le voisinage fâcheux des grands bâtiments de la « maison de charité » de Bicêtre avait été imposé aux Mont-

mignon. Amiens était déjà, suivant l'expression un peu belge mais très précise de Verhaeren, une ville *tentaculaire*. Aujourd'hui les bâtisses, écuries et magasins, ont enserré la villa, blottie au fond d'une impasse, mais qui conserve, parmi la banalité ou la laideur ambiantes, un peu de la grâce dont avaient su la parer ses premiers maîtres.

Les abris de calme et de verdure qu'avaient dû s'aménager d'autres Amiénois, au début du XVIII^e siècle, ont, croyons-nous, tous disparu ou sont si bien défigurés qu'ils échappent aux recherches. La mode des maisons de campagne n'était pas encore vraiment établie même autour de Paris.

Au Musée de Picardie, dans les dessins tracés par Jean Gourdain, vers 1720, la campagne sous les murailles est encore vide de constructions. Mais bientôt la Ville, si elle ne s'ouvre pas — elle ne perdra que dans cent ans son corset de grès et de briques — commence à regarder au dehors et y prend plaisir. Les remparts où, jadis, au cas fréquent d'« éminent péril », la population faisait le guet de jour et de nuit, dont l'incessante réfection était assurée par la corvée de tous les habitants valides, viennent d'être aménagés en une suite d'allées, le « Tour de Ville » : Pagès intitule son inestimable description d'Amiens : « La Promenade du Rempart ». L'été, leur journée finie, les petits-fils des guetteurs du XVI^e siècle

vont du haut du Mail admirer les courbes douces de nos plateaux.

Devermont l'ainé qui publie une sorte de « Guide » d'Amiens en 1783 (1) — c'est, il est vrai, la belle époque du « goût de la nature » et des bergeries de Trianon, — résume sous cette forme grandiloquente ses impressions lorsqu'il se promène...., où s'étendent nos boulevards actuels : « Là des bosquets touffus invitent le voyageur à se délasser sous leurs ombrages épais ; plus loin le vigilant moissonneur et sa famille séparent en chantant le grain qu'ont produit leurs champs et leur laborieuse culture ; plus près, des côteaux, des prairies émaillées de fleurs, fixent les regards par leurs contrastes singuliers et font pour ainsi dire oublier la promenade par la satisfaction qu'on éprouve. » De tels sentiments, même aussi mal exprimés, sont la meilleure explication du développement, commencé dès le second tiers du XVIII^e siècle, de nos maisons de campagne.

Les théoriciens de l'architecture écrivent alors des traités spéciaux (2) : le plus réputé de ces

(1) *Voyage pittoresque ou notice exacte de tout ce qu'il y a d'intéressant à voir dans la ville d'Amiens....* par M. D. V. L. d'A. (Devermont l'ainé d'Amiens), Amiens, J.-B. Caron, in-16, 75 pp

(2) J. C.-E. Briseux, architecte, *L'Art de bâtir des maisons de campagne où l'on traite de leur distribution, de leur construction et de leur décoration*. Paris, J.-B. Gibert, 1761, 2 vol. in-4°.

auteurs techniques, Jacques-François Blondel publie en 1737-8, à Paris chez Jombert, deux gros volumes in-quarto précédés d'un très beau frontispice de Cochin, grossis de 160 planches de modèles, sous ce titre : *De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices en général*. Il y prodigue les conseils applicables à toutes les parties et détails de ces constructions depuis les cheminées et les alcôves jusqu'aux sphinx et aux termes que l'on dresse sur les perrons ou à l'entrée des berceaux de verdure. Dans l'introduction (1), Blondel donne les simples et générales raisons de l'exode temporaire des hommes de son époque vers les champs : « Les maisons situées dans les villes ont de grands avantages : on s'y trouve à portée de vaquer à ses emplois ; on a la liberté d'y jouir des sociétés qui nous conviennent le plus : on y peut s'attacher aux Sciences et aux Arts, y contenter ses inclinations et y diversifier ses plaisirs ; mais les maisons de campagne ont des attrait qui peuvent disputer la préférence ; aussi voit-on tous les ans les seigneurs et les personnes aisées s'y retirer pour y profiter des douceurs de la vie champêtre pendant quelque temps ; les grands vont s'y délasser des occupations importantes qui les attachent au bien de l'état ; les autres y vont recueillir les fruits de leur Domaine et quelquefois un père de famille par un esprit d'œconomie s'y confine pour

(1) Page 7.

le reste de ses jours, afin d'y vivre aisément à la faveur des différentes récoltes qu'offre chaque saison. Ainsi chacun suivant son rang, ses charges et ses moyens, va goûter avec ses amis et sa famille l'innocente volupté qui règne à la campagne. »

Et l'on appelait *folies*, les petites constructions que faisaient bâtir ces hommes avisés, dirigés par « l'esprit d'économie » ! C'est alors le terme usuel pour les désigner. Le nom d'un village picard, Condé-Folie, nous le rappelle. Je sais bien que l'on a proposé d'en expliquer l'étymologie par le très bas latin *folia*, endroit ombragé, feuillée. Ceux qui créèrent le mot y mirent sans doute moins de science et plus de malice. Ils s'éparpillèrent bientôt, ces pavillons d'une blancheur toute neuve, souvent charmants, autour de Paris (1). Deux livres leur ont été consacrés ces dernières années par MM. Roger-Milès, *Les maisons de plaisance au XVIII^e siècle* et Gaston Capon, *Les petites maisons galantes au XVIII^e siècle : folies, maisons de plaisance et vide-bouteilles* (2). Il en reste plusieurs précieux exemples, perdus comme nos folies amiénoises au milieu de quartiers neufs, écrasés entre des cubes de pierre hauts de six étages. C'est le pavillon de M. de Julienne aux Gobelins, celui de Philippe-Egalité rue de Bagnolet.

(1) Cf. A. de Champeaux, *L'Art décoratif dans le vieux Paris*. Paris, Schmidt, gr. 8°. Chapitre XXII, l'ancienne zone suburbaine.

(2) Paris, 1902, in-8°, 16 planches.

C'était — elle fut démolie en 1891 — la folie du Comte d'Orléans, rue du Montparnasse. C'est encore et surtout le pavillon du Comte d'Artois à Bagatelle dans le Bois de Boulogne ; *Bagatelle* fut parfois le synonyme atténué de *folie*. Vingt-cinq ans avant que ce nom ne fut donné au petit château du Bois de Boulogne, les fameux drapiers abbevillois, les van Robais, s'en servaient pour baptiser la maison de campagne qu'ils faisaient édifier aux portes d'Abbeville, sur la route d'Amiens. Mais cette exquise Bagatelle n'est pas, je me le rappelle à temps, dans notre banlieue. Laissez-moi, pour toute excuse, redire qu'il n'est pas d'exemple plus élégant, plus complet de ces petites constructions que la folie longuement décrite en vers agréables par Sedaine qui y avait été l'hôte des van Robais. Son état de conservation est parfait ; le propriétaire actuel, M. Paul de Wailly, entoure Bagatelle de soins très pieux.

La pièce principale est un petit salon de plan octogone. Le décor de ses panneaux fleuris est si léger, si gracieusement ordonné, que l'on a pu les attribuer au fameux Monnoyer.

En sortant — une seule fois — des limites que le titre de cette communication lui impose, je comble une lacune dans le classement chronologique de nos documents. Car si nous allons bientôt visiter plusieurs folies de l'époque de Louis XVI, nous n'en possédons, autour d'Amiens, aucune du temps de Louis XV, contemporaine par

conséquent de Bagatelle. Car ce n'est pas une folie mais bien une maison d'habitation permanente que celle de Bonvallet, introducteur à Amiens en 1757 de l'industrie des étoffes « fleuries » ou frappées à chaud. Vous la trouverez dans la rue des Teinturiers, au faubourg de Saint-Maurice. Si rien n'a été respecté de ses dispositions intérieures et même de la façade de derrière, du moins sont intacts le « frontispice à l'antique », un avant-corps à quatre colonnes, très correctement classiques, et une porte décorée de torchères, dressés par un architecte oublié pour le manufacturier que son ingénieuse activité avait très vite conduit à la fortune.

Que les folies aient été nombreuses autour d'Amiens, c'est ce que nous apprendraient, si nous ne disposions pas pour cette petite étude de matériaux archéologiques, deux de nos plaques de rues. Qu'était-ce que « Monplaisir » (que l'édilité orthographie avec un *t* bien inutile) devant la Porte de Paris, au pied d'une demi-lune dont la place a conservé le tracé, si non une maison de campagne ? Sa courte et simple histoire n'est pas connue, mais son « enseigne », un peu naïve, ne la retrouvons-nous pas sur des chalets de nos plages, entre « Mon repos » et « Doux abri » ? On appelait « gloriette » un belvédère, un très simple pavillon disposé seulement pour un séjour de quelques heures ou comme un refuge pendant la pluie. Le seul journal amiénois du XVIII^e siècle,

les *Affiches, Annonces et Avis divers de Picardie et du Soissonnois*, mentionne souvent des « jardins à vendre avec gloriette ». Le nom d'une rue conserve le souvenir d'un tel jardin situé, il est vrai, *intra muros*.

La plus célèbre de ces maisons de campagne de la seconde moitié du XVIII^e siècle était, j'imagine, la *solitude* du Plain-Sault où Gresset, qui s'était fait ermite, vécut, jusqu'à sa mort en 1777, quelques années paisibles, occupées par le soin de ses éditions, une correspondance active et la part directrice qu'il prenait à une renaissance amiénoise du culte des Belles-Lettres. Nous pouvons connaître l'aspect de cette solitude en 1829, lorsque Le Prince (1) la lithographiait d'un crayon assez indécis, pour le journal *Le Glaneur*, Devenue au XIX^e siècle une dépendance de la Sainte Famille, son lavoir, croyons-nous, la Solitude Gresset n'offre plus rien de curieux à notre examen. Mais l'exceptionnelle notoriété de celui qui l'habita nous interdisait de l'omettre.

Autrement intéressantes sont deux folies amiénoises certainement construites par Jacques Rousseau, l'ingénieur-architecte de la Ville et de l'Intendance, dont on connaît assez la surprenante activité durant les quinze années qui précèdent la Révolution. (2) Les variantes très person-

(1) Voir H. Macqueron, *Iconographie* citée n^o 1911-3.

(2) Il serait très souhaitable qu'un antiquaire, qui serait de plus architecte, consacre quelque jour une monographie à

nelles, le plus souvent heureuses, que Rousseau apporta aux formules communes du style Louis XVI, cette « marque » propre imprimée à la façade de notre Théâtre ou bien à celles de maisons marchandes, n° 11 rue Delambre et surtout n° 18 rue Saint-Martin, nous les retrouvons très nettes dans toute la disposition d'un pavillon portant le n° 13 de la rue de Castille. La face sur la rue est sacrifiée ; aussi bien lors de la construction n'y avait-il pas là de rue : cette modeste construction était alors au milieu d'un parc, dont l'entrée s'ouvrait sur le chemin de Noyon, notre rue Jules Barni, et de ce côté, le pavillon porte les triglyphes et les cordons de grecques que Rousseau a partout employés. Voici *sa* corniche très saillante, voici même *son* dernier étage écrasé en soupente et que nos confrères architectes pourraient sans doute condamner.

Rapprochons de la maison de la rue de Castille une autre plus grande folie, le très petit château de Lamotte-Brebière, enfoui sous de beaux arbres au bord de la Somme, devant lequel les « gribanes » défilent lentement. Les pièces de l'une et de l'autre construction sont très exigues, les accès entre elles peu commodes ; mais à Lamotte-Brebière comme à Amiens, c'était un pied-à-terre, habité quelques heures pendant les

l'œuvre de Rousseau, semblable à celle que M. L. Guillaume vient de publier sur *Benoist Lebrun, architecte à Orléans (1754-1819)*. Orléans, Imp. Gout, 1907.



Cl. Eug. Léquiller

PL. I. — Maison de Campagne construite par Rousseau au faubourg de Noyon (aujourd'hui rue de Castille n° 13).





Cl. Eug. Leguiller.

**PL. II. — Maison de campagne de l'Architecte Rousseau
au Petit-Saint-Jean, près Amiens. Facade sur le jardin.**



après-midi d'été, qui avait été demandé à Rousseau.

Plus complète, plus décorée et minutieusement soignée, encore qu'en matériaux très légers, est la folie que Rousseau se commanda à lui-même, où il mourut en 1801. Elle porte, Grande rue du Petit Saint-Jean, le n° 93. Tous vous avez remarqué, après avoir dépassé l'École des filles, cette vieille façade, seulement percée d'assez rares ouvertures à l'étage, sous un toit trapu dont le profil suffit à déceler la fin du XVIII^e siècle ; mais peut-être n'avez-vous pas supposé que derrière ce mur restait, sans trop grands dommages, perdue dans les herbes folles d'un jardin abandonné, une construction très complète, dont toutes les parois sont lambrissées d'admirables boiseries.

Dans plusieurs hôtels de l'intérieur d'Amiens, élevés à la même époque, des ensembles comparables de sculpture sont encore conservés, et l'un de nos confrères est fier à bon droit de tout un salon d'une exquise délicatesse ; mais telle porte de la folie de Rousseau peut soutenir la comparaison, ou bien tel encadrement de glace où a dû se jouer l'habileté du sculpteur ordinairement employé par Rousseau, Gruau, de Valenciennes. Le dessus de cette autre porte est orné, dans un cadre charmant, d'un pastel, une fillette souriante, à la manière de Greuze. Voici encore une des cheminées où court une ligne de roses dégagée en plein marbre, et ce grand poêle de faïence où s'en-

trecroisent la torche et le carquois de l'Amour (1),

Ce « Petit Trianon » amiénois est très ignoré. L'accès en est aujourd'hui à peu près impossible. Puissent les détails d'ornementation qui viennent d'être projetés d'après des clichés pris il y a quelques années, vous donner une assez nette impression du charme singulier de l'ensemble. Rousseau était propriétaire de ce coin des marais du Petit Saint-Jean au plus tard en 1776, car une requête du 4 juin de cette année, conservée aux Archives municipales (2), est présentée aux maire et échevins d'Amiens par Jacques-Pierre-Jean Rousseau, inspecteur des Ponts-et-Chaussées de Picardie, et par Jean-Baptiste Dottin, négociant, tous deux à Amiens, « à l'effet d'être autorisés à passer avec leur voiture par le marais du Petit Saint-Jean, pour aller à leur maison de campagne située au dit Petit Saint-Jean, aux offres qu'ils font de continuer à tenir fermée l'entrée du dit marais et d'y établir une barrière fermant à clef. »

Mais ce n'est pas alors que Rousseau, au début de sa carrière, entreprit sa folie. Dans le décor de la façade principale, qui est, comme à la maison de la rue Castille, celle sur le jardin, ont pris place des faisceaux de licteurs que dut dessiner

(1) On peut comparer à ce poêle celui du château de Frucourt (canton d'Hallencourt). Cf *La Picardie historique et monumentale*, Tome III, fascicule 2, planche.

(2) Arch. municipales d'Amiens, DD 318.



Cl. Eug. Lécuyer.

PL. III. — Maison de campagne de l'Architecte Rousseau.
Dessus de porte du Salon et poêle de la Salle à manger.



et même modeler lui-même, en vrai « rédeux », non plus « Monsieur Rousseau », mais « le citoyen Rousseau », architecte non plus de l'Intendance de Picardie, mais du Département de la Somme. C'est vers 1792 qu'il a composé ces motifs « civiques », les associant aux nœuds de rubans, aux retombées de feuillage qui continuaient d'être les éléments les plus employés du répertoire décoratif. Boiseries et cheminées, grand poêle et dessus de porte où rit une sou-brette en robe rose décolletée, tout ce que Rousseau a dû surtout aimer parmi toutes ses œuvres, seront quelque jour, ont été peut être expédiés vers un hôtel fastueux d'une avenue de New-York.

Il nous restera au moins, de ce même Rousseau, la plus ample, la plus belle des folies, le château de Saint-Gratien, dont les dimensions sont, à vrai dire, tout autres que celles des petits monuments que nous quittons. Nous pouvons l'aller voir sans sortir de la grande banlieue d'Amiens. Un court historique et une excellente description en ont été récemment donnés par M. Robert de Guyencourt. (1)

C'est en 1784 que Rousseau reçut la commande de Jean-Baptiste Jourdain de Thieulloy, écuyer, maire d'Amiens, qui devait être secrétaire de la noblesse du bailliage aux assemblées préparatoires des Etats-Généraux.

Sur la face principale, suivant le principe or-

(1) *La Picardie historique et monumentale*, Tome I, p. 214.

dinaire de l'architecture de ce temps, toute la décoration est centralisée sur l'avant-corps ; le petit perron est flanqué de deux sphinx à tête de femme couronnée de roses, motif très courant, discutable peut être et que Rousseau a plusieurs fois employé. Vous reverrez ces sphinx mais en relief assez méplat à la façade du n° 11 de notre rue Delambre.

L'équilibre de la face vers le parc est le même et la décoration est aussi sobrement élégante. Des vases de pierre d'un joli galbe ont pris ici la place des sphinx.

Mais c'est aux boiseries intérieures que s'est plus librement appliquée la verve décorative de Rousseau. Voici une porte de petit salon, ouverte entre deux torches cannelées, où s'épandent, sur l'imposte, les plus gracieuses retombées de fleurs. Ce sont bien les mêmes, n'est-ce pas, que nous regardions, il y a quelques minutes, à la folie du Petit-Saint-Jean ?

La pièce la plus remarquable de Saint-Gratien est la salle à manger où triomphe la recherche des éléments antiques, pompéiens, vulgarisés quarante ans plus tôt par Winckelmann et son école. Devant un tel ensemble, c'est un truisme de répéter que le style Empire est longuement issu, le dogmatisme aidant, du Louis XVI, et que Rousseau à Saint-Gratien, comme, avant lui, Gabriel au Petit Trianon font clairement prévoir Fontaine et Percier, les grands artisans des décorations impériales.

La manière de Rousseau lui survécut. Dans Amiens, des élèves, Isnard, Dufourmantel, continuent de faire *du Rousseau* dans un grand hôtel de la rue Saint-Jacques, à la « Maison Cozette » de la place Vogel. En banlieue, le joli château d'Argœuves est la dernière de nos folies. Ce n'est pas vraiment un architecte qui l'a élevé : Pierre-François-Marie-Auguste Dejean, né à Amiens en 1780, était à vingt six ans colonel du 11^e Dragons, à trente-quatre aide de camp de l'Empereur et lieutenant général de cavalerie. Lorsqu'il mourut en 1845, il y avait vingt ans que la Restauration en avait fait un pair de France. Dans cet homme surprenant, un grand naturaliste doublait le guerrier. Dejean est un des créateurs en France de l'étude des insectes, de l'entomologie. Il a publié un répertoire utile encore, le *Spécies général des Coléoptères*, et le catalogue de sa collection riche de 22.400 espèces de ces mêmes coléoptères. L'on peut se représenter notre concitoyen, au soir de la « journée atroce » que fut, dans la réalité comme pour la rime, la prise de Saragosse, poursuivant au dessus des cadavres et des ruines, dans la fumée des derniers coups de feu, quelque hanneton d'Espagne qu'il ne possède pas encore.

Il fut aussi, dans sa jeunesse, un peu bâtisseur, sans grande originalité. C'est à Rousseau que Dejean emprunte pour Argœuves ce petit portique, ces couronnes, l'ordonnance plus simple encore de

la façade vers le parc. Si précoce que fut Dejean et si favorable qu'ait été l'époque à cette précocité, il n'a pas dû s'improviser architecte avant vingt ans. Ainsi le château d'Argœuves peut remonter aux toutes premières années du xix^e siècle. J'ai, à son propos, franchi la limite que leurs statuts assignent aux Antiquaires, et nous devons terminer à Argœuves notre facile excursion autour d'Amiens. Nous la pouvons arrêter sans regrets. Dans le dessin des maisons des champs comme dans celui des maisons des villes, les architectes ne furent plus que rarement personnels et l'on a dit souvent que le xix^e siècle avait en vain cherché son style ou ses styles. Puisse le xx^e être plus fécond ! Les villas actuelles sont des imitations souvent habiles des petits édifices d'autrefois : des folies Louis XV ou Louis XVI ont été ainsi reproduites, plus rarement toutefois que les manoirs de Normandie, les chalets suisses ou les cottages anglais dont les répliques encombrement nos campagnes et nos côtes. A voir sur les plages, Wimereux ou Malo par exemple qui sont des colonies de cités parvenues, Roubaix, Tourcoing ou Armentières, les excentricités de pierre ou de bois que de trop riches clients font commettre aux architectes, on se prend à penser que notre temps a laissé prescrire l'une des plus précieuses et des plus françaises qualités, celle-là même qui anoblissait nos petites et simples folies : c'est le sens de la mesure, de l'harmonie et de l'élégance discrète, le respect



Cl. Eug. Lécuyer

P.L. IV. - Le Château d'Argeuves, façade vers le parc.



d'une sorte de « civilité puérile et honnête » appliquée aux arts plastiques ; cette qualité française, autrefois générale, c'est le bon goût.



OUVRAGES REÇUS

PENDANT LE 4^e TRIMESTRE DE L'ANNÉE 1907

I. Le Ministère.

1^o Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. — Paris, Chambre des Députés, etc. — 2^o Revue de l'histoire des religions LV. 1-3; LVI, 1. — 3^o Annales du Musée Guimet; Bibliothèque de vulgarisation, XXII, le Bouddhisme, par M. de Milloué; — XXV, Conférences faites au Musée Guimet par divers auteurs; — XXVI et XXVII, Conférences faites au Musée Guimet, par E. de Milloué. — 4^o Nouvelles archives des Missions scientifiques, etc. XIV, 2-3; XV, 2 et XVI. — 5^o Journal des savants, 1907, 10-12. — 6^o Revue historique, XCV, 1907, 1-2.

II. La Préfecture de la Somme.

1^o Conseil général; Session d'août 1907, Rapports. — 2^o Id. Délibérations. — 3^o Id. Session extraordinaire d'octobre 1907.

III. Les Auteurs.

1^o Boulanger (M. Cl.) — Trois cimetières mérovingiens, Cléry, Maurepas et Corbie. — 2^o Fournié (le Dr). — Les jetons des doyens de l'ancienne faculté de médecine de Paris. — 3^o Fourrière (M. l'abbé). — Revue d'exégèse mythologique, n^o 93, septembre-octobre 1907. — 4^o Francqueville (M. de). — Les vieux moulins de Picardie. — 5^o Gaudefroy (M. L.) — Ech' mariage d' Lafleur, comédie-bouffe en un acte. — 6^o Hamy (M.). — Les sigles figulins de la flotte de Bretagne. — 7^o Lair-Dubreuil (M.). — Collection de feu M. Henri Chasles (Catalogue). — Collection de M. Rikoff (Catalogue). — Collection de M. Thiébault-Sisson; Tableaux modernes (Catalogue). — Collection Thiébault-Sisson, sculptures du moyen âge et de la Renaissance (Catalogue). — 8^o Mallet (M. F.). — La chapelle seigneuriale de Saint-Quentin-la-Motte-Croix-au-Bailly et les Ursulines d'Abbeville. — 9^o Pihan (le chanoine). — Notice sur

le chanoine Marsaux. — 10° Pilastre (M.) — Vie et caractère de Madame de Maintenon, etc. — 11° Plessier (M.) — L'excursion de Thourotte-Elincourt, 30 mars 1907. — 12° Ragnau (Mgr Hugues de). — Monseigneur C. P. F. Cotton, évêque de Valence ; sa vie (1825-1905), ses trente années d'épiscopat, etc. — 13° Ribaucourt (le Dr de). — Généalogie de la famille de Ribaucourt en Picardie. — 14° Soyez (M.) — Chapelle et confrérie de Saint-Sébastien à Amiens. — 15° Thieullen (M.) — Le criterium, présentation et controverse, etc. — 16° Thobois (M. l'abbé). — Documents pour servir à l'histoire de la paroisse Saint-Nicolas de Boulogne ; II. La Paroisse de Saint-Nicolas au XVIII^e siècle. — 17° Thorel (M. Oct.). — Un repas du verd à Bussy-lès-Poix. — 18° Varloy (M. A.) — Les chauffeurs du Santerre.

IV. Sociétés françaises.

1° Académie d'Arras ; Mémoires, 2° S. XXXVIII. — 2° Académie de Clermont-Ferrand ; Bulletin de l'Auvergne, 2° S., 7-8, 1907. — 3° Académie Delphinale ; Bulletin, 3° S., XII et XIV ; 4° S., I ; Table, etc. des matières contenues dans les mémoires, bulletins, etc., 1787-1886 ; Documents inédits relatifs au Dauphiné. 1° S., I, II et III ; 2° S., I, Lettres du cardinal le Camus. — 4° Académie de Nîmes ; Mémoires, 7° S., XXIX, 1906. — 5° Académie des inscriptions et belles-lettres ; Comptes rendus des séances, juillet-septembre 1907. — 6° Académie de Vaucluse ; Mémoires, 2° S., VII, 3, 1907. — 7° Académie nationale de Reims ; Travaux, CXVIII et CXIX, 1904-05. — 8° Association des Rosati picards. — Un historien picard de la quatrième croisade ; Robert de Clari, par M. H. Quignon. — 9° Association pour l'encouragement des études grecques ; Revue des études grecques, XX, mai-octobre 1907. — 10° Commission des Antiquités et des Arts du Département de Seine-et-Oise. — Volume XXVII°. — Edouard Fourdrignier, 1842-1907. — 11° Société académique de Laon ; Bulletin, XXXII, 1. — 12° Société académique de Saint-Quentin ; Mémoires, 4° S., XV, 1901-4. — 13° Société archéologique de Montpellier ; Cartulaire de Gellone, tables ; Cartulaire d'Aniane, tables ; Mémoires, 2° S., III, 2. — 14° Société archéologique de Tarn-et-Garonne ; Bulletin, XXXIV, 1-4, 1906. — 15° Société archéolo.

gique d'Ille-et-Vilaine ; Bulletin et Mémoires, XXXVII, 1. — 16° Société archéologique et historique de Clermont-de-l'Oise ; Mémoires, fasc. II et III. — 17° Société archéologique de la Charente ; Bulletin et Mémoires. 7° S., VII. — 18° Société archéologique et historique de l'Orléanais ; Bulletin, XIV, 2, 1907 ; Mémoires, XXXIX. — 19° Société Belfortaine d'émulation ; Bulletin, 26, 1907. — 20° Société d'agriculture, commerce, etc., du département de la Marne ; Mémoires, 2° S., IX. — 21° Société d'agriculture de Boulogne-sur-Mer ; Bulletin, 2° S., VIII, 5. — 22° Société d'archéologie Lorraine ; Bulletin mensuel, VII, 10, 1907. — 23° Société d'Avranches et de Mortain ; Revue de l'Avranchin, XIII, 6-7, 1907. — 24° Société de la Diana ; Bulletin, XV, 5. — 25° Société de l'Histoire de France ; Rapport et notice sur l'édition des mémoires du cardinal de Richelieu, etc., etc., fasc. III. — 26° Société d'émulation de Cambrai ; Mémoires, LXI. — 27° Société d'émulation de la Seine-Inférieure ; Bulletin, 1906. — 28° Société des Antiquaires de l'Ouest ; Bulletin, 3° S., 1, 1907. — 29° Société des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis ; Revue de Saintonge et d'Aunis, XXVII, 1907, 4-6. — 30° Société des sciences et des lettres de Loir-et-Cher ; Mémoires XVII, 1-4 ; XVIII, 1-4. — 31° Société de statistique de la Drôme ; Bulletin, 4, 1907. — 32° Société Dunoise ; Bulletin, octobre 1907. — 33° Société historique de Compiègne ; Bulletin, XII ; Procès-verbaux, rapports et communications diverses, XV ; Descriptions des fouilles archéologiques exécutées dans la forêt de Compiègne, etc., 3° partie. — 34° Société historique et archéologique de Château-Thierry ; Annales, 1906. — 35° Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin ; Mémoires, XIV et XV. — 36° Société historique et archéologique du Gâtinais ; Annales, 2-3, 1907. — 37° Société historique et archéologique du Périgord ; Bulletin, XXXIV, 5. — 38° Société florimontane d'Annecy ; Revue Savoisienne, XLVIII, 3, 1907. — 39° Société libré de l'Eure ; Recueil des travaux, 6° S., IV. — 40° Société linnéenne du Nord de la France ; Bulletin, XVIII, mai-août 1907. — 41° Société régionale des Architectes du Nord de la France ; L'Architecture et la Construction dans le Nord, 17° année, 1907, n° 4 et 12. — 42° Société scientifique historique et archéologique de la Corrèze ; Bulletin, XXIX, 3.

V. Sociétés étrangères.

1° Historischer Verein für Niedersachsen; Zeitschrift. 1907, 1-4.
— 2° Historischer Verein für Schwaben; Zeitschrift, T. XXXIII.
— 3° Société des Antiquaires de Londres; Proceedings, 2° S., XXI, 1; Archaeologia, LX. — 4° Académie impériale des sciences de Vienne; Almanach, 1906; Fontes rerum austriacarum, 2° S., LIX; Sitzungsberichte CLI, CLII et CLIII; Archiv für österreichische Geschichte, XCV, 1-2. — 5° Académie royale d'archéologie de Belgique; Bulletin, 1906, 3. — 6° Académie royale de Belgique; Mémoires in-8° (classe des lettres, sciences, etc., et des beaux-arts), 2° S., III; Bulletin, (classe des lettres, sciences, etc., et des beaux-arts), 2° S., III; Bulletin, (classe des lettres, etc.), 6-8, 1907. — 7° Soc. des Bollandistes; Analecta bollandiana, XXVI, 4. — 8° Soc. royale de numismatique de Belgique; Revue belge de numismatique, 63° année, 1907, 4. — 9° Cercle historique et archéologique de Courtrai; IV, 1906-7, 4-6. — 10° Société d'histoire et d'archéologie de Gand; Annales, VII, 2; VIII, 2; Bulletin, XV, 5-6. — 11° Cercle archéologique de Mons; Annales, XXXVII. — 12° Académie d'Amsterdam; De freuse woorden in het Nederlands, par Salverda de Grave; Ontwerp van eene vergelijkende vormleer der Eskimotalen, par Ukenbeck; Jaarboek, 1906; Rufius Crispinus; Verslagen en mededeelingen, 4° S., VIII. — 13° Société de Leide; Handelingen, 1906-7; Levensberichten. 1906-7. — 14° Société d'Utrecht; Aanteekeningen, 4 juin 1907; Verslag, 5 juin 1907. — 15° Reale istituto lombardo; Rendiconti, 2° S., XXXIX, 17-20; XI, 1-15. — 16° Académie impériale de Saint-Pétersbourg; Bulletin, VI° S., 13 16, 1907. — 17° Institution smithsonienne; 25° Rapport annuel du bureau d'ethnologie américaine, 1° 03-4. — 18° Musée de Mexico; Anales, 2° S., IV, 7-8.

VI. Périodiques.

1° Annales de l'Est et du Nord, III, 4, 1907. — 2° Archives de la France monastique; Revue Mabillon, III, 11. — 3° Bulletin historique du diocèse de Lyon; septembre-octobre 1907. — 4° La Revue héraldique, XXV, 3-4. — 5° Le Dimanche, 6, 13, 20, 27 octobre; 3, 10, 17, 24 novembre; 1, 8, 15, 22, 29 décembre 1907. — 6° Mercure Musical, III, 1907, 10-12. — 7°

Notes d'art et d'archéologie de la Société de Saint-Jean ;
XIX^e année, 1907, 9-11. — 8^e Notre Picardie ; 2^e année,
n^{os} 16-18. — 9^e Revue de l'art chrétien ; 5^e S., III, 5 et 6, 1907.

VII. Acquisitions.

1^o Escritel de la confrérie du Puy-Notre-Dame d'Amiens,
manuscrit commencé en 1451. — 2^o Etude philologique sur le
Nord de la France, par M. Brébion.



